Altitalische Forschungen.

Von

Dr. Carl Pauli.

Zweiter Band.

Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos.

1. Abteilung.

Leipzig 1886.

Johann Ambrosius Barth.

EINE

VORGRIECHISCHE INSCHRIFT

VON

LEMNOS.

VON

DR. CARL PAULI.

MIT EINER LITHOGRAPHIERTEN TAFEL.

LEIPZIG
JOHANN AMBROSIUS BARTH.
1886.

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Vorrede.

Am 14. d. M. erhielt ich von Bugge unter Kreuzband dessen Abhandlung „Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert.“ Ich habe ihm noch am selben Tage je einen Korrekturabzug der ersten drei Bogen dieser meiner vorliegenden Arbeit, welche bereits gesetzt waren, zugeschickt, um durch sein eigenes Zeugnis konstatieren zu können, dass die Beziehungen der Lemnos-Inschrift zum Etruskischen, bezüglich deren wir im wesentlichen übereinstimmen, von einem jeden von uns unabhängig gefunden seien. Weiter als auf diese Partie unserer Arbeiten freilich erstreckt sich unsere Übereinstimmung nicht. Ich kann weder seiner Deutung der Lemnos-Inschrift, noch den daraus gezogenen Folgerungen irgendwie zustimmen und habe daher meine Arbeit in allen ihren Teilen so gelassen, wie sie war.

Leipzig, den 18. Mai 1886.

Carl Pauli.

Die verschiedenen Serien etruskologischer Schriften von Deecke und mir sind in derselben Weise citiert, wie ich es in dem Vorwort zum dritten Hefte meiner „Altitalischen Studien“ angegeben, nämlich als:

etr. Fo. I—IV. = Deecke, Etruskische Forschungen. Stuttgart, A. Heitz.

etr. Stu. I—III. = Pauli, Etruskische Studien. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

etr. Fo. u. Stu. I. und folgende = Deecke (und Pauli), Etruskische Forschungen und Studien. Stuttgart, A. Heitz.

altit. Stu. I. und folgende = Pauli, Altitalische Studien. Hannover, Hahn.

altit. Fo. I. = Pauli, Altitalische Forschungen. Erster Band. Die Inschriften nordetruskischen Alphabets. Leipzig, J. A. Barth.

Mit heutiger Post (15. Februar 1886) geht mir aus Paris von Bréal, dessen freundliche Unterstützung ich schon so oft zu erproben Gelegenheit gehabt habe, eine Sendung zu, die mir von einer so ausserordentlichen Wichtigkeit zu sein scheint, dass ich mich für verpflichtet halte, dieselbe ungesäumt auf ihre möglichen Konsequenzen hin zu untersuchen und zu besprechen. Es ist dies ein Abzug des ersten Bogens von Band 10 des Bulletin de Corréspondance hellénique, enthaltend einen Artikel unter dem Titel: „Bas-relief de Lemnos avec inscriptions“. Dieser giebt einen kurzen Bericht der Herren G. Cousin und F. Durrbach über einen Stein, den sie selbst in Lemnos gefunden haben, nebst einigen daran angeschlossenen Bemerkungen Bréals. Da das Ganze nur einige Seiten umfasst, so scheint es mir am zweckmässigsten, die Arbeit der genannten französischen Gelehrten hier zunächst wörtlich aufzuführen, um dann meinerseits einige Erörterungen und Erläuterungen daran anzuknüpfen. Der Artikel lautet:

BAS-RELIEF DE LEMNOS AVEC INSCRIPTIONS.

Nous donnons ci-dessous le fac-simile, d'après un estampage, d'un monument fort curieux que nous avons découvert à Lemnos.

La pierre a été trouvée au village de *Kaminia.* Ce village, il est important de le remarquer, est situé à une heure et demie du rivage le plus proche; cet éloignement et le poids de la pierre empêchent de supposer qu'elle ait été transportée d'un autre point en cet endroit.

C'est un gros bloc rectangulaire, en pierre jaunâtre et poreuse, taillé avec régularité, légèrement brisé à la partie inférieure; il mesure $0^{m} \cdot 95$ dans sa plus grande dimension; la largeur est de $0^{m} \cdot 40$, et l'épaisseur de $0^{m} \cdot 14$.

La pierre porte deux inscriptions. L'une est gravée sur l'une des grandes faces; elle entoure la tête d'un guerrier, dont le haut du corps est représenté, et qui tient une lance au poing. La seconde, qui compte trois lignes, occupe la face latérale, à droite de la précédente.

Les caractères de ces deux inscriptions sont tracés avec beaucoup de soin et de netteté; les plus grands ont jusqu'à $0^{m} \cdot 05$ de hauteur. La gravure est en général très profonde; et, pour la plupart des lettres, il n'y a aucune difficulté de lecture. On ne peut guère hésiter que sur la fixation de certains de points qui séparent les différents mots.

L'alphabet des deux inscriptions est en général le même. Signalons cependant quelques différences. La forme circulaire des lettres ○ ⊙ ⊕ ⊗ et Φ est particulière à la première inscription; la seconde emploie les signes □ ◫ ⊟ et ф. Celle-ci est aussi la seule qui donne la forme Ϛ.

M. Bréal a bien voulu nous communiquer, au sujet de ce curieux document, quelques observations qu'on nous saura gré de reproduire ici.

Les signes ↑ et ↓ doivent être la même lettre.

◫ est sans doute φ.

⊟ correspond, dans la seconde inscription, au ⊗ de la première.

Les signes ⤹ et ⤴ représentent peut-être le ζ; en tous cas, c'est l'attribution la plus probable.

La première inscription doit étre lue, semble-t-il, en commençant par la ligne de droite; cette ligne va de droite à gauche; elle se continue par les lignes de la partie supérieure qui sont tracées βουστροφηδόν; arrivé au dernier mot ζιϝαι, il faut reprendre à la dernière ligne de gauche, qui va de droite à gauche et continuer, à la ligne supérieure, dans le même sens.

La deuxième inscription est gravée βουστροφηδόν; dans l'une des lignes, les lettres sont placées la tête en bas par rapport aux deux autres lignes. (Cf. Rœhl, *I. G. A.*, 340; *Bull. de Corr. hellén.*, III, p. 3 et sv., inscription de Délos).

Voici, d'après M. Bréal, comment il conviendrait de lire ces deux inscriptions:

Hoλαιε ⁝ ζ ⁝ ναφοθ
ζιαζι :
μαραζ ⁝ μαF
σιαλχFει [:] ζ ⁝ αFι : ζ
εFισθο ⁝ ζεροναιθ [⁝]
ζιFαι
Fαμαλασιαλ ⁝ ζεροναι ⁝ μορναιλ
αχερ : ταF [:] αρζιο

Ho[λ]αιF[ζ]ι : φοχιασιαλε ⁝ ζεροζαιθ : εFισθο
: τοFερο[μ]α -
ρομ : Hαραλιο : ζιFαι : επ[τ]εζιο : αραι :
τιφ : φοχε :
ζιFαι : αFιζ : σιαλχFιζ : : μαραψμ : αFιζ :
αομαι

Nous devons indiquer tout d'abord quelques defférences entre le texte reproduit par la photographie et la transcription que nous en proposons.

1re inscription, l. 3. L'estampage et l'une de nos copies portent μαραζ; l'autre copie donne μαραψ. Dans la 2me inscription, à la l. 3, l'estampage et une copie donnent μαραψμ, l'autre copie μαραζμ. Ces deux mots sont évidemment les mêmes; nous ne pouvons indiquer avec certitude quelle lecture il faut adopter dans les deux cas. On se rendra compte, en se reportant aux fac-simile, que les deux lettres peuvent être facilement confondues.

l. 5. Nos deux copies s'accordent à marquer après le mot ζεροναιθ, trois points (⁝) qui n'ont pas été reproduits par l'estampage.

l. 8. Entre le F et l'α, nos copies marquent deux points (:), non reproduits par l'estampage.

2[me] inscription, 1[re] ligne. La pierre a été légèrement entamée dans l'angle de droite vers le haut de l'inscription. Aussi avons-nous cru devoir restituer, à la troisième lettre, un λ; cf. le premier mot de l'inscription précédente. Peut-être, d'après la même analogie, faut-il remplacer dans le même mot le F par un ε.

Même ligne. Dans le dernier mot nous restituons un μ que portent nos deux copies; il est facile de comprendre que le dernier jambage de la lettre (M) ait pu disparaître dans l'estampage.

L. 2. Après le π nos copies portent un T; les trois points donnés par l'estampage sont certainement le reste du jambage vertical.

A la fin de la même ligne, le fac-simile et une de nos copies donnent un trait qui est peut-être le reste d'une lettre disparue.

Pour ce qui est du texte, voici encore quelques remarques de M. Bréal:

φοκε se retrouve au commencement de φοκιασαλε.

La fin de ce dernier mot est à rapprocher de Fαμαλασιαλ et de σιαλχFει.

τιφ et ζ représentent peut-être des chiffres.

Quoiqu'il y ait jusqu'à huit mots répétés, le texte ne présente rien qui permette un essai de déchiffrement.

De quelle langue peut-on rapprocher ce document?

1°. — On pourrait songer à un dialecte thrace. Cette hypothèse est suggérée surtout par la proximité du pays: mais on ne connaît la langue thrace que par des documents trop rares et trop douteux pour qu'il soit possible d'essayer une assimilation. M. Bréal signale, à l'appui de cette hypothèse, deux noms propres qu'on peut à la rigueur entrevoir dans nos textes: Σιαλέται, nom d'un peuple thrace (Dio Cass. LIV, 34), et Ζηράνιοι (?) cité par Théopompe (ap. Steph. Byz. s. v.).

2°. — Quelques particularités très remarquables offrent un rapprochement inattendu avec l'étrusque. La plus importante, c'est que, dans un document qui compte près de deux cents lettres, l'alphabet ne présente ni β, ni γ, ni δ. — En outre, le mot ζιϜαι se retrouve en étrusque; les signes Ψ et ↓, qui pourraient d'ailleurs venir d'un emprunt simultané fait à l'alphabet grec, sont communs aux deux langues. D'autres coïncidences encore sont frappantes: lec mots finissant en λ, αλ, αλε, la désinence κε dans φοκε, etc.

Malgré ces rapprochements, M. Bréal est disposé à rejeter l'hypothèse étrusque, à cause de la présence de la voyelle ο, inconnue à l'étrusque, et surtout en raison de l'éloignement.

Cette dernière difficulté n'est peut-être pas décisive. Les auteurs anciens disent que les Etrusques viennent de Lydie. Plusieurs même, en particulier Thucydide (IV, 109); Strabon (V, 2, 4); Plutarque (*Mor.* p. 305 et 365); (cf. Fr. Hist. Gr. III, 10, 30) affirment que Lemnos et Imbros furent colonisées par des Tyrrhéniens ou Pélasges qui y demeurèrent jusqu'à la conquête athénienne (510 av. J.-C.). Ce serait à cette famille de la race étrusque qu'on pourrait attribuer notre inscription: on expliquerait ainsi à la fois les conformités et les différences des deux langues.

Nous ne proposons cette hypothèse que sous toutes réserves, et tout en reconnaissant qu'elle est loin d'être suffisamment établie pour prendre place dans la science.

G. COUSIN. F. DURRBACH.

Was zunächst die Lesung der Inschrift betrifft, so scheint es mir, als ob einige Punkte derselben zu Zweifeln Anlass geben könnten. Dass einzelne Buchstaben unvollständig seien, bemerken bereits die französischen Gelehrten selber, und sie verweisen auch bereits auf das teilweise Entsprechen der Inschriften A. und B. als ein Mittel der Herstellung.

Dass ein solches teilweises Entsprechen wirklich vorliege, kann nicht zweifelhaft sein. Die Wiederkehr der Formen μαραζ, σιαλψειζ (resp. σιαλψιζ), αϜιζ, εϜισθο, ζιϜαι in beiden

Inschriften zeigt das deutlich genug. Grade aus dieser Wiederkehr nun aber können wir die Zufälligkeiten des überlieferten Textes berichtigen.

So ergiebt sich zunächst aus dem *hoλαιε* in A., dass in B. *hoλαιεζι* zu lesen sei. Von dem *h* fehlt der obere Teil, von dem λ, wie schon die französischen Gelehrten vermuten, gleichfalls der obere Strich. Aber auch die letzten drei Buchstaben sind unvollständig, an dem letzten und vorletzten fehlt gleichfalls der obere Teil, so dass sich ζι als zu lesen ergiebt, während der drittletzte des einen Seitenstriches entbehrt und somit als ε zu lesen ist.

Ebenso fehlt, wie die französischen Gelehrten aus ihren Kopieen bestätigen, ein Seitenstrich an dem vorletzten Buchstaben von Zeile 1. der Inschrift B., so dass also hier τoϜεροµα, nicht -ονα, zu lesen ist.

Verstümmelt ist auch das vierte Wort in Zeile 2. der Inschrift B., denn dass hier die Punkte keine Punkte seien, sondern Reste eines *t*, wie beide Kopieen der Herausgeber haben, sagen letztere selbst, und ebenso fehlt an dem *p* desselben Wortes, welches also als επτεζιο (so auch Bréal) zu lesen ist, der oberere Seitenstrich links.

Unvollständig ist endlich auch der Schluss der mittleren Zeile von B. Auch hier vermuten bereits die französischen Herausgeber in dem Strich mit vollem Rechte Reste eines Buchstaben, was mir auch für die Punkte in demselben Worte zu gelten scheint. Bezüglich dieser Punkte läge es am nächsten, in ihnen Reste eines ι zu vermuten. Dann aber ergäbe sich der Diphthong ει und ein solcher ist, wie sich weiter unten ergeben wird, nicht ohne Bedenken. Er scheint zwar in σιαλψϜειζ der Inschrift A. vorzuliegen, aber auch hier ist er, wie sich gleichfalls weiter unten zeigen wird, nicht genügend gesichert. Ich glaube daher, dass die Punkte eher Reste eines 1 oder Ϻ sind, wie sie in derselben Zeile in dem Worte επτεζιο (cf. soeben) solche eines T sind. Der auf die Punkte dann noch folgende Strich passt für keinen anderen Buchstaben, als für ein σ von

der Form ϛ, wie es in σιαλψϜιζ und φοχιασιαλε derselben Inschrift erscheint, nur dass es in unserem Worte die linksläufige Gestalt ϛ haben würde. Ich möchte daher glauben, dass unser Wort als φοχελς oder φοχενς zu lesen sei.

Aber die Inschrift hat nicht bloss Buchstaben, welche beschädigt sind und denen Striche fehlen, sondern auch solche, welche Striche zu viel haben.

Ich habe kürzlich Gelegenheit gehabt, in Italien etwa 1000 etruskische Inschriften im Original zu sehen und zu kopieren, und es ist gradezu erstaunlich, wie oft man bei einem solchen Geschäfte die Wahrnehmung macht, einerseits, wie gross die Zahl der rein zufälligen Striche und Punkte in den Inschriften ist, andrerseits, wie oft sich die Herausgeber durch solche Zufälligkeiten haben irre führen lassen, obwohl in den allermeisten Fällen sich solche Punkte und Strichelchen mit Leichtigkeit aus ihrer Beschaffenheit als blosse Zufälligkeiten erkennen liessen, zumal wenn ausserdem noch innere Gründe die richtige Lesung an die Hand gaben, wie hier in unserem Falle das schon erwähnte teilweise Entsprechen des Textes in beiden Inschriften es thut.

Insbesondere verdächtig sind in dieser Hinsicht zunächst die beiden Zeichen ⊺ und ⊥ in B., mit denen auch Bréal nichts anzufangen gewusst hat, sofern er sie durch ᛩ und ᛭ wiedergiebt. Beide Zeichen sind meines Erachtens gar nicht vorhanden, sondern nichts anderes als 1, resp. Ⅎ mit zufälligen Rissen, wie denn ja auch die eine der Kopieen der französischen Gelehrten in der That μαραζμ giebt. Ein ganz ebensolcher zufälliger Seitenstrich, nur an anderer Stelle angesetzt, findet sich auch in dem αϜιζ der Inschrift B., wo die richtige Lesung gleichfalls von der Inschrift A. an die Hand gegeben wird.

Aus der Richtigstellung dieser beiden Formen μαραζμ und αϜιζ folgt dann wegen der Form des Buchstaben weiter auch, dass in B. τιζ die richtige Lesung sei. Entstellt ist weiter auch der fünfte Buchstabe des dritten Wortes in B., welches Bréal als ζεροζαιϑ wiedergiebt. Das εϜιοϑο : ζερουαιϑ

in A. zeigt, dass wir auch hier ζεροṿαιθ ꞉ εFισθο zu lesen haben und dass also an dem oberen Seitenstrich des Buchstaben die Umbiegung fehlt, der untere Querstrich hingegen ein zufälliger ist.

Wie hier die Striche, so sind auch manche der in der Überlieferung erscheinenden Punkte zufällig und bedeutungslos. Als solche zufälligen Punkte ergeben sich in A. diejenigen, welche sich in σιαλψFει·ζ und αFι:ζ zeigen, nach den entsprechenden Formen αFιζ σιαλψFιζ in B. Ebenso halte ich für bedeutungslos noch die beiden Punkte in Fα·μ·αλασιαλ, welches, nach dem φοχιασιαλε in B. zu urteilen, eine einzige Form ist. Endlich ist es mir auch unsicher, ob die beiden Punkte, welche die Kopieen der französischen Gelehrten, nicht jedoch der Papierabklatsch, zwischen ταF und αρζιο in Zeile 8. von A. geben, wirkliche Punkte und nicht vielmehr bloss zufällige Vertiefungen seien. Das ταFαρζιο macht auf mich, dem επτεζιο in B. entsprechend, den Eindruck, ein einziges Wort zu sein.

Aber nicht bloss in einzelnen Buchstaben finden sich Unvollständigkeiten oder entstellende Risse, sondern es giebt auch direkt und geradezu Fehler in dem Texte, wie er uns überliefert vorliegt. Die Inschrift A. nämlich enthält, so wie sie überliefert wird, mehrere augenscheinliche Fehler. Ich hatte, um selber die Lesung nachprüfen zu können, den Versuch gemacht, einen Papierabklatsch zu erhalten, doch ist ein solcher leider zur Zeit nicht zu beschaffen. Ich kann daher nicht konstatieren, ob diese Fehler dem Steinhauer oder den Herausgebern zur Last fallen, vermute aber das erstere, teils weil mir durchaus kein Grund vorzuliegen scheint, an der Akribie der französischen Gelehrten zu zweifeln, teils aus dem Vorhandensein der Inschrift B. Letztere ist im wesentlichen eine, wenn auch etwas gekürzte, Wiederholung von A., wie schon mehrfach erwähnt wurde. Die Inschrift B. aber ist von beiden die jüngere. Es folgt dies sowohl aus ihrer Stellung auf der einen Seitenfläche des Steines, während A. auf der Bildfläche steht, als auch aus den Buchstaben-

formen, welche zwar im wesentlichen dieselben sind, wie in A., aber doch bereits in dem 𐌇 für ⊕ einen jüngeren Zug zeigen, sofern das Kreuz sich zum blossen Querstrich, dem Übergange zum Punkt, vereinfacht hat.

Dieser Annahme, dass B. jünger sei, könnte man versucht sein, zwei Gegengründe entgegenzusetzen. Der erste derselben ist der, dass die Inschrift B. das σ zweimal in der Gestalt ϟ (in φοχιασιαλε und σιαλψFιζ) hat, welche „im Gebrauche dem ≶ vorhergeht" (Kirchhoff[3] 76), während A. nur die Form ≶, resp. ≷ gebraucht. Aber dieser Umstand wiegt, wie ich glaube, nicht zu schwer. Auch B. kennt die Form ≶ (in εFισθο), und da gerade in B. vielfach Striche verwischt sind (cf. oben pag. 6), so sind wir keineswegs sicher, ob das nicht auch bei den beiden ϟ der Fall sei und somit nur zwei unvollständige ≶ vorliegen. Aber sei auch das ϟ in der That vollständig erhalten und richtig überliefert, so zeigt doch grade sein Vorkommen neben ≶ in derselben Inschrift, dass diese in eine Übergangszeit fällt, wo beide Formen neben einander gebräuchlich waren. Da man nun wohl anzunehmen hat, dass die Inschrift B. von einem anderen Steinhauer eingehauen sei, als dem, der die fehlerhafte A. lieferte, so kann das ϟ lediglich individuelle Gewöhnung eines vielleicht älteren Meisters sein, braucht also für das höhere Alter der Inschrift selbst nichts zu beweisen.

Den zweiten Gegengrund könnte man darin finden wollen, dass für die Buchstaben ο, ϑ, φ in B. die eckigen Formen □, 𐌇, ⌽ ◫, in A. hingegen die runden O ⊙, ⊕, Φ erscheinen. Aber auch dieser Gegengrund ist nicht stichhaltig. Ob diese Buchstaben rund oder eckig gebildet sind, hängt nicht von dem Alter der Inschrift ab, sondern von dem Material, in welches die Inschrift eingehauen oder eingegraben ist. Schon altit. Fo. I, 53. habe ich darauf hingewiesen, dass hartes und sprödes Material die eckige Form hervorruft, während auf weichem die gewöhnliche runde erscheint. Vielleicht ist auch bei unserem Steine ein Unterschied in dieser Beziehung vorhanden, sofern die Inschrift A. mit der Faser, wenn ich

so sagen soll, B. gegen die Faser zu arbeiten war, was natürlich nur durch Autopsie eines Sachverständigen entschieden werden kann. Oder aber die eckigen Formen können auch in derselben Weise, wie soeben das ϟ, wieder individuelle Gewöhnung eines persönlich älteren Steinhauers sein.

Es scheinen mir somit beide Gründe für das höhere Alter von B. nicht recht beweisend.

Ist also B. eine, freilich nur um etwas, jüngere Wiederholung von A., so liegt die Frage nahe, welches denn der Grund für eine solche Wiederholung gewesen sei, und da liegt es andrerseits ebenso nahe, diesen Grund in irgendwelcher fehlerhaften Beschaffenheit der ursprünglichen Inschrift zu suchen. Und solche ganz augenscheinlichen Fehler sind nun in derselben in der That vorhanden. Der wichtigste und schwerste derselben ist folgender. In B. findet sich die Wendung αFιζ : σιαλψFιζ : μαραζμ : αFιζ. Wie sich weiter unten aus inneren Gründen ergeben wird, ist dieselbe in dieser Gestalt richtig und fehlerfrei. An ihrer Stelle nun erscheint in A. folgendes: σιαλψFειζ ⁝ αFιζ ⁝ μαραζ ⁝ μαF. Bei der wesentlichen Identität von A. und B. kann man nicht zweifeln, dass hier dieselben Worte vorliegen, wie oben. Es zeigen sich dabei aber folgende Abweichungen: für σιαλψFιζ hat A. σιαλψFειζ, die Interpunktion steht statt hinter μαραζμ ⁝ zwischen dem ζ und dem μ, welch letzteres dann mit dem folgenden αF verbunden ist, dieses αF selbst aber ist nur ein unvollständiger αFιζ. Alle diese Abweichungen sind also für Fehler zu halten.

Wir ersehen aus ihnen zunächst, dass die Interpunktion in A. nicht verlässlich ist, und dies finden wir denn auch anderweit bestätigt. Ich meine damit natürlich nicht die schon oben erörterten Fälle, in denen Vertiefungen in der Oberfläche des Steines als scheinbare Punkte auftreten, sondern habe die wirkliche Interpunktion im Auge. Hier aber bietet A. noch einen zweiten Fall, wo, dem μαραζ ⁝ μ statt μαραζμ ganz entsprechend, ein Buchstabe fälschlich durch Interpunktion von einem Worte abgetrennt ist. Dem *hολαιεζι* von B. entspricht in A. ein *hολαιε* ⁝ ζ. Beide Formen halte ich, was

weiter unten begründet werden wird, für grammatisch identisch, und ebendeshalb wird, wie ich meine, statt *hoλαιε*⁝ζ vielmehr *hoλαιεζ* zu lesen sein.

Damit dürften wir dann den richtigen Text gewonnen haben.

Es fragt sich nun weiter, in welcher Reihenfolge die einzelnen Teile der Inschriften zu lesen seien, resp. wie viele solcher Teile anzunehmen seien. Hierin glaube ich in einigen Punkten von den französischen Gelehrten abweichen zu müssen.

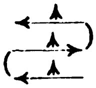
Zunächst beobachtet man in der Inschrift A., dass die Inschrift rechts sich mit ihrem Schlusswort ζιαζι um die mittlere Inschrift herumwindet. Daraus folgt, dass eben diese mittlere Inschrift bereits eingehauen war, bevor die zur Rechten eingehauen wurde. Diese mittlere Inschrift selbst aber ist von unten nach oben zu lesen. Das wird zunächst rein äusserlich dadurch gestützt, dass auch die linke Inschrift von A., so wie die beiden linken Zeilen von B. von unten nach oben zu lesen sind. Weiter folgt es aus der Interpunktion vor μαραζ, die, wenn μαραζ das erste Wort der Inschrift wäre, keinen Sinn hätte. Endlich wird es auch bestätigt durch das schon oben erwähnte Entsprechen der Worte αFιζ : σιαλψFιζ : μαραζμ : αFιζ von B. und σιαλψFειζ ⁝ αFιζ : μαραζ (⁝) μ [⁝] αF [ιζ] von A. Diese Worte können, wie sich weiter unten bei der Behandlung der Sprache ergeben wird, nur in dieser Reihenfolge gelesen werden.

Aus allen diesen Indizien also ergiebt sich mit Sicherheit, dass der mittlere Teil von A. von unten nach oben zu gelesen sei. Ist das aber der Fall, dann kann das ζιFαι nicht zu der mittleren Inschrift gehören, sondern muss zu der linken gezogen werden. Daraus folgt dann aber weiter, dass die mittlere Inschrift auch bereits vorhanden war, bevor die linke eingemeisselt wurde, denn das letzte Wort dieser linken, eben das ζιFαι, ist doch nur deshalb umgebogen, weil die Fortführung der Zeile in grader Richtung durch die schon vorhandene mittlere Inschrift unmöglich gemacht wurde. Es war somit diese mittlere Inschrift von A. bereits früher da,

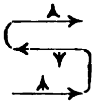
als die Inschriften zur Rechten und zur Linken. Man wird schliessen dürfen, dass der zuerst eingemeisselte Teil auch den Anfang der Inschrift darstelle, sonach mit der mittleren Inschrift zu beginnen sei. Sodann folgt meines Erachtens die Inschrift rechts. Dies schliesse ich daraus, dass diese Partie, gleich der mittleren, einen ihr entsprechenden Teil in der Inschrift B. hat, was bei der Inschrift links nicht der Fall ist.

Weiter wird anzunehmen sein, dass bei der Inschrift B. die Teile so geordnet seien, wie die entsprechenden Teile von A. Danach also hätte man mit der mittleren Zeile zu beginnen und darauf die sich βουστροφηδὸν an sie anschliessende mit ζιϝαι anfangende als zweite folgen zu lassen, welche beide zusammen der mittleren Inschrift von A. entsprechen.

Die dritte nun noch übrige Zeile von B. entspricht der Inschrift auf der rechten Seite von A. und bildet, wie diese, einen selbständigen Teil. Durch diese Anordnung entgeht man auch der Nötigung, zwei verschiedene Arten von βουστροφηδὸν auf dem Steine annehmen zu müssen, das gewöhnliche von der Form:



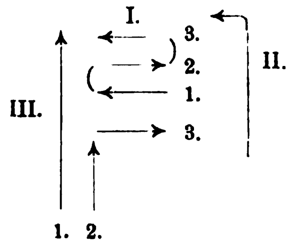
wie es in der mittleren Inschrift von A. und den beiden linken Zeilen von B. vorliegt, und das der sabellischen und Veneterinschriften (cf. Pauli, altit. Fo. I, 66.) von der Form:



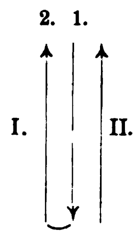
welches in dem Verhältnis der beiden rechten Zeilen von B. vorliegen müsste. Ein solches Verhalten ist ja nicht absolut unmöglich, aber im ganzen doch wohl wenig wahrscheinlich.

Es ergiebt sich demnach, wie ich meine, folgende Anordnung der Inschriften:

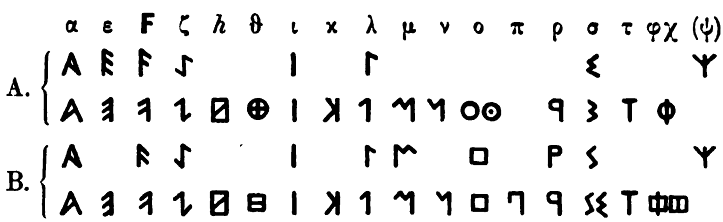
A.



B.



Weiter wende ich mich nun der Betrachtung des in unserer Inschrift enthaltenen Alphabetes zu. Dasselbe zeigt in A. (1. u. 2. Reihe) und B. (3. u. 4. Reihe) die folgende Gestalt:



Hier giebt die erste Zeile die rechts-, die zweite die linksläufigen Formen von A., die dritte und vierte ebenso von B.

Die angeblichen Buchstaben ↿ und ⇃ in B. sind schon oben als aus ⇂↾ = *z* verlesen und somit nicht existierend dargethan.

Die erste und wichtigste Frage bei unserem Alphabet ist diejenige nach dem Werte des Ψ, ob es = χ oder = ψ sei,

und ob somit unser Alphabet zu der ersten oder zweiten Gruppe Kirchhoffs gehöre.

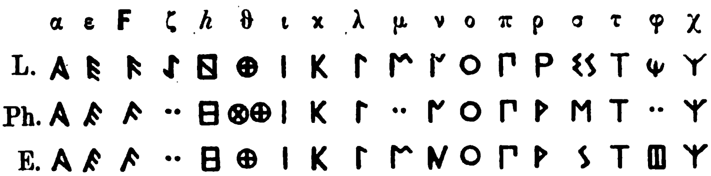
Bréal liest die Formen, in denen das **Y** sich findet, als σιαλχFειζ, resp. σιαλχFιζ, fasst es also als χ und sieht damit das Alphabet als der zweiten Gruppe Kirchhoffs angehörig an. Es ist nicht zu leugnen, dass diese Lesung Bréals gewissermassen die natürlichere ist, denn eine Lesung σιαλψFειζ, σιαλψFιζ bietet in dem λψF in der That eine arge Konsonantenhäufung, und so habe denn auch ich im ersten Augenblick geglaubt, das **Y** als χ nehmen zu sollen, aber so einfach liegt doch die Sache nicht.

Zunächst sind doch die Anschauungen über Eu- und Kakophonie sehr subjektiver Natur und die Sprachen in bezug auf diesen Punkt so verschieden geartet, dass dieser Grund allein schwerlich genügt, die Wage zu Ungunsten eines σιαλψFειζ zu beeinflussen. Überdies ist in einer Gruppe *lpsv* die Anordnung der einzelnen Laute eine solche, dass das Ganze bequem sprechbar ist. Es kann also, wenn sonstige Gründe für den Wert des **Y** als ψ sprechen sollten, aus dieser Lautverbindung allein ein Gegengrund nicht entnommen werden.

Solcher Gründe aber giebt es, wie ich meine, sehr gewichtige. Zunächst wäre die Zugehörigkeit unseres Alphabetes zu der zweiten Gruppe Kirchhoffs im höchsten Grade auffällig, da die sämtlichen Alphabete der benachbarten Gebiete, die von Abdera, Maroneia und Samothrake, desgleichen die weiter westlich gelegenen, die von Prokonnesos und Byzantion, und ebenso die südlich von Lemnos sich findenden, die von Chios, Samos und den asiatischen Küstenstädten bis nach Rhodos hin, der ersten Kirchhoffschen Gruppe angehören.

Es scheint mir zwar an sich nicht notwendig, allein auf diesen Umstand hin nun dem **Y** den Wert ψ zu geben und damit das Alphabet in die erste Gruppe einzustellen. Es wird vielmehr, meine ich, erst zu untersuchen sein, ob sich nicht für diese abweichende Stellung des lemnischen Alphabetes Gründe auffinden liessen. Zu dem Ende wird man zunächst zu fragen haben, welchen einzelnen Alphabeten der zweiten

Gruppe denn das lemnische am nächsten stehe. Wie die nachstehende Tabelle, bei der ich der bequemeren Vergleichung halber die sämtlichen lemnischen Buchstaben rechtsläufig gebe, darthut, sind das Alphabet der älteren phokischen Inschriften und das von Elis dem unseren am ähnlichsten.

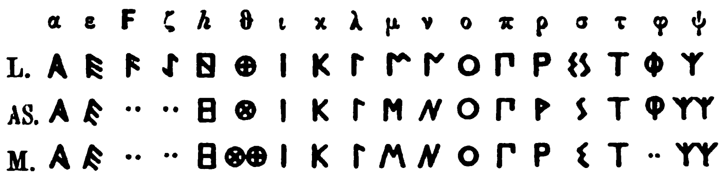


Hier ist L. = Lemnos, Ph. = Phokis, E. = Elis.

Ersteres weicht nur in der Form des *r* und *s*, letzteres in der des *n* und *r* von dem lemnischen ab. Alphabete mit so wenigen Abweichungen von diesem finden sich sonst auf Kirchhoffs Tabelle II. nicht weiter. Man würde also zunächst nach Beziehungen zwischen Lemnos und Phokis oder Elis zu fragen haben.

Eine solche Beziehung nun liesse sich in der That wohl finden. Es werden uns von den Alten als Urbevölkerung von Elis sowohl, wie von Lemnos die Minyer genannt (cf. Kiepert, Lehrbuch der alten Geographie 260. 324). Das scheint in der That eine Beziehung zwischen Elis und Lemnos zu sein (zwischen Phokis und Lemnos finde ich keine), aber ich muss gestehen, dass mir dieselbe etwas weit hergeholt und wenig beweiskräftig erscheint. Unsere Inschrift stammt, wie sich weiter unten ergeben wird, etwa aus der Zeit von 650—620 v. Chr., die Zeit der Minyer aber liegt diesem Zeitpunkte um Jahrhunderte vorauf, und in dem siebenten Jahrhundert ist Elis längst gräcisiert. Es erscheint mir kaum glaublich, dass auch da noch etwaige alte Beziehungen aus grauer Urzeit, selbst wenn man den etwaigen konservierenden Einfluss von Kultusbeziehungen mit in Anschlag bringt, sich in einem solchen Grade erhalten haben sollten, dass auf Grund ihrer von Elis her ein Alphabet hätte importiert

werden und, was noch schwerer wiegt, sich inmitten des Geltungsbereichs des ionischen Alphabets hätte halten sollen. Wenn demnach auch die Möglichkeit, dass das Alphabet unserer Inschrift von Elis hier hergelangt sei und somit der zweiten Gruppe Kirchhoffs angehöre, nicht völlig geleugnet werden kann, so ist dies Verhältnis doch andrerseits nicht sehr wahrscheinlich, und wir werden zu untersuchen haben, ob sich unser Alphabet nicht mit grösserer Wahrscheinlichkeit der ersten (ionischen) Gruppe einreihen lasse. Von den Alphabeten dieser Gruppe nun stehen, wie die beifolgende Tabelle zeigt, die von Abu Simbel (Teos und Kolophon) und das der älteren Inschriften von Miletos dem unserer Inschrift am nächsten.



Hier ist L. = Lemnos, AS. = Abu Simbel (Teos und Kolophon), M. = Miletos.

Diese Alphabete weichen von dem lemnischen, wie man sieht, nur in der Form des *m*, des *n* und teilweise des *s* etwas ab, sind aber sonst nahezu identisch damit. Kein anderes Alphabet der ersten Gruppe stimmt in dem Grade mit dem unsrigen, wie diese beiden.

Ich glaube, dass wir hier in der That den Ausgangspunkt unseres Alphabetes gefunden haben. Lemnos liegt direkt auf dem Wege zwischen Teos und seiner Kolonie Abdera, und wenn auch die Besiedelung Abderas durch die flüchtigen Teier erst jünger ist, als unsere Inschrift, so haben doch bekanntlich die Klazomenier bereits einen Versuch gemacht, sich dort niederzulassen, und dieser Versuch liegt vor unserer Inschrift. Klazomenae aber ist ja die nächste Nachbarin von Teos, und das Alphabet derselben wird von dem von Teos nicht wesentlich verschieden gewesen sein. Hiermit tritt unser Alphabet

gewissermassen in seinen natürlichen Verwandtenkreis, und ich glaube, dass in der That diese Herkunft desselben wahrscheinlicher sei, als die oben angenommene aus Elis.

Dieses Resultat wird auch nicht beeinträchtigt durch das mehrfache Erscheinen des F in unserer Inschrift. Dasselbe fehlt dem ionischen Alphabet des asiatischen Festlandes um Ol. 60 = 540 v. Chr. bereits vollständig (Kirchhoff[3] 27). Auch in den Inschriften von Abu Simbel, welche spätestens in Ol. 47 = 592 v. Chr. zu setzen sind (Kirchhoff[3] 42), findet es sich nicht, aber vielleicht nur deshalb, weil in diesen Inschriften kein Wort vorkommt, in denen der betreffende Laut zu erwarten wäre (Kirchhoff[3] 38). Dass auch das ionische Alphabet dereinst das F besass, ist an sich selbstverständlich und wird überdies durch das Vorkommen desselben in anderen Tochteralphabeten des ionischen (Pamphylien, Kreta, Argos, Korinth, Korkyra) direkt bestätigt. Wenn also unser Alphabet das F besitzt, das von Teos und Miletos hingegen nicht, so ist das durchaus kein Gegengrund gegen die Herleitung des ersteren von diesen letzteren, denn es kann das lemnische Alphabet aus dem der asiatischen Küste geflossen sein zu einer Zeit, als letzteres noch das F besass.

Und es sind nun in der That eine Anzahl von Punkten vorhanden, die unser Alphabet erheblich älter als das von Miletos, ja selbst als das von Teos (Abu Simbel) erscheinen lassen. Diese Punkte liegen in der noch völlig durchgeführten Interpunktion, der linksläufigen Bustrophedonrichtung der Schrift, den Formen B ⊕ Ϻ И statt H ⊙ M N, denen auch wohl das Ϟ statt I anzureihen ist. In den Inschriften von Abu Simbel fehlt bereits die Interpunktion durchaus, ist die Richtung der Schrift rechtsläufig mit nur noch vereinzeltem Bustrophedon, haben das *m* und *n* bereits die Formen M und N. Das berechtigt uns, unsere lemnische Inschrift noch über die von Abu Simbel hinaufzurücken. Es ist wohl nicht zu kühn, da die Inschriften von Abu Simbel selbst möglicherweise von Ol. 40 = 620 v. Chr. sein können (cf. Kirchhoff[3] 42), unsere lemnische Inschrift als spätestens um Ol. 40 entstanden

anzusehen, ja man würde selbst wohl zu der Ansetzung um 650 v. Chr. berechtigt sein, falls es zulässig ist, die auf dem Steine befindliche Figur so weit hinaufzurücken.

Diese Altersbestimmung wird auch nicht beeinträchtigt durch das in σιαλψFειζ erscheinende ει. In allen alten Alphabeten, und zwar beider Gruppen, wird bekanntlich ει durch ε, wie ου durch ο bezeichnet, und die Wiedergabe dieser Diphthongen durch Doppelbuchstaben ist sehr jung. Und da könnte man nun aus dem ει des σιαλψFειζ einen Gegengrund gegen das hohe Alter unserer Inschrift gewinnen wollen. Aber mit Unrecht. Die Inschrift B. liest an der parallelen Stelle vielmehr σιαλψFιζ, und schon oben (pag. 10.) ist auseinandergesetzt worden, wie grade dieser Passus von A. sehr fehlerhaft sei, während B. denselben korrekt bietet. Das lässt vermuten, dass auch σιαλψFειζ nur Versehen sei und die richtige Form in σιαλψFιζ vorliege, zumal dieses mit dem augenscheinlich grammatisch damit verbundenen αFιζ dann die gleiche Endung zeigt. Da sich sonst in beiden Inschriften weder ein ει, noch ein ου findet, so glaube ich nicht, dass man aus diesem einen, überdies schlecht beglaubigten, ει einen Grund gegen die Altersbestimmung herleiten darf, wie sie oben nach verschiedenen anderen gewichtigen Indizien gegeben wurde.

Aus dieser annähernden Bestimmung unseres Alphabetes nach seinem Alter ergiebt sich dann aber weiter noch eine Folgerung bezüglich des Wertes des 𐌇. In den Inschriften von Abu Simbel hat dies Zeichen im allgemeinen schon den Wert von η, doch erscheint es dort vereinzelt auch noch für *h* (Kirchhoff[3] 38). Diese Inschriften zeigen also ein Übergangsstadium. Ist aber unsere Inschrift älter, so wächst damit die Wahrscheinlichkeit für *h*, und diese wird auch noch dadurch verstärkt, dass eine Form *h*ολαιε ihren Lauten nach wahrscheinlicher ist, als ein ηολαιε mit seinem anlautenden ηο.

Über das Altersverhältnis der beiden Inschriften A. und B. zu einander und das Verhältnis von ○ ⊙, ⊕, Φ in A. zu ◻, ⊟, ⏀ ◫ in B. ist schon oben (pag. 9.) gesprochen worden.

Als Schlussergebnis der gesamten vorstehenden Erörte-

rungen gewinne ich somit die folgende Lesung und Anordnung unseres Textes:

A.

I. 1. *evisϑo* : *zeronaiϑ* :
2. *sialψveiz* : *aviz*
3. *maraz* (:) *m*[:]*av*[*iz*]
II. *holaie* (:) *z* : *naφoϑ* *ziazi*
III. 1. *vamalasial* : *zeronai* : *morinail*
2. *aker* : *tavarzio*
3. *zivai.*

B.

I. 1. *rom* : *haralio* : *zivai* : *eptezio* : *arai* : *tiz* : *φokels* (od. *-ns*)
2. *zivai* : *aviz* : *sialψviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai*
II. *holaiezi* : *φokiasiale* : *zeronaiϑ* : *evisϑo* : *toveroma.*

Die nächste Frage wird nun die sein, in welcher Sprache unsere Inschrift abgefasst sei. „On pourrait songer à un dialecte thrace“, sagen die französischen Gelehrten mit Recht, denn Thrakien liegt in der That am nächsten, nicht bloss räumlich, sondern es berichten auch (cf. Kiepert l. c. 325. Anm. [3].) die Alten ganz ausdrücklich, dass dereinst auf unseren Inseln thrakische Stämme gewohnt hätten, Sintier auf Lemnos, Saïer auf Samothrake, von denen zwar Kiepert meint, sie seien wohl mit den tyrrhenischen Pelasgern identisch und „thrakisch“ nur im geographischen Sinne zu denken. Denn dass im 6. Jahrhundert, als die Griechen sich unserer Inseln bemächtigten, dort tyrrhenische Pelasgar wohnten, ist ja von den Alten (cf. die Stellen oben bei den französischen Gelehrten, so wie Crusius, Beiträge zur griechischen Mythologie und Religionsgeschichte 4 sqq.) bestimmt und durchaus glaubhaft überliefert. Aber ich zweifle sehr an der Richtigkeit dieser Kiepertschen Ansicht. Dass von Thrakien aus eine Einwanderung nach Asien stattgefunden habe und insbesondere die Phryger von daher gekommen seien, wird von den Alten (Her. 7, 73.) ja gleichfalls bestimmt berichtet und, soweit ich weiss, auch wohl jetzt allgemein angenommen, höchstens, dass man darüber streitet,

bis wie weit diese Einwanderung in Asien vorgedrungen sei. Wenn das aber wirklich geschehen ist, dann liegt es doch sehr nahe, anzunehmen, dass die Thraker auch in einem parallelen Zuge auf die doch ziemlich unmittelbar vor ihrer Küste gelegenen Inseln Samothrake und Lemnos gegangen seien, und die darauf bezügliche Nachricht der Alten erscheint durchaus glaubhaft.

So haben dereinst also wohl in der That thrakische Männer auf Lemnos gesessen, aber unsere Inschrift rührt nicht von ihnen her. Das zeigen sowohl geschichtliche, wie sprachliche Erwägungen.

Die Sintier sind die frühere Bevölkerung, die tyrrhenischen Pelasger die spätere. Jene kennt auf Lemnos Homer und zugleich schon die Phryger in Asien, die Wanderung der thrakischen Stämme ist also damals bereits geschehen. Im 6. Jahrhundert aber finden, wie bereits gesagt, die Athener auf Lemnos die tyrrhenischen Pelasger vor. Diese sind also zweifellos die spätere Bevölkerung. Da unsere Inschrift, wie oben (pag. 17sq.) aus dem Alphabet erschlossen, aber allerfrühestens um 650 v. Chr. zu setzen ist, so fällt sie schwerlich noch in die thrakische Zeit.

Und dieses Resultat bestätigen denn auch die sprachlichen Erwägungen. Von dem Thrakischen haben wir ja eine Anzahl Glossen und eine ziemlich grosse Reihe von Orts- und Personennamen über, die ein sicheres Urteil über die ethnographische Stellung der Thraker gestatten. Diese Sprachreste sind bereits mehrfach behandelt und untersucht worden, so von de Lagarde (Gesammelte Abhandlungen 278.—283.), von Tomaschek (Sitzungsberichte der Wiener Akademie, philos.-hist. Kl., 1868, 380.—392.), von Fick (Spracheinheit der Indogermanen Europas 417.—423.) und von Roesler (Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien 1873, 105.—116.). Sie alle erklären die Thraker mit Sicherheit für Indogermanen, und dasselbe thut noch neuerdings auch Georg Meyer in seiner Untersuchung über die Karer (in Bezzenbergers Beiträgen X, 200 sqq.). Nur darin weichen sie von einander ab, ob die-

selben dem asiatischen oder europäischen Zweige derselben zuzurechnen seien.

Es kann auch in der That der indogermanische Charakter des Thrakischen nicht wohl bezweifelt werden. Ich will mich hier an diesem Orte nicht damit befassen, das gesamte Material der Glossen und Namen zu untersuchen und durchzuarbeiten, für den Zweck dieser Arbeit ist es völlig ausreichend, das bereits anderweit sicher Erkannte nur einfach zusammenzustellen.

Ich bespreche zuerst die Ortsnamen. Hier tritt uns sofort eine grosse Gruppe von Namen entgegen, die ihren indogermanischen Ursprung auf den ersten Blick offenbaren. Es sind die mit *-bara*, *-basta*, *-dama*, *-dizus*, *-mria*, *-para*, *-sara*, *-stana*, *-sturon* gebildeten zusammengesetzten Namen. Sie alle sind nach ihrem formalen, wie inhaltlichen Gepräge durchaus indogermanisch, was auch von anderen Gelehrten zum Teil schon erkannt ist. So ist *-dama* in *Uscudama* = skr. *damas* „Haus" etc. (Roesler l. c. 107.), so *-para* in *Bessapara*, *Druzipara*, *Subzupara*, *Zapara*, Βέπαρα, Βηλαιδίπαρα, Βηρίπαρα, Βόσπαρα, Δαρδάπαρα (Roesler l. c. 108.) = **paras* „Furt", gr. πόρος (Fick l. c. 423.), nicht = πόλις, wie Roesler will. Dagegen kann letzteres vorliegen in dem von Roesler aus dem Ethnikon *Scaporenus* erschlossenen *Scapora*, wo *-pora* = skr. *pur* „Stadt" so wie in den *Dacpetoporiani* der Peutingerschen Tafel, in dessen *peto-* ich mit Tomaschek (l. c. 385.) das Zahlwort *peto(r)* „vier" erblicke, so dass also *Dac(o)peto(r)poriani* die aus der „Dakischen Tetrapolis" sind. Das *-sara* in *Saprisara*, *Depisara*, Παδισάρα (Tomaschek l. c. 388.) gehört zu skr. *sarit* „Bach". Indogermanisch ist ferner das so sehr oft in Städtenamen erscheinende *-dava*. Solcher Namen sind z. B. *Argidava*, *Nentidava*, *Marcodava*, *Singidava* (Grimm, Geschichte der deutschen Sprache [2] 141.) In diesem *-dava* sehe ich zwar nicht mit Roesler (l. c. 115. Anm.) eine jüngere Form des in *Uscudama* vorliegenden *dama* „Haus", aber indogermanisch ist es darum doch. Es scheint mir eine Ableitung von skr. *dhā* „setzen", so dass also *-dava* „Gründung, Ansiedelung"

bedeutet. Für eine jüngere Form dieses *-dava* halte ich mit Roesler (l. c.) das in Κουμούδεβα, Μουριδεβά, Σκεδεβά, Ζικιδεβά, Ζισνούδεβα erscheinende -δεβα i. e. *deva*, aus dem dann seinerseits wieder λέβα i. e. *leva* wird, wie es vorliegt in dem Stadtnamen Ἀβρολέβα und der Hesychius-Glosse λέβα· πόλις ὑπὸ Θρᾳκῶν. Über *e* aus *a* wird alsbald gehandelt werden. Auch die Flussnamen *Sandanus*, Ἀπιδανός sind indogermanisch, dann ihr *-danus* gehört zu skr. *dānu* „fliessend, Flüssigkeit". Dem in *Tarpodizus*, *Ostudizus*, *Burtudizus* erscheinenden *-dizus* entspricht altpers. *dida* „Feste", welches lautgesetzlich für *diza* steht (Fick l. c. 428.). Der Begriff der „Feste" liegt auch in den Bildungen auf *-stura*, wie Βηλαστύρας, *Gestistyrum*, Καπιστούρια, Δουρόστορον, Καπούστορος, sofern sie zu skr. *sthūrá* „stark" gehören (ähnlich schon Tomaschek l. c. 382; Roesler l. c. 108.). Das *v*, *ov* und *o* in ihnen vortritt gleichmässig ein *u*. Wenn *Gestistyrum* in den Acta S. Philippi episc. Heracleenses durch „locus possessorum" übersetzt wird (cf. Tomaschek l. c.), so ist darin wohl nur der allgemeine Begriff „*locus*" für das genauere „*arx*" genommen, wie es nach meiner Deutung heissen sollte. Weiter liegt der Begriff „Ort, Stätte" in dem *-stana*, wie es erscheint in dem allerdings nur in Thessalien nachweisbaren *Volustana* (Roesler l. c. 107.), sofern es dem skr. *sthāna* „Platz, Stadt", altbaktr. altpers. *çtāna* „Ort, Platz" entspricht.

Ebenso, wie hier die zweiten Kompositionsglieder, lässt sich auch ein Teil der ersten mit Leichtigkeit als indogermanisch erweisen. So gehört *Druzi-para* zu skr. *drúh* „Feind", also das Ganze „Furt der Feinde", wie *Bessapara* „Furt der Bessen (Bessi)" (Fick l. c. 428.), Δαρδάπαρα „Dardanerfurt". Das *arbo-* in *Arbadizo* ist gleich skr. *árbha* „klein", das Ganze also „Lützelburg". Dass Σπάδιζος sich an altbaktr. *çpā* „Hund" anschliesst, das Ganze also „Hundsburg" ist, hat Roesler (l. c. 112.) bereits gesehen. Weiter gehört *Uscu-dama* deutlich zu altpers. *uska* „trocken" heisst somit „Trockenhausen". Das *Ziri-* in *Ziridava* gehört zu skr. *hiri* (im ved. *hiri-çiprá*, *hiri-çmaçru*) „golden", so dass also *Ziridava* „Goldstätt" heisst.

Im ersten Teil von *Padi-sara* liegt skr. *padá* „Tritt, Fussspur". Über *peto(r)* „vier" = skr. *ḱatur* ist schon oben gesprochen. Das sind einige beliebig herausgegriffene Formen, aber sie genügen vollkommen, sowohl durch ihre einzelnen Bestandteile, wie auch durch ihr Gesamtgepräge (Namen auf „-stadt", „-burg", „-furt", „-stätt", „-bach" finden sich bei den Indogermanen überall) den Indogermanismus dieser Namengruppe zu erweisen.

Und ebenso indogermanisch, wie hier in den zusammengesetzten Namen die Kompositionsglieder, sind in den abgeleiteten Namen die Suffixe. Wer erkennte in dem Ethnika, wie Ταστβαστηνός, *Scaporenus*, Ἀρτακηνός, Βιζοηνός etc. (Roesler l. c. 111.), bildenden -ηνός nicht sofort das ebenso fungierende gr. -ηνός, lat. *-ānus*. Wer fände nicht in Völkernamen, wie Δημήνσιοι, Ὀθουλήνσιοι, Βουριδεήνσιοι, Ποτουλατήνσιοι, Πρεδανήνσιοι (Roesler l. c.), wofür in einzelnen Gegenden auch -ήσιοι, Βερήσιοι, Στρυμήσιοι, erscheint, sofort das in gleicher Funktion gebrauchte lat. *-ensis* wieder! Und endlich die Bildungen mit -σκος (-σκα), wie in den Flussnamen Τίβισκος, Μάρισκα, Ζαλίσκος, dem Gebirgsnamen Βέρτισκον, den Städtenamen Πάρτισκον, Δράβησκος, *Securisca*, Γαρῆσκος, Ἐργίσκη, dem Völkernamen Σκόρδισκοι (Roesler l. c.) spiegeln doch deutlich genug die ganz ebenso gebildeten und angewandten lateinischen Formen, wie die Städtenamen *Graviscae*, *Trebula Mutuesca*, die Völkernamen *O(p)sci*, *Volsci*, *Etrusci* etc., wieder. Hier ist also alles so indogermanisch, wie möglich.

Aber nicht bloss den Indogermanismus überhaupt beweisen diese geographischen Namen, sondern auch die besondere Gruppe indogermanischer Völker, zu der die Stämme, die diesen Orten den Namen gaben, gehörten. Dass wir Angehörige der asiatischen Abteilung vor uns haben, beweist der *a*-Vokal in *-dama*, *-para*, *-sara*, *-dava*, *-stana* mit voller Sicherheit, die Zugehörigkeit speziell zu den Eraniern aber folgt aus dem *z* in *ziri-* (zu skr. *hiri*), in *-dizus* (zu skr. *dih*) und *druzi-* (zu skr. *druh*), so wie eie Umwandlung der aspirierten Medien in reine Medien in *-dava* (zu skr. *dhā*) und *arbo-* (zu skr.

arbha), mit gleicher Sicherheit. Nun begegnen uns freilich auch Züge, die dem zu widersprechen scheinen, so insbesondere das *e* und *o* in verschiedenen der aufgeführten Namen, aber, abgesehen von etwaigen fremden Eindringlingen, so ergeben sich in mehreren Fällen diese Laute als jüngere Entwickelung. So steht -δεβα i. e. *-deva* als jüngere Form neben *-dava*, wie schon Roesler (l. c. 115.) gesehen. Ebenderselbe giebt (l. c. 107.) auch noch eine weitere Reihe von Beispielen für diesen Lautwandel. So ist das *o* in *-storon*, wie die Nebenformen zeigen, Entwickelung aus *u*. Die Endungen *-os* und *-on* aber sind wohl Gräcisierung. Ich glaube somit, dass diese Vokale nicht gegen die obige Ansicht sprechen können. Auch das nicht selten erscheinende *l* könnte man als Gegengrund gegen den eranischen Charakter des Thrakischen geltend machen wollen. Aber ich glaube, dass auch dies nichts beweisen würde. Wenn Roesler (l. c. 115.) mit Recht, wie ich glaube, das -λεβα in Ortsnamen als jüngere Form von -δεβα, i. e. *-deva*, noch älter *-dava*, ansieht, so haben wir hier ein hysterogenes aus *d* entwickeltes *l*, und es steht durchaus der Annahme nichts im Wege, dass nicht auch aus *r* ein solches hysterogenes *l* sich solle entwickelt haben.

Dasselbe Ergebniss aber, welches die Ortsnamen bieten, zeigen auch die Personennamen. Dass sie indogermanisch seien, hat im allgemeinen schon Fick (Griechische Personennamen LXV.) an einigen Formen dargethan. Ich führe den Beweis etwas weiter aus, indem ich dabei hauptsächlich die von Tomaschek (l. c. 383 sqq.) gesammelten Namen zu Grunde lege und in der Anordnung des Stoffes Fick folge.

abra

Abrupolis, Ἀβροζέλμης, Ἀβρότονον.

bitu

Bithoporus, *Bithicenthus*, *Bititralis*.

Traibithus.

Bithus, Βίθυς, *Bitus*, *Bitius*, *Bithocus*.

bista.

Βοιρεβίστας (*Burobista*), Διτύβιστος.

buri

Βουρκέντιος, *Burebista* (Βοιρεβίστης).

Buri.

kenta

Zipacenthus, *Bithicenthus*, *Rabocentus*, *Disacentus*;

Biticentius, *Sudicentius*, Βουρκέντιος.

kerza

Κερσοβλέπτης, Κερσίβαυλος. Ἀξιόκερσος.

Cerzula.

kuta

Dioscuthes, Μιλτοκύθης, Σμικύθης;

Κουτίλας (*Cothela*), *Cotuus*, Κότυς.

diu

Diuzenus, *Diudanus*; *Dioscuthes*, *Deospor*;

Διήγυλις.

diza

Diszatralis (od. *-traus?*), *Dizavit* . . , *Disacentus.*

Κοσκαδίζας.

Δίζας, Δήζος, *Disza*, *Dizo* (*Diso*), *Dizala*, *Dizana*, Δίζαστος.

diti

Διτύβιστος, Διτιζήλη (fem.).

doli

Δολειδείδας.

Doles, *Dolanus.*

gesta

Galgesta (fem.), Ζερμοδίγεστος.

muka

Mucatralis, *Mucatraulus*, *Mucatra*, *Mucazanus*, *Mucasenius*,

Mucapor, *Mucapora* (fem.), *Mucapuis.*

Μούκασος, *Mucasius*, Μουκάντιος.

nata

Natoporus, *Natuspardo.*

para

Derziparus, *Zyparus.*

poli

Abrupolis, Ρασκούπολις.

pora

Bithoporus, *Pieporus*, *Natoporus*; *Mucapor*, *Mucapora* (fem.), *Sempor*, *Deospor*; *Mucaporis* (Μοκάπορις), *Dindiporis*, Ῥαισκούπορις (Ῥησκούπορις, Ῥασκύπορις).

raiska

Ῥαισκούπορις (Ῥησκούπορις, Ῥασκύπορις), Ῥασκοῦπολις, *Rescuturma* (fem.).

Ῥάσκος.

zalma

Ζαλμόλξις.

Ἀβροζέλμης.

sala

(*Dansala*).

Salia.

zana

Zantiala.

Aulizanus, *Mucazanus*; Αὐλουζένης, *Diuzenus*, *Mucasenius*.

talka.

Ῥοιμητάλκης (Ῥυμιτάλκης, *Rumitalca*), Σιτάλκης.

tia

Zantiala.

Tiatus.

trava

Traibithus.

Mucatra; *Diszatraus*; *Mucatraulus*; *Mucatralis*, *Bititralis*.

Hier haben wir zunächst alle specifischen Kennzeichen der indogermanischen Namengebung, doppelstämmige Vollnamen, Umstellung beider Glieder (*Bititralis* neben *Traibithus*) und einstämmige Kosenamen, gebildet teils mit den Suffixen *-ius*, *-cus*, *-la*, *-nus*, *-sos*, *-sius*, *-tus*, *-stos*, theils aber auch die reinen Stämme selbst (*Bithus*, Ῥάσκος).

Die Zugehörigkeit zu der asiatischen Abteilung der Indogermanen beweist wieder der *a*-Vokal in *dana* (skr. baktr. *dāna* „Geben, Gabe, gebend"), *para* (skr. *para* „Feind"), *zana* (skr. *ǵan*, baktr. *zan* „gignere"), so wie teilweise in den Suffixen,

von denen allerdings die meisten gräcisiert und latinisiert erscheinen.

Der spezifisch eranische Charakter der Sprache aber folgt auch hier aus dem *z* = skr. *h* (und *ǵ*) in *diza* (zu skr. *dih*, „fingere"), *zana* (skr. *ǵan* „gignere") und der Umwandlung der aspirierten Medien in reine Medien in *buri* (skr. *bhúri* „viel").

Um dieses eranischen Charakters halber habe ich in der vorstehenden Übersicht auch bereits die Namenstämme mit dem Schlussvokal *a* angesetzt, allerdings proleptisch, aber doch, indem der Beweis unmittelbar folgte.

Aber nicht bloss die Lautverhältnisse beweisen die Zugehörigkeit der Thraker zu den asiatischen Indogermanen, es kehrt auch ein grosser Teil der thrakischen Namenwörter in den indischen und eranischen Namen wieder. So haben wir thrak. *Biarta*, wie skr. *Çrutārtha* von *artha* „Nutzen"; thrak. *Decebalus* (falls es thrakisch und nicht etwa semitisch ist), wie skr. *Bahūbala*, *Bṛhadbala*, *Bhūribala*, *Mahābala* etc. von *bala* „Kraft"; thrak. *Bazis* (fem.), wie skr. *Bāhubala*, *Bāhuvṛkta*, *Bāhuka*, *Bāhula* von *bāhu* „Arm"; thrak. *Biarta*, wie baktr. *Bjāršan* von *bi* „zwei"; thrak. *Burebista*, wie baktr. *Vistāçpa*, altpers. *Vistāçpa*, von *viçta* „gefunden habend, besitzend"; thrak. Βουρχέντιος, *Burebista*, wie skr. *Bhūriteǵas*, *Bhūridjumna* etc. von *bhūri* „viel"; thrak. Κερσοβλέπτης, *Cerzula*, wie baktr. *Kereçāçpa*, *Kereçāna* von *kereça* „mager"; thrak. *Diudanus*, wie skr. *Dānapati*, *Dānaçila;* skr. *Pṛthudāna*, *Vasudāna*, baktr. *Awždāna* von *dāna* „Gabe"; thrak. Δεμόντης, wie skr. *Damaghoša; Dama*, *Damana*, *Damajantī* von *dam* „bändigen"; thrak. *Diudanus*, *Diuzenus; Dioscuthes*, *Deospor;* Διήγυλις, wie skr. *Diviǵata*; *Divodāsa* von *div* „Himmel"; thrak. *Mucapor*, *Mucazanus;* Μούκασος etc., wie skr. *Pūrṇamūkha*, *Mahāmukha; Mukhara* von *mukha* „Antlitz"; thrak. *Natoporus*, *Natuspardo*, wie skr. *Raghunātha*, *Rukinātha* von *nātha* „Zuflucht"; thrak. *Derziparus*, *Zyparus*, wie skr. *Paramāra*, *Parahan* von *para* „Feind"; thrak. *Natoporus*, *Bithoporus* etc., wie skr. *Purumitra*, *Purumedha* von *puru* „viel"; thrak. *Putina* (fem.), wie skr. *Pūtadakša; Pūtā* (fem.) von *pūta* „rein"; thrak. *Aulizanus*,

Αὐλουζένης, *Mucazanus*, *Mucasenus*, *Diuzenus*, wie skr. *Ǵanaçruta; Ratiǵanaka; Ǵana, Ǵanaka* von *ǵana* „Geschlecht"; thrak. *Sisis*, *Sisiata*, *Sesa*, wie altpers. Σισιμίτρης, Σισιφρίδος; Σισίνης; thrak. Ὑρόλης, wie baktr. *Varakaça*, skr. *Varadatta*, *Vararuki; Vara*, *Varaka* von *vara* „der Beste".

Dieses Verzeichnis macht auf irgendwelche Vollständigkeit ebenso wenig Anspruch, wie die ganze vorstehende Erörterung, es ist nur das verwertet, was grade zur Hand lag, und von diesem zur Hand liegenden ist nur das aufgenommen, was mir ganz sicher schien. Dieses ganz Sichere ist aber mehr als genügend, um die Thraker als Eranier zu erweisen, und deckt seinerseits auch meine obige Besprechung der Ortsnamen, in welche ich ohne diesen starken Schutz gar nicht eingetreten wäre, eingedenk der Bedenken de Lagardes (Ges. Schr. 243/251.), die ich im ganzen teile.

Und dasselbe nun, was die vorstehend behandelten Orts- und Personennamen lehren, bestätigen auch die Glossen, soweit sie sicher erklärt sind. Die Zahl dieser letzteren ist freilich sehr gering. Mir scheinen es nur folgende zu sein:

ἀγούρους = ἐφήβους (Eustath.), von Fick (l. c. 421.) zu baktr. *aghru*, skr. *agru* „unverheiratet" gezogen;

σαρακάραι = κεφαλοτόμοι (Strabo), von de Lagarde (l. c. 231.) zu baktr. *çara* „Kopf" und Wurzel *par* „πείρω" gestellt;

σανάπαι = μέθυσοι (Schol. zu Apoll. Rhod.), von Fick (l. c. 422.) einem eranischen *ḱanapā* „reichlich trinkend" gleichgesetzt;

βρίζα = τίφη, eine Getreideart (Galen.), von Roesler (l. c. 109.) gleich skr. *vrīhi* „Reis" erklärt.

Alle übrigen Erklärungen thrakischer Glossen, einschliesslich der dakischen Pflanzennamen beim Dioscorides (cf. J. Grimm, Gesch. der deutsch. Spr. 142 sqq.), scheinen mir völlig unsicher, insbesondre auch die Fickschen Vergleichungen mit nordeuropäischen Formen. Die Wörter aber in diesen wenigen wirklich erklärten Glossen sind mit voller Sicherheit wieder eranisch, was nicht bloss die verglichenen Formen, sondern ebenso bestimmt auch die Lautverhältnisse darthun. In ἀγούρους,

σαραπάραι, ζανάπαι haben wir durchweg das *a* der asiatischen Indogermanen, wie oben bei den Ortsnamen in *-dama*, *-sara*, *-dava*, *-para*, *-danus* u. a., bei den Personennamen in *-dana*, *-para*, *-zana*, und in βρίζα das spezifisch eranische *z* für skr. *h* (*ǵ*) wie bei den Ortsnamen oben in *ziri-*, *druzi-* und *-dizus*, bei den Personennamen in *-diza* und *-zana*. Angesichts dieser Thatsachen, insbesondere dieser lautlichen Übereinstimmungen zwischen Glossen und Orts-, sowie Personennamen, kann es kaum gebilligt werden, wenn Fick ἀγούρους, σαραπάραι, σανάπαι für skythisch, βρίζα aber für ein Lehnwort erklärt. Es sind vielmehr die Thraker als Eranier anzuerkennen, und auch, was ich hier nur beiläufig erwähnen will, die phrygischen Glossen, soweit sie klar sind, weisen sich als eranisch aus, so dass auch von dieser Seite die Bestätigung nicht ausbleibt, da ja, wie oben (pag. 19.) bereits erörtert, die Phryger mit Sicherheit thrakischen Ursprunges sind.

Als weitere Bestätigung des aus den Ortsnamen und Glossen gefundenen Resultates kann endlich auch noch die Bemerkung des Stephanus von Byzanz gelten: ἔστι δὲ ἡ Θρᾴκη χώρα, ἣ Πέρκη ἐκαλεῖτο καὶ Ἀρία. Hier will allerdings Fick (l. c. 421.) in Ἀρεία „Aresland" ändern, aber, wie mir scheint, ohne Grund. Will man ändern, so liegt es ebenso nahe, da ja die Perser sich selbst mit *arija* bezeichneten (cf. Spiegel, Altpersische Keilinschriften 184.), statt Πέρκη vielmehr Πέρση zu lesen. Jedenfalls halte ich Ἀρία für richtig und sehe darin die Selbstbezeichnung der Thraker als Eranier.

Sehen wir uns nun aber unsere Lemnos-Inschrift auf ihren etwaigen eranischen Charakter an, so ergiebt sich sofort die Unmöglichkeit, dass sie eranisch sei. Der ganze Habitus spricht aufs entschiedenste dagegen, will man noch besondere Kennzeichen, so ist auf die Formen *zeronaiϑ*, *naφoϑ* und *vamalasial*, *morinail* zu verweisen. Formen mit diesen Endungen können nicht eranisch sein.

Es sprechen sich also, wie oben (pag. 20.) die historischen, so auch die sprachlichen Erwägungen gegen die Zurückführung

unserer Inschrift auf die einstigen thrakischen Besiedler von Lemnos aus.

Des weiteren nun sollen auf Lemnos Leleger und, mit ihnen verschmolzen, Minyer gewohnt haben (Deimling, Leleger 172 sq.). Es kann hier von der Erörterung der, wie ich glaube, noch offenen Frage bezüglich der Nationalität der Leleger Abstand genommen werden, teils, weil uns Sprachreste von ihnen nicht mehr erhalten sind, teils aber auch, weil dieselben historisch-chronologischen Gründe, die oben (pag. 20.) gegen die Zurückführung unserer Inschrift auf die Sintier sprachen, mir auch die Leleger auszuschliessen scheinen. Es bleibt somit nur noch übrig, dieselbe den tyrrhenischen Pelasgern zuzuweisen. Nun aber sollen ja die Tyrsener der Sage nach auch Etrurien besiedelt haben, und, da wir von vornherein nicht wissen können, ob nicht in dieser Sage ein historischer Kern stecke, so werden wir nunmehr unsere Inschrift auf die zweite der von den französischen Gelehrten angedeuteten Verwandtschaften, der mit dem Etruskischen, hin einer Prüfung zu unterziehen haben. Und eine solche ist in der That so augenfällig vorhanden, dass man förmlich darüber stutzig wird. Die Zahl der verwandten Züge ist noch eine viel grössere, als die von jenen bereits genannten.

Zunächst erscheint eine grössere Anzahl von Wortstämmen beiden Sprachen gemeinsam. Es sind die folgenden:

arai, etr. *araś* (Fa. no. 1914, A 6);
zivai, etr. *zivas* (Fa. no. 2335);
ziazi, etr. *zia* (Fa. no. 1914, A 19);
zeronai, *zeronaiϑ*, } etr. *zeriuna* (Fa. no. 1914, B 18);
tiz, etr. *tez* (Fa. no. 1052);
aviz, etr. *avil* (z. B. Fa. no. 340. und vielfach);
aker, etr. *acil* (z. B. Fa. no. 1487), *acilune* (Fa. no. 1914, B 9), *acasce* (Ga. no. 799);

Anklänge liegen auch vor in:

maraz, *marazm*, } etr. *mariś* (z. B. Fa. no. 480), *maru* (z. B. Fa. spl. I, no. 434);

haralio, etr. *hareutuśe* (Fa. no. 1914, A 24);
tavarzio, etr. *tevaraϑ* (Ga. no. 795);
naφoϑ, etr. *naper* (z. B. Fa. no. 1914, A 5).

Die Vergleichung von *morinail* mit dem etruskischen Familiennamen *murina* ist absichtlich beiseite gelassen.

Das ist immerhin eine verhältnismässig grosse Anzahl anscheinend vergleichbarer Formen, und da die Verwandtschaft zweier Sprachen, wie Brugmann (Techmers Zeitschrift I, 253.) dargethan hat, in erster Reihe aus der Massenhaftigkeit der Vergleichungspunkte sich ergiebt, so würde eben diese grössere Zahl ähnlich klingender Formen nicht ganz ohne Belang sein. Und selbst wenn einzelne der vorstehenden Formen noch zu streichen sein sollten, so bliebe doch, wie ich glaube, immer noch genug, um wenigstens den Verdacht, dass die Sprachen verwandt seien, zu erwecken. Das ganze Zusammentreffen der Formen für rein zufällig zu halten, geht doch wohl kaum an. Ein solcher Zufall wäre in der That sehr merkwürdig.

Wichtiger aber noch sind die grammatischen Berührungspunkte zwischen beiden Sprachen. Auch hier haben die französischen Gelehrten bereits auf einzelnes hingewiesen, aber auch hier giebt es noch eine Anzahl weiterer Berührungspunkte.

Zunächst sind die beiden Formen auf *-zi*, *holaiezi* und *ziazi*, zu nennen. Da es ein etruskisches Wort *zia* giebt, so würde, die Verwandtschaft desselben mit unserem *ziazi* vorausgesetzt, das *-zi* doch gewiss eine Flexionsendung sein. Nun aber giebt es im Etruskischen, wie ich selbst (etr. Fo. u. Stu. III, 47 sqq.) nachgewiesen, eine Genetivendung *-śi*. Dieser würde unser *-zi* entsprechen können, so dass also das *ziazi* Genetiv zu dem *zia* des Cippus perusinus wäre.

Diese Annahme findet eine starke Stütze daran, dass neben *holaiezi* die Form *φokiasiale* steht. Auch im Etruskischen giebt es eine Endung *-iale*, welche als Genetiv gleichfalls von mir (l. c. 83.) nachgewiesen ist, und grade wie in unserer In-

schrift das *holaiezi* : *φokiasiale* neben einander steht, genau so finden sich etruskisch neben einander die Genetive *larθiale* : *hulχniesi* (Fa. spl. I, no. 388; De. etr. Fo. u. Stu. II, 2). Das ist doch sehr überraschend.

Für gewöhnlich erscheint die Endung *-iale* im Etruskischen zu *-ial* abgeschliffen. Dasselbe scheint in unserer Inschrift vorzuliegen, dann neben *φokiasiale* begegnet die Form *vamalasial*, was doch anscheinend gleiche Bildung ist.

Aber auch das etr. *-śi* stumpft sich gewöhnlich zu *-ś* ab (Pauli, etr. Fo. u. St. III, 47.). Das gleiche scheint in unserer Inschrift zu geschehen. Denn neben *holaiezi* und *ziazi* findet sich in A. zunächst *holaiez*, welches oben (pag. 10 sq.) als die richtige Lesung statt *holaie : z* hergestellt wurde. Da nun, wie bereits mehrfach erwähnt, die Inschriften A. und B. sich im wesentlichen entsprechen, so ist dies *holaiez* für mit *holaiezi* identisch und somit gleichfalls für einen Genetiv zu halten. Disselbe Endung *-z*, wie hier das *holaiez*, zeigen nun weiter aber auch *maraz* (A. I, 1), *sialψveiz* (A. I, 2) und *sialψviz* (B. I, 2), *aviz* (A. I, 2; B. I, 2), was dann also auch Genetive sein würden. Für diese Auffassung ergiebt folgende Erwägung noch einen weiteren Anhalt.

Das etruskische Wort *avil* heisst, wie ich selbst zuerst (etr. Fo. u. Stu. III, 91.) nachgewiesen habe, „annus". Häufig erscheint davon der Genetiv, gemeinetruskisch *avilś*, südetruskisch *avils* geschrieben, welchen Formen in unserer Inschrift ein **avilz* entsprechen würde. Nun aber hat etr. *l*, wie ich bereits früher (etr. Fo. III, 134.) dargethan, einen sehr weichen Klang gehabt, so dass es im Auslaut und vor Konsonanten im Inlaut oft ganz schwindet, wodurch z. B. *velsi* zu *vesi* sich gestaltet. Unter Annahme der gleichen Lauterscheinung könnten wir *aviz* als aus **avilz* hervorgegangen auffassen, und dann wäre es eben Genetiv. Dass aber eine Angabe von Jahren in unserer Inschrift vorkomme, ist an sich sehr wahrscheinlich. Nach dem ganzen Habitus des Denkmals und der Abbildung werden wir doch die Inschrift für eine Grabinschrift zu halten haben, wo die Erwähnung von Jahren sehr natürlich ist und auch

das entsprechende etr. *avils* sich vielfach findet (die Inschriften sind von mir zusammengestellt in etr. Fo. u. Stu. III, 7. no. 7 sqq.). Dem steht es auch nicht entgegen, dass in unserer Inschrift, sowohl in A., wie in B., das *aviz* je zweimal sich findet. Das eine kann die Lebensjahre, das andre die Dauer irgend eines Amtes bezeichnen.

Ist diese Erklärung des *aviz* richtig, dann hätten wir in den damit verbundenen (cf. weiter unten) Wörtern *sialψviz* (*sialψveiz*) und *maraz* wohl Zahlwörter zu erwarten. Und es scheint mir, als ob diese Formen wirklich an etruskische Zahlwörter anklingen. Zunächst das *maraz* erinnert an etr. *maχ*, für welches die Bedeutung „eins" sehr wahrscheinlich ist (Pauli, etr. Fo. u. Stu. III, 142; Bugge, etr. Fo. u. Stu. IV, 86.).

Das -χ in *maχ* kann ableitendes Suffix sein, wie in *rumaχ* „Romanus" von **ruma* „Roma", der übrigbleibende Stamm *ma-* aber läge dann in *ma-ra* vor, welches nur ein anderes Suffix trüge. Ob dies *-ra* vielleicht ein Ordinalsuffix sei, oder ob *mara* etwa „elf" bedeute, dafür fehlt es zur Zeit wohl noch an einem Anhalt.

Ebenso wie *maraz* an *maχ*, klingt auch *sialψviz* (*-veiz*) an ein etruskisches Zahlwort an. Auf den Campanarischen Würfeln und auch sonst begegnet eine Zahl *śa* (cf. Pauli, etr. Fo. u. Stu. III, 57.). So wie nun im Etruskischen *sans* aus *sians* wird, [ich halte jetzt beide Formen, die ich früher (etr. Stu. III, 86 sqq.) trennen wollte, mit Deecke für identisch], so kann genau so das Zahlwort *śa* aus *śia* hervorgegangen sein. Für diesen Fall hätten wir also in unserer Inschrift die Form *sialψviz* in *sia-lψviz* zu zerlegen. Das *-lψviz* aber müsste doch zu Anfang wohl einen Vokal eingebüsst haben, und da wäre es doch wohl am wahrscheinlichsten, dass es für *-alψviz* stände. Nun aber bilden sich die etruskischen Zehner auf *-alχ* (Pauli, etr. Fo. u. Stu. III, 37.), und es kann auch hier, wie in *maχ*, das -χ ein Suffix für sich sein. Dann würde also das *-al-* von *-alψviz* dem etr. *-al-* von *-alχ* entsprechen. Diesem etr. *-alχ* gegenüber ist es sehr verführerisch, in unserer Inschrift nicht *sialψviz*, sondern mit Bréal σιαλχϜιζ zu

lesen, wo dann das ganze *-alχ* erschiene. Dennoch halte ich dies nach dem, was ich oben über das Alphabet gesagt habe, für trügerischen Schein. Was in dem dann noch verbleibenden *-ψviz* stecke, ob eine Zahl oder ein Suffix irgendwelcher Art, darüber lässt sich zur Zeit wohl noch nichts aussagen.

Das Resultat der vorstehenden Erörterung kann selbstverständlich nicht als ein gesichertes angesehen werden, aber die Möglichkeit, dass die genannten beiden Wörter mit etruskischen Zahlwörtern in Zusammenhang stehen, scheint sich mir doch ergeben zu haben.

Es sind aber in unserer Inschrift, wie ich glaube, noch einige weitere Genetive vorhanden. So wie wir nämlich in *vamalasial : zeronai,* in *zivai : aviz : sialψviz* und in *maraz : aviz : aomai* die Formen auf *-ai* mit Genetiven verbunden finden, genau ebenso liegen meines Erachtens Genetive mit Formen auf *-ai* verbunden auch vor in den drei Formeln *tavarzio zivai*, *haralio : zivai* und *epṭezio : arai.* Ich glaube nämlich, dass wir hier die fraglichen Formen in *tavarzi-o*, *epṭezi-o* und *harali-o* zu zerlegen haben. Dann aber haben wir in *tavarzi* und *epṭezi* deutliche Genetive von der Bildung des *holaiezi* und *ziazi*, während *harali* sich zu *φokiasiale* und *vamalasial* stellt und nur vor dem angehängten *-o* das ältere *-i* bewahrte, welches sich in *φokiasiale* zu *-e* schwächte, in *vamalasial* ganz abfiel. Genau entsprechend ist der Vorgang wieder im Etruskischen. Auch hier lautet das Suffix gewöhnlich *-al*, vereinzelt *-ale*, wie in *larθiale* (Fa. spl. I, no. 398.), *slicale·ṭ|aprinθvale* (Ga. no. 799), vor dem angehängten *-sa* jedoch in Formen, wie *larθiali-sa* etc., hält sich das *-i* (cf. darüber Pauli, etr. Fr. u. Stu. III, 83.). Was in dem angefügten *-o* stecke, darüber wage ich zur Zeit noch keine Vermutung, möglicherweise ein Doppelsuffix, so dass *-ali-o* einem etr. *-ali-sa* entspräche. Jedenfalls ist die Ähnlichkeit obiger Formen mit den etruskischen wieder eine sehr grosse.

So wie sich also in dem *-zi*, *-z* und *-iale*, *-ial* die den etruskischen Genetiven auf *-śi*, *-ś* und *-iale*, *-ial* entsprechenden Bildungen zu finden scheinen, so weist unsere Inschrift

anscheinend den Reflex auch noch eines anderen etruskischen Kasussuffixes auf in den Formen mit -ϑ, *zeronaiϑ* und *naφoϑ*. Die Form *zeronai*, mit derselben Endung gebildet, wie *zivai*, *aomai* und *arai*, zeigt, dass wir in *zeronai-ϑ* und danach wohl auch in *naφo-ϑ* zu zerlegen haben und somit in dem -ϑ ein Suffix vorliege. Nun aber ist wieder -ϑ im Etruskischen ein ganz bekanntes Suffix des Lokativ (cf. Pauli, etr. Fo. u. St. III, 67 sqq.), und es scheint somit auch hierin wieder eine Übereinstimmung zu liegen.

Und wie im Vorstehenden die Flexionssuffixe den etruskischen zu entsprechen scheinen, so auch die Wortbildungssuffixe. Diese Übereinstimmung finde ich in der Form *morinail*. Wenn unsere Inschrift, wie anzunehmen, eine Grabschrift ist, dann kann in derselben sehr leicht ein Ethnikon vorkommen. Ein solches vermute ich in der Form *morinail*. Die eine Hauptstadt von Lemnos ist Myrina. Da in dem Alphabet unserer Inschrift, wie oben (pag. 18.) gezeigt, das o auch für ου (*u*) steht, so kann in dem *morinail* sehr wohl der Name jener Stadt stecken. Im Etruskischen nun dient unter anderm auch das *-l* dazu, Ethnika zu bilden, wie z. B. *truial* „Trojanus“ von *truia* „Troja“ (Fa. gloss. 1856.). Die gleiche Bildung kann in *morinail* vorliegen. Wir hätten dann in *morinai-l* zu zerlegen, so dass der einheimische Name von Myrina sich als *morinai* ergäbe. Formen uuf *-ai* fanden wir bereits in *zivai*, *arai*, *zeronai*, und aus letzterer leitete sich *zeronai-ϑ* ab, in der Bildungsweise eben unserem *morinai-l* genau entsprechend. Auf die Untersuchung dieses *-ai* selbst gehe ich an dieser Stelle nicht weiter ein.

Noch frappanter freilich, als alles im Vorstehenden Erörterte, ist eine andere Übereinstimmung unserer Inschrift mit dem Etruskischen, so frappant, dass man fast meinen möchte, sie allein genüge zum Nachweise der Verwandtschaft zwischen beiden Sprachen. Zeile B. I, 2 lautet so: *zivai* : *aviz* : *sialψviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai*. Hier haben wir deutlich zwei einander genau entsprechende Wortgruppen mit chiastischer Anordnung der Wörter, nämlich *zivai* : *aviz* : *zialψviz* einer- und *marazm* : *aviz* : *aomai* andrerseits. Es ent-

sprechen sich *zivai* und *aomai*, *aviz* und *aviz*, *sialψviz* und *maraz*. Daraus folgt, wenn *aviz* und *sialψviz* richtig als Genetive gedeutet sind, dass auch, wie schon oben (pag. 32.) vermutet wurde, *maraz* ein solcher sei und dass somit das *m* hinter demselben nur der Form angehängt sei, nicht ihr selber angehöre. Die allernächst liegende Vermutung ist die, dass dies *-m* eine kopulative Partikel sei, durch welche die beiden parallelen Satzglieder *zivai* : *aviz* : *sialψviz* und *maraz* : *aviz* : *aomai* mit einander verknüpft seien. Und nun hat in der That Deecke längst (Mü.-De. Etr. II², 502 sq.) nachgewiesen, dass *-m* eine dem Worte angehängte etruskische Kopulativpartikel mit der Bedeutung „et" sei. Das ist doch, wie mir scheint, ein überaus schwer wiegendes Zusammentreffen.

Neben den Vergleichungspunkten führen die französischen Gelehrten auch zwei von Bréal vorgebrachte Gründe gegen die Zusammengehörigkeit der Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen an, nämlich das Vorkommen des Vokals *o* in unserer Inschrift und die grosse Entfernung zwischen Lemnos und Etrurien.

Dass der letztere nicht stichhaltig sei, darauf weisen die französischen Gelehrten selber bereits hin, aber auch ersterer ist es nicht. Nicht der Laut *o* fehlte der etruskischen Sprache, sondern nur der Buchstabe für diesen Laut fehlte dem etruskischen Alphabet. Dass das Etruskische selbst den Laut *o* besass, ergiebt sich aus mehreren Thatsachen.

Zunächst findet sich bei der Wiedergabe etruskischer Namensformen im Lateinischen das *o* oft genug, und zwar nicht etwa willkürlich, sondern in fester Regelung. So findet sich das *u* der etruskischen Namen auf *-u*, *-uni*, *-una*, weiblich *-ui*, *-uni(a)*, *-unei* im Lateinischen durchweg durch *o* wieder gegeben. Beispiele sind:

etr. *aχu* (z. B. Fa. no. 1075.), *aχuni* (z. B. Fa. no. 1590.) } lat. *Achonius*, *Aconius* (Fa. pag. CXVI.);

petru (z. B. Fa. no. 680.), *petruni* (z. B. Fa. no. 682 bis), *petrunai* (z. B. Fa. no. 439 ter), } lat. *Petronius* (z. B. CIL. I, no. 1353.);

pumpu (z. B. Ga. no. 530.), | *pumpuni* (z. B. Fa. no. 1042.), } lat. *Pomponius* (z. B. Fa. no. 1280.),

fulu (z. B. Fa. no. 602.),
hulu (z. B. Ga. no. 194.),
fuluni (z. B. Fa. no. 1646.),
huluni (z. B. Fa. spl. I, no. 231.),
fulunei (z. B. Fa. no. 329 ter),
} lat. *Fuloni* (Fa. no. 1091.), *Hollon*[*i*] (Ga. no. 424).

Absolut zwingend ist freilich dies Wiedergeben von etr. *u* durch lat. *o* nicht dafür, dass die Etrusker dereinst wirklich den Laut *o* besessen hätten. Denn die Sache lässt sich auch so erklären, dass die Römer nach der Analogie ihrer eigenen ziemlich zahlreichen Namen auf *-onius*, von denen überdies ein Teil den etruskischen Namen auf *-u*, *-uni*, *-una* im Stamme entsprach, dieses etruskische Suffix eben durch *-onius* ausgedrückt hätten, die Etrusker selbst indessen ein *u* gesprochen hätten.

Dies Sachverhältnis ist sehr möglich, und ich würde daher aus den Namen obiger Art allein den Schluss, dass die Etrusker dereinst den *o*-Laut besessen hätten, nicht ziehen wenn nicht noch eine zweite Thatsache hinzukäme, die das wahrscheinlich machte. Diese zweite Thatsache aber ist die, dass in sicher bestimmbaren etruskischen Namen sich der Laut *au* nicht selten als kontrahiert darstellt, wobei das Contraktionsergebnis durch *u* bezeichnet ist. Dass ein *au* sich zu *ū* kontrahiere, kann zwar als eine absolute Möglichkeit nicht bestritten werden, aber das uns thatsächlich sonst (z. B. im Lateinischen, Italienischen, Französischen) entgegentretende Kontraktionsprodukt ist doch *ō*, und daher ist es wahrscheinlicher, dass das etruskische *u* nur deshalb erscheint, weil man kein Zeichen für *o* hatte, als dass die Kontraktion wirklich in den *u*-Laut stattgefunden habe. Solcher etruskischen Beispiele von *u* neben *au* sind:

plute (Fa. no. 905 bis a) neben *plaute* (z. B. Fa. no. 1717.);

lutni (Fa. no. 1191.) neben *lautni* (Fa. no. 169.) und *lautnei* (Fa. no. 2564 bis);

cupna (Ga. no. 447.) neben *caupnal* (Fa. no. 372.);

lucania (Fa. no. 1673.) neben *laucani* (Fa. no. 992.);

lucini (Fa. spl. III, no. 312 a. b. c.) neben *laucini* (Fa. no. 647 bis);

luχumni (Fa. no. 1674.) neben *lauχumes* (Fa. no. 650.);

upus (Fa. no. 790.) neben *aupus* (Ga. no. 711.);

supni (Fa. no. 314.) und *supnai* (Fa. no. 339.) neben *saupinas* (Fa. spl. III, no. 305.);

sutrinaś (Fa. no. 1783.) neben *sauturine* (Fa. no. 1751 bis).

Dieses Verhältnis scheint mir zusammen mit der obigen Wiedergabe des etr. *-uni* durch lat. *-onius* doch für das dereinstige Vorhandensein eines etr. *o* zu sprechen, zumal noch vielleicht eine dritte Thatsache hinzukommt. Diese dritte Thatsache ist die anscheinende Erhaltung dieses Lautes im Nordetruskischen. Ich meine damit nicht das Vorkommen des *o* in den Alphabeten der Poebene, die ich als die von Lugano und Este bezeichnet habe (cf. Pauli, altit. Fo. I, 56 sqq. 47 sqq.), denn in beide ist das *o*, wie ich wahrscheinlich gemacht habe, (l. c. 60. 52.), erst nachträglich wieder rezipiert, und zudem sind die in diesen beiden Alphabeten geschriebenen Inschriften der Sprache nach überhaupt gar nicht etruskisch, sondern die des Lugano-Alphabetes gallisch und salasso-lepontisch (l. c. 70.—96.), letzteres gleichfalls ein keltischer Dialekt (l. c. 95.), die des Este-Alphabetes in der Sprache der illyrischen Veneter verfasst (l. c. 112.—121.). Ich meine vielmehr das Vorhandensein des *o* in einer Inschrift, die ich der Sprache nach als etruskisch in Anspruch genommen habe, in der Bilinguis von Voltino (l. c. 15, no. 30. 96.). Es ist zwar von Deecke (Gött. gel. Anz. 1885, 62.) bestritten worden, dass diese Inschrift etruskisch sei, ja er meint sogar, das *omezeclai obalzana ina* „klinge so unetruskisch, wie möglich". Ich möchte aber doch die Etruscität der Inschrift aufrecht erhalten, da doch nichts im Wege steht, in dem *obalzana* ein mit etr. *uφale* verwandtes etc.* *uφalzna* (cf. Bildungen, wie *capzna*, *canzna*, *velczna* u. a.) zu sehen, während *omezeclai*, wie ich schon etr. Fo. I, 96. hervorhob, einerseits an das *mezune* des Steines von Zignano, andererseits an *clan* erinnert, *ina* aber an das

Pronomen *ein*, *in* sich anzuschliessen scheint, mit dem z. B. die Inschrift Fa. no. 1957. *ϑanχvilus*:*caial*:*ein* schliesst. So muss ich gestehen, dass ich in der Inschrift nichts Unetruskisches zu finden vermag, aber, selbst diese Inschrift beiseite gelassen, so halte ich auch aus den anderen obigen Indizien das einstige Vorhandensein des *o*-Lautes im Etruskischen für genügend gesichert. Der gleichen Ansicht huldigen übrigens auch Corssen (Etr. I, 10.) und Deecke (Gött. gel. Anz. 1886, 59.). Bei der grossen Verschiedenheit, welche meine wissenschaftlichen Anschauungen von denen der genannten beiden Gelehrten trennt, dürfte in einem solchen Zusammentreffen immerhin einige Gewähr für die Richtigkeit des Resultates liegen.

Aus dem Vorkommen des *o* in der Inschrift des Haruspex von Pisaurum (Fa. no. 69.) und auf einem nolanisch-etruskischen Gefäss, welche Deecke (l. c.) für seine Meinung anführt, möchte freilich der Schluss nicht gezogen werden können. Die erstere Inschrift ist, wie die verschnörkelte Form der etruskischen Buchstaben darthut, sehr jung, so dass hier ganz unmöglich ein altes *o* sich erhalten haben kann. Überdies ist sie eine Bilinguis und eben in Picenum gefunden, Grund genug für das Eindringen eines *o* aus den italischen Dialekten, umsomehr, als das Wort *fronta* „fulguriator", in dem das *o* sich findet, gar kein einheimisch etruskisches, sondern ein indogermanischer Eindringling ist, der seinen mitgebrachten *o*-Laut behielt. Ähnlich aber verhält es sich auch mit dem *o* des nolanisch-etruskischen Alphabets. Das Alphabet an sich ist freilich das etruskische, aber eben in Kampanien geschrieben, und der Schreiber kann leicht, der Gewohnheit des griechischen oder lateinischen Alphabets folgend, das *o* eingemischt haben. Wenn also auch aus diesen beiden Gründen Deeckes sich das einstige Vorhandensein des *o*-Lautes im Etruskischen nicht schliessen lässt, so glaube ich doch, dass dasselbe auch ohne das durch meine oben angeführten Gründe als gesichert anzusehen sei.

Wenn also das Etruskische den Laut *o* besass und nur

seinem Alphabete der entsprechende Buchstabe fehlte, dann hat es nichts Befremdliches, wenn in einer verwandten Sprache, die in einem Alphabet überliefert ist, welches das *o* besass, auch *o* sich geschrieben findet, und es kann somit aus dem Vorkommen des *o* in unserer lemnischen Inschrift ein Gegengrund gegen die Verwandtschaft der Sprache derselben mit dem Etruskischen nicht entnommen werden. Ja, ich glaube sogar, dass sich aus dem soeben erörterten Verhalten des Etruskischen eher ein Grund für die Verwandtschaft der Sprache unserer Lemnos-Inschrift mit dem Etruskischen gewinnen lässt. Wenn das Etruskische dereinst das Zeichen für *o* besass und es später aufgab, so ist das doch wohl nur daraus zu erklären, dass die beiden Laute *o* und *u* sich in der Aussprache einander so genähert hatten, dass man kein Bedürfnis mehr empfand, sie durch verschiedene Buchstaben zu bezeichnen. Nun aber zeigt unsere Lemnos-Inschrift, wie oben (pag. 18.) bereits erwähnt, kein V, sondern bezeichnet den *u*-Laut, der in dem Namen der Stadt Murina zu erwarten gewesen wäre, durch *o* (cf. oben pag. 35.), hat also gleichfalls für beide Laute nur ein Zeichen, so dass also auch in unserem lemnischen Dialekt eine scharfe Scheidung beider Laute nicht vorhanden gewesen zu sein scheint. Das wäre dann doch in der That wieder ein neuer Koinzidenzpunkt mit dem Etruskischen, der auch dadurch keineswegs entkräftet wird, dass das Etruskische zur Bezeichnung beider Laute das *u*, das Lemnische das *o* wählte. Das ist nur eine Folge der lokalen Trennung beider Dialekte und der dadurch bedingten Anwendung zweier ganz verschiedenen Alphabete. Dass in Lemnos grade das *o* zur Bezeichnung beider Laute gewählt wurde, ist gewiss mit dadurch bedingt worden, dass in allen älteren griechischen Alphabeten ja auch sonst das Zeichen O für *o* und *u* (ου) gemeinsam gilt.

Es bleibt also die Thatsache bestehen, dass sowohl das Etruskische, wie auch die Sprache unserer Inschrift die beiden Laute *o* und *u* nur durch je ein Zeichen bezeichnen, offenbar infolge einer einander genäherten Aussprache derselben. Das ist dann aber wieder ein gemeinsamer Zug beider Sprachen

und spricht eher für, als gegen eine Verwandtschaft derselben. Weitere Gründe gegen diese Verwandtschaft sind nicht angeführt worden und ergeben sich, so weit ich sehe, auch nicht.

Es wäre voreilig, so frappant auch die oben angeführten Koinzidenzpunkte unserer Inschrift mit dem Etruskischen erscheinen, nun aus dieser einen Inschrift schon schliessen zu wollen, dass dereinst auf Lemnos Verwandte der Etrusker gewohnt hätten. Dazu würden doch erst noch weitere Inschriften reicheres Vergleichungsmaterial bieten müssen. Aber das kann man doch jetzt bereits sagen, dass das Etruskische mit der Sprache unserer Inschrift sehr zahlreiche und sehr auffällige Vergleichungspunkte bietet.

Unter dieser Reserve also will ich nun die Folgerungen beleuchten, die sich ergeben würden, wenn die Sprache unserer Inschrift sich wirklich als dem Etruskischen verwandt herausstellen sollte.

Wir hätten dann also die Bestätigung der alten Überlieferung, dass die Etrusker pelasgischen Stammes seien, und damit würde dann die vielberühmte Pelasgerfrage aufgerollt sein.

Die bisher versuchten Lösungen haben ja zu sehr verschiedenen Resultaten geführt. Bald sah man in den Pelasgern die ältesten Griechenstämme, bald Illyrier, bald Semiten. Auf letztere Ansicht, die Kieperts, wird aus mancherlei Gründen etwas näher einzugehen sein. Kiepert (Handbuch der alten Geographie [1] 324. 402.) hält die Pelasger also, wie überhaupt, so auch in unseren beiden Gebieten für Semiten. Aber das geht um der Sprache willen nicht an. Die verschiedenen Versuche, das Etruskische aus dem Semitischen zu erklären (von Giambullario an bis Stickel), sind sämtlich als gescheitert anzusehen. Und in der That sieht auch Kiepert selbst die Sprache der etruskischen Inschriften nicht als semitisch an, sondern nimmt an, dass die herrschenden Semiten ihre Sprache völlig aufgegeben uud die der unterworfenen Bevölkerung, der Πενέσται der griechischen Berichte, angenommen hätten. Ein solcher Hergang ist ja an sich sehr möglich und in der Geschichte oft genug vorgekommen, aber im vorliegenden Falle

scheint mir die Annahme desselben auf Schwierigkeiten zu stossen.

Wir sehen auf Lemnos dieselbe nichtsemitische Sprache, wie in Etrurien, und müssten daher annehmen, dass auch dort die herrschenden Semiten ihre Sprache aufgegeben und die der unterworfenen Urbevölkerung angenommen hätten, und zwar einer Urbevölkerung, die mit der Etruriens von gleichem Stamme gewesen sei. Das wäre doch ein wunderlicher Zufall, an den zu glauben schwer fällt. Es erscheint doch einfacher, in dieser Urbevölkerung selbst die tyrrhenischen Pelasger zu sehen. Nun leitet zwar Kiepert den Namen Lemnos von לבנה „die weisse" und den von Samothrake, Σάμος Θρηικίη bei Homer, von שמה „die hohe" her, und auch der Name von Imbros kann allenfalls semitisch sein, sofern darin ein אמרה stecken könnte, welches zu אמיר „cacumen" gehörig wäre, so dass also Imbros „die gegipfelte" bedeutete, eine Etymologie, die auch an dem Namen der Amoriter, אמרי, eine Stütze fände, sofern diese auf den Gebirgen südlich von Judäa wohnten und als „διάκριοι" aufzufassen sein werden; aber, alles dies zugegeben, so scheint mir daraus nichts weiter zu folgen, als dass einst, wie an so vielen Punkten an den Küsten und auf den Inseln des Mittelmeeres, auch auf unserer Inselgruppe dereinst phönikische Faktoreien existiert haben, die aber zeitlich weit vor der tyrrhenischen Besitznahme der Inseln liegen. Ob in Etrurien je Semiten gewohnt haben, ist mir sehr zweifelhaft. Agylla, dessen Namen man als semitisch hat nachweisen wollen, kann auch eine phönikische Faktorei gewesen sein, wie denn auch später noch an ihrem Strande eine karthagische Faktorei, das Punicum der Römer, lag (cf. Kiepert, l. c. 410.); weitere semitische Ortsnamen aber giebt es, wie Kiepert selbst (l. c. 402.) anführt, in ganz Etrurien nicht.

Aber der semitische Ursprung der Namen Lemnos, Samos und Imbros ist gar nicht einmal so sicher. Dass sie semitisch sein k ö n n e n, ist ja zuzugeben, aber andrerseits ist doch auch zu beachten, dass Namensformen, welche mit den Namen

unserer drei Inseln verwandt sein können, sich bei den vorderasiatischen Völkern finden. So haben wir zu Imbros die karischen Eigennamen Ἴμβρασις und Ἰμβάρηλδος, so wie Ἴμβραμος als Bezeichnung des Hermes (Georg Meyer in Bezzenbergers Beiträgen X, 193.). So stellen sich zu Samos die Namen Σαμυλία, Stadt in Karien, und die gleichfalls karischen Personennamen Σάμασσις und Σαμώυος (l. c. 197.). Zu Lemnos aber kann der Name der karischen Stadt Ληψίμανδος gehören, wenn Λῆμνος für Λῆπνος oder Λῆβνος steht, eine Annahme die ja auch bei der Herleitung aus semitischen לבנת nötig wird und deren Möglichkeit sich überdies von selbst versteht.

Es ist also die Herleitung der Namen unserer drei Inseln aus dem Semitischen keineswegs gesichert, ja nicht einmal sehr wahrscheinlich, und es kann aus ihnen ein irgendwie zwingender Schluss, dass die Bewohner der genannten Inseln dereinst Semiten gewesen seien, in keiner Weise gewonnen werden.

Weiter fragt sich nun, ob wir in den Pelasgern Indogermanen zu sehen haben. Deecke und Bugge nehmen dies für die Etrusker bekanntlich an, ich selbst habe es in Abrede gestellt, und eine Anzahl jüngerer Gelehrten hat sich mir angeschlossen.

Jetzt scheint mir die Zeit gekommen, wo man dieser Frage näher treten könne, aber es wird zweckmässig sein, nicht sofort in die sprachliche Erörterung einzutreten, weil diese bisher keine Resultate gebracht, sondern nur Irrtümer veranlasst hat, sondern zuvor den Versuch zu machen, ob man sich der Frage nicht von anderer Seite her nähern könne. Und die Möglichkeit hierzu scheint sich mir von geschichtlich-geographischer Seite her zu bieten.

Otfr. Müller (Etr. II², 78.) hat sorgfältigst alle Punkte am ägäischen Meere zusammengestellt, „wo man die Pelasger-Tyrrhener in irgend einer Zeit bestimmt nachweisen kann“. Es sind die folgenden: Lemnos, Imbros, Samothrake, Skyros,

der Athos, Metaon auf Lesbos, Parion am Hellespont, Plakia und Skylake an der Propontis, Kyzikos, die Insel Besbikos, Pitane, Antandros, die Küste von Torrhebis, Termerion in Karien, Malea, und in Attika die Gegend vom Hymettos bis zum Ilissos, so wie auch wohl das Vorgebirge Kolias. Diesen Orten sind nach O. Crusius (Beitr. zur griech. Mythologie 4sqq.) Theben, die Pelasgiotis in Thessalien und die Stadt Kreston am Echeidoros in der Nähe des Thermaischen Meerbusens anzureihen.

In den vorstehend genannten Gebieten nun stossen wir da, wo grössere Strecken in den Händen der Pelasger waren, auf die eigentümlichen Ortsnamen, welche mit den Suffixen *-ss-* (*-s-*) und *-nd-* (*-d-*) gebildet sind und sich auch über einen grossen Teil Kleinasiens erstrecken. So haben wir:

in Attika, und zwar in dem oben bezeichneten Gebiet oder wenigstens in der Nähe desselben, die Flüsse Ἰλισσός und Κηφισ(σ)ός (in der Sage Vater des Ναρκισσός), das Gebirge Βριλησσός, wofür man nach attischer Weise auch Βριληττός sprach, und dem entsprechend auch Ὑμηττός, Λυκαβηττός und Σφηττός, so wie die Stadt Προβάλινθος (über gr. -νθ- neben dem vorderasiatischen *-nd-* nachher);

in Böotien die Flüsse Κηφισ(σ)ός und Περμησσός, die Städte Τευμησσός und Μυκαλησσός;

in Thessalien den Fluss Παμῖσός und die Städte Σκοτοῦσσα, Ἄργισσα, Λάρῖσα, Πύρασος, Παγασαί, und zwar letztere sämtlich in der Pelasgiotis gelegen;

auf Lesbos die Städte Ἄντισσα und Ἔρεσος.

Diesen selben Bildungen begegnen wir nun in einem grossen Teile Kleinasiens und des südöstlichen Europas. Es sind in Vorderasien (ich folge zumeist den Sammlungen Georg Meyers in Bezzenbergers Beiträgen X, 173 sqq.) die folgenden:

in Bithynien: Λίβυσσα;

in Paphlagonien: keine;

in Pontus: Μεγαλωσσός; Πάτρασυς, Βοίνασα, Δάδασα, Σημισός, Κάμισα, Πιμώλισα; — *Gagonda;*

in Galatien: Ἀλικασσός, Κάρισσα; Ἄνδρασος, Δούδουσα; — Τρόκμαδα;

in Kappadokien: Καβασσός, Νηροασσός, Παρνασσός, Σαβαλασσός, Ἰασσός, Ζοροπασσός, Λακριασσός, *Dagalassus*, *Salmalassus*, *Megalassus*, Νανασσός, Ἀραβισσός, Κιχισσός, Μουκισσός, Ὀρβαλισσός, Τιταρισσός, Καλτιόρισσα; Οὐήνασα, Γόδασα, Λαύσασα, Τόμισα, Κουκουσσός, Δάγουσα; — Δαλισανδός, Λάρανδα, Λυκανδός, Ποδανδός, Σόανδα (und -δός), Τζαμανδός, Δασμένδα;

in Lykaonien: Πετενησσός, Ἀδοπισσός, Κοροπισσός; Θήβασα, Δαρασός (oder Ἀδρασός); — Τύμανδος, Λάρανδα; Ψίμαδα, Οὐάσαδα, Τιβάσσαδα;

in Phrygien: Ἀβασσός, Ἀλαμασσός, Ἀττανασσός, Συασσός, Κιδνεσσεῖς, Πρυμνησσός, Τρίνησσα, Κυδισσός, Κολοσσαί; Ἄμβασον; — Μόκκαδα, Σύνναδα;

in Mysien: Λυρνησσός, Μυρμησσός, Μαρπησσός, Σαρδησσός, Πρεκενισσός, Κορύβισσα, Πειρωσσός; Πίνδασος, Κάρησος, Λάρισα, Ἄργιζα; — Μανδακάδα;

in der Troas: Μερμησσός; Τράγασαι;

in Lydien: Κερασσός, Θυεσσός, Κορησσός, Σολμισσός; Ἄκρασος, Τάμασος, Λάρισα; — Σίλανδος, Κάλανδος, Βλαῦνδος;

in Karien: Ἁλικαρνασσός, Βουβασσός, Κρυασσός, Κυβασσός, Πριναssός, Ὑγασσός, Οὐασσός, Τυεννησσός, Ἀδησσός, Μυκαλησσός, Σινδησσός, Τελμησσός, Τυμνησσός, Ἀρλισσός, Θεμισσός, Μυγισσός, Λυρισσός, Κύρβισσα, Ὕδισσα, Ἀλωσσός, Πιδωσσός; Δύνδασον, Ἴασος, Πειγέλασος, Ὠντωσσύασος, Ἀγορησός, Ἀσσησός; — Ἀλάβανδα, Ἀμύνανδα, Καρβασύανδα, Καρύανδα, Κύλλανδος, Λάβρανδα, Ληψίμανδος, Ναρίανδος, Πάσανδα, Σάσανδα, Ἄλινδα, Πίγινδα, Πύρινδος, Ἴονδα, Ὀκτώρκονδα, Ὄγονδα, Ταρκόνδαρα, Κάλυνδα, Μύνδος; Μασανώραδα, Ὕνιδος;

in Lykien: Ἀκαρασσός, *Habessus*, Ἰβεβησσός, Καβησσός, Καρμυλησσός, Ἀκαλισσός; Τέργασον, Κάρυσις; — Ἄκανδα, Ἀρύκανδα, Θρύανδα, Καδύανδα, Τήλανδος, Τρεβένδαι; Ἄρσαδα, Σέβεδα;

in Pisidien: Ἀριασσός, Πιτυασσός, Σαγαλασσός, Ταρβασσός, Τερμησσός, Πεδνηλισσός; Κόρβασα, Κόρμασα, Ὄλβασα; — Οἴανδα, Οἰνόανδα, Ὑρόανδα, Ἴσινδα, Ταλβόνδα; Ἄδαδα, Ἄμβλαδα, Ὁμόναδα;

in Pamphylien: Κολυβρασσός, Λυρνησσός; Ὄλβασα; — Ἄσπενδος; Μάγυδος;

in Kilikien: Πινδενισσός; Ὄλβασα; — Οἰνίανδος, Μύσανδα, Κύινδα, Νάγιδος.

Diese Zusammenstellung ergiebt folgende Statistik:

s-Formen: in Bithynien 1, in Paphlagonien —, in Pontus 7, in Galatien 5, in Kappadokien 23, in Lykaonien 5, in Phrygien 10, in Mysien 11, in der Troas 2, in Lydien 7, in Karien 27, in Lykien 8, in Pisidien 9, in Pamphylien 3, in Kilikien 2;

d-Formen: in Bithynien —, in Paphlagonien —, in Pontus 1, in Galatien 1, in Kappadokien 8, in Lykaonien 5, in Phrygien 2, in Mysien 1, in der Troas —, in Lydien 3, in Karien 21, in Lykien 8, in Pisidien 8, in Pamphylien 2, in Kilikien 4.

Diese Statistik zeigt folgendes: Die Namen auf *-d-* sind im ganzen seltener, als die auf *-s-*, sie verhalten sich zu einander, wie 64 zu 120, innerhalb der einzelnen Provinzen aber ist das Verhältnis beider so, dass im Süden die Formen mit *-d-* verhältnismässig stärker vertreten sind als die mit *-s-*, so in Karien, Lykien, Pisidien, Pamphylien, Kilikien und Lykaonien, während sie nach Norden stark zurücktreten, so in Pontus, Galatien, Kappadokien, Phrygien und Mysien. Als den Hauptsitz dieser beiden Formationen überhaupt ergeben sich Kappadokien, Karien, Lykien und Pisidien, in zweiter Reihe Lykaonien, Phrygien, Lydien, Mysien, nur dünn gesät sind sie im Norden. Dies deutet also darauf hin, dass das eigentliche Centrum ihrer Ausbreitung in den genannten Südprovinzen gelegen habe, von wo aus sie sich in allmählicher Abnahme nach Norden hin verbreitet haben. Das heisst also, anders ausgedrückt, das Volk, das diese wunderlich klingenden Namen schuf, war im Süden sesshaft und breitete sich allmählich von da nach Norden aus.

Aber das Verbreitungsgebiet dieser Namen ist mit Vorderasien noch nicht abgeschlossen. Wir können sie auch jenseit der Propontis noch in Thrakien (im weitesten Sinne des

Wortes) weiter verfolgen. So haben wir Ἄγησσος, Ὀδησσός, Σαλμυδησσός, Αἴγισσός, Ζίλμισσος, Ναϊσσός, *Paralissus*, *Patanissa*, Σκοτοῦσσα, Θυσσός, jedoch, soweit ich sehe, keine Namen mit -*d*-Suffixen, die ja auch schon im Norden Kleinasiens selbst verschwanden, letzterer Umstand besonders beweisend dafür, dass zwischen diesen thrakischen Namen und den asiatischen ein wirklicher geschichtlicher Zusammenhang bestehe.

Von Thrakien aus aber ziehen sie sich weiter durch Makedonien, wo wir sie finden in: Ἄγασσα, Ἔδεσσα, Ἄρνισσα, Τύρισσα, Θυσσός, auch hier nur Formen mit -*s*-, keine mit -*d*-.

Damit sind wir denn an der Grenze von Thessalien angelangt und es schliessen sich nun die oben bereits aufgeführten Namen in Thessalien, Böotien und Attika an.

Aber in Griechenland lassen sich die Namen dieser Formation noch über die oben genannten Gebiete hinaus verfolgen. So haben wir:

in Phokis: das Gebirge Παρνασσός, den Fluss Κηφισσός und die Städte Κυπαρισσός und Ἄμβρυσος;
bei den ozolischen Lokrern: Ἄμφισσα;
in Aetolien: die Gebirge Ταφιασσός und Ἀράκυνθος;
in Achaia und Elis: das Gebirge Ἐρύμανθος;
im ionischen Meere: die Insel Ζάκυνθος;
auf dem Isthmos: Κόρινθος;
in Argolis: Σάμινθος;
auf Euboea: Κέρινθος;
auf Keos: Κορησσός, Ποιήεσσα;
auf Paros: Μάρπησσα;
daneben: die kleine Insel Πρεπέσινθος;
unter den Sporaden: die Insel Λέβινθος;
auf Chios: Βολισσός und das Vorgebirge Καύκασα;
auf Kreta: Τυλισσός und Κνω(σ)σός;
griechische Pflanzstätte:
auf Chalkidike: Ἄκανθος, Ὄλυνθος;
in Thrakien: Πέρινθος.

Bei vorstehender Aufzählung sind die zahlreichen griechischen Inselnamen auf -οῦσσα nicht mit aufgeführt, weil es nicht sicher ist, ob diese nicht echt griechisch sind. Viele von ihnen haben anscheinend eine klare griechische Etymologie, wie z. B. Οἰνοῦσσα vor Methone i. e. οἰνόεσσα „die weinreiche", Σχοινοῦσσα bei Naxos „die binsenreiche", Φαρμακοῦσσα zwischen Halikarnass und Milet „die heilmittelreiche", Ὑετοῦσσα ebendort „die regenreiche". Es wäre an sich möglich, dass hier Volksetymologie vorläge, aber da nicht ersichtlich ist, warum diese grade nur bei Inseln ihr Spiel getrieben hätte, sonst nicht, so sind sie doch wohl für echt griechisch zu halten und deshalb von mir in das obige Verzeichnis nicht aufgenommen.

Bemerkenswert an vorstehender Aufzählung ist zweierlei, einmal, dass wir die fraglichen Namen mehrfach an Gebirgen und Flüssen haften sehen, ein Zeichen hohen Alters, und sodann, dass hier auf griechischem Boden plötzlich das im nördlichen Kleinasien nur noch seltene, in Thrakien und Makedonien völlig verschwundene Suffix *-nd-* in ziemlich grosser Anzahl wieder auftaucht, aber in der veränderten Gestalt -νθ-. Diese letztere Thatsache wird weiter unten in bezug auf ihren Wert näher geprüft werden.

Es ist ein weit ausgedehntes Gebiet, auf dem die Namen unserer Formation herrschen, so ausgedehnt, dass man fast vermuten könnte, der Gleichklang der Endungen sei ein zufälliger und materielle Verwandtschaft gar nicht vorhanden. Aber dem steht der Umstand entgegen, dass manche Namen in verschiedenen Gegenden wiederkehren. So finden sich ausserhalb Griechenlands folgende Parallelen:

Λάρισα in Lydien, Mysien und der Troas;
Ὄλβασα in Kilikien, Pisidien, Pamphylien;
Λυρνησσός in Mysien und Pamphylien;
Ἰασσός in Kappadokien, Ἴασος in Karien;
Τερμησσός in Pisidien, Τελμησσός in Karien;
Ἀριασσός in Pisidien, Ἀλιασσός in Galatien;
Ἀβασσός in Phrygien, *Habessus* in Lykien;

Καβασσός in Kappadokien, Καβησσός in Lykien, Κυβασσός in Karien;

Ἀχαρασσός in Lykien, Ἄκρασος in Lydien, Ἀγορησός in Karien;

Salmalassus in Kappadokien, Σαλμυδησσός in Thrakien;

Megalassus in Kappadokien, Μεγαλωσσός in Pontus, Μυκαλησσός in Karien;

Ἀδησσός in Karien, Ὀδησσός in Thrakien, Ἔδεσσα in Makedonien;

Μερμησσός in der Troas, Μυρμησσός in Mysien;

Τάμασος in Lydien, Τόμισα in Kappadokien;

Γόδασα in Kappadokien, Κυδισσός in Phrygien;

Δάδασα in Pontus, Δούδουσα in Galatien;

Ὑγασσός in Karien, Ἀγησσός in Thrakien, Ἄγασσα in Makedonien;

Σολμισσός in Lydien, Ζίλμισσος in Thrakien;

Θυσσός in Thrakien und Makedonien, Θυεσσός in Lydien, Συασσός in Phrygien;

Θεμισσός in Karien, Σημισός in Pontus;

Κοροπισσός in Lykaonien, Κορύβισσα in Mysien, Κύρβισσα in Karien, Κόρβασα in Pisidien;

Κερασσός in Lydien, Κορησσός in Lydien, Κάρησος in Mysien, Κάρισσα in Galatien, Κάρυσις in Lykien;

Πινδενισσός in Kilikien, Πετενησσός in Lykaonien, *Patanissa* in Dacien;

Λάρανδα in Kappadokien und Lykaonien;

Οἰνόανδα in Pisidien, Οἰνίανδος in Kilikien;

Κάλανδος in Lydien, Κάλυνδα in Karien;

Οἴανδα in Pisidien, Ἴονδα in Karien;

Κύινδα in Kilikien, Καυίνδανα in Lykaonien;

Ἀμύνανδα in Karien, Ὁμόναδα in Pisidien;

Ἄκανδα in Lykien, Ὄγονδα in Karien;

Καδύανδα in Lykien, Καρύανδα in Karien;

Τρεβένδαι in Karien, Ταλβόνδα in Pisidien.

Bei manchen dieser Ansetzungen entsprechen sich die Formen nicht völlig, sondern sind sich im Klang nur ähnlich.

Trotzdem sind die Vergleichungen nicht abzuweisen, weil einmal anzunehmen ist, dass auf einem so ausgedehnten Gebiete Dialektverschiedenheiten bestanden haben werden, andererseits aber uns die Namen nur in der Schreibung der Griechen vorliegen, welche fremde Laute ziemlich ungenau auffassten und wiedergaben. Das lässt sich an solchen Wörtern, wo wir die Originalform kennen, leicht nachweisen. So wird z. B.

altpers. *Khsajārsā* zu gr. Ξέρξης; *Artakhsatra* zu Ἀρταξέρξης; *Açpakanā* zu Ἀσπαθίνης; *Uvakhsatara* zu Κυαξάρης; *Gaubaruva* zu Γωβρύας; *Kaispis* zu Τείσπης; *Dārajavus* zu Δαρεῖος; *Fravarti* zu Φραόρτης; *Vindafranā* zu Ἰνταφέρνης; *Bagabukhsa* zu Μεγάβυζος; *Bardija* zu Σμέρδης; *Kambujija* zu Καμβύσης; *Vidarna* zu Ὑδάρνης; *Victāçpa* zu Ὑστάσπης;

lykisch *piχedara* zu gr. Πιξώδαρος und Πισέδαρος; *eχtta* zu Ἴκτας; *ekatamla* zu Ἑκατόμνας; *mollihisi* zu Μόλλισις; *orttija* zu Ὕρτιος; *porihimetiti* zu Πυρίματις; *siderija* zu Σιδάριος (cf. Mor. Schmidt, Neue lykische Studien).

Die vorstehenden Beispiele zeigen, dass von gleichmässiger und fester Lautbehandlung gar keine Rede sein kann, sondern dass man sich damit begnügte, den ungefähren Klang des fremden Wortes wiederzugeben. Wir sind also zu der Vergleichung und Identifizierung der obigen wenn auch nur ähnlich klingenden Formen völlig berechtigt und dürfen daher auch aus ihnen den Schluss ziehen, dass alle diese Ortsnamen in der That ein und demselben Volk entstammen.

Und das gilt auch von den griechischen Ortsnamen der betreffenden Formation. Denn auch von ihnen kehrt ein Teil auf anderen Punkten unseres Gebietes wieder. So finden wir:

zu Παρνασσός in Phokis Παρνασσός in Kappadokien, Πριναςσός in Karien;

zu Μυκαλησσός in Böotien Μυκαλησσός in Karien, *Megalassus* in Kappadokien, Μεγαλωσσός in Pontus;

zu Κορησσός auf Keos Κρησσός in Lydien, Κερασσός in Lydien, Κάρησος in Mysien, Κάρισσα in Galatien, Κάρυσις in Lykien;

zu Μάρπησσα auf Paros Μαρπησσός in Mysien;

zu Κηφι(σ)σός in Attika und Böotien Καβησσός in Lykien, Καβασσός in Kappadokien;

zu Ἄργισσα in Thessalien Ἄργιζα in Mysien;

zu Ἄμφισσα bei den ozolischen Lokrern Ἄμβασον in Phrygien;

zu Καύκασα auf Chios Κουκουσός in Kappadokien;

zu Λάρῖσα in Thessalien Λάρισα in Lydien, Mysien und der Troas;

zu Ἐρύμανθος in Elis Ὀρομανδός in Kappadokien;

zu Ἄκανθος auf Chalkidike Ἄκανδα in Lykien, Ὄγονδα in Karien;

zu Κόρινθος auf dem Isthmus und Κέρινθος auf Euboea Κάλανδος in Lydien;

zu Πέρινθος in Thrakien Πύρινδος in Karien.

Auch hier liegt die Verwandtschaft, wie ich glaube, völlig auf der Hand und ist nicht zu bezweifeln. Übrigens habe ich in beiden Registern nur solche Lautwandel zugelassen, die auch sonst vielfach vorkommen.

Ich habe bei der vorstehenden Untersuchung nur die *-s-* und *-d-*Suffixe berücksichtigt, weil sie die charakteristischesten sind und sie zur vorläufigen Feststellung des Thatbestandes mir zu genügen schienen. Es giebt aber auf dem fraglichen Gebiete noch eine ziemliche Reihe anderer Suffixe, welche Georg Meyer (l. c.) gleichfalls behandelt hat. Es sind die folgenden: -να (-ανα, -ινα, -ωνα, -ηνα, -υνα); -μος (-αμος, -ιμος, -ομος, -υμος, -ωμος); -ρα (-αρα, -ερα, -ορα, -υρα, -ωρα, -αυρα, -ειρα, -ουρα); -λα (-αλλα, -αλα, -ελα, -ηλα, -ιλα, -υλος, -ωλος, -ουλα); -κα (-ακα, -ωκα, -ικα, -υκα); -τα (-ατα, -ιτα, -ο(τ)τα, -υτος, -ουτα); -βα (-αβα, -ηβα, -ιβα, -υβα); -πα (-απα); -ουα und -υα; -αγον. Bei ihnen allen wechselt die flexivische Endung zwischen -ος, -α, -ον, was natürlich alles dreies Gräcisierung ist. Meyer führt als gesondertes Suffix auch noch -ζα (-αζα, -ιζα, -υζα) auf, welches ich indessen, als eine mutmassliche Nebenform von -σα, bereits bei den *-s-*Formen mit behandelt habe.

Die Gesamtheit der mit ihnen gebildeten Namen hier

aufzuführen, scheint mir überflüssig, die Zusammenstellung bei Georg Meyer (l. c. 190 sqq.), der sie nach den Wortstämmen geordnet vorführt, ist, wenn auch einzelnes vielleicht zu ändern ist, doch im ganzen ausreichend, um aus ihr den Nachweis zu führen, dass sowohl die Namen auf -(*s*)*s*- und -(*n*)*d*-, so wie auch die mit den genannten andern Suffixen gebildeten in der That ein und demselben Volke angehören.

Nachdem somit festgestellt ist, dass sich durch ganz Vorderasien, Thrakien, Makedonien und gewisse Teile Griechenlands Ortsnamen von einem bestimmten charakteristischen Gepräge hindurchziehen und dass diese Namen von ein und demselben Volke herrühren, wird es sich fragen, ob auch die Etrusker an diesen Ortsnamen teilnehmen.

So gestellt, ist die Frage zu verneinen, denn die Ortsnamen in Etrurien sind sämtlich, so weit sie klar sind, italischen Ursprunges und älter, als die Einwanderung der Etrusker. Aber in der sonstigen Wortbildung der Etrusker spielen die beiden Suffixe, die die oben behandelte Ortsnamenbildung beherrschen, eine grosse Rolle.

So haben wir -*s* (-*ś*) als stammbildendes Element in den Appellativen *fleres* und *θueś*, in dem Götternamen *maris*, dem Vornamen *laris* und den Zunamen *peris*, *hatis*, *natis*, *cilis*, *cutlis*, *lecetis*, *turicis* und *pultus*, sie alle echt etruskisch im Gegensatz gegen die meisten anderen Namen, welche indogermanisches Lehngut sind.

Das -*nθ* aber begegnet als Ableitungssuffix in dem Appelativum *munθ*, von dem wohl der Göttername *munθuχ* eine Ableitung ist, in den Götternamen *leinθ*, *vanθ* und *aminθ* (Fa. spl. I, no. 374.), in den Vornamen *ar*(*u*)*nθ*, *lar*(*n*)*θ*, weibl. *ravnθu* und. *ramθa*, (wohl für *ramnθa*), in dem Namen *śminθ* (Ga. no. 6.) und den Sklavennamen *tesinθ* und *plsinθ*, zu denen sich auch noch das von Paulus überlieferte *falandum* „Himmel“ gesellt, welches in etruskischer Form* *fal*(*a*)*nθ* lauten würde. Alle diese Formen sind gleichfalls echt etruskisch, und ich glaube jetzt an den indogermanischen Ursprung

von *arnϑ* und *larϑ* so wenig mehr, wie an den von *tesinϑ* und *plsinϑ*.

Beide Suffixe also sind im Etruskischen, wie man sieht, sehr lebendig, aber damit nicht genug, es entsprechen auch einzelne dieser etruskischen Formen direkt vorderasiatisch-griechische Ortsnamen. So haben wir die Ortsnamen Λάρῑσα (Lydien, Mysien, Troas, Thessalien) und Λάρανδα (Kappadokien, Lykaonien) anscheinend von den etruskischen Vornamen *laris* und *larnϑ* mit *-a* weitergebildet, so scheint Μύνδος (Karien) sich an etr. *munϑ* anzuschliessen, so zeigen Πέρινθος und *peris*, wie es scheint, gleichen Stamm.

Es fragt sich nun, welchem Sprachstamme diese eigenartigen Bildungen angehören. Semitisch sind sie nicht, das sieht man auf den ersten Blick, aber für indogermanisch sind sie gehalten und erklärt worden von Georg Meyer in seiner mehrfach erwähnten Abhandlung über die Karer (Bezzenbergers Beitr. X, 198.).

Mir scheint indessen durch seine Betrachtungen der indogermanische Charakter der fraglichen Ortsnamen keineswegs erbracht. Er führt zwar eine Anzahl derselben auf indogermanische Wörter zurück, aber, wie mir scheint, ohne Evidenz. So vergleicht er z. B. die Namen des Stammes Ἀλγ- mit lit. *algà* „Lohn"; Ἀρ- mit skr. *arja;* Ἀρβ- mit gr. ὄρφανος; Ἀρσ- mit baktr. *aršan* „Mann"; Βαργ- mit *bhargh*; Δέδμασα mit gr. δέμω; Ἰδ- mit gr. ἱδρύω oder εἶδον oder ἱδρώς; Ἰμβρ- mit lat. *imber;* Ἰνδὸς mit skr. *sindhu;* Καδ- mit gr. κέκασμαι; Κανδ- mit skr. *ḱandra* „Mond"; Καρβ- mit got. *hvairban* „drehen"; Καρδ- mit skr. *kardama* „Sumpf"; Κολ- mit gr. κόλος „verstümmelt"; Κυβ- mit skr. *çobhate* „glänzen"; Ὀλ- mit ὄλλυμι oder ὀλυρά „Spelt"; Παργ- mit skr. *parǵ* (unbelegt!); Πασ- mit gr. *πάσσω* oder *πατέομαι;* Πατ- mit lat. *patulus;* Πισ- mit gr. πῖσος „wasserreiche Niederung" oder mit skr. *pinaṣṭi* „zerstampfen", lat. *pinso;* Πλαγ- mit gr. πλήσσω, lat. *plaga;* Πρι- mit skr. *prī* „lieben" oder *krī* „kaufen"; Πυγ- mit lat. *pungo*; Σαρ- mit skr. *sar* „fliessen"; Σινδ- mit skr. *sindhu* „Fluss"; Στροβ- mit gr. στροβελός; Συ- mit gr. σῦς; Ταρβ-

mit gr. τάρβος; Ταρκ- mit skr. *tarkajati* „vermuten“; Τελμ- mit gr. τέλμα; Τενδ- mit lat. *tendo;* Τυμ- mit lat. *tumeo.*

Selbst wenn man davon absieht, dass ein grösserer Teil der von Meyer aufgeführten Wortstämme ohne indogermanische Vergleichungen bleibt, weil sich eben nichts Vergleichbares findet, selbst wenn man zugiebt, dass bei den vorstehenden Etymologieen lautlich alles in Ordnung sei, obwohl manches, wie z. B. der doppelte Reflex des indischen *sindhu* durch Ἰνδ- und Σινδ- grosse Bedenken hervorruft, so scheitert doch für mich das Indogermanentum der obigen Namen an einer anderen Erwägung. Wie die indogermanischen Personennamen allesamt inhaltlich ein bestimmtes Gepräge zeigen und ganz bestimmte Anschauungen überall in ihnen wiederkehren, ein Verhalten, wie es am klarsten und eingehendsten von Fick in seinen „Griechischen Personennamen“ dargelegt worden ist, ganz ebenso zeigt sich auch in den Ortsnamen der indogermanischen Völker ihrem Inhalte nach ein gleiches bestimmtes Gepräge. Ich kann das an diesem Orte natürlich im einzelnen nicht ausführen, aber die Thatsache steht fest. Von diesem festen Gepräge der indogermanischen Ortsnamen aber weichen die obigen Zusammenstellungen Meyers der Mehrzahl nach ab. „Sumpf“ und „wasserreiche Niederung“ dienen dem Indogerganen wohl zur Benennung von Örtlichkeiten, nicht aber Begriffe, wie „Lohn“, „Schweiss“, „verstümmelt“, „vermuten“ u. dgl. An dieser Klippe scheitert das Indogermanentum obiger Namen, wobei es ja natürlich immerhin möglich ist, dass einzelne derselben von angesiedelten Indogermanen herrühren, seien es Griechen, seien es Eranier. Das beweist aber für die grosse Masse der fraglichen Namen nichts. Im allgemeinen muss ich den methodologischen Satz aufstellen, dass bei Untersuchung von Ortsnamen neben den lautlichen Entsprechungen ebensosehr und vielleicht noch mehr die der Anschauungen nachgewiesen werden müssen, wenn aus ihnen ethnologische Schlüsse gezogen werden sollen. Dieser letztere Punkt wird fast stets vernachlässigt, ein Umstand, der mit einer allgemeinen Krankheit der Sprachwissenschaft zusammen-

hängt, sofern man viel zu einseitig, und in den letzten Jahren noch mehr, als früher, die lautlichen Verhältnisse ins Auge fast.

Meyer sucht nun zwar das Indogermanentum der obigen Namen auch durch den Nachweis, dass die in ihnen verwandten Suffixe indogermanisch seien, zu führen. Aber auch dieser Nachweis ist, wie ich glaube, nicht erbracht. Meyer weist in der Ortsnamenbildung folgende Suffixe auf: 1. -σσος (-σσα) und -σος (-σα); 2. -νδα (-νδος); 3. -δα (-δος); 4. -να (-νος); 5. -μος (-μα); 6. -ρα (-ρος); 7. -λα (-λος); 8. -κος (-κα); 9. -τα (-τος); 10. -ζα; 11. -βα; 12. -πα; 13. -ουα und -υα; 14. -γος (-γον). Hiermit vergleicht er nun eine Anzahl indogermanischer Suffixe, wie skr. *-na* (*-āna*, *-ina*), gr. -νος (-ηνός, -ινος), lat. *-nus* (*ānus*), slav. *-nŭ* (*-inŭ*); gr. -μος, slav. *-mŭ;* skr. *-ra* (*-ara*, *-vara*, *-ura*), gr. -ρος (-αρον, -ερος, -υρον), slav. *-rŭ* (*-arŭ*, *-erŭ*, *-orŭ*)*;* skr. *-la* (*-ala*, *-āla*, *-ila*, *-ula*), gr. -λος (-αλον, -ηλός, -υλος, -ωλος); slav. *-lŭ* (*-alŭ*, *-ilo*, *-ilŭ*, *-olŭ*), lett. *-ls* (*-ūls*)*;* skr. *-ka*, slav. *-kŭ;* gr. -τος, slav. *-tŭ;* slav. *-ba;* skr. *-va*). Aber grade bei den beiden Hauptsuffixen, denen die weitaus grösste Masse der Ortsnamen zufällt, bei -σσ- und -νδ-, versagt der Indogermanismus. Bezüglich des ersteren gesteht Meyer selbst (l. c. 178.): „. . . auch ich vermag aus den indog. Sprachen kein Suffix oder Wort nachzuweisen, mit dem sich -ασσος oder eine seiner Nebenarten unbedenklich identifizieren liesse“, und bezüglich des zweiten ist er genötigt, nicht bloss auf gr. -νθος in Ἄκανθος, Κόρινθος, Πέρινθος, Ὄλυνθος, Ζάκυνθος; ἄκανθα, μάρανθος, φάλανθος, ἐρέβινθος, τερέβινθος (τέρμινθος), μήρινθος, βόλινθος, αἴγινθος, κήρινθος, ὑάκινθος, sondern auch auf gr. ἔνθα, lat. *inde*, *unde*, slav. *tądu*, *tądě*, altpreuss. *stwendau* zu rekurrieren. In letzteren Formen ist das -θ (*-d*) doch wohl ein altes Kasussuffix und daher zur Vergleichung nicht geeignet, aber auch die griechischen Formen auf -νθος beweisen nichts. Abgesehen von einzelnen derselben, die Komposita aus indog. Material zu sein scheinen, also ein Suffix -νθος gar nicht enthalten, entbehren die übrigen sämtlich einer klaren indogermanischen Ableitung und sind wohl, gleich den Ortsnamen Κόρινθος etc., vor-

griechischen Ursprunges. In letzterem Falle mögen sie immerhin mit dem vorderasiatischen -νδ- zusammenhängen, beweisen dann aber natürlich nichts für den indogermanischen Ursprung eben dieses -νδ-. Somit versagt also grade für die Hauptmasse der vorderasiatischen Namen, die auf -σσ- und -νδ-, der Indogermanismus, und dieser Thatsache gegenüber will auch die scheinbare Übereinstimmung der Suffixe mit *-n-*, *-m-*, *-r-*, *-l-*, *-k-*, *-t-* nicht viel sagen, denn grade diese Laute dienen weit über den Bereich des indogermanischen Sprachstammes hinaus zur Bildung von Suffixen und tragen gar nichts spezifisch Indogermanisches an sich.

Eine Hauptstütze für das angebliche Indogermanentum der Karer ist bisher der Name der Stadt Ἀλάβανδα gewesen, von der Stephanus von Byzanz (cf. de Lagarde, Ges. Abh. 269.) sagt sie sei ein κτίσμα Καρὸς . . . . τοῦ κληθέντος Ἀλαβάνδου, ὅ ἐστι κατὰ τὴν Καρῶν φωνὴν ἱππόνικος· ἄλα γὰρ τὸν ἵππον, βάνδα δὲ τὴν νίκην καλοῦσιν. Letzteren Satz bestätigt Stephanus dann weiter noch unter Ὑλλούαλα, wo er sagt, ἄλα οἱ Κᾶρες τὸν ἵππον ἔλεγον. Diesen Glossen fügt dann de Lagarde die Erklärung bei: „ἄλα setze ich = skr. *arva* . . . ., dessen *v* verschwunden ist, wie in den [kurz vorher von ihm besprochenen] kappadokischen Wörtern. Zu βανδα vergleiche ich pers. *band* in *dêwband* „Dämonenbändiger“. ἀλάβανδα wäre bis auf den Accent genau ein indisches *arvabandha*, das allerdings nicht vorhanden ist.“ Dieser Erklärung stimmt Georg Meyer (Bezzenbergers Beitr. X, 155 sq.) bei.

So einleuchtend aber dieselbe auch erscheinen mag, zwingend ist sie in keiner Weise. Gesetzt auch, alle obigen Angaben des Stephanus seien richtig, so folgt daraus doch nichts. Denn wer steht uns dafür, dass nicht die fraglichen Wörter aus dem Eranischen in das Karische eingedrungen sein, wie wir ähnlichen Eindringlingen weiter unten in den angeblich lydischen Sprachresten begegnen werden? Da die eranischen Phryger (cf. oben pag. 29.) so gut Nachbarn der Karer, wie der Lyder waren, so konnten natürlich von ihnen aus so gut eranische Elemente in die Sprache jener eindringen, wie

in die dieser. Angesichts der so zahlreichen Ortsnamen Kariens, die eine indogermanische Etymologie durchaus nicht zulassen, würde dieser einzige indogermanischa nichts beweisen.

Aber es ist auch keineswegs so sicher, ob man die Angaben des Stephanus so ohne weiteres als richtig hinzunehmen habe. Für feststehende Thatsache halte ich zunächst nur, dass es einen Ortsnamen Ἀλάβανδα und einen ebensolchen Ὑλλούαλα gab. Dass in letzterem ein *ala* „Pferd“ stecke, ist aus mehreren Gründen sehr unwahrscheinlich. Ortsnamen, wie „Rossberg, Rossbach“ u. dgl. tragen wohl das indogermanische Gepräge an sich, von dem ich oben (pag. 54.) sprach, aber dass ein Ortsname auf „-ross“ endigen solle, ist mir nicht glaublich. Dazu kommt weiter, dass ein Suffix *-ala* in den Ortsnamen unseres Gebietes ein ganz gewöhnliches ist. Georg Meyer (l. c. 184.) führt an aus Karien selbst Δαίδαλα, Πάσσαλα, Σώβαλα, Ἀλίμαλα; aus Lydien Γάβαλα, Σάταλα, Τάβαλα; aus Lykien Τρύβαλα; aus Kappadokien Σίαλα, Σάταλα, *Ozzala*, Κάρμαλα; aus Pontus Πίαλα; aus Galatien Δανάλα; aus Phrygien Καύαλα. Dass von diesen zahlreichen Bildungen unser Ὑλλούαλα zu trennen sei, das ist doch mehr als unwahrscheinlich. Ebenso aber liegt die Sache bei Ἀλάβανδα. Georg Meyer (l. c. 156.) gesteht selber zu, dass man gegen die Erklärung des Stephanus den Einwand erheben könne, „dass ανδα Suffix sein müsse, weil es . . . . in einer Anzahl karischer Städtenamen in gleicher Funktion erscheint.“ Meyer selbst hält freilich diesen Einwand für hinfällig, aber, wie ich glaube, nicht mit Recht. Die zahlreichen Namen auf -ανδα findet man oben (pag. 45.) zusammengestellt. Sieht man einen solchen auch in Ἀλάβανδα, so würde dies auf einen Stamm *Ἄλαβα führen. Grade dieses Suffix -βα aber findet sich nun auch sonst wieder in den Ortsnamen unseres Gebietes. So haben wir in Karien Κασόλαβα, Μέσσαβα, Κάνδηβα, Τένδηβα; in Galatien *Magaba;* in Paphlagonien Θάριβα; in Lykien Κάνδυβα (Georg Meyer l. c. 188). Das alles macht es doch höchst wahrscheinlich, dass auch in Ἀλάβανδα eine lediglich suffixale Bildung, kein Kompositum, vorliege und dass die

Zurückführung auf ἄλα „Ross" und βάνδα „Sieg" lediglich Volksetymologie sei. Ein karisches Wort ἄλα „Pferd" mag immerhin existirt haben, das glaube auch ich, ohne dass ich darin freilich einen Verwandten mit skr. *arva* zu erblicken vermag. Aus diesem ἄλα und dem eranischen Lehnwort βάνδα „Sieg" leitete man sich dann einen mythischen Eponymus Ἀλαβάνδης oder Ἀλάβανδος „Ἱππόνικος" ab, auf den man den Stadtnamen zurückführte. Das Gleiche gilt natürlich auch für die ebenfalls karischen Ortsnamen Ὕβανδα und Μούσβανδα (Georg Meyer l. c. 156.). Auch diese leiten sich auf *Ὕβα und *Μοῦσβα zurück, und einen „Schweinesieger" und „Mäusesieger" wird man schwerlich in ihnen sehen wollen.

Selbst eine dritte Möglichkeit der Erklärung für des Stephanus Angaben liesse sich noch finden. Es könnte das ἱππόνικος auf einem Missverständnis für ἱππωνικός beruhen, einem von ἱππών „Poststation" abgeleiteten Adjektiv. Dann wäre also kar. ἄλα „ἵππος", *ἄλαβα „ἱππών", ἀλάβανδα „ἱππωνικός", und ein selbständiges Wort βάνδα wäre gar nicht in dem Worte enthalten, wobei es immerhin möglich bleibt, dass man in Karien ein eranisches Lehnwort βάνδα „Sieg" kannte, welches Stephanus in seinem missverstandenen Worte suchte. Mir selbst ist von diesen drei Möglichkeiten die mittlere die wahrscheinlichste. Jedenfalls aber ist die Glosse als Beweis für das Indogermanentum der Karier nicht zu verwenden.

Alles in allem muss ich also meinen völligen Unglauben an den Indogermanismus unserer vorderasiatischen Ortsnamen bekennen. Da sie aber, was der erste Blick lehrt, auch semitisch nicht sind, so wird Kiepert (Lehrb. d. alt. Geogr. 73. Anm. 3.) wohl recht haben, wenn er sie „auf eine den arischen und semitischen Einwanderungen vorangegangene Bevölkerungsschicht" zurückführt. In dieser vorsemitischen und vorindogermanischen Bevölkerungsschicht nun sehe ich Stammverwandte der Pelasger, als deren Ausgangspunkt sich nach dem oben (pag. 46.) Gesagten also das südliche Kleinasien ergeben würde.

Eine weitere Frage würde nun die sein, ob sich in den

anderweit erhaltenen Sprachresten dieser Gegenden noch derartige nachweisen lassen, die als pelasgisch in Anspruch genommen werden müssten. Solcher Sprachreste giebt es ja verschiedene, für Lykien eine nicht ganz unbeträchtliche Anzahl von Inschriften, für Karien eine grössere Menge Personennamen, gesammelt von Haussoullier (Bulletin de Corréspondance hellénique IV, 315 sqq.), für das Lydische eine Reihe von Personennamen, so wie etliche Glossen, zuletzt zusammengestellt von de Lagarde (Gesamm. Schriften 270 sqq.).

Es ist an sich nicht notwendig, dass in diesen Sprachresten irgendwie pelasgische Formen erhalten seien, denn in Vorderasien sind von alten Zeiten her die Völker mächtig durch einander gewogt. Ganz abgesehen von der griechischen Kolonisation und der persischen Eroberung, die doch sprachlich gewiss auch ihre Spuren hinterlassen haben, so werden uns auch in den einzelnen Gebietsteilen von den Alten mehrere verschiedene Völker genannt, so für Lykien die Solymer und Lykier, für Karien die Leleger und Karer, für Lydien die Mäonier und Lyder. Solange nicht die Identität dieser je zwei Völker mit einander bestimmt nachgewiesen ist, hat man, glaube ich, ebenso wenig ein Recht, sie für identisch zu halten, wie etwa die Gallier und die Franken oder die Britten und die Angelsachsen, und es könnten somit immerhin die uns erhaltenen Sprachreste jener Gegenden einem anderen Volke, als die Ortsnamen, angehören und brauchten keineswegs pelasgisch zu sein.

In bezug auf die Sprache der lykischen Inschriften hat Mor. Schmidt (The Lycian Inscriptions VII.) die Ansicht aufgestellt, „that the Lycians belonged to the great Indoeuropean family, and especially that their language shows the greatest affinity to the Arian branch of this family". Das hat Fr. Müller (Or. u. Occ. II, 743.) mit guten Gründen bestritten und gemeint, dass das Lykische mit den indogermanischen Sprachen vielleicht entfernt verwandt sei. Aber auch das glaube ich abweisen zu müssen. Wenn dies „entfernt verwandt" nichts anderes bedeuten soll, als dass die Sprachen in ihrem morpho-

logischen Bau ähnlich seien, dann ist es richtig, denn so gut, wie z. B. das Etruskische, zeigt auch das Lykische suffixalen Bau, gleich den indogermanischen Sprachen. Wenn der Ausdruck aber sich auf materielle Verwandtschaft und genealogischen Zusammenhang beziehen soll, dann halte ich ihn für falsch. Diese Art der Verwandtschaft folgt aus der Ähnlichkeit des morphologischen Baues keineswegs, in Wortschatz und Grammatik aber vermag ich sie ebensowenig zu entdecken. Eine Sprache, in der *tideimi* „Sohn", *lada* „Gattin" bedeutet und in der Formen, wie *asavusala*, *zzimazi*, *mahinaza*, *une*, *tohes*, vielleicht auch *ddedi*, *vasaza*, *mertemehi*, weitere Verwandtschaftswörter sind, (Mor. Schmidt, Neue lykische Studien passim) ist in ihrem Wortschatze bestimmt nicht indogermanisch.

Nun könnte allerdings ja die Sprache, wie sich deren verschiedene finden, in der Weise eine Mischsprache sein, dass zwar in den Sprachschatz eine grosse Menge fremder Elemente Eingang gefunden hätte, die Flexion aber indogermanisch wäre, ein Verhältnis, wie es umgekehrt z. B. im Etruskischen vorliegt. Aber auch dies muss ich in Abrede stellen. Zunächst ist schon deshalb ein solches Verhältnis wenig wahrscheinlich, weil grade die lykischen Verwandtschaftsnamen alle völlig unindogermanisch sind, diese aber bekanntlich mit der Flexion immer gleicher Herkunft zu sein pflegen. Aber auch die Flexion selbst scheint mir Einsprache gegen den Indogermanismus zu erheben. Denn ich vermag in einer Deklination (cf. Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 17 sq.)

	Sing.	Plur.
Nom.	*lada*	?
Gen.	?	?
Dat.	*lade*	*lada*
Acc.	*ladu* (*-da*)	?

absolut nichts Indogermanisches zu erkennen. Ich sehe hier nur Flexion nach anscheinend ähnlichem morphologischen Prinzip, wie bei den Indogermanen, aber keine materielle Verwandtschaft. Und eine solche erweisen meines Erachtens auch nicht die Genetive auf *-h* und die Dative auf *-je* (Mor.

Schmidt, The Lycian Inscriptions Pl. C.). Diese lassen sich ja allenfalls unter Anwendung etlicher Kunst mit den entsprechenden indogermanischen Kasusendungen zusammenbringen, aber irgend etwas Zwingendes haben diese Zusammenbringungen durchaus nicht, ja sie lösen sich angesichts der obigen Flexion in Schein und Zufall auf. Und überdies stimmt der Genetiv auf *-h* ebensogut und noch besser zum Etruskischen. Um ihn aus dem Indogermanischen herzuleiten, müsste man, wie es ja auch geschehen ist, das *h* als aus *s* entstanden ansehen. Das ist ja an sich sehr möglich, aber unter derselben Annahme stimmt eben dieser Genetiv auch zu dem oben (pag. 31 sq.) behandelten etruskischen auf *-śi*, *-ś*, der uns in unserer Lemnos-Inschrift in der Form *-zi*, *-z* begegnete. Ich vermag also auch in der lykischen Flexion nichts Indogermanisches zu finden.

Und ebenso unindogermanisch, wie die Verwandtschaftswörter und die Flexion, sind auch die lykischen Personennamen. Ihrer ist eine ziemliche Anzahl überliefert, sowohl in den Inschriften lykischer Zunge, wie in den griechischen Inschriften Lykiens. Namen, (ich nenne absichtlich die gräcisierten Formen) wie Ἐλμιδαύας, Ἐρεύα (fem.), Ἐρηάσας, Ἐρωαροῦδος, Ἑρμένδαδις, Ἑρμοῦνδις, Κινδάνυβος, Κράγος, Μενέμυδις, Μλαῦσις, Μόλλισις, Ὀπραμόας, Ὀσσύβας, Πόρματις (Πυρίματις), Πυβιάλης, Σερίσαλος, Τλώς, Τραχίνδας, Τρεβέλυσις, Τούβερις, sind so wenig indogermanisch, wie die obigen Verwandtschaftswörter. Zwar finden sich in den überlieferten Namen auch manche von klärlich indogermanischer Bildungsweise, wie Ἐλευθώ, Κυβερνίσκος, Ἀπολλωνίδας, aber ihrer sind wenige und sie sind zweifellos aus dem Griechischen herübergenommen. Es ist ja möglich, dass etymologische Kunst auch aus jenen anderen Namen indogermanische Bildungen zu gewinnen wissen wird, aber die Produkte werden von der Art sein, wie sie so oft bei der etymologischen Behandlung des Etruskischen zu erleiden gewesen sind.

Überdies lässt sich der Nachweis führen, dass die lykischen Personennamen mit den lykischen Ortsnamen aus ein

und derselben Sprache stammen, weil in einem ziemlich bedeutenden Teile derselben die gleichen Wortstämme wiederkehren, die in den Ortsnamen vorliegen. Da aber letztere sich als nichtindogermanisch herausstellten (oben pag. 58.), so sind es auch diese nicht. Die mit Ortsnamen gleichstämmigen Personennamen aber sind die folgenden:

Ἄβασις — Stadt *Habessus*;
Κινδάνυβος — Stadt Κάνδυβα;
Κράγος — Gebirge Κράγος, Stadt Κέραγον;
Πάταρος — Stadt Πάταρα;
Πίναρος — Stadt Πίναρα;
Σιδάριος — Stadt Σιδάκη;
Τρεβέλυσις — Städte Τρεβένδαι, Τράβαλα;
kiro — Stadt Κέραγον;
kodala — Städte Καδύανδα, Κόνδυκα;
padrąma — Stadt Πάταρα;
semoti — Stadt Σίμημα;
siderija (= Σιδάριος) — Stadt Σιδάκη;
trbbu|ini — Stadt Τρεβένδαι, Τράβαλα.

Das ist eine genügende Anzahl von Formen, um die Gleichartigkeit der lykischen Personennamen mit den Ortsnamen nachzuweisen. Und da unter diesen letzteren, was besonders ins Gewicht fällt, mehrere mit dem *-nd*-Suffix gebildet sind, welches wir oben (pag. 58.) als ein altpelasgisches vermuteten, so würden sich damit auch die lykischen Personennamen als pelasgisch herausstellen. Daraus würde aber doch wohl weiter zu schliessen sein, dass auch das Lykische überhaupt dem pelasgischen Sprachstamme angehöre.

Wenden wir uns jetzt weiter zum Karischen, so haben wir es hier hauptsächlich mit den Personennamen zu thun.

Diese karischen Personennamen nun zeigen, wie so eben entsprechend die lykischen, eine unzweifelhafte Verwandtschaft mit den karischen Ortsnamen. Unter den 106 Personennamen, welche Haussoullier (Bull. de Corr. hellén. IV, 316 sq.) gesammelt hat, haben die folgenden Ortsnamen gleichen Stammes neben sich:

Ἀνδάρσωδος — Stadt Ἄνδανον;
Ἀράϊσσις — Insel Ἀράφεια;
Ἄρλισσις, Ἀρλίωμος — Örtlichkeit Ἀρλαῖα bei Pedasa;
Ἑκατόμνως — Stadt Ἑκατησία;
Ἰδάγυγος — Stadt Ἰδάρνη;
Ἰδύβλησις — Stadt Ἴδυμα, Fluss Ἴδυμος;
Ἰμβάρηλδος, Ἴμβαρις, Ἴμβρασις — Kastell Ἴμβρος;
Καλαβώτης — Fluss Κάλβις;
Κανδαύλης — Kastell Κάνδασα;
Καράμας — Insel Καρύανδα;
Κάσβωλλις — Ort Κασώλαβα;
Κόλωλδος — Stadt Κόλουρα;
Κυάρεμος — Stadt Κύαρδα;
Κυάτβης — Stadt Κύον;
Λατάρσης — Gebirge Λάτμος;
Παργίστας — Ethnikon Παργασῆς;
Πέλαρμος — Stadt Πέλεια;
Πίγρης — Demos Πίγινδα;
Σάμασσις, Σαμώυος — Städte Σάμος und Σαμυλία;
Σάσσωμος — Kastell Σάσανδα;
Τένδεσσις — Stadt Τένδηβα;
Τύμνης — Städte Τύμνος und Τυμνησσός.

Das sind also 26 Namen, nahezu ein Viertel der Haussoullierschen Sammlung, welche mit Ortsnamen Kariens gleichstämmig sind. Der Prozentsatz ist gross genug, um den Schluss zu rechtfertigen, dass die karischen Orts- und Personennamen ein und derselben Sprache angehören, somit auch die Ortsnamen karischer Sprache sind. Da aber unter diesen Ortsnamen, welche mit den Personennamen gleichstämmig sind, sich die Formen Κάνδασα, Τυμνησσός; Καρύανδα, Κύανδα, Πίγινδα, Σάσανδα finden, also Bildungen mit den charakteristischen Suffixen -*(s)s*- und -*(n)d*-, die wir oben als pelasgisch in Anspruch nahmen, so würden sich damit auch die Karer als zum Pelasgerstamme gehörig ergeben.

Weiter aber lässt sich nun auch die Zusammengehörigkeit der Karer mit den Lykiern sprachlich nachweisen, und

da letztere oben (pag. 62.) als Pelasger sich ergaben, so würden also auch von dieser Seite her die Karer als Pelasger gestützt, wie auch sie ihrerseits wieder die Lykier als solche stützten.

Diese Übereinstimmung zeigt sich zunächst in den Personennamen. Da die Übereinstimmung der karischen und lykischen Ortsnamen mit einander bereits oben (pag. 48 sq.) nachgewiesen ist und soeben sich weiter ergeben hat, dass sowohl die karischen, wie die lykischen Personennamen derselben Sprache angehören, wie die Ortsnamen, so war es von vorn herein wahrscheinlich, dass auch die karischen Personennamen zu den lykischen stimmen würden. Und so ist es denn auch in der That, und zwar zeigt sich die Übereinstimmung sowohl in den Stämmen, wie in den Suffixen.

So entsprechen sich in den Stämmen:

kar. Ἑκατόμνως, lyk. Ἑκατόμνας, *ekatamla;*

kar. Ἕρμαπις, lyk. Ἑρμακότας, Ἑρμανδειμάσιος, Ἑρμασάλας, Ἑρμένδαδις, Ἑρμοῦνδις, *erumenuni;*

kar. Κόνδμαλος, Κονδο . . ., lyk. Κινδάνυβος, *kodala;*

kar. Μόηννος, lyk. Μόννεσις;

kar. Ὄαλος, Ὀάτατις, lyk. *ovatisi;*

kar. Ὀσέας, lyk. Ὀσσύβας;

kar. Πιξώδαρος, lyk. Πιξώδαρος (Πισέδαρος), *piχedara;*

kar. Πίρωμις, lyk. Πόρις, Πυρίματις, *porihimetiti;*

kar. Σάμασσις, Σαμώυος, lyk. *semoti;*

kar. Σαρύσσωλλος, lyk. Σερίσαλος;

kar. Τοβόρορος, lyk. Τούβερις.

Und wie hier die Stämme, so stimmen auch die Suffixe. Die karischen Personennamen zeigen als die am meisten charakteristischen Suffixe die mit *-ll-*, resp. *-l-* gebildeten, welche sich finden in den Namen Ἀκταύσσωλλος, Θύσσωλος, Μαύσσωλλος, Παραύσσωλλος, Πονύσσωλλος, Σαρύσσωλλος, Ὕσσωλος; Ἰβάνωλλις, Κάτβωλλις; Ἀρίδωλις; Βρώλης, Σεσώλης, Τρυώλης. Die Parallele von kar. Σαρύσσωλλος und lyk. Σερίσαλος zeigt, dass wir das dem kar. -ωλλος entsprechende Suffix als lyk. -αλος zu erwarten haben, und so haben wir nun in der That die lykischen Namen *kodala*, Δαίδαλος, Ἑρμασάλας,

Πυβιάλης, Τραύαλα, bei welchen letzteren die Verschiedenheit der Floxionsendung natürlich auf Rechnung der Griechen kommt. Weitere lykische Namen mit *-l*-Suffixen sind *attaleos*, *ekatamla*, *χitla*, [*χ*]*odrehila* (Κυδρῖλος).

Fernere Suffixübereinstimmungen sind:

kar. Κυάρεμος, Ἀρλίωμος, lyk. *apinutama*, *zahama*, *hapruma* (od. = *mi*), *tapeima*, *ddapzama*, *hriχama*, *padrama*, *piχama*, Ἐρύμας;

kar. Λύγδαμις, Κυτβέλημις, Πανάβλημις, Πίρωμις, lyk. *dderijemi*, *χezrimi*, *esedeplumi*, *haprumi* (od. *-ma*);

kar. Παρεύδιγος, Σπαρεύδιγος, lyk. Κράγος;

kar. Συασκύρεβος, Τούνοβος, lyk. Μονιδάβη, Κινδάνυβος (*χitenobi*), Ὀσσύβας.

Es giebt der suffixalen Übereinstimmungen noch viel mehr, aber ich begnüge mich mit den vorstehenden, weil dieselben am wenigsten in Verdacht kommen können, indogermanisch zu sein und daher besonders geeignet sind, einmal die Zusammengehörigkeit des Karischen und Lykischen darzuthun, andrerseits den indogermanischen Charakter dieser Sprache abzuweisen.

Wie man sieht, ist die Zahl der im Stamme übereinstimmenden karischen und lykischen Personennamen eine ziemliche beträchtliche. Zu ihnen gesellen sich aber, den Beweis verstärkend, noch eine weitere Anzahl von Fällen, in denen karische Personennamen lykische Ortsnamen von gleichem Stamme neben sich haben und umgekehrt.

So haben wir folgende karische Personen- neben lykischen Ortsnamen:

kar. Ἄρσηλις, lyk. Ἄρσαδα;

kar. Ἀρύασσις, lyk. Ἀρύκανδα;

kar. Ἰδάγυγος, Ἰδύβλησις, lyk. Ἰδεβησσός;

kar. Κανδαύλης, lyk. Κάνδυβα;

kar. Καράμας, lyk. Καρμυλησσός;

kar. Κονδμάλας, lyk. Κόνδυκα;

kar. Κυάρεμος, lyk. Κεύαρος;

kar. Σιδύλημις, lyk. Σιδακη;

kar. Τύμνης, lyk. Τύμηνα.

Umgekehrt stehen folgende karische Orts- neben lykischen Personennamen:

kar. Ἀρμακόδωκα, lyk. Ἑρμακότας;

kar. Δαίδαλα, lyk. Δαίδαλος;

kar. Ἔριζα, lyk. Ἐρεύα, *eriminoha;*

kar. Ἴονδα, lyk. *ijamara;*

kar. Κάπριμα, lyk. *hapruma;*

kar. Κινδύη, lyk. Κινδάνυβος (*χitenobi*);

kar. Κόδαπα, lyk. Κυδρῆλος ([χ]*odrehila*);

kar. Κοζάνατα, lyk. *χzzobezi;*

kar. Κόρσυμος, lyk. *χezrimi;*

kar. Κώραζα, lyk. *χorijuna;*

kar. Λάβαρα, Λάβρανδα, lyk. Λαπάρης (*lapara*);

kar. Μασανώραδα, Μασσωνεύς, lyk. *mazakoata;*

kar. Μέσσαβα, lyk. *mizo, mizpetijehe;*

kar. Μύνδος, lyk. Μονιδάβη;

kar. Πάταλος, lyk. Πάταρος, *padrama;*

kar. Πίγινδα, lyk. *piχama, piχedara* (Πιξώδαρος);

kar. Πίσιλις, Πισύη, lyk. *pizibidi, pizziti;*

kar. Πύρινδος, lyk. Πύρις, Πυρίματις (*porihimetiti*), Πόρματις,

kar. Σάμος, lyk. *semoti;*

kar. Τάρβανα (Τρύβανα), lyk. Τρεβέλυσις, *trbbu|ini;*

kar. Ταρχόνδαρα, lyk. Τραχόνδας;

kar. Τέρμερα (Τέλμερα), lyk. Τρεμίλης.

Es ist bei den vorstehenden Listen, die übrigens auf Vollständigkeit keinen Anspruch machen, genau und aus denselben Gründen, wie oben (pag. 49 sq.), nicht mit voller lautgesetzlicher Strenge verfahren. Sollte aber auch wirklich ein Teil dieser Vergleichungen zu streichen sein, es bleibt immer noch eine so reichliche Anzahl übrig, dass man die Zusammengehörigkeit der Karer und Lykier darauf hin mit voller Sicherheit aussprechen kann.

Für diese Zusammengehörigkeit spricht dann auch weiter noch eine Lauterscheinung, die so singulärer Art ist, dass

man ihr wohl eine hohe Beweiskraft beilegen darf. Unter den karischen Personennamen zeigen zweie, Κβονδίασσις und Κβώδης (Haussoullier l. c. 316.), den eigentümlichen Anlaut κβ. Dieser selbe Anlaut aber zeigt sich nun in einer Anzahl von Formen der lykischen Inschriften, nämlich *kbatra*, *kbi*, *kbiho*, *kbijehi*, *kbijehis*, *kbijehedi*, *kbijuti*, *kbisituta* (Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 33 sq.), und damit ist dann wohl die Zusammengehörigkeit beider Sprachen gesichert. Sind aber die Lykier, wie sich oben ergab, Pelasger, dann sind es also die Karier auch.

Drittens endlich hatten wir die Lyder auf ihre Zugehörigkeit zu den Pelasgern zu prüfen.

Die von ihnen überlieferten Sprachreste bieten ein sehr buntes Bild. Semitische, eranische und griechische Formen mischen sich in ihnen, daneben aber scheint auch ein Bestandteil vorzuliegen, der nichts von alledem ist.

Als semitisch sind von de Lagarde (Ges. Abh. 270.) in Anspruch genommen die Personennamen Μυάττης, Σαδυάττης, Ἀλυάττης, weil in ihnen der Gottesname Ἄττης nach semitischer Weise den zweiten Theil der Zusammensetzung bilde. Das ist richtig, aber es lässt sich auch der Nachweis führen, dass die Bestandteile dieser Komposition selbst semitische Wörter sind. So haben wir in Ἀλυάττης ohne Zweifel אל „Herr“, so dass der Name bedeutet „der Herr ist Attes“; so ist Σαδυάττης von סד „mächtig machen“ (cf. Schrader, Assyr.-babyl. Keilinschr. 379. s. v. סדר) anzuschliessen, also „mächtig macht Attes“; so steckt in Μυ- doch wohl eine Partizipialbildung mit מ von היה, älter הוה „sein“, von dem ja auch יהוה herkommt, so dass es also hiesse „der seiende (= ewig) ist Attes.“ Form und Inhalt dieser Namen ist so semitisch, wie nur irgend möglich.

„Andere lydische Wörter sind ebenso deutlich eranisch“ sagt bereits de Lagarde (l. c.), und auch dies ist völlig richtig. Als eranisch nimmt er, unter Vergleichung von Sanskrit-, baktrischen und armenischen Wörtern, die folgenden in Anspruch: σάρδις „Jahr“, zu skr. *çarad*, baktr. *çaredha*, arm.

sard; λάβρυς „Beil“ zu neupers. *lūr;* βάσανος „Probierstein“, zu skr. *pāšāna;* πάνδουρος „τρίχορδον“, zu arm. *pandirn;* παραμηνη „η τῶν θεῶν μοῖρα“, zu skr. *parimānā;* κανδαύλης „κυλλοπνίκτης“, zu arm. *keldavl* „πνίγων, απάγχων“; βασάρα „χιτὼν διονυσιακός“, zu baktr. *vareça,* arm. *wars.* Von diesen Vergleichungen würden alle die zu beseitigen sein, die sich lediglich auf das Armenische stützen. Denn das Armenische wird jetzt seines rein europäischen Vokalismus halber mit Recht nicht mehr zu den eranischen Sprachen gerechnet. Abzuziehen wären also πάνδουρος und κανδαύλης; unsicher scheint mir von den anderen auch λάβρυς. Aber βάσανος, παραμήνη, βασάρα und insbesondere σάρδις scheinen wirklich eranisch zu sein, zu denen sich vielleicht noch πάλμυς „βασιλεύς“ gesellt, sofern es zu skr. *pāla* „Hüter, Beschützer“ gehören kann.

Für griechisch halte ich unter den lydischen Sprachresten vor allem τάργανον, mag nun „ὄζος“ oder, wie Heinsius und Salmasius gewollt haben, „ὄξος“ die richtige Bedeutung sein. Das Wort ist in seiner Form durchaus griechisch, und bei Plato findet sich οἶνος τεταργανωμένος, was doch kaum in Verdacht kommen kann, lydisch zu sein.

Unter den Hesychius-Glossen befinden sich zwei, die im ersten Augenblicke von ganz besonderer Wichtigkeit zu sein scheinen, sofern sie kurze Sätzchen enthalten und somit nicht bloss lexikalisches, sondern auch grammatisches Material bieten und dadurch in etwas die fehlenden Inschriften zu ersetzen geeignet sein würden. Es sind dies die beiden Glossen:

βασκεπικρολεα· πλησίον ἐξεθόαζε. Λυδιστί.

βαστιζακρολεα· θᾶσσον ἔρχου· Λυδιστί.

Leider sind bei Mor. Schmidt (kl. Ausg.) beide durch das † als de scriptura suspectae bezeichnet, was ihren Werth wieder etwas verringert.

Diese beiden Glossen scheinen bei oberflächlicher Betrachtung Verwandtschaft des Lydischen mit dem Etruskischen zu verraten. Die erste Glosse soll, dem ἐξεθόαζε zufolge, ein Präteritum enthalten, und da stellt sich das βασκε aufs schönste zu den etruskischen Präteriten *turce, svalce* etc.

(Mü.-De. Etr. II², 504 sqq.). Von demselben Verb könnte dann der durch ἔρχου glossierte Imperativ in βαστι liegen. Die beiden Komparative hätten wir weiter in πικρολεα und ζακρολεα zu suchen, die sich in πικρολ-εα und ζακρολ-εα zerlegen liessen. In πικρολ und ζακρολ lägen dann Adjektiva vor von der Bildungsweise der etruskischen Formen *cemul*, *lescul* (Mü.-De. Etr. II², 444.), und das -εα könnte Komparativsuffix sein.

Ich habe diese Analyse nicht zurückhalten wollen, weil sie so recht geeignet ist, das Trügerische der bei der Entzifferung der etruskischen Inschriften neuerdings angewandten Methode zu beleuchten. Denn die ganzen schönen Koinzidenzen sind Schein, in Wirklichkeit sind die Glossen griechisch. Sie sind zu zerlegen in:

βάσκ' ἔπι κρολέα;

βάς τι ζακρολέα.

Schon de Lagarde (Ges. Abh. 271.) fragt an, ob dieselben nicht zu dem βάσκε in Aesch. Pers. 664. gehören möchten. Aber auch Hesychius selbst bietet die weiteren Glossen βάσκε· πορεύου; βάσκον· χῶρον (i. e. ἐχώρουν); βάσκου· πορεύου, und bei Homer ist ja die Verbindung βάσκ' ἴθι gleichfalls zweimal (Il. 2, 8; 8, 399.) belegt. Aber Homer hat auch ἐπιβάσκειν (Il. 2, 234.). Diesem letzteren nun, welches an der genannten Stelle kausativ gebraucht ist, gehört unser βάσκ' ἔπι zu. Es ist natürlich gleich ἐπέβασκε, und das ἐπί entspricht hier in der Bedeutung dem ἐξ des ἐξεθόαζε, beide Formen heissen also „er brachte heran“. In dem βάς der zweiten Glosse aber sehe ich einen nach der Analogie von θές und δός gebildeten Imperativ Aor. II. von βαίνω, der, sich zu βῆθι verhält, wie hom. βάτην, ὑπέρβᾰσαν zu ἐβήτην, ὑπερέβησαν. Das κρολέα aber wird als griechisch erwiesen durch die Glosse des Hesychius κρολίαζε· πλησίαζε θᾶττον. Es ist der adverbial gebrauchte neutrale Plural von einem Singular κρολής (weniger wahrscheinlich κρολύς), vor welchen in ζακρολέα das steigernde ζα- gesetzt ist, wie in hom. ζαμενής, ζατρεφής, ζαφλεγής, ζαχρηής. Das dann zwischen βάς und ζακρολέα noch übrig bleibende τι ist das bekannte homerische „ein wenig“, wie es

vorliegt z. B. in οὔτε τι λίην und in Verbindung mit anderen Adverben, hier bei uns also mit dem Adverb ζακρολέα. Unsere Glosse heisst also wörtlich: „gehe ein wenig sehr beschleunigt.“ Es stellt sich somit nicht nur heraus, dass unsere Glossen griechisch, sondern auch, dass sie richtig überliefert sind und das † bei Mor. Schmidt gestrichen werden kann.

So finden wir also unter den lydischen Sprachresten in der That semitische, eranische und griechische Wörter. Aber sie alle sind Lehngut. Semitisch sind nur die Königsnamen. Diese können einer semitischen Dynastie angehören oder vielleicht gar nur durch Verschwägerung mit einer solchen in die lydische Dynastie geraten sein und beweisen dafür, dass die Lyder Semiten oder auch nur ein Mischvolk mit Semiten gewesen seien, gar nichts.

Ebenso wenig beweisen die eranischen Bestandteile. Für ihr Eindringen in das Lydische liegt sogar eine doppelte Möglichkeit vor. Sie können eine Folge der persischen Eroberung sein, aber auch von dem eranisch redenden Phrygien (cf. oben pag. 29.) aus importiert sein. Mir persönlich ist letzteres wahrscheinlicher, weil Stephanus von Byzanz sagt, τὸν Ἕρμωνα Λυδοὶ Ἄδραμυν καλοῦσι φρυγιστί, hier also ein Hinübernehmen phrygischer Worte ins Lydische ausdrücklich bezeugt ist.

Die griechischen Bestandteile sind selbstverständlich aus Ionien gekommen.

Neben allen diesen fremden Bestandteilen finden sich nun aber unter den Glossen auch solche, welche keiner der genannten drei Sprachen anzugehören scheinen und somit wohl das eigentlich einheimische Sprachgut repräsentieren. Solcher einheimischen Formen scheinen mir zu sein:

κοαλδδεῖν Λυδοὶ τὸν βασιλέα Hesychius;

τεγοῦν Λυδοὶ τὸν λῃστήν Hesychius.

Erstere bezeichnet Mor. Schmidt (Hes. kleine Ausgabe) durch das † als de scriptura suspecta und will de Lagarde (Ges. Abh. 273.) als aus κάλμυν (oben pag. 68.) verderbt ansehen, indem ΔΔ leicht aus M entstanden sein könne. Gewiss; aber dennoch kann ich ihm nicht beipflichten. Doppeltes δ

ist im Lykischen ganz gewöhnlich, sogar im Anlaut (cf. Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 18.), und nun schon anderweit Verwandtschaft zwischen Lykisch und Lydisch wahrscheinlich wird (cf. oben pag. 46.), ist gerade dies δδ einerseits gewiss richtig überliefert, andererseits eben ein Beweis für die genannte Verwandtschaft. Und da auch Karisch und Lydisch sich ebendort als vermuthlich verwandt herausstellen, so ist wegen der Lautgruppe λδ auch auf die karischen Personen auf -λδος zu verweisen, 'Ιμβάρηλδος; Κτούβολδος; Κόλωλδος, Ὕσσωλδος, . . σπέδωλδος, . . . ωλδος (Haussoullier, Bull. de Corr. hell. IV, 318.). Das die Form κοαλδδεῖν (und ebenso auch τεγοῦν) schliessende -ν ist natürlich griechische Flexion. Die dann verbleibende Endung ει aber ist wieder echt lykisch. Wir finden sie, in lykischer Schrift ΛE, in dem Verzeichniss bei Mor. Schmidt (l. c. 91.) an elf verschiedenen Wörtern.

Eine häufige lykische Endung aber ist auch -*χu*, in lykischer Schrift VV, welche bei Mor. Schmidt (l. c. 121.) an sieben verschiedenen Wörtern erscheint. Diese finde ich, da lyk. V auch das γ repräsentiert, in τεγοῦν wieder. Beide Formen sehen in lykischer Schrift, als KOP^ΔΔΛE und TΛVV, so lykisch wie möglich aus und sind eben deshalb, wie ich meine, für echt lydisch und damit dann das Lydische für noch verwandt mit dem Lykischen zu halten.

Die Zahl der lydischen Personennamen ist leider nicht gross genug, um aus ihnen die Zugehörigkeit der Lyder zu den Lykiern und Karern zu erweisen, aber dieser Mangel kann einigermassen ausgeglichen werden durch die lydischen Ortsnamen.

Denn wenn sich der Nachweis erbringen lässt, dass die lydischen Ortsnamen karische und lykische gleichstämmige P e r s o n e n namen neben sich haben, dann ist damit nachgewiesen, dass auch die Lyder sprachlich mit Karern und Lykiern zusammengehören. Jenes Verhältniss liegt aber in der That vor. Neben folgenden lydischen Ortsnamen finden sich karische und lykische Personennamen gleiches Stammes:

lyd. Ἄραρα, kar. Ἀραΐσσις;
lyd. Ἄρομα, kar. Ἀρύασσις, lyk. Ἀρμαλαγίμιος;
lyd. Βρίουλα, kar. Βρώλης;
lyd. Δαδαλεῖς, lyk. Δαίδαλος;
lyd. Θυεσσός, kar. Θύσσος, Θύσσωλλος;
lyd. Καλάνδος, kar. Καλαβώτης;
lyd. Κύαλος, kar. Κυάρεμος, Κυάτβης;
lyd. Κώρυκος, lyk. *χorijuna;*
lyd. Λύγδαμον, kar. Λύγδαμις;
lyd. Ὤανος, kar. Ὤαλος, Ὠάτατις, lyk. *ovatisi;*
lyd. Πάρκαλλα, kar. Παργίστας;
lyd. Σίπυλος, lyk. *sepozi;*
lyd. Τάβαλα, kar. Τοβόρορος.

Auch hier einzelnes abgezogen, so bleibt doch immerhin genug für den obigen Nachweis übrig.

Damit hat sich uns denn die enge Verwandtschaft des Lykischen, Karischen und Lydischen klärlich ergeben, womit es durchaus in Einklang steht, wenn die Alten (Herod. I, 171; cf. dazu de Lagarde, Ges. Abh. 266., und Georg Meyer in Bezzenbergers Beiträgen X, 152.) die Karer und Lyder (und ebenso die Myser, was gleichfalls richtig) als verwandt hinstellen. Und noch eins hat die vorstehende Untersuchung, wie ich meine, mit voller Sicherheit dargethan, dass es nämlich in Vorderasien eine Völkerschicht gegeben hat, die weder semitisch, noch indogermanisch war und zu der eben die Lykier, Karer und Lyder gehörten.

Eine weitere Frage ist nun freilich die, ob diese Völker mit den Pelasgern in Griechenland und Etrurien zusammenhängen, oder ob wir etwa gar zwei solcher von einander unabhängigen Völkergruppen anzunehmen haben, die weder zu den Semiten, noch zu den Inaogermanen gehörten. An sich wäre das nicht unmöglich, denn dass es in Vorderasien dereinst noch verschiedene anderssprachige Völker gegeben habe ausser den beiden grossen Sprachstämmen, zeigen uns die Meder und die Akkado-Sumerier. Beide sind bis jetzt mit Sicherheit keinem anderen Sprachstamme zugewiessn, — an

die Zugehörigkeit zum ural-altaischen glaube ich nicht, — scheinen aber auch weder unter sich, noch mit den Lykiern oder Karern oder Lydern verwandt zu sein. Bei einer solchen Sachlage wäre es also an sich auch keineswegs nötig, dass zwischen diesen letztgenannten Völkern und den Pelasgern irgend ein Zusammenhang bestände.

Ja, betrachtet man die Verwandtschaftswörter, die uns bei den Lykiern und den Etruskern, welche ja nunmehr als Pelasger sich ergeben haben, erhalten sind, so scheint die Annahme einer solchen Verwandtschaft sich zu verbieten. Denn lyk. *tideimi* „Sohn" und *lada* „Gattin" vermag keine etymologische Kunst mit etr. *clan* „Sohn" und *puia* „Gattin" zu vereinigen. Aber dennoch ist, wie ich glaube, die Verwandtschaft beider Sprachen möglich. Es könnten Lykier und Etrusker sehr wohl zweien verschiedenen Zweigen des Pelasgerstammes angehören, und es brauchten die Verwandtschaftswörter bei beiden Zweigen, die ja immerhin die am weitesten von einander entfernten Glieder der Kette sein könnten, nicht notwendig zu stimmen, so gut, wie z. B. lett. *tehws* „Vater", *mahse* „Schwester", *meita* „Tochter" mit skr. *pitā* „Vater", *svāsā* „Schwester", *duhitā* „Tochter" nicht stimmt und beide Sprachen dennoch verwandt sind. Für die Entscheidung dieser Frage würde es von grossem Belang sein, wenn es gelänge, die karischen oder lykischen oder lydischen Zahlwörter aufzufinden, um diese dann mit den ja ziemlich vollständig bekannten etruskischen vergleichen zu können.

Vielleicht, dass auch eine vergleichende Analyse der lykischen und etruskischen Wortbildung und Flexion zum Ziele führte, aber ich weiss nicht, ob dafür wohl schon jetzt die Zeit gekommen ist, und habe geglaubt, lieber auf eine solche für jetzt noch verzichten zu sollen.

Das, was sich also bis jetzt ergäbe, würde folgendes sein: Die Sprachen der Pelasger auf Lemnos und der Etrusker sind nahe verwandt mit einander. Damit würden also die Angaben der Alten über die Nationalität der letzteren bestätigt und gewinnt auch ihre weitere Angabe, die Tyrrhener seien aus

Lydien gekommen, an Glaubwürdigkeit. Diese Glaubwürdigkeit wird erhöht durch die Thatsache, dass sowohl in den pelasgischen Gegenden, wie auch in Lydien und den angrenzenden Provinzen Kleinasiens sich die eigentümlichen Ortsnamen auf *-(n)d-* und *-(s)s-* fanden. Diese ergaben sich als weder semitisch, noch indogermanisch. Als weder semitisch, noch indogermanisch stellten sich dann, abgesehen von einzelnen Lehnwörtern, auch die unter sich und mit jenen Ortsnamen verwandten Sprachen von Lykien, Karien und Lydien heraus. Eine Verwandtschaft dieser letzteren mit dem Pelasgisch-Etruskischen lässt sich nach dem Gesagten mit grosser Wahrscheinlichkeit vermuten, obwohl sich zur Zeit der direkte Beweis hierfür noch nicht führen lässt. Es stellt sich also als letztes Resultat die dereinstige Existenz eines grossen weithin verbreiteten selbständigen pelasgischen Sprachstammes heraus, dessen am weitesten nach Westen vorgerückter Zweig die Etrusker waren.

Bezüglich des Weges, auf dem die Etrusker nach Italien gelangt seien, stehen sich bekanntlich zwei Ansichten gegenüber. Die eine, im ganzen die ältere, nimmt an, dass die Tyrsener zur See nach Italien gekommen seien, die andere, neuerdings insbesondere von Helbig vertreten, sieht die Etrusker als von Norden gekommen an, also natürlich auf dem Landwege. Diese letztere Ansicht darf man zur Zeit wohl als die herrschende bezeichnen, so dass Helbig (Italiker in der Poebene 100.) mit Recht sagen konnte: „Andrerseits ist es, abgesehen von vereinzelten Gelehrten, die der Methode und den Resultaten der modernen Forschung ferner stehen, allseitig anerkannt, dass die Etrusker aus dem Norden in die Apennin-Halbinsel einwanderten.“ Auch ich selbst habe auf Grund der sogenannten nordetruskischen Inschriften mich dieser Ansicht angeschlossen (cf. Pauli, altit. Fo. I, 130 sq.).

Für die Entscheidung dieser Frage ist der Nachweis, dass auf Lemnos dereinst Verwandte der Etrusker sassen, zwar nicht ganz ohne Belang, aber doch auch nicht zu einer endgültigen Lösung ausreichend. Die lemnischen Pelasger führen ja zunächst auf Attika und weiterhin Böotien zurück (O. Crusius

Beitr. z. griech. Myth. 7sq.), und es würde sich nun doch vor allem die Frage erheben, auf welchem Wege die festländischen Pelasger in jene Gegenden gekommen seien. In bezug auf diesen Punkt ist die oben (pag. 48.) konstatierte Thatsache von Wichtigkeit, dass in den Ortsnamen, die als pelasgisch in Anspruch genommen wurden, zwischen Makedonien und Thessalien eine Grenzlinie liegt, sofern nördlich dieser Linie das Ortsnamensuffix, welches in Vorderasien als *-nd-* erscheint, verschwunden ist, südlich derselben aber, also in allen griechischen Landschaften, wieder auftritt, aber in der abweichenden Gestalt *-nϑ-* (cf. pag. 48.). Daraus wird man, wie ich glaube, den Schluss ziehen müssen, dass diese südlichen Pelasger nicht unmittelbar mit jenen nördlichen in Zusammenhang stehen, sondern einem anderen Zweige dieses Volkes angehören. Hieraus aber würde doch wohl die weitere Folgerung zu ziehen sein, dass die Einwanderungsroute beider Zweige nicht die gleiche gewesen sei. Nun aber sind die makedonischen Pelasger zweifellos auf dem Landwege von Thrakien her, die thrakischen aber aus den nördlichen Landschaften Kleinasiens eingewandert, welche ihrerseits wieder von den südlichen Landschaften aus besiedelt wurden (cf. oben pag. 46sq.).

Diesen Weg also würden die Pelasger des griechischen Gebietes nicht gegangen sein, dann aber bliebe für sie doch wohl nur der Seeweg übrig. Und nun beachte man das Verbreitungsgebiet der oben als pelasgisch in Anspruch genommenen Namen! Bei Halikarnassos beginnend, ziehen sie sich über die Inseln Lebinthos, Naxos, Paros, Prepesinthos nach dem Peloponnes hinüber in einer sehr deutlich hervortretenden Kette, die schwerlich anders denn als eine Marschroute aufgefasst werden kann. Nun ist es an sich zwar möglich, dass die Richtung dieser Route von Griechenland nach Asien gegangen sei, aber, da die vorstehenden Erwägungen uns für die griechischen Pelasger den Seeweg von Asien her wahrscheinlich gemacht haben, so liegt es doch viel näher, diesen Weg eben in der angegebenen Asien und Griechenland verbindenden Linie über die Inseln zu suchen. Nehmen wir

dies an, dann erklärt sich auch das weitere Verbreitungsgebiet der Pelasger mit grosser Einfachheit und Klarheit. Von den genannten Kykladen aus wurde einerseits Malea besetzt, ging andrerseits der Zug nach Argolis und Korinth weiter. Von hier aus ergoss sich ein Strom den Nordrand des Peloponnes entlang durch Achaia und Elis bis nach Zakynthos, ein anderer ging hinüber zu den ozolischen Lokrern und nach Phokis, von hier aus einerseits nach Thessalien und Creston, andererseits nach Böotien und Attika. Von hier aus führte dann der Weg weiter über Euboea und Skyros, teils nach Lemnos, Imbros, Samothrake und dem Südrande der Propontis (Plakia, Skylake), teils nach Lesbos und der Troas (Antandros).

Wenn diese Annahmen richtig sind, dann sehen wir, den Angaben der Alten entsprechend, in den Pelasgern oder Tyrsenern in der That ein Seevolk vor uns, und es wäre an sich sehr wohl möglich, dass sie, nachdem sie einmal bis Zakynthos vorgedrungen, nun auch weiter zu Schiffe um die Südspitze Italiens herum nach Etrurien gelangt seien. Aber dieser Annahme stehen doch andere Erwägungen entgegen. Abgesehen davon, dass wir nicht wissen, ob die Etrusker nun grade dem griechischen Zweige der Pelasger angehören (das ϑ in *arnϑ*, *larϑ* etc. entscheidet nichts, denn im Etruskischen sind die Aspiraten vielfach aus den Medien hervorgegangen), so ist es zunächst doch sehr wahrscheinlich, dass, wie Helbig dargelegt hat (cf. Italiker in der Poebene 99 sqq.), grade durch sie die Entwicklung der Pfahldörfer der Italiker unterbrochen sei. Das aber kann nur durch einen Einfall von Norden her geschehen sein.

Auf einen Einfall von Norden deuten ferner die Thursen der germanischen Mythologie, in denen Jac. Grimm gesehen hat, wie ich glaube, mit Recht, die Etrusker, deren Kämpfe mit den Germanen, wie so oft ähnliche Kämpfe, in der Form von Kämpfen mit Dämonen Eingang in mythologische Sage gefunden haben. Wenn aber solche Kämpfe dereinst stattgefunden haben, so müssen die Etrusker zu jener Zeit Nachbarn der Germanen gewesen sein, und das kann nur nördlich oder nordöstlich von Italien der Fall gewesen.

Dazu kommt endlich, dass ich selbst (altit. Fo. I, 96 sqq.) noch inschriftliche Reste von in den Alpen zurückgebliebenen Etruskern in der Gegend um Sondrio herum zu finden geglaubt habe. Nun hat allerdings Deecke (Gött. gel. Anz. 1886, 62.) dagegen Einwendungen erhoben, die vielleicht richtig sein mögen und jedenfalls noch eine weitere Prüfung der Sache erheischen, aber, auch diesen Punkt beiseite gelassen, so bleibt doch auch ohne das immer noch genügender Grund zu der Annahme, dass die Etrusker von Norden nach Italien gekommen seien.

Ist somit die Auffindung unserer Inschrift für die Frage, ob die Etrusker auf dem Land- oder Seewege nach Italien gekommen seien, nicht von Bedeutung, wenngleich aus anderen Gründen Wahrscheinlichkeit für den Landweg vorzuliegen scheint, so ist sie doch für eine andere Frage entscheidend gewesen, ich meine die nach der genealogischen Stellung des Etruskischen. Denn wenn sich uns im Vorstehenden din Angaben der Alten in bezug auf die Existenz tyrrhenischer Pelasger, sowohl in Lemnos, wie in Etrurien, als zuverlässig ergeben, dann wird man doch auch ihren weiteren Angaben bezüglich dieses Volkstammes mit einem günstigen Vorurteil entgegenkommen müssen. Diese ihre Angaben abergehen bekanntlich dahin, dass die Tyrrhener aus Lydien gekommen seien.

Nun wir dieselben Tyrrhener, wie in Etrurien, eben durch unsere Inschrift auf Lemnos nachgewiesen sehen, gewinnt die Sache in der That ein verändertes Ansehen zu gunsten dieser Angabe, und die Sache scheint doch nicht ganz so sehr Fabel zu sein, wie Helbig (Annali 1884, 154.) gemeint hat.

Wenn aber wirklich die Etrusker aus Lydien gekommen sind, dann sind sie den Italikern stammfremd und der alte Dionysius hat recht. Angesichts der durch unsere Inschrift gegebenen neuen Thatsache (ich verweise dabei aber ausdrücklich auf die Reserve oben pag. 41.) würden wohl selbst die bisherigen Vertreter der Ansicht, dass die Etrusker Italiker, resp. die nächsten Verwandten der Römer seien, diese ihre Ansicht nicht aufrecht erhalten wollen.

Auch die weitere Frage, ob denn nun die Lyder und somit die Etrusker nicht einem anderen Zweige der Indogermanen angehören, ist durch die vorstehende Untersuchung bereits beantwortet.

Und unter dem Gesichtspunkt der durch unsere Inschrift neu geschaffenen Sachlage gewinnen nun auch noch weitere Momente an Beweiskraft, denen man bisher für sich allein dieselben nicht recht zuzustehen geneigt sein konnte; ich meine die schon von Otto Müller (Etr. II², 204 sqq.) hervorgehobene Ähnlichkeit zwischen der etruskischen und der vorderasiatischen Musik und die unzweifelhaft vorhandenen Beziehungen zwischen der Konstruktion der Gräber in Etrurien einer-, in Vorderasien andererseits. Bindseil hat in seiner trefflichen Programmabhandlung über „Die Gräber der Etrusker" (Schneidemühl, 1881.) bereits auf mehrfache Punkte dieser Art hingewiesen, so auf die Eingangsschächte der Gräber, welche sich in Phrygien wiederfinden (l. c. 18.), auf die blinden Thüren, wie sie auch an den Felsengräbern Phrygiens und Lykiens gefunden werden (l. c. 20.), so auf die Ähnlichkeit des von dem älteren Plinius beschriebenen Porsenagrabes mit dem des Alyattes in Lydien (l. c. 26 sqq.), wobei noch besonders zu beachten, dass ein Labyrinth, wie das des Porsenagrabes, grade auch auf Lemnos gewesen sein soll. Das sind eine Reihe der auffälligsten Beziehungen, die für sich allein allerdings nur eine geringe Beweiskraft haben würden, weil sie ebenso gut auf kulturgeschichtlichen, als auf ethnographischen Zusammenhang zurückgeführt werden könnten, die aber im Lichte unserer Inschrift doch wohl für letzteren zu sprechen scheinen.

Es erübrigt jetzt nur noch die Frage, durch welches Ereignis denn etwa die Etrusker, wenn sie, wie auch ich glaube, auf dem Landwege, also von Norden, nach Italien gelangt seien, zu dem Aufbruch aus ihren früheren Sitzen veranlasst worden seien. Helbig (Italiker in der Poebene 100.) hat die Ansicht ausgesprochen, „dass dasselbe Völkergeschiebe, welches den Anlass zur dorischen Wanderung gab, auch die Etrusker nach dem Süden vorwärts drängte." Das ist auch mir sehr wahr-

scheinlich, von welchen Völkern aber dieses Geschiebe ausging, ob etwa von den Illyriern oder den Kelten oder den Germanen, das wird noch näherer Untersuchung bedürfen, die indes zu umfangreich ist, um an diesem Orte angestellt werden zu können.

Nach allen den vorstehenden Darlegungen wird sich also das ethnographische Ergebnis bezüglich der Pelasger folgendermassen gestalten: Die ältesten Sitze, so weit wir verfolgen können, der weder zu den Semiten, noch zu den Indogermanen gehörenden Pelasger sind die südlichen Landschaften von Kleinasien. Von hier aus gingen zwei Wanderungen nach verschiedenen Richtungen. Der eine zog sich etwa von Karien quer durch das ägäische Meer über die Kykladen nach der Küste des Peloponnes und verbreitete sich von da südlich bis Malea, westlich bis Zakynthos, nördlich bis Thessalien und rückwandernd in östlicher Richtung nach Lemnos und den benachbarten Inseln, so wie dem Südrande der Propontis (cf. das Nähere hierüber oben pag. 75 sq.). Der zweite Zug ging etwa von Lydien aus, durch die nördlichen Landschaften Kleinasiens und Thrakien bis Makedonien (cf. oben pag. 46. 75.). In umgekehrter Richtung mit dieser Wanderung ging die eranische, welche, von Persien ausgehend, durch Skythien, Sarmatien (Skythen und Sarmaten sind von Müllenhoff in den Monatsberichten der Berliner Akademie 1866, 549 sqq.) endgültig als Eranier nachgewiesen), und weiter dann durch Thrakien hindurch in die nördlichen Teile von Kleinasien bis nach Phrygien und Mysien sich ergoss. In Thrakien und den Nordprovinzen Kleinasiens mischten sich also Pelasger und Eranier, eine Thatsache, die für Mysien durch des Strabo Notiz, τὴν τῶν Μυσῶν διάλεκτον μιξολύδιόν πως (d. i. pelasgisch) εἶναι καὶ μιξοφρύγιον (d. i. eranisch), ausdrücklich bezeugt wird. Und dass selbst bis nach Lydien hin eranische Worte von Phrygien aus vordrangen, haben wir oben (pag. 67 sq. 70.) bereits festgestellt. Zu diesen zweiten um die Donau sitzenden Pelasgern nun gehörten wahrscheinlich die Etrusker, welche, gedrängt von nachrückenden Völkern vermutlich illyrischen Stammes, sich etwa von Dacien aus durch Pannonien und

Noricum über die Alpen nach Oberitalien ergossen, ein Weg, der kurz genug ist.

Ich halte die vorstehenden Resultate nicht etwa für endgültige, sondern gebe dieselben unter allem Vorbehalt. Andererseits aber schien es mir doch aus mancherlei naheliegenden Gründen wünschenswert, aus der Lemnos-Inschrift die etwaigen Konsequenzen zu ziehen und den Faden aufzuweisen, der uns möglicherweise aus dem Labyrinth der Etruskerfrage herauszuführen im stande wäre.

Um meine provisorischen Resultate zu endgültigen zu machen, dazu bedürfte es zunächst noch weiteren inschriftlichen Materials, wie es wohl nur durch Ausgrabungen zu gewinnen wäre. Diese Ausgrabungen würden vor allem in Lemnos, Imbros und Samothrake einer-, in Lydien und Karien andrerseits anzustellen sein, eine würdige Aufgabe für einen Schliemann. Ausserdem aber würde noch eine erneute und in alle Einzelheiten eingehende Untersuchung der Ethnographie Kleinasiens anzustellen sein, sowohl auf Grund der Nachrichten bei den alten Schriftstellern, wie der Sprachreste. Und schliesslich würde noch erübrigen, zwischen dem Etruskischen und den in Frage kommenden kleinasiatischen Sprachen die Koinzidenzpunkte aufzusuchen in ähnlicher Weise, wie es in vorliegender Arbeit zwischen dem Etruskischen und unserer Lemnos-Inschrift geschehen ist.

Sollten sich aber alsdann die obigen Resultate in endgültige wandeln, dann wären endlich die Etrusker aus ihrer bisherigen ethnographischen Vereinzelung herausgetreten und in einen grossen, weithinverbreiteten prähistorischen, selbständig neben Semiten und Indogermanen stehenden Sprachstamm eingereiht, und das Rätsel hätte aufgehört, ein solches zu sein.

Gegenüber der neuesten Phase in der Etruskologie wäre das immerhin ein nicht unbeträchtlicher Gewinn, obgleich auch dann noch bis zur Entzifferung der etruskischen Inschriften ein weiter, weiter Weg wäre. Aber es wäre doch für später einmal vielleicht die Möglichkeit dazu gegeben. Und diese Möglichkeit der Entzifferung würde sich dann natürlich auch

auf unsere Lemnos-Inschrift erstrecken, die ich, abgesehen von einzelnen Formen, wie *-m* „und, *morinail* und vielleicht *aviz* (cf. oben pag. 32 sq.), zur Zeit für eben so unentzifferbar halte, wie den Cippus perusinus oder die Bleiplatte von Magliano, falls sie echt ist, weshalb ich in einen solchen Versuch für unsere Inschrift auch gar nicht eingetreten bin. Bevor wir nicht eine längere Bilinguis haben, sei es eine lateinisch-etruskische aus Etrurien oder eine griechisch-pelasgische von Lemnos, Imbros oder Samothrake, bleiben alle solche Versuche müssig und wertlose etymologische Spielereien.

Es ist hier das erste Mal, dass ich über die ethnographische Stellung der Etrusker mich positiv äussere. Ich habe das bisher absichtlich vermieden, weil für mich der anderen Ortes (Philol. Rundschau II, 794.) von mir ausgesprochene Satz, „dass die Zeit überhaupt noch nicht gekommen sei, etwas Positives über die Verwandtschaft des Etruskischen auszusagen“, und dass man sich einstweilen mit der Negative zu begnügen habe, welche dahin gehe, dass das Etruskische weder italisch, noch überhaupt indogermanisch sei, bisher noch in keiner Weise erschüttert war, ein Satz übrigens, den trotz seiner, wie mir scheint, völligen Klarheit Gustav Meyer nicht verstanden hat (cf. Philol. Anzeiger XII, 550.). Oder hält er etwa den letzten Satz der citierten Stelle für positiv?

Vielleicht ist übrigens auch jetzt noch dieses mein Heraustreten aus der Reserve ein verfrühtes. Aber andrerseits glaubte ich doch nicht zögern zu sollen, die Folgerungen, die sich mir aus der Lemnos-Inschrift zu ergeben schienen, einmal versuchsweise zu ziehen und weiterer Prüfung zu unterbreiten. Stellen sie sich als unhaltbar heraus, nun, so war es eben auch jetzt noch zu früh, und der von mir eingeschlagene Weg war ein Irrweg. Da es aber wenigstens ein bis jetzt von niemandem betretener Weg war, so glaubte ich doch ihn einschlagen und versuchen zu sollen, ob er nicht vielleicht zum Ziele führe. Den Mut, zu irren, habe auch ich, aber den Vorwurf, etymologische Taschenspielerei zu treiben, möchte ich mir wenigstens ersparen.



ALTITALISCHE FORSCHUNGEN.

Von

Dr. CARL PAULI.

ZWEITER BAND.

EINE VORGRIECHISCHE INSCHRIFT VON LEMNOS.

2. ABTEILUNG.

LEIPZIG

JOHANN AMBROSIUS BARTH (ARTHUR MEINER).

1894.

EINE

VORGRIECHISCHE INSCHRIFT

VON

LEMNOS.

VON

DR. CARL PAULI,

PROFESSOR AM LYCEUM IN LUGANO.

2. ABTEILUNG.

LEIPZIG

JOHANN AMBROSIUS BARTH (ARTHUR MEINER).

1894.

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Vorrede.

Später, als bei dem Erscheinen des dritten Bandes dieser Forschungen in Aussicht gestellt war, erscheint dieses zweite Heft des zweiten. Mangel an Zeit, der teils durch die Bearbeitung der kürzlich erschienenen ersten Sektion eines neuen Corpus inscriptionum etruscarum, teils durch äussere Verhältnisse hervorgerufen war, möge zur Entschuldigung wenigstens angeführt werden.

Ich bin bemüht gewesen, in diesem neuen Hefte einerseits die bisherigen Deutungen der lemnischen Inschrift, so wie die gegen meine eigene frühere Behandlung derselben erhobenen Einwände gewissenhaft zu prüfen, andrerseits aber auch die Forschung weiter zu führen und, soweit es anging, abzuschliessen. Freilich ist letzteres für manche Teile des Buches nur in bedingtem Masse möglich gewesen, da es sonst so umfangreicher Einzeluntersuchungen bedurft hätte, dass der Umfang des Buches leicht auf das Doppelte angewachsen wäre. Ich habe mich in diesen Fällen damit begnügen müssen, Andeutungen zu geben und nur die Wege zu zeigen, die man weiter zu verfolgen hätte. Da ich in den nächsten Jahren vollständig durch die Weiterführung des obengenannten Corpus inscriptionum in Anspruch genommen sein werde, so wird es mir selbst kaum möglich sein, diese Einzeluntersuchungen auszuführen und dadurch das, was in diesem Buche noch zweifelhaft blieb, zur Entscheidung zu bringen. Aus diesem Grunde aber scheint mir ein Appell an die jüngeren Gelehrten nicht unangebracht. Ich habe im Verlauf der Arbeit eine ganze Reihe von Auf-

gaben, die noch der Einzeluntersuchung harren, bezeichnet (cf. z. B. pag. 158. 165. 182. 208. 215 und sonst), und da sie alle treffliche Themata für Doktordissertationen sind, so seien sie hiermit den jungen Philologen der deutschen Hochschulen bestens empfohlen. Dass ich selbst mit meinem Rate und mit diesem oder jenem Fingerzeige zu Diensten stehe, bedarf wohl keiner besonderen Versicherung. Zu diesem Zwecke füge ich unten meine Adresse bei, und es sollte mich im Interesse der Wissenschaft freuen, wenn sie bald und reichlich in obigem Sinne benutzt würde.

Das jüngst erschienene Buch von Cordenons „Un po' più di luce sulle origini etc. degli Euganei-Veneti", welches gleichfalls auf die Etruskerfrage eingeht, konnte selbst für die Nachträge nicht mehr benutzt werden.

Lugano, den 16. Februar 1894.

Dr. Carl Pauli.
(Professor am Lyceum in Lugano,
Viale Carlo Cattaneo 94, Casa Monti).

Seit dem Erscheinen des ersten Heftes dieses zweiten Bandes meiner „Altitalischen Forschungen“, welches über „eine vorgriechische Inschrift von Lemnos“ handelte, sind sieben Jahre vergangen. Die von mir damals leise gehegte, wenn auch unausgesprochen gelassene Hoffnung, dass vielleicht auf Lemnos oder einer der benachbarten Inseln weitere pelasgische Inschriften aufgefunden werden würden, hat sich bis jetzt nicht erfüllt. Trotzdem aber scheint es mir nicht unangebracht, den Gegenstand noch einmal wieder aufzunehmen, weil in diesen sieben Jahren litterarisch manches erschienen ist, zu dem es mir durch die hervorragende Wichtigkeit des Gegenstandes geboten scheint Stellung zu nehmen. Teils sind meine eigenen in jenem ersten Hefte ausgesprochenen Ansichten Gegenstand der Erörterung geworden, teils ist von anderen Seiten an eine Erklärung der fraglichen Inschriften herangetreten worden. Es schien mir notwendig, zu untersuchen, was in diesen beiden Arten von Publikationen haltbar sei und somit einen Gewinn für die Wissenschaft darstelle.

Ich beginne mit der Besprechung der bisher von anderer Seite veröffentlichten Erklärungen unserer Inschrift. Es sind dies, soweit mir bekannt geworden, die folgenden:

1. Bugge, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert. Christiania, in Kommission bei Jacob Dybwad. 1886.

2. Deecke, Die tyrrhenischen Inschriften von Lemnos im Rheinischen Museum n. F. XLI, 460. (1886.)

3. Apostolides, Essai d'interprétation de l'inscription préhellénique de l'île de Lemnos. Alexandrien, V. Penasson. 1887.

4. Moratti, Studii sulle antiche lingue italiche, S. 67 sq. Florenz, Le Monnier Nachfolger. 1887.

Es wird zweckmässig sein, die Resultate dieser vier Untersuchungen hier kurz zusammenzustellen.

Bugge (S. 37) ordnet und liest den Text so:

a

holaie : *z* : *naçoϑ*
ziazi :
maraz : *mav*
sialχvei : *z* : *avi* : *z*
evisϑo : *zeronaiϑ* :
zivai
vamalasial : *zeronai* : *morinail*
aker : *tav* : *arzio*

b

holaiẹzi : *çokiasiale* : *zeronaiϑ* : *evisϑo* : *toveronarom* : *haralio* : *zivai* : *eptezio* : *arai* : *tiz* : *çoke* :
zivai : *aviz* : *sialχviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai*

Dies übersetzt Bugge folgendermassen:

a

„Z. (Sethre) Holaie (Hylaios), Enkel des Ziaz (Dias), höchster Beamter, in Verbindung mit Z. Sialchviz [und] Z. Aviz hat in diesem Zerona-Heiligtume der vamalischen Göttin, der morinischen Zerona (d. h. der aus Homole überführten Göttin Zerona, welche in Myrina verehrt wird) diesen Altar gebaut.“

b

„In diesem Zerona-Heiligtume Holaies des Phokäers [ist] dies Heliosbild der Göttin der Haralier (der Alerier) auf dem Altare der Hephästier und der Göttin der Phokäer von Aviz Sialchviz und dem höchsten Beamten Aviz Aomai (Eumaios) [geweiht].“

Dies Resultat wird gewonnen auf etymologischem Wege

durch Vergleichung der einzelnen Formen unserer Inschriften mit etruskischen Formen.

Bezüglich der Sprache stellt Bugge folgende Sätze auf:

1. Die tyrrhenische Sprache der lemnischen Inschriften ist wesentlich dieselbe, wie die Sprache der in Italien gefundenen etruskischen Inschriften (S. 50);

2. die tyrrhenische Sprache der lemnischen Inschriften gehört dem indogermanischen Sprachstamme an (S. 52);

3. die tyrrhenische, wie die etruskische Sprache, steht den italischen Sprachen weit näher, als dem Griechischen oder irgend einem anderen Gliede des indogermanischen Sprachenkreises (S. 54);

4. am richtigsten ist daher .... das Tyrrhenische mit dem Etruskischen als ein eigenes Glied der indogermanischen Sprachenfamilie zu betrachten, welche beide Sprachen man am besten unter dem Namen „das Tyrrhenische“ zusammenfasst (S. 56).

Und daraus zieht er weiter folgende sachliche Folgerungen:

1. Die Etrusker oder Tyrrhener Italiens waren dasselbe Volk, wie die tyrrhenischen Pelasger von Lemnos (S. 56);

2. die von den Etruskern nicht verschiedenen Tyrrhener waren also ein indogermanisches, den Italikern am nächsten verwandtes Volk (S. 57);

3. die Sprache der lemnischen Inschriften steht der etruskischen Sprache Italiens entschieden näher, als es bei so weiter Entfernung zu erwarten wäre, wenn die Übereinstimmung nur auf alter Stammesgemeinschaft beruhte; es sind daher die lemnischen Tyrrhener und andere griechische Tyrrhener, welche mit diesen zusammengehören, aus Etrurien, wie die Wikinger des Mittelalters aus Skandinavien, herausgeflogen (S. 57. 59).

Deecke (S. 461) liest den Text unserer Inschriften folgendermassen:

a

holaie ⁝ *z* ⁝ *naφoϑ*
evisϑo ⁝ *zeronaiϑ* ⁝
sialχveiz ⁝ *aviz*
⁝ *maraẓ* ⁝ *mav*

ziazi :
vamalasial : *zeronai* : *morinail*
aker : *tav* : *arzio*
zivai

b

ḥoḷaiẹẓị : *φokiasiale* : *zeroṇ͡aiϑ* : *ẹvisϑo* : *tovervṃu-*
rom : *haṛạlio* : *zivai* : *epṭezio* : *arai* : *tiẓ* : *φoke* : ?
zivai : *aviẓ* : *sialχviẓ* : *maraẓm* : *aviz* : *aomai*

Dies übersetzt er folgendermassen:

a

„Holaeus, S(eiantii) nepos, conditus (eig. *investus, sc. est) in (hoc) sepulcro. Sues oves tauros (eig. mares) obtulit Seiantius, Vamalasiae (filius), in sepulcro; murrinalia ἄκρατα dedit Orcivo (eig. Orcio) Iovi.“

b

„Pro Holaeo, Phociasiae (filio), in (hoc) sepulcro condito, duplex votum extispici Iovi, invasori (eig. *impeticio oder -itio) Marti dat Phocius: Iovi oves (et) sues taurosque (et) oves Clamatori (i. e. Marti).“

Auch dieses Resultat ist auf dem etymologischen Wege gewonnen, genau wie das Buggesche, mit dem es ja auch in der Deutung des Wortes *naφoϑ* vollkommen übereinstimmt, während es die sämtlichen übrigen Formen, soweit es nicht Namen sind, allerdings anders deutet. Ob an einem solchen Ergebnis auch andere Leute Freude haben können, erscheint mir doch fraglich.

Apostolides (S. 6; für B. cf. auch S. 36) liest:

a

holaie : *z* : *naqoϑ* : *ziazi*
mara : *z* : *maf*[*i* : *z* :]
sialvfei : *z* : *afi* : *z* :
efisϑo : *zeronaiϑ*
zifai :

ęļ · 2 · alasial : zeronaimorinal
aker : tafarzio :

b

zifai : aviz : sialvfi : z : mara : z : mai : z : aomai
rom : haralio : zifai : el : elzio : arai : tiz : φoke :
holaiezi : qoke : asiale : zerozaiϑ : efisϑo : taferoma

Apostolides nimmt nämlich die Buchstaben F = *f*, Φ = *q*, Y = *v*.

Vorstehenden Text übersetzt er (S. 33. 40) nun folgendermassen:

a

„Evisϑo Zeronaiϑ, le conquérant de Rhodes, de Naxos, de Paros, d'Anaphé, d'Astypalée et de Théra, décédé le 2 du mois Alasial, le nommé Zeronaiϑ étant le commandant en chef de la ville de Myrina."

b

„Celui-ci est le tombeau du prince des Amoriens et conquérant des îles de Théra, d'Astypalée, de Paros et d'Anaphé, décédé le ? d'Elziou, second mois de l'année, le nommé Zerozaiϑ Evisϑo étant grand-roi de la Lydie et de l'Éolide."

Die Inschrift ist dem hellenischen Gelehrten eine Bilinguis, und zwar der Teil *a* abgefasst in „Caro-Phrygien", der Teil *b* in „Caro-Phénicien aramaisé", langues de confusion nées, entre le IXme et le VIIme siècle avant notre ère, du mélange des langues anciennes du pays (Carien, Phrygien, Mysien et Lydien) avec le Chananéen d'abord, et ensuite avec l'Araméen" (S. 10), erstere in Phrygien, letztere in Carien gesprochen im 7. Jahrhundert v. Chr. (ibid.).

Das obige erstaunliche Resultat, „interprétation aussi satisfaisante que légitime" (S. 13), wird dann gewonnen durch die sprachvergleichende Methode, und zwar „par l'intermédiaire de l'arabe uni au grec" (ibid.).

„Le jeune conquérant et prince d'Amorium" (S. 41) sei wahrscheinlich der Sohn des Königs Zerozaid, und dieser letztere wird dann (S. 44) als der König Gyges von Lydien be-

stimmt, wobei die Form *Zerozaid* dem griech. *Mermnades*, dem Namen des Geschlechtes des Gyges, gleichgesetzt wird durch folgende Darlegung: „Si l'on compare avec attention le nom *Zerozaiϑ* avec celui de *Mermnades*, ou ne tardera pas à reconnaître que la seule différence qui existe entre ces deux mots, consiste en ce que là où l'un a **M** l'autre porte **Z**. Or, comme cette dernière lettre avait dans l'alphabet caro-phénicien la forme de la lettre ionienne **M** et que le nom de *Mermnades* ne se retrouve nulle part ailleurs que chez Hérodote, il est permis, croyons-nous, d'admettre que ce nom n'est qu'une transcription erronée du nom ZEROZAIΘ, transcription dans laquelle le copiste grec aura pris par mégarde la lettre carophénicienne **M** pour la lettre ionienne **M**" (S. 46).

Ich habe mir nicht versagen wollen, diese Stelle hier ihrem Wortlaute nach anzuführen.

Moratti (S. 67) liest den Text folgendermassen:

a

holaie⁝*z*⁝*naφoϑ*
ziazi⁝
maraz⁝*mav*
sialχvei[⁝]*z*⁝*avi*⁝*z*
evisϑo⁝*zeronaiϑ* [⁝]
zivai-
va malasial⁝*zeronai*⁝*morinail*
aker⁝*tav*[⁝]*arzio*

b

ho[*l*]*aie*[*z*]*i*⁝*φokiasiale*⁝*zeronaiϑ*⁝*evisϑo*⁝*tovero* [*m*]*a*
ro-m⁝*haralio*⁝*zivai*⁝*ep*[*t*]*ezio*⁝*arai*⁝*tiz*⁝*φoke*⁝
zivai⁝*aviz*⁝*sialχviz*⁝*maraz-m*⁝*aviz*⁝*ao-mav*

Dies übersetzt er so:

a

„Holaie Z(iazi) (figlio) di Naφoϑ Ziazi: lunga [grande] ebbe [misurò] florida(?) vita [età]: il bene in senato operò pubblico(?): il senato di Myrina tomba diede onorata."

b

„Holaie Zi(azi) il forte in senato bene cittadino e grande . . . operò . . . . prodezze operò in età florida e lunga vita esso ebbe".

Auch dieses Resultat wird nach der sprachvergleichenden Methode erreicht. Nach derselben Methode behandelt der Verfasser auch die messapischen, etruskischen, lepontischen, rätischen, euganeischen, venetischen, norischen und phrygischen Inschriften. Aus der Behandlung aller dieser Inschriften gewinnt er das folgende ethnographische Ergebnis: „L' esame linguistico che siamo venuti facendo ha dimostrato come dell' armeno, principale rappresentante dei linguaggi dell' Asia Minore, siano parenti il messapico e l' albanese, l' etrusco, il lepontio e il retico, l' euganeo, il veneto, il norico, il linguaggio di due iscrizioni di Lenno e il frigio." Alle diese Sprachen gehören zu den linguaggi asiani, wie er sie nennt. Dann fährt er fort: „Guidato pertanto dalle tradizioni storiche e da ragioni linguistiche io mi faccio il seguente quadro dell' antichissima populazione dell' Europa meridionale-occidentale". Darnach sass in Europa zuerst eine ural-altaische Urbevölkerung, deren letzte Reste in den Basken vorliegen. Über sie ergossen sich dann die Asiani, deren einer Zweig die Pelasger sind, welche Griechenland, Ober- und Mittelitalien und die Inseln besetzten, und deren anderer das Gebiet zwischen Balkan und Donau, schwarzem und adriatischem Meere einnahm. Von hier aus gingen sie westlich vor, auf dem linken Flügel die Iberer, die Aquitanier, die Ligurer und die Euganer, auf dem rechten die Belgier, die Vindelicier, die Lepontier, die Rätier. Nun kommt die Wanderung der Gräkoitaliker, von denen die Griechen die asianischen Pelasger, die Italer die asianischen Euganeer unterwerfen. Auf die Italer drängte nun ein neuer asianischer Stamm, die Japuder, so dass infolgedessen die Italer weiter südlich zogen und ihrerseits nun die (pelasgischen) Aboriginer und Sikuler in den äussersten Süden und nach Sizilien drängten. Nach dem trojanischen Kriege und infolge desselben sei dann eine neue asianische Wanderung nach Westen erfolgt: die Veneter, aus Paphlagonien kommend, hätten, nach vorauf-

gehenden Kämpfen mit den Japuden, die Euganeer aus ihren Sitzen verdrängt; dann seien die Tyrrhener, nachdem sie schon früher Lemnos besetzt, aus Lydien ausgewandert und hätten Etrurien besetzt Darauf sei dann schliesslich die grosse keltische Wanderung erfolgt.

Auch diese erstaunlichen Ergebnisse habe ich mir nicht versagen wollen hier in ihren Grundzügen noch einmal vorzuführen, obwohl ich das betreffende Buch bereits anderen Ortes (Neue philol. Rundschau 1888, 168 sqq.) genügend gewürdigt habe.

Ich brauche für kundige Leser wohl nicht erst zu bemerken, dass ich alle diese Entzifferungen für gleichwertig, d. h. für völlig wertlos halte. Es lässt sich das auch beweisen. Freilich nicht in der Weise, dass ich etwa zeige, weshalb eine einzelne Deutung, wie z. B. *evisϑo* als „conditus", unhaltbar sei, — ein solcher negativer Beweis ist deshalb nicht zu führen, weil eben die Positive auch nicht bewiesen, sondern nur behauptet und lediglich geraten ist, — sondern in der Weise, dass man das πρῶτον ψεῦδος, die fehlerhafte Methode, nachweist.

Das habe ich freilich schon oft genug gethan, insbesondere auch in meinem Aufsatze über „die wahre und falsche Methode bei der Entzifferung der etruskischen Inschriften" (Altit. Stu. IV, 93 sqq.), und es hat ja auch an anderen Gelehrten nicht gefehlt, die teils aus sich heraus, teils im Anschluss an mich auf das Fehlerhafte der Methode hingewiesen haben, — es wird hier genügen, in aller Kürze auf Bréal, Gruppe und Stolz hinzuweisen, deren in Frage kommende Äusserungen ich bereits früher an verschiedenen Stellen meiner Schriften angeführt habe, — aber die Wahrheit kann nicht oft genug gesagt werden und muss immer wieder und wieder gesagt werden, bis sich alle zu ihr bekehren.

Bugges Ansichten über das Etruskische haben sehr stark gewechselt. In seiner Anzeige von Corssens grossem Werk in der Jenaer Litteraturzeitung (1875, 285) sagt er: „Dem Verf. [Corssen] ist das Etruskische eine indoeuropäische, mit dem

Lateinischen, Oskischen und Umbrischen am nächsten verwandte Sprache. Ich [Bugge] spreche es unumwunden aus, dass ich inbetreff der Stellung des Etruskischen im wesentlichen die Ansicht Corssens teile, wiewohl mir überaus viele seiner einzelnen Aufstellungen zweifelhaft, unwahrscheinlich oder irrig erscheinen."

Dagegen heisst es in der Vorrede zu der ersten Sammlung seiner Beiträge zur Erforschung der etruskischen Sprache (in Deeckes Etruskischen Forschungen und Studien Heft IV, S. X 1883): „Das Etruskische bildet eine eigene Abteilung der indogermanischen Sprachenfamilie und weicht von allen übrigen Abteilungen derselben stark ab. Dem Italischen und dem Griechischen steht es am nächsten und stimmt oft mit dem Griechischen überein, wo die italischen Sprachen von diesem abweichen. Auch mit den übrigen europäischen Sprachen, indogermanischer Herkunft, zumal den baltisch-slavischen, zeigt das Etruskische einige spezielle Berührungen."

Dann folgte (1886) die oben aus dem Buche über die Lemnosinschriften angeführte Ansicht, „dass das Etruskische den italischen Sprachen weit näher stehe, als dem Griechischen oder irgend einem anderen Gliede des indogermanischen Sprachenkreises."

Endlich hat er in seinem Buche „Etruskisch und Armenisch" (1890) folgende Ansicht (S. VII sq.): „Das Etruskische gehört nach meiner jetzigen Ansicht zu derselben Gruppe der indogermanischen Sprachen, wie das Armenische welches, wie Hübschmann bewiesen hat, ein eigenes Glied der indogermanischen Sprachfamilie bildet und nicht zu den eranischen Sprachen gehört. Das Etruskische steht nach meiner Auffassung dem Armenischen ebenso nahe, wie z. B. das Irische den britannischen Sprachen, ja noch näher, so dass ich fast versucht bin, das Etruskische einen stark abweichenden altarmenischen Dialekt zu nennen. In zahlreichen Fällen stimmt das Etruskische mit den modernen vulgär-armenischen Dialekten überein, wo diese von dem Classisch-Armenischen abweichen."

Dass jemand seine wissenschaftliche Überzeugung ändere,

das allein ist ja niemand zum Vorwurfe zu machen, allein ein solcher Wechsel muss einmal als genügend begründet sich darstellen, andrerseits nicht so ziemlich mit jeder neuen Publikation sich einstellen, wie das doch bei Bugge der Fall ist. Das macht von vornherein misstrauisch, denn man hat ja gar keine Gewähr, dass nicht bei der nächsten Publikation abermals ein anderer Standpunkt eingenommen werde und, so gut wie früher das Griechische, dann die italischen Sprachen, jetzt das Armenische als nächstverwandte Sprache zur Vergleichung und Deutung der Inschriften herangezogen wurde, dann etwa das Litauische oder Altnordische in die gleiche Stelle trete. Denn ein Unterschied in der Methode oder neue Thatsachen, die den fortwährenden Wechsel in Bugges Ansichten hätten begründen können, liegen nicht vor. Es beruht alles lediglich auf subjektiver Überzeugung. Eine lediglich subjektive Überzeugung ist schon das bei allem Wechsel gleichgebliebene Fundament Bugges, dass das Etruskische eine indogermanische Sprache sei, denn ein objektiver Nachweis, dass dem so sei, ist bisher von niemandem geführt worden, ja, es hat nicht einmal gelingen wollen, die Sache auch nur wahrscheinlich zu machen, der Widerspruch hat sich vielmehr von allen Seiten erhoben (cf. die von mir gegebene Zusammenstellung in der Neuen Philol. Rundschau 1889, 63). Auf lediglich subjektiver Überzeugung beruhte ferner die Auswahl der als nächstverwandter angesehenen Sprachen, denn je nachdem ihm diese oder jene Sprache mehr oder besser vergleichbare Punkte zu bieten schien, nahm er sie als die nächstverwandte an, irgend ein Unterschied in der Methode lässt sich nirgend wahrnehmen.

Man vergleiche in dieser Beziehung z. B., was über *śec* „Tochter“ gesagt wird. So heisst es bei Bezzenberger Beitr. 1886, 49: „Hiernach [d. h. auf Grund der Formen *śvec* und *śeci*:] scheint mir *śec* aus **śveci* entstanden. Ein Suffix, dessen Hauptelement *c* oder χ ist, kommt im Etrusk. öfter, auch bei Verwandtschaftswörtern, vor, z. B. *ratacs* (frater), *parni*χ (patronus). Hiernach vermute ich, dass *sec* (Tochter), aus **sveci*, Femininum eines Wortstammes ist, der dem ind. *svaka-s* (in der späteren

Sprache), eigen, Subst. ein Eigener, Angehöriger, entspricht.“ Hingegen heisst es Etr. und Arm. I, 34 so: „Indem ich eine frühere Vermutung zurücknehme, identifiziere ich jetzt etr. *śeχ* „Tochter“ Gen. *śeχiś* mit arm. *ēg* Gen. *igi*, dem gewöhnlichen arm. Worte für „Weib“...... Als indogerm. Grundform des etr. *śeχ* und des arm. *ēg* setze ich **séighi-s*, Akk. **séighi-m* (mit velarem *gh*) voraus. Ich vergleiche altir. *séig* Milch.“

Ein anderes Beispiel ist *tenu*. Hierüber heisst es Etr. Fo. u. Stu. IV, 171: „Wie nun *zilaχnu* mit *zilaχce*, *zilace* verwandt ist, so scheint *tenu* mit *tece* (= *hece*) verwandt. Hiernach scheint mir *hece* F. Spl. I, 399 mit *tenu*, *tenϑas* synonym, und *tenu*, *tenϑas* gehören mit τίθημι, nicht mit lat. *tenere*, zusammen.“ In Etr. und Arm. I, 64 sq. dagegen wird folgendes gesagt: „Mir scheint *tenu* Lokativ zu dem arm. *atean* Gen. *ateni* zu sein. Dies bezeichnet u. a. Ratsversammlung, Gerichtsversammlung, Tribunal. . . . Arm. *atean* „Ratsversammlung, Gerichtsversammlung, Tribunal“ ist gewiss dasselbe Wort wie arm. *atean* „gelegene Zeit“. . . . Arm. *atean* „gelegene Zeit“ scheint mit altnord. *tīmi* „Zeit, gelegene Zeit“, ags. *tīma* vom Stamme *tīman-* zusammenzugehören. Als idg. Stamm ist wohl **déimon-* vorauszusetzen. . . . Kluge (Etym. Wtb. d. deutsch. Spr.) führt altnord. *tīmi* mit anord. *tīđ*, asächs. *tīd*, urgerm. *tī-di*, und zugleich mit nhd. *zeile* und *ziel* auf eine idg. Wurzel *dī* zurück. Diese Wurzel wird nach ihm durch aind. *aditi-* „unbeschränkt durch Raum und Zeit, zeitlos, unendlich“ vorausgesetzt.“

Das ist thatsächlich die gleiche Methode, und es hat nichts gewechselt, als die verglichene Sprache. Wo aber ist hier das Ende der Reihe? Die Zahl der indogermanischen Sprachen ist gross, sie alle lassen sich in der obigen Art mit dem Etruskischen vergleichen, und sie alle geben auch Resultate, gleich den Buggeschen, nicht besser, aber auch nicht schlechter. Dass das in der That so ist, habe ich durch meine Erklärung der Inschrift Ga. no. 912 bis (Altit. Stu. II, 142 sqq.) aus dem Litauischen und durch die der Bleiplatte von Magliano (Altit.

Stu. III, 131 sqq.) aus dem Lateinischen gezeigt, deren erstere selbstverständlich keinerlei persönliche Spitze gegen Bugge haben sollte, den ich als Menschen, wie als Gelehrten gleich hoch schätze und der wohl mit manchem zornigen Wort, aber nie mit unlauteren Waffen gegen mich gekämpft hat, sondern die, ebenso, wie jene zweite, nur die völlige Unzulänglichkeit und Unzuverlässigkeit der Methode zeigen sollte. Ich halte auch jetzt noch in voller Schärfe aufrecht (cf. Altit. Stu. IV, 99 sq.), dass ich nach dieser Methode jede beliebige etruskische Inschrift aus jeder beliebigen Sprache, die verlangt wird, mit völlig annehmbarem Sinn und unter strikter Beobachtung der Laut- und Formenbildungsgesetze zu erklären vermag. Die obengenannten Beispiele sollten eben dies zeigen und haben es auch gezeigt. Das ist nicht etwa bloss meine eigene persönliche Ansicht, sondern ich kann es durch Zeugnisse anderer darthun, unter denen ich als besonders bestimmt ausgedrückt das von Centerwall (Nordisk tidskrift 1886, 25 des Separatabzuges) anführe: „Satiren är så väl genomförd och den dari framstälda språkförklaringen så sinnrik, att både franska och engelska kritiker for ett ögonblick läto vilselede sig och höllo den för allvarligt menad". („Die Satire ist so gut durchgeführt und die darin aufgestellte Spracherklärung so sinnreich, dass sowohl französische, wie englische Kritiker für einen Augenblick sich irreführen liessen und sie für ernst nahmen.")

Einem solchen Stande der Dinge gegenüber kann billig nicht verlangt werden, dass man zu der Methode und den damit gewonnenen Resultaten auch nur das allergeringste Zutrauen habe. Und dies Zutrauen wird wahrlich nicht dadurch erhöht, dass Bugge selbst bei jeder neuen Phase die vorige verleugnet. So meint er (Etr. Fo. u. Stu. IV, IX) seine Anzeige des Corssenschen Buches „unreif und mehrfach verfehlt", so sagt er (Etr. u. Arm. IV) von seinem Buche über unsere Lemnosinschriften, dass er dort „mit Unrecht" eine nähere Verwandtschaft des Etruskischen mit den italischen Sprachen wahrscheinlich zu machen gesucht habe. Welche Gewähr haben wir, dass Bugge nicht in einer künftigen Publikation auch

seine jetzige Ansicht als „unreif und verfehlt“ und die Verwandtschaft des Etruskischen mit dem Armenischen als „mi Unrecht angenommen“ bezeichne?

Und genau wie mit Bugge, steht es mit Deecke, nur dass letzterer inbezug auf Lautverhältnisse u. dgl. minder sorgfältig und vorsichtig ist, als jener. Zum Beweise des sehe man sich z. B. die Deeckesche Erklärung der Bleiplatte von Magliano an, wo er, wie ich Altit. Fo. III, 118 sqq. dargelegt habe, eine Polymorphie der Laute und der Wortbildung statuiert, die nirgend in der Wissenschaft ihresgleichen hat. Dass dasselbe Verfahren auch bei seiner Behandlung der lemnischen Inschriften innegehalten ist, das noch an besonderen Beispielen zu zeigen, wird hier kaum nötig sein. Ein vergleichender Blick in beide Abhandlungen zeigt das zur Genüge.

Nachdem ich so, wie ich denke, nach Verdienst, die vollständigen Erklärungen unserer Inschrift, wie sie von anderen Gelehrten aufgestellt waren, gewürdigt habe, wende ich mich nunmehr zu den Besprechungen, die mein eigenes Buch gefunden hat.

An solchen sind mir die folgenden zu Gesichte gekommen:

1. Fr. Stolz in dem „Boten für Vorarlberg und Tirol“ 1886, no. 153, S. 1259 sq.;
2. A. H. Sayce in der „Academy“ 1886, no. 742, S. 59;
3. Ungenannter im „Athenaeum“ 1886, no. 3069, S. 238;
4. R. Bonghi in der „Cultura“ 1886, no. 19/20, S. 591 sqq.;
5. R. Meister in der „Berliner Philologischen Wochenschrift“ 1886, no. 43, S. 1349 sq.;
6. O. Gruppe in der „Wochenschrift für klassische Philologie“ 1886, no. 49, S. 1538 sqq.;
7. S. Bruck im „Jahresbericht für Geschichtswissenschaft“ 1886, S. I, 62 sq.;
8. F. Techmer in der „Internationalen Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft“ 1889, S. 276—277;
9. Fr. Hommel im „Archiv für Anthropologie“ 1890, S. 251 sqq.

Ausserdem wird noch an folgenden anderweiten Stellen näher auf die Sache eingegangen:

1. O. Gruppe, Griechische Kulte und Mythen (1887) I, 145;

2. Treuber, Geschichte der Lykier (1887) 44 sq.;

3. E. Hesselmeyer, Die Pelasgerfrage und ihre Lösbarkeit (1890) 30 sqq., 101, 108, 141;

4. J. Krall, Die etruskischen Mumienbinden des Agramer National-Museums (1892) 19;

5. F. Stolz, Die Urbevölkerung Tirols 2. Aufl. (1892) 23 sqq.

Ich muss auf diese Besprechungen hier näher eingehen, selbstverständlich nicht aus irgendwelcher Lust an Polemik oder aus einem sonstigen persönlichen Beweggrunde, sondern lediglich deshalb, weil in ihnen eine Anzahl sachlicher Punkte enthalten sind, die einer Erörterung bedürfen, um festzustellen, inwieweit durch sie etwa meine Ergebnisse widerlegt oder wenigstens abgeändert werden. Das ist eben um der Sache willen nötig.

Die obengenannten Besprechungen nun nehmen inbezug auf die Ergebnisse meines Buches eine sehr verschiedene Stellung ein. Sie schwanken zwischen unbedingtester Ablehnung und freudigster Anerkennung.

Jenes ist der Fall bei Deecke, wenn er (Rhein. Mus. 1886, 467) in einer Anmerkung sagt: „Pauli, 'Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos' ist mir erst nach dem Druck zugekommen, hat aber zu keiner Korrektur Anlass gegeben.“

Meister urteilt über den rein epigraphischen Teil der Arbeit, freilich, wie sich weiterhin ergeben wird, ohne genügenden Grund, sehr wegwerfend, erklärt hingegen den zweiten, historisch-ethnographischen, Teil für „wertvoller“, während Gruppe und im ganzen auch Treuber (l. c. 44 sq.) gerade von den in diesem Teile gezogenen Folgerungen nichts wissen wollen. Anders wieder Bonghi, der von diesem Teile der Arbeit sagt (l. c. 595): „È mirabile, per dire il vero, il vigore e la chiarezza di ricerca con cui il Pauli circoscrive il campo in cui il popolo, che porto questo nome [Tirreni Pelasgi], si

distese“. Auch sonst verhält er sich im ganzen zustimmend zu den von mir ausgesprochenen Ansichten.

Noch weiter gehende Zustimmung haben zu erkennen gegeben Stolz und besonders Hommel. Auch Hesselmeyer nimmt wenigstens einen Teil der Ergebnisse an und ist sogar der Ansicht (l. c. X), dass „durch .... die Paulische Erklärung der vorgriechischen Inschrift von Lemnos ein ganz neues Licht auf die Pelasgerfrage gefallen“ sei. Ganz ähnlich urteilt Krall (Mum. 19), indem er sagt: „Durch die Auffindung der vorgriechischen Inschrift von Lemnos ist die Tyrrhenerfrage in ein neues Licht gerückt worden. Bugge und Pauli haben zu gleicher Zeit auf die zahlreichen Anklänge und Übereinstimmungen zwischen der Sprache dieser Inschrift und dem Etruskischen hingewiesen.“

Auch Sayce und Ref. Athen. stimmen meinen Ergebnissen im ganzen bei, während Bruck und Techmer lediglich referieren.

Die Verschiedenheit der Urteile in diesen Besprechungen ist so gross, dass man unwillkürlich nach dem Grunde derselben sich umsieht, und da glaube ich, bevor ich die in den vorstehenden Besprechungen enthaltenen sachlichen Ausstellungen erörtere, zuvor darauf aufmerksam machen zu sollen, dass bei einzelnen der in Frage kommenden Gelehrten der Blick durch teils persönliche, teils sachliche Voreingenommenheit getrübt erscheint. Das ist der Fall bei Deecke, Meister und Gruppe.

Bei Deecke liegt persönliche und sachliche Voreingenommenheit zugleich vor. Nachdem er einmal den Übergang in den Corsssenianismus vollzogen, hat er den klaren Blick für die objektiven Thatsachen, der ihn früher in so hohem Grade auszeichnete, verloren und sieht alle auf etruskische Dinge bezüglichen Forschungen nur noch darauf an, ob sie geeignet sind, den Indogermanismus des Etruskischen zu bestätigen oder nicht. Da mein Buch eine solche Bestätigung nicht erbrachte, so galt es ihm selbstverständlich von vornherein für völlig wertlos. Und zu dieser sachlichen Voreingenommenheit gesellt sich nun die persönliche mir gegenüber. Deecke selbst wird sich der

Wahrnehmung schwerlich haben verschliessen können, dass sein wissenschaftliches Ansehen, seit er eben jenen Übergang ohne genügende Gründe ausführte, erheblich gesunken ist. Das ist zu nicht geringem Teile die Folge meines Auftretens gegen ihn. Ebenso, wie ich, solange er die alte Forschungsmethode befolgte, wohl von allen Mitforschern mich am entschiedensten auf seine Seite gestellt hatte, ebenso habe ich es später für meine Pflicht gehalten, mit gleicher Entschiedenheit gegen ihn aufzutreten. Es ist erklärlich, dass er infolgedessen von wenig freundlicher Gesinnung für mich erfüllt ist und dass er an meine Arbeiten mit gereizter Stimmung und dadurch getrübtem Blick herantritt.

Eine gewisse persönliche Voreingenommenheit oder Gereiztheit scheint mir auch bei Meister vorzuliegen, obgleich mir der Grund zu einer solchen nicht klar ist. Ich schliesse dieselbe aus dem ganz besonders unfreundlichen Ton der Anzeige. Und diese Voreingenommenheit hat denn Meister auch zu Einwendungen gegen mein Buch veranlasst, die nicht in der Sache lagen, sondern etwas gewaltsam, eben um nur einen Angriffspunkt zu schaffen, in dieselbe hineingetragen sind. Diese Sachlage finde ich z. B. in folgendem.

Ich hatte die Schreibung *sialψveiz* beanstandet, weil in allen alten Alphabeten ει durch ε, ου durch ο bezeichnet werde. „Also die Diphthonge ει und ου“, folgert nun Meister „in Wörtern wie λύει, γένει, οὐ wurden nach Ps. Meinung in allen alten Alphabeten durch ε und ο wiedergegeben!“ Hier wird man das „also“ tadeln müssen. Ich hatte bei dem Falle *sialψveiz* selbstverständlich den Inlaut im Auge, das ergiebt der Zusammenhang der Stelle vollkommen klar. Der Fall von γένει passt aber gar nicht für *sialψveiz*. Auslaut ist eben kein Inlaut. Ich hätte ja Fälle der Art ausdrücklich in meinem Satze ausnehmen können, aber auch dazu lag doch kaum ein Anlass vor, weil eben von dem Falle des Auslauts in der ganzen Stelle überhaupt nicht die Rede ist.

Eine sachliche Voreingenommenheit hingegen liegt bei Gruppe vor. Gruppe ist ja vorwiegend Mythologe und hat als

solcher eine bestimmte Grundanschauung, welche darin gipfelt, dass alle Religion willkürliche Erfindung sei, hervorgegangen aus dem Gesellschaftstriebe, d. h. aus der Erkenntnis, dass dieselbe für die menschliche Gesellschaft, resp. einen Teil derselben, von Nutzen sei. Die Sätze, in denen er diese Ansicht formuliert, sind insbesondere S. 267 sqq. seines grossen Werkes zu finden. Darnach ist die Religion an einem Punkte der Erde entstanden und von da aus, wie jede andere nützliche Erfindung, etwa wie die Schutzpockenimpfung, weiterverbreitet worden.

Von diesem Standpunkte aus sind dem Verfasser sowohl proethnisch-indogermanische Gottheiten, als auch die Berichte der Alten über Völkerwanderungen und daraus sich ergebende Stammesverwandtschaften unbequem, ersteres deshalb, weil es eine Entstehung der Religion an mehreren Punkten unabhängig von einander vorauszusetzen erlaubt, letzteres aber, weil die Stamm- und Wanderungssagen sehr oft mit mythologischen Sonderbildungen verquickt sind, die gleichfalls eine unabhängige Entstehung anzunehmen gestatten resp. verlangen. Und so wie er sich nun bemüht, meiner Ansicht nach freilich vergeblich, die proethnischen Göttergestalten der Indogermanen zu beseitigen (Kulte u. Mythen I, 79 sqq.), so muss er natürlich auch von vornherein allem, was eine alte Überlieferung über Stammwanderungen zu bestätigen geeignet sein würde, ablehnend gegenüberstehen und bemüht sein, es als nicht stichhaltig darzustellen. Und eben dies ist sein Standpunkt der Lemnosinschrift gegenüber. Nachdem er (Kulte und Mythen I, 144) gesagt hat: „Wenn man demnach von diesen angeblichen Bestätigungen [über die er im Vorhergehenden handelt] absieht, so wird man sich gar schwer der Überzeugung verschliessen können, dass die antike Überlieferung über Stammwanderungen nicht bloss konstruiert, sondern auch f a l s c h konstruiert ist“, fährt er (145) fort: „Es ist allerdings in der allerneuesten Zeit der Versuch gemacht worden, auf Grund zweier in einer unbekannten Sprache abgefassten Inschriften, die kürzlich in Kaminia auf Lemnos gefunden wurden, die Richtigkeit der antiken Überlieferung selbst in einem Punkte

zu erweisen, der von den meisten Anhängern Otfr. Müllers nur mit Zweifel oder mit offenem Unglauben betrachtet wird." Diese prinzipiellen Anschauungen haben ihn, wie ich glaube, an einer unbefangenen Prüfung der Lemnosinschriften verhindert. Auf die Einzelheiten seiner Einwürfe wird weiter unten eingegangen werden.

Es war nicht überflüssig, hier auf diesen nicht streng objektiven Standpunkt der genannten Gelehrten hinzuweisen, weil derselbe in einzelnen Fällen das Gewicht ihrer Einwände vermindert.

Nunmehr wende ich mich zur Prüfung der einzelnen Einwendungen, die gegen die einzelnen Punkte meiner ersten Abhandlung erhoben worden sind. Es scheint mir zweckmässig, dieselben in ihrer Reihenfolge an den Gang jener Untersuchung anzuschliessen, weil sich so Gelegenheit bietet, die einzelnen Punkte auch nach der positiven Seite hin zugleich mit zu betrachten und die Sicherheit meiner ersten Ergebnisse zu vergrössern.

Die Anordnung der Inschrift ist bei Bréal, Bugge, Deecke, Apostolides und Moratti eine andere als bei mir. Ich kann mich bezüglich dieses Punktes sehr kurz fassen. Man lese nur ein einziges Mal die von mir im ersten Hefte dieses Bandes 11 sq. dargelegten Gründe für meine Anordnung aufmerksam durch, und man wird an der Richtigkeit meiner Anordnung nicht mehr zweifeln können. Da übrigens die Veröffentlichungen von Bréal, Bugge und Deecke stattgefunden haben, bevor meine eigene Arbeit bekannt geworden war, so ist es, wenigstens bei Bréal und Bugge, immerhin möglich, dass auch sie jetzt meine Anordnung der Inschriftenzeilen für die richtige halten, während das allerdings bei Deecke nach der oben (pag. 14) angeführten Bemerkung desselben wohl nicht der Fall zu sein scheint. Sayce, Ref. Athen. und Bonghi stimmen meiner Anordnung ausdrücklich zu.

Ich habe in meiner ersten Besprechung (II, 1. pag. 5 sqq.) angenommen, dass der Text unserer Inschrift so, wie er überliefert ist, nicht frei von Fehlern sei, und habe versucht, diese Fehler zu verbessern. Das ist von Meister in seiner oben

genannten Besprechung getadelt worden mit den Worten: „Die Deutung wird durch Paulis Arbeit nicht gefördert, er hält die Inschriften „zur Zeit für eben so unentzifferbar, wie den cippus Perusinus oder die Bleiplatte von Magliano“, wobei mir nur die Zuversicht unverständlich ist, mit der er allerlei kritische Operationen an dem von den Herausgebern mitgeteilten Texte vornimmt und durch solche Änderungen „den richtigen Text“ gewonnen zu haben glaubt. Solche Änderungen, wie die von μαραζ:μαϜ in μαραζμ:αϜιζ haben nicht einen Schimmer von Berechtigung; solche im Dunkeln tappende, an nicht verstandenen Texten geübte Kritik ist alles andere eher als methodisch.“

Diese letztere Äusserung glaube ich bestreiten zu müssen. Mein Verfahren ist vollkommen methodisch und durchaus gerechtfertigt. Meister hat bei seinem Tadel es übersehen, dass es für die Herstellung und Texteskritik von Inschriften zwei Mittel giebt, nicht bloss das Verständnis der Sprache, in der sie geschrieben sind, sondern auch Paralleltexte. Welche trefflichen Dienste dies letztere Mittel bei der Textesherstellung z. B. der verschiedenen Arten der Keilinschriften geleistet habe, ist bekannt. Und dass es auch bei solchen Inschriften, deren Sprache man noch nicht versteht, anwendbar sei, ist selbstverständlich. Von diesem Mittel eben habe ich bei meiner Textesherstellung Gebrauch gemacht und das auch ganz ausdrücklich gesagt (II, 1. pag. 5 sq.), was freilich aus Meisters Besprechung nicht ersichtlich ist. Ich bin also ebenso wenig unmethodisch verfahren, wie etwa Rawlinson u. a. bei den Keilinschriften.

Denn wir haben in den beiden Inschriften unseres lemnischen Steines in der That Parallelinschriften. Das haben vor mir bereits die französischen Gelehrten gesehen, nach mir Kirchhoff (Studien[4] 54). Letzterer sagt sogar: „Dieselbe [sic!] Inschrift findet sich auf der rechten Schmalseite des Steines in etwas anderer Fassung und offenbar von anderer Hand wiederholt.“ Eben darauf aber habe ich meine Verbesserungen aufgebaut und ganz ausdrücklich auf dieses Fundament hingewiesen. Die eine dieser Besserungen, das *zeronaiϑ* : *evisϑo*

in B. statt des überlieferten *zerozaiϑ* : *evisϑo*, haben auf Grund des *evisϑo* ⁝ *zeronaiϑ* in A. auch Bugge, Deecke und Moratti in ihren Text aufgenommen, erstere beide bestimmt ganz unabhängig von mir, wahrscheinlich unabhängig auch der letztere. Ebenso haben auch weiter die genannten Gelehrten das *hoiaivẓi* der Inschrift B. auf Grund des *holaie* der Inschrift A. in *holaiezi* gebessert. Auch sie alle sind somit unmethodisch verfahren.

Die soeben aufgeführten Besserungen sind ja freilich selbstverständlich, nicht anders aber liegt der Fall bei dem *μαραζ* : μαϜ, welches Meister mir zum Vorwurf macht. Man braucht die überlieferte Form der beiden Textesstellen nur unter einander zu setzen, um sofort das Richtige zu sehen. Es heisst in:

B: 

aviz : *sialχviz* : *marazm* : *aviz* :

A: 

sialχveiz : *avi* : *z* | *maraz* ⁝ *mav*

Ich meine doch, man könnte hier an der Identität beider Stellen nicht zweifeln. Und worin besteht denn schliesslich die ganze Änderung, die ich mit dem Texte vorgenommen habe? Doch nur darin, dass ich die Interpunktion an eine andere Stelle setze. Die Interpunktion ist aber in A. überhaupt liederlich oder undeutlich, wie das auch die französischen Gelehrten ganz ausdrücklich selbst bemerken. Das ist in der That das Ganze. Denn dass ich das nun am Schlusse übrig bleibende *av* auf dem Steine selbst in *aviz* herstellen wolle, das habe ich nirgend gesagt, und das ist selbstverständlich auch nicht meine Meinung. Dass bloss *av* dastehe, ist ja immerhin möglich, und man mag es annehmen, bis ein Papierabklatsch etwa ein anderes lehren wird, aber dass dies *av* = *aviz* sei, entweder als Abkürzung desselben (cf. das in den den lateinischen Grabschriften so häufige *ann* oder *an* = *annorum*, *annos* oder *annis*) oder durch Nachlässigkeit des Stein-

metzen, das halte ich, eben wegen des Paralleltextes in B., für völlig sicher.

Ich muss somit meine Textesherstellung durchaus aufrecht erhalten und lehne den Vorwurf unmethodischen Verfahrens ab.

Was nun weiter das Alphabet unserer Inschrift betrifft, so ist seit dem Erscheinen meines ersten Heftes über zwei Punkte Klarheit entstanden.

Der erste derselben betrifft die Geltung des Zeichens Y. Dasselbe war von Bréal, Deecke, Bugge und Moratti als χ gefasst worden (Apostolides fasst es als *υ*!), während ich selbst (II, 1. pag. 14 sqq.) zwar die Möglichkeit dieser Erklärung nicht völlig abgewiesen, aber aus Gründen, die in der Geschichte des griechischen Alphabets lagen, mich schliesslich doch für die Geltung als ψ entschieden hatte.

Diese Entscheidung ist zunächst von Kirchhoff (Studien 457) beanstandet worden mit den Worten: „Man [man wird doch nicht fehlgehen, wenn man vermutet, dass man mit diesem „man“ mich gemeint hat] hat die Lesung des lemnischen Wortes als *sialψwiz* nicht für ausgeschlossen erachtet; ich für meine Person muss bekennen, dass mir *sialχwiz* wahrscheinlicher bedünken will.“

Damals stand nur Vermutung gegen Vermutung, heute indessen lässt sich die Sache mit völliger Sicherheit entscheiden, und zwar zu Gunsten des χ. Den ausführlichen Beweis dafür erbringe ich weiter unten bei dem Nachweise, dass die Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen eng verwandt ist. Dort fügt er sich besser ein, und man vermeidet so auch ein zweimaliges Eingehen auf dieselbe Sache. Damit aber scheidet denn unser Alphabet aus der Reihe der Alphabete der ersten (ionischen) Gruppe, denen ich es (II, 1. pag. 16), eben unter der Annahme, Y sei = ψ, zugewiesen hatte, endgültig aus und tritt in die zweite Gruppe Kirchhoffs ein

Und hier setzt nun die zweite bezüglich unseres Lemnosalphabetes gemachte Entdeckung ein, die Kirchhoffs (Studien[4] 54), dass das lemnische Alphabet zunächst mit dem altphrygischen identisch sei, eine Thatsache, die aus der tabellarischen

Zusammenstellung beider bei Kirchhoff sich mit vollster Sicherheit ergiebt, und aus der dann, nebenbei bemerkt, folgt, dass auch das phrygische ΛΑΥΙΤ als *laχit*, nicht *laψit*, zu lesen sei.

Ich hatte (II, 1. pag. 15), für den Fall, dass das lemnische Alphabet etwa der zweiten Gruppe der griechischen Alphabete angehören sollte, auf die Ähnlichkeit desselben mit denen von Phokis und Elis hingewiesen, aber einen Zusammenhang mit diesen nicht gerade für wahrscheinlich erklärt. Deecke seinerseits (Rhein. Mus. 1886, 480) hält das lemnische Alphabet mit dem alteuböischen zunächst verwandt. Das kommt, wie sich sogleich ergeben wird, der Wahrheit in der That ziemlich nahe. Kirchhoff endlich (Studien[4] 57) meint, es bleibe nach Lage der Umstände nur übrig, die äolischen Ansiedler auf Lesbos, Tenedos und der gegenüberliegenden Küste des kleinasiatischen Festlandes als diejenigen Hellenen zu vermuten, von denen jene nichthellenische Bevölkerung in sehr frühen Zeiten die Schrift überkommen habe.

Das ist gewiss richtig und scheint auch mir vor meiner eigenen Ansicht den Vorzug zu verdienen. Denn wenn wir auch, wie Kirchhoff selbst hervorhebt, über das Alphabet der Äoler in Kleinasien nicht genügend unterrichtet sind, so lässt sich doch auf einem Umwege die Annahme Kirchhoffs erweisen. Unter den Gründern der oben genannten äolischen Kolonieen sollen nach Strabos Angabe sehr viele Böoter gewesen sein. Wenn dies richtig wäre, so müssten sich wahrscheinlich Besonderheiten des böotischen Alphabets in dem der äolischen Kolonieen und von da aus dann weiter in dem phrygisch-lemnischen wiederfinden. Das ist nun aber in der That der Fall. Das böotische Alphabet, und nur dieses allein unter allen griechischen Alphabeten beider Gruppen (cf. die Tafeln bei Kirchhoff), hat für das ε eine Form E mit vier Strichen, die auch sonst nirgendwo in Tochteralphabeten des griechischen sich findet.

Zwar giebt Conestabile in der perusinischen Inschrift Fa. no. 1996 auf tab. III = XXVIII, no. 8 in dem Worte *χestn* das *e* von der Form ꟻ, aber das ist irrtümlich. Mein Papier-

abklatsch zeigt vollkommen deutlich, dass der oberste der vier Striche — denn thatsächlich sind vier Striche da — ein rein zufälliger Riss ist, der nicht einmal, wie Fabretti (suppl. I, 182) will, der incuria del lapicida zur Last fällt, sondern lediglich einer Beschädigung des nicht gut gehaltenen Steines.

Auch in der Inschrift CIG. no. 7724 auf einer Kylix aus Nola wird ein E überliefert, allein auch hier liegt ganz ohne jeden Zweifel nur ein zufälliger Riss vor. Die Inschrift sieht so aus: ΘΕΣΕVΣ ΣΙΝΙΣ. Schon das erste dreistrichige E zeigt, dass von einem wirklich vierstrichigen keine Rede sein kann. Noch klarer aber wird der wirkliche Sachverhalt durch Vergleichung mit der Inschrift einer anderen Kylix (CIG. no. 7718b), deren zweite Zeile so überliefert wird: ΓΕΓΕV ΜΕΓΕΑΓΡΟΣ. Hier hat nicht bloss das erste ε neben den drei anderen, sondern auch das erste λ neben dem zweiten einen zufälligen Beistrich, und ein ebensolcher Beistrich ist auch in dem ΘΕΣΕVΣ oben anzunehmen. Wer viele derartige graffierte Gefässinschriften in den Museeen unter Händen gehabt hat, wird es mir bestätigen, wie unendlich oft solche, sei es durch Abgleiten des Stilus, sei es erst später durch Beschädigung entstandene Beistriche sich finden, die bisweilen in der That die Lesung irreleiten können, im allgemeinen aber bei einiger Übung und Aufmerksamkeit doch leicht als zufällig zu erkennen sind.

Es findet sich somit das vierstrichige E in Wirklichkeit nur im böotischen Alphabet. Und diese ganz singuläre Form nun findet sich im phrygischen Alphabet wieder! Das genügt meines Erachtens zu dem Beweise, dass 1. wirklich Böoter bei der Gründung der äolischen Kolonieen beteiligt gewesen sind, und dass 2. das Alphabet der letzteren das Mutteralphabet des phrygisch-lemnischen ist. Diese, wie mir scheint, notwendigen Schlüsse zieht Kirchhoff nicht, obwohl er die Thatsache des E bei Phrygern und Böotern anführt.

Was nun weiter das Alter unserer Inschrift betrifft, so ist dasselbe von mir früher (II, 1. pag. 15) als etwa zwischen 650 und

620 v. Chr. liegend bestimmt worden, und zwar auf Grund der Annahme, dass ein Alphabet der ionischen Gruppe vorliege. Da aber nunmehr diese Grundlage hinfällig geworden ist, so ist eine Neuuntersuchung bezüglich des Alters geboten, umsomehr als Bugge (l. c. 39) und Deecke (l. c. 460) zu abweichenden Altersbestimmungen gelangt sind. Bugge setzt die Inschrift zwischen 560 und 500 v. Chr., Deecke in das 5. Jahrhundert. Nur Apostolides (l. c. 7) setzt sie, gleich mir, in das 7. Jahrhundert v. Chr. Geb.

Auch bei dieser veränderten Lage sind wir keineswegs ohne Anhalt für die Bestimmung des Alters.

Zunächst giebt uns einen solchen die auf dem Steine abgebildete Figur. Kriegergestalten in Paradestellung, wie die auf unserem Steine befindliche, erscheinen auf Grabsteinen nicht selten. Sehen wir hier ab von den ihren Darstellungen nach nur entfernter verwandten Steinen, wie dem Grabstein aus Mycenä, den Stelen von Bologna, den venetischen Cippen (cf. Pauli, Altit. Fo. III, 53. no. 259 und 54. no. 261), so bleiben als unmittelbar entsprechend mehrere etruskische Grabsteine übrig. Es sind folgende:

1. Stele aus Faesulae (abgebildet bei Gori Mus. etr. III, cl. IV, tab. XVII, no. 1), nach links blickende Kriegergestalt mit Lanze in der Rechten und Paalstab (nicht Blume, wie gewöhnlich angegeben wird) in der Linken; Inschrift (Fa. no. 104):

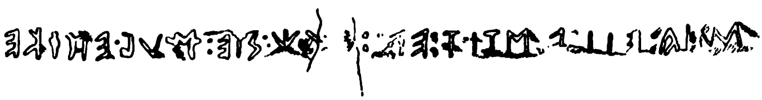


larϑi aninieś.

2. Stele aus Faesulae (abgebildet bei Gori l. c. no. 3), nach rechts blickender Krieger mit Lanze in der Linken und Schwert in der Rechten; ohne Inschrift;

3. Stele aus Volaterrae (abgebildet bei Gori l. c. no. 2),

nach links blickender Krieger mit Lanze in der Rechten und Schwert an der linken Seite; Inschrift (Fa. no. 355):



mi avileś titeś: · · · uχsie: mulenike;

4. unten abgebrochene Stele aus der Nekropole Cannicella bei Orvieto (abgebildet in den Not. d. Scavi 1887, 349, tab. VIII, Fig. 3), nach rechts blickender Krieger mit der Lanze in der Rechten; ohne Inschrift.

Diese etruskischen Stelen gehören zu den ältesten etruskischen Denkmälern überhaupt. Das ergiebt sich teils aus den Skulpturen, teils aus dem Alphabet und den Sprachformen ihrer Inschriften.

Was die Skulpturen anlangt, so sind dieselben sehr flach eingehauen, schon das ein Zeichen des hohen Alters. Aber auch Stil und Darstellung der Figuren ist noch sehr steif, so dass von der ersten Fäsulanischen Stele Martha (L'art étrusque 367) mit Recht sagt: „La raideur pesante de cette figure, qui rappelle certains bas-reliefs de l'art péloponnésien archaïque, trahit une haute antiquité. C'est peut-être un des monuments les plus anciens de la sculpture étrusque sur pierre.“ Die Stele von Volterra scheint wohl etwas weniger steif, aber ist in ihrer Art der ersteren doch so ähnlich, dass der Altersunterschied jedenfalls nicht erheblich ist. Ein weiteres Beweisstück für das hohe Alter dieser Stelen bietet uns die zweite der Fäsulanischen in der Palmetta, mit der sie oben gekrönt ist. Die gleiche Palmetta begegnet uns, obwohl die plastischen Darstellungen der Steine sonst andere sind, auf der Stele von Antella (abgebildet u. a. bei Inghirami, Mon. etr. tom. VI = vol. IX, tab. C, D, E und bei Martha, L'art étrusque 214) und einer anderen des Florentiner Museums von unbekannter Herkunft, aber auch aus der Umgegend von Florenz stammend (abgebildet auch bei Martha l. c. 369). Gerade diese beiden Stelen aber

sind in ihren Darstellungen überaus steif und altertümlich, so dass Dennis (Cities and Cemet. II³, 112) von der Antellanischen mit Recht bemerkt: „It is of very archaic character, and the Egyptian rigidity of the figures and cast of the countenances is very marked.“ Auch durch sie also wird das hohe Alter der obigen mit Kriegerfiguren geschmückten dargethan.

Und was die Skulpturen lehren, bestätigen die Schrift- und Sprachformen.

Das Alphabet zeigt das oben spitze 𐌀, das punktierte ⊙, die Formen 𐌌 und 𐌍 und den Gebrauch des 𐌊, lauter Eigentümlichkeiten der ältesten etruskischen Alphabete. Und ebenso liegt die Sache mit den Sprachformen. Das Pronomen *mi*, mit dem die Inschrift des Volterranischen Cippus beginnt, findet sich nur in alten etruskischen Inschriften; später wird es durch *eca* ersetzt. Und daneben stehen dann als weitere altertümliche Sprachformen das *aninieś* für späteres *anineś* oder *aniniś*, das *avileś* für späteres *avleś*, noch später *auleś*, auch sie Zeugen hohen Alters.

Kann also an dem hohen Alter unserer Stelen überhaupt nicht gezweifelt werden, so fragt es sich nun weiter, ob sich die Zeit ihrer Entstehung nicht vielleicht auch im einzelnen genauer bestimmen lasse. Und auch dafür sind wir in der That nicht ohne Anhalt. Dieser wird geboten durch die ältesten Sarkophage aus den Nekropolen von Corneto, Vulci, Toscanella, Viterbo, Norchia und Arlena. Diese sind „mit ganz einfachen architektonischen Gliederungen oder mit dem Steinbild des Verstorbenen in altem, strengem Stil oder ausser diesem auch noch mit flachen altetruskischen Reliefs verziert, die in ornamentaler processionsartiger Anordnung der handelnden Personen Scenen aus dem Leben des Verstorbenen oder seines Sterbens oder seiner Wanderung in das Jenseits darstellen“ (Corssen, Spr. d. Etr. II, 568). Diese Sargskulpturen erinnern in ihrer ganzen Art lebhaft an die Skulpturen unserer Stelen.

Jene alten Sarkophage nun setzt Corssen (Spr. d. Etr. I, 569) in das fünfte Jahrhundert vor Christo, eine Zeitbestimmung, der ich durchaus zustimme, jedoch mit dem ausdrücklichen

Vermerk, dass dieselben nicht jünger, immerhin aber noch etwas älter sein können.

Weiter nun aber ergiebt sich, dass die Stelen in noch höheres Altertum hinaufgehen, als die Sarkophage. Dies folgt aus den Buchstabenformen der Sarkophaginschriften. Hier findet sich nicht mehr das punktierte ⊙, statt 𐌌 und 𐌍 wird Ⱶ und Ƕ, Ѡ und И, ja sogar schon ᛖ und И geschrieben, und das ⋊ endlich ist durch 〉 ersetzt. Die Sarkophage haben also ein erheblich jüngeres Alphabet, als unsere Stelen. Auf Grund dieser Thatsache wird man letztere, da die Sarkophage dem 5. Jahrhundert angehörten, getrost in das sechste Jahrhundert, spätestens an den Schluss desselben, verlegen dürfen.

Damit haben wir denn nun aber weiter auch einen ersten Anhalt gewonnen für die Altersbestimmung unseres lemnischen Steines, der ja mit unseren etruskischen Stelen die gleiche bildliche Darstellung zeigte. Diese Darstellungen selbst aber haben, wie die Schreibkunst, den Weg von Osten nach Westen genommen, und wenn unsere etruskischen Stelen spätestens dem Schluss des sechsten Jahrhunderts angehören, so ist die entsprechende Darstellung des lemnischen Steines, weil weiter östlich gefunden, noch älter, und man wird sie daher spätestens um die Mitte, vielleicht schon in den Anfang des sechsten Jahrhunderts verlegen dürfen. Das gäbe also spätestens etwa das Jahr 550 v. Chr.

Den zweiten Anhalt für das Alter geben uns die phrygischen Inschriften. Hier bietet uns die Inschrift des Grabmales des Midas (Mordtmann no. 5) eine sichere Handhabe. In ihr werden die Worte *midai*⁝*gavartaei*⁝*vanaktei*⁝ als „Midae Gordii (filio) regi" übersetzt. Das halte ich für richtig. Nun aber wurde Phrygien bereits 620 v. Chr. lydische Provinz, so dass von da ab von Königen nicht wohl mehr die Rede sein kann. Es muss also diese Grabschrift älter, als 620 v. Chr. sein. Gerade sie aber zeigt in ihren Schriftbesonderheiten (z. B. ⊙ und O, ʃ und ≤ neben einander) so grosse Ähnlichkeit mit der lemnischen, dass beide etwa gleichalterig sein müssen. Wir kommen also auf diesem Wege ganz genau zu

demselben Jahre, wie früher (II, 1. pag. 17) aus den Inschriften von Abu Simbel, unter welches unsere lemnische Inschrift nicht gerückt werden kann.

Und wenn sich uns nun oben (pag. 22) als das Mutteralphabet der phrygisch-lemnischen das der äolischen Kolonieen ergeben hat, so stimmt mit dem soeben gefundenen Alter unserer Inschrift aufs beste die Gründungszeit der äolischen Kolonieen. Diese sollen nach Angabe der griechischen Geschichtsschreiber 130 (Lesbos), resp. 150 Jahre (Kyme) nach der Zerstörung Trojas gegründet sein, also im elften Jahrhundert vor Christi Geburt. Legen wir auf die besonderen Zahlen hierbei auch kein Gewicht, so ergiebt sich doch das mit Sicherheit, dass die Kolonieen alt genug sind, um durch Verbreitung der Schreibkunst u. dgl. erheblichen Einfluss auf die Kultur Vorderasiens ausgeübt haben zu können.

Damit dürfte also die Zeitbestimmung, wie ich sie in der ersten Abhandlung gewonnen hatte, auch jetzt noch aufrecht zu erhalten sein.

In der ersten Abhandlung ist von der Erörterung der phrygischen Inschriften Abstand genommen. Da inzwischen aber von Apostolides die erste unserer Inschriften, die auf der Vorderseite, für phrygisch erklärt ist, während er die zweite, die auf der Seitenfläche, für karisch hält, so wird auf die Sache doch einzugehen sein.

Ich führe zunächst die betreffende Stelle von Apostolides (l. c. 10 sqq.) wörtlich auf: „Et si les faits que nous allons exposer ont la valeur que nous leur attribuons, personne, croyons-nous, n'hésitera à reconnaître que la langue de la première de nos inscriptions est le Phrygien, et celle de la seconde le Carien, tels qu'ils étaient parlés au VII[me] siècle.

Les raisons qui nous ont suggéré cette idée sont aussi nombreuses que variées. Ce sont:

1. La conformation de la tête et les traits du visage de notre guerrier, qui sont ceux d'un Sémite montagnard des environs de la Palestine;

2. Le fait recueilli par Cornélius Nepos, que, lorsque les

Athéniens prirent possession de Lemnos en 510, cette île était encore habitée par les Cariens;

3. La grande ressemblance des lettres et des autres signes de l'écriture de nos inscriptions (ponctuation entre les mots, forme réduite des lettres O ⊙ ⊕ Φ, lignes boustrophidées) avec ceux des inscriptions phrygiennes;

4. La forme carrée des lettres O Θ Φ et l'absence du double O observées dans notre seconde inscription; particularités qui, au dire des assyriologues, constituent un des caractères distinctifs de l'Araméen;

5. L'origine, en partie phrygienne, en partie carienne des noms propres contenus dans nos inscriptions;

6. Les terminaisons en *al*, *ial*, *oϑ* et *ei* que nos inscriptions ont de commun avec les textes Sémites;

7. La syntaxe tout-à-fait arabe, qui, comme nous allons voir, domine dans ces inscriptions;

8. La possibilité, d'arriver, par l'intermédiaire de l'arabe uni au grec, à une interprétation aussi satisfaisante que légitime des textes qui nous sont fournis par le monument de Lemnos."

Der Nachweis von der Unrichtigkeit dieser raisons aussi nombreuses que variées lässt sich auf doppelte Weise erbringen, entweder, indem man die Unstichhaltigkeit jedes einzelnen der soeben angeführten Gründe darthut, oder, indem man den direkten Nachweis führt, dass die Sprache der phrygischen Inschriften von der Sprache unserer lemnischen Inschrift völlig verschieden ist. Ich darf wohl hoffen, dass die Mitforscher mit mir einverstanden sind, wenn ich, nach Lessings Worten, dass man das, was sich auf einmal umreissen lässt, nicht erst zu erschüttern brauche, auf den ersteren Weg verzichte und lediglich den Nachweis erbringe, dass die phrygische Sprache von der unsrigen völlig verschieden ist.

Ich führe hierbei die phrygischen Formen nach der Ausgabe der phrygischen Inschriften von Mordtmann (Sitzungsberichte der bayer. Akademie zu München 1862, Bd. I, 12 sqq. mit 2 Tafeln) an unter Berücksichtigung der abweichenden Lesungen von Gosche (Verhandlungen der Meissner Philologen-

versammlung 1864, 82 sqq.), Mor. Schmidt (Neue lykische Studien 1869, 132 sqq.) und Ramsay (Journal of the Royal Asiatic Society 1883, 120 sqq.).

Ich beginne meinen Nachweis mit der Lautlehre. Die lemnische Inschrift hat, wie weiter unten dem Etruskischen gegenüber besprochen werden wird, keine Medien und kein *u*, das Phrygische hat Tenues und Medien, *o* und *u* neben einander. Medien finden sich z. B. in *akenanogavos*, *akaragazun*, *tanegertoz; midai; baba;* das *u* (oder *y*, was hier einerlei ist) liegt vor z. B. in *akaragazun*, *vrekun*, *venavtun*, *zostutut*··, *kurzanezon*. Unten wird dem Etruskischen gegenüber den entsprechenden Erscheinungen jede Beweiskraft abgesprochen werden, weil dieselben auf Rechnung des Alphabetes kommen können. Hier liegt der Fall anders. Das phrygische und das lemnische Alphabet sind im wesentlichen das gleiche. Wenn hier also das eine derselben die Medien und das *u* verwendet, das andere nicht, so muss ein lautlicher Unterschied beider Sprachen vorliegen. Nun könnte freilich eingewandt werden, dass im Lemnischen Tenues und Medien, *o* und *u* ursprünglich auch geschieden gewesen und erst später zusammengefallen seien. Die Richtigkeit dieses Einwandes ist zuzugeben, und auf den Unterschied beider Sprachen in Verwendung der Medien und des *u* allein wäre die Behauptung ihrer Unverwandtschaft nicht zu gründen. Aber diese Erscheinung steht eben nicht allein.

Auf lautlichem Gebiete ist zunächst noch ein grosser Unterschied beider Sprachen inbezug auf Konsonantengruppen zu beobachten. Das Lemnische kennt anlautend nicht eine einzige Konsonantenverbindung, das Phrygische eine ganze Anzahl, wie z. B. *proitavos*, *vrekun*, *ks(?)izanavezos*, *knouman*. Auch im Inlaut ist das Lemnische in Konsonantenverbindungen sehr enthaltsam, es hat nur *evisϑo*, *sialχv(e)iz*, *tavarzio* und das unsichere *eptezio*, während das Phrygische eine reiche Fülle von Doppelkonsonanten bietet in den Formen *arkiaeveis*, *gavartaei*, *vanaktei*, *zostutut*··, *aemnoz*, *arezastin*, *eveteksetiz*, *venavtun*, *avtaz*, *kurzanezon*, *tanegertoz*, also alle möglichen

Kombinationen. Im Auslaut kennen anscheinend beide Sprachen keine Konsonantengruppen, denn statt phryg. *zosest* liest Ramsay *zosesait*, das lemnische *φokels* (oder *φokens*) ist zweifellos falsch gelesen und *marazm* sind zwei aneinander gehängte Wörter. Dieser Unterschied beider Sprachen deutet auf eine Verschiedenheit ihres Baues und ihre Unverwandtschaft hin.

Man könnte eben diesen selben Unterschied auch gegen eine Verwandtschaft des Etruskischen mit dem Lemnischen geltend machen wollen, denn das Etruskische kennt zahlreiche Konsonantengruppen nicht bloss im Inlaut, sondern auch im Anlaut und Auslaut, allein es lässt sich, worauf ich freilich an dieser Stelle nicht näher eingehen kann, sicher nachweisen, dass die etruskischen Konsonantengruppen des An- und Auslautes, sofern es sich nicht um Fremdwörter handelt, alle ohne Ausnahme erst innerhalb des Etruskischen selbst entstanden sind und dass dieses von Hause aus auf dem Standpunkte des Lemnischen stand. Ein entsprechender Beweis für das Phrygische aber lässt sich nicht erbringen.

Noch schärfer aber, als die Lautlehre, scheidet die Formenlehre das Lemnische und das Phrygische von einander. Die konsonantisch auslautenden Suffixe beider Sprachen zeigen eine so grosse Verschiedenheit, dass eine Ableitung derselben von einer gemeinsamen Grundform vollkommen unmöglich wird. Das Lemnische zeigt die Suffixe -ϑ *(zeronaiϑ, naφoϑ); -z (sialχv(e)iz, aviz, maraz-, holaiez); -l (vamalasiul, morinail);* das Phrygische hingegen hat *-s (edaes, elaes, ates; akenanoγavos, proitavos, ks(?)izanavezos, arkiaevais, memevais); -z (avtaz; materez, gakelokez; eveteksetiz; telatoz, aemnoz, tanegertoz); -n (sikeneman, materan, onoman; atanizen; totin, arezastin; kurzanezon; akaragazun, vrekun, venavtun); -t (zosesait, laχit).*

Hier hat also das Phrygische kein -ϑ und kein *-l*, das Lemnische kein *-s* und kein *-n*. Zwar scheint dem -ϑ des Lemnischen das phrygische *-t* entsprechen zu können, allein das ist nur Schein, denn das lemnische -ϑ ist eine Nominal-, das phrygische *-t* wahrscheinlich eine Verbalendung. Eine Endung *-z* zeigen zwar beide Sprachen, aber auch hier ent-

sprechen sich beide Formen nicht, denn lemnisches *-z* ist, wie ich schon in der ersten Abhandlung (II, 1. pag. 32) gezeigt habe, aller Wahrscheinlichkeit nach aus *-zi* abgestumpft, während phrygisches *-z* nur eine orthographische Variante von *-s* ist. Das ergiebt sich ganz besonders deutlich aus der Form *materez* neben *materan*, ganz ohne Zweifel Kasusformen des Stammes *mater-* „Mutter", so dass man schon aus ihnen allein fast den indogermanischen Charakter des Phrygischen nach Stamm und Endung nachweisen kann, sofern *-s* (*-z*) Nominativ- und Genetiv-, *-n* Akkusativendung ist. Das bestätigen auch die phrygischen Glossen, sofern sie bald auf -ς, bald auf -ν enden, wie einerseits Ἄγδος, ἄττηγος, βαγαῖος, βέκος, γάλλαρος, γλουρός, δάος, ἔλυμος, ἔξις, κίμερος, Μαζεύς, Μάνης, νηνίατος, Πάπας, ἄδαμνος, andrerseits ἀζήν, ἄκριστιν, ἀρμάν, βαλήν, βάμβαλον, ζέμελεν, κίκλην, πικέριον. Ersteres sind Nominative, letzteres Akkusative (oder Neutra), wie ja denn Glossen gerade sehr oft im Akkusativ stehen (Hesychius z. B. und das altpreussische Elbinger Vokabular zeigen das zur Genüge). Von allen diesen klärlich indogermanischen Verhältnissen, wobei es hier dahingestellt bleiben kann, welcher besonderen Abteilung des Indogermanischen das Phrygische angehöre (ich selbst halte sie für Eranier, cf. II, 1. pag. 29), zeigt die Sprache der lemnischen Inschrift auch nicht die leiseste Spur: nicht ein einziger Nominativ auf *-s*, nicht ein einziger Akkusativ auf *-n* ist dort vorhanden. Und genau ebenso, wie mit den Suffixen, sieht es mit den Stämmen der Wörter in beiden Sprachen aus. Die lemnische Inschrift, wie unten dargethan werden wird, so wie die Mehrzahl der phrygischen sind Grabschriften. Man sollte doch, wenn auch jene in phrygischer Sprache abgefasst wäre, billig erwarten, dass ihnen gewisse formelhafte Wendungen mit einander gemein wären; aber auch davon keine Spur: der Wortschatz der lemnischen Inschrift ist ein vollständig anderer, als der der phrygischen, ja, sogar, wenn man die phrygischen Glossen zu Hülfe nimmt, findet sich auch nicht ein einziges Wort, welches beiden Sprachen gemeinsam wäre oder auch nur lautlich an einander anklänge.

Wie sehr davon das Verhältnis der lemnischen Inschrift zu den etruskischen abweicht, und wie zahlreich die Anklänge zwischen diesen beiden Sprachen sind, das habe ich schon früher (II, 1. pag. 30 sq.) gezeigt.

Damit dürfte denn doch wohl zur Genüge dargethan sein, dass die Sprache der lemnischen Inschrift nicht phrygisch ist, und die Wissenschaft wird ruhigen Gewissens über diese Behauptung von Apostolides zur Tagesordnung übergehen können.

Gegen meine Bestimmung (II, 1. pag. 20 sqq.) des Thrakischen als zu den eranischen Dialekten gehörig und die Abweisung (II, 1. pag. 29) der Möglichkeit, dass unsere Inschrift eranisch sei, ist, soweit mir bekannt geworden, von keiner Seite her Widerspruch erhoben worden. Bréal hatte zwar anfangs daran gedacht, dass die lemnische Inschrift einen thrakischen Dialekt enthalten könne, allein das war vor meiner Untersuchung und nur als entfernte Möglichkeit hingestellt, und wenn Apostolides (9) auch später noch diese Möglichkeit erwähnt, so weist er sie doch selbst ab. Einen Widerspruch gegen meine obigen Bestimmungen hat auch er nicht erhoben.

Desto mehr Widerspruch ist gegen meine Aufstellung (II, 1. pag. 30 sqq.), dass die Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen verwandt sei, eingelegt worden. Das ist geschehen von Meister und Gruppe.

Jener sagt (l. c. 1349): Trotzdem „wir durch die Griechen selbst wissen, dass bis zur athenischen Eroberung von Lemnos und Imbros diese Inseln von Tyrrhenern (oder Pelasgern) bewohnt waren, ... kommen wir, so lange die lemnischen Inschriften nicht gedeutet sind, über die Vermutung [bezüglich einer nahen Verwandtschaft des Volkes auf Lemnos .... mit den Etruskern] nicht viel hinaus.“

Noch bestimmter und abweisender lautet der Widerspruch von Gruppe, wenn er sagt: „Die Verwandtschaft zwischen der Sprache unserer Inschriften und dem Etruskischen ist nicht erwiesen“; und „eben jene Annahme einer sprachlichen Beziehung zwischen den lemnischen und etruskischen

und etruskischen Inschriften scheint mir nicht begründet" (Kulte und Mythen I, 145).

Die Gründe freilich, die für jenen Widerspruch geltend gemacht sind, sind sehr hinfällig und leicht zu widerlegen.

Es muss durchaus bestritten werden, dass sich die Verwandtschaft von Sprachen nicht feststellen liesse, wenn man nicht den Sinn der betreffenden verglichenen Stellen kennte. Setzen wir einmal den Fall, wir legten einem im übrigen gebildeten und urteilsfähigen Laien, der aber fremde Sprachen nicht verstände, folgende aus den Preces Sancti Nersetis Clajensis entnommene Sätze vor:

1. Yo os confieso, y adoro con viva fee, Padre, Hijo, y Espiritu Santo;

2. Confesso, ed adoro con viva fede Voi Padre, Figliuolo e Spirito Santo;

3. Je crois en vous avec une foi vive, et je vous adore, Père, Fils, et Saint-Esprit,

4. Ik belyde met geloof, en aanbidde U, Vader, Zoon, en heiligen Geest;

5. Jag bekänner och tillbeder med lefvande tro Dig, Fader, Son och helige Ande;

6. Jeg bekjender og tillbeder med levende Tro Dig, Fader, Sön og Helligaand;

7. Admhuighimle le creidiomh, agus adhraim thu Athar, a Mhic, agus a Spiorad naomhtha;

8. Z wiarą wyznavam i czczę Ciebie Oycze, Synu i Duchu Swięty;

9. Élő hittel hiszlek, és imádlak téged Atya, Fiú, és Szent Lélek;

10. Operdlunga nœllunœrfigagit tuksiarfigallutidlo, Atatang-a Ernerlo Annersarlo'illuartok.

Glaubt Meister wirklich, dass hier nicht der betreffende Laie mit den genannten Eigenschaften sofort diese Proben nach ihrer Verwandtschaft richtig klassifizieren und 1—3 als unter sich verwandt, 4—6 als unter sich und zugleich mit dem

Deutschen, 7—10 dagegen als weder unter einander noch mit den Gruppen 1—3 und 4—6 verwandt erkennen werde.

Nun könnte man freilich einweden, die obigen Proben enthielten alle denselben Satz, und das erleichtere das Urteil. Ganz gewiss, aber dafür sind andererseits Bréal, Bugge, Deecke und ich auch keine Laien, sondern wissenschaftlich und insbesondere sprachlich geschulte Männer, und man darf's uns schon glauben, dass wir die Verwandtschaft zweier Sprachen, auch wenn wir sie in ihren Einzelheiten nicht deuten können, doch sicher zu erkennen vermögen. Wenn vier Männer von so verschiedenen wissenschaftlichen Standpunkten, wie Bréal und ich einer-, Bugge und Deecke andrerseits, und zwar zum Teil unabhängig von einander, diese Verwandtschaft sofort erkennen, und kein Bedenken tragen, sie öffentlich auszusprechen, dann ist dieselbe doch gewiss bereits über die blosse Vermutung hinausgekommen und man darf getrost daran glauben.

Und welches sind denn nun die Gründe, die man gegen unsere Annahme vorgebracht hat? Abgesehen von dem soeben besprochenen Punkte, finden sich bei Meister keine weiteren, Gruppe hingegen sucht seinen Widerspruch eingehender zu begründen. Aber es ist unrichtig, weil übertrieben und tendenziös gefärbt, wenn er sagt (l. c. 1539): „Die scheinbar so bestechende Übereinstimmung der vier bekanntesten Etruskologen verschwindet, sobald man sieht, dass die Lesungs- und Erklärungsversuche jedes einzelnen Forschers denen der übrigen geradezu widersprechen, und jeder von ihnen fast alle Gründe des andern widerlegt.“ Diese Widersprüche findet er in folgenden Punkten: 1. in der verschiedenen Datierung der Inschriften; 2. in der verschiedenen Beurteilung des Alphabets, ob westgriechisch oder ionisch; 3. die daraus hervorgehende Verschiedenheit der Lesung *(sialχveiz* oder *sialψveiz)*; 4. die Verschiedenheit in der Anordnung der Zeilen; 5. die Verschiedenheit in der Auffassung des Inhaltes der Inschrift, ob Grab- oder Widmungsinschrift.

Alle diese Punkte sind für die Frage, ob die Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen verwandt sei, voll-

[illegible] gefordert, ob die Inschrift hundert Jahre jünger oder älter sei, darauf kommt nichts an; der springende Punkt ist allein der, ob sie alt genug sei, um den Etruskern zugeschrieben werden zu können, und um sie bei allen unseren verschiedenen Altersbestimmungen zu [illegible]. Noch gleichgültiger aber sind die Punkte 3—4. Aus ihnen allein [illegible] für den Charakter und die Verwandtschaftsverhältnisse der Sprache [illegible] nichts. Ob die Sprache, um die es sich handelt, in westgriechischem oder ionischem Alphabet geschrieben und [illegible] *[illegible]* oder *[illegible]* zu lesen sei, darauf kommt — [illegible] [illegible], dass jemand an das Alphabet für westgriechisch halte und *[illegible]* lese — für die Sprache selbst nicht die allergeringste an. Ihr Charakter bleibt in beiden Fällen genau derselbe. Und ebenso wenig wird an demselben etwas geändert, ob man die Inschrift mit *[illegible]* oder *[illegible]* beginne, ob man sie für eine Grabschrift oder für eine Weihinschrift halte. Das sind Fragen der Einzeldeutung, welche an dem [illegible] und morphologischen Bau der vorliegenden Formen selbst nicht das geringste ändern. Es kann somit aus allen diesen [illegible] vorhandenen Meinungsverschiedenheiten über die obigen Punkte über die Sprache unserer Inschrift überhaupt nichts gefolgert werden.

Andrerseits hat das Pauli'sche [illegible] [illegible] immer recht, als er [illegible] der für die Verwandtschaft beider Sprachen vorgebrachten Einzelgründe nicht [illegible] will. Aber es ist [illegible] [illegible] von ihm selber [illegible] der [illegible] besprochenen Übereinstimmungen, wie sie sein [illegible] Standpunkt bedingt, viel zu weit gegangen.

Unter den Übereinstimmungen zwischen der Sprache der lemnischen Inschrift und dem Etruskischen wurde auch die angeführt worden, dass beide Sprachen der [illegible] entbehren (Bréal, Bugge, Deecke), und dass beide für die Bezeichnung der Laute [illegible] und [illegible] nur je einen Buchstaben gebrauchen, die Lemnier das [illegible], die Etrusker das [illegible] (Bugge, Pauli, Deecke). Diese Behauptung ist schon von Bugge mit Recht gemacht worden, und ich stehe in dieser Beziehung durchaus auf seinem Stand-

punkte. Gruppe hat eingewandt, dass diese Koinzidenzen lediglich auf Rechnung des Alphabetes kämen und aus ihnen eine Verwandtschaft der Sprache nicht abgeleitet werden könne (Wochenschr. f. klass. Philol. 1886, 1541 und Kulte und Mythen I, 145). Das ist vollkommen auch meine Meinung, und es ist ein Irrtum von Gruppe, wenn er mich mit unter denen nennt, die eins dieser Beweisstücke benutzt hätten. Das Fehlen der Medien habe ich überhaupt gar nicht erwähnt, eben aus den von Gruppe vorgebrachten Gründen, und auf das lemnische *o* neben dem etruskischen *u* bin ich ausdrücklich (cf. II, 1. pag. 36) nur deshalb eingegangen, weil Bréal darin einen Gegengrund gegen die Verwandtschaft mit dem Etruskischen hatte sehen wollen. Das allerdings musste ich zurückweisen, denn ein Gegengrund gegen die Verwandtschaft ist es so wenig, wie es ein Grund für dieselbe ist. Ohne die Bemerkung Bréals würde ich auf diesen Punkt so wenig eingegangen sein, wie auf die fehlenden Medien, und meine Untersuchung schliesst demgemäss auch mit den Worten (II, 1. pag. 40), die Thatsache, dass beide Sprachen die beiden Laute *o* und *u* nur durch je einen Buchstaben bezeichneten, spreche „eher [sic!] für, als gegen eine Verwandtschaft derselben."

Auch mit dem, was Gruppe weiter über die von Bugge und Deecke geltend gemachten Gründe für die sprachliche Verwandtschaft vorbringt (Wochenschr. 1886, 1541) bin ich vollkommen einverstanden. Er sagt: „Die Argumente Bugges und Deeckes zerfliessen dem Ref. in dem Augenblick, wo er sie wiedergeben will, unter den Händen; die Behauptungen vertragen es nicht, in die Form einer Beweisführung gekleidet zu werden. . . . Irgend ein Prinzip vermag der Ref. in diesen Zusammenstellungen nicht zu entdecken. Die Inschrift wird in der Weise, die aus den etruskologischen Arbeiten Bugges und Deeckes so bekannt ist, zu deuten versucht, und nachdem dies selbstverständlich gelungen ist — denn je unbekannter zwei Grössen sind, um so leichter lassen sie sich vergleichen — wird umgekehrt geschlossen, dass die Sprache der Inschrift mit dem Etruskischen verwandt sei!" Dass das alles mir voll-

kommen gleichgültig. Ob die Inschrift hundert Jahre jünger oder älter sei, darauf kommt nichts an, der springende Punkt ist allein der, ob sie alt genug sei, um den Pelasgern zugeschrieben werden zu können, und das ist bei allen unseren verschiedenen Altersbestimmungen zu bejahen. Noch gleichgültiger aber sind die Punkte 2—4. Aus ihnen allen folgt für den Charakter und die Verwandtschaftsverhältnisse der Sprache überhaupt nichts. Ob die Sprache, um die es sich handelt, im westgriechischen oder ionischen Alphabet geschrieben und infolgedessen *sialχviz* oder *sialψviz* zu lesen sei, darauf kommt — abgesehen davon, dass jetzt auch ich das Alphabet für westgriechisch halte und *sialχviz* lese — für die Sprache selbst nicht das allergeringste an. Ihr Charakter bleibt in beiden Fällen genau derselbe. Und ebenso wenig wird an demselben etwas geändert, ob man die Inschrift nun mit *holaie* oder *evisθo* beginne, ob man sie für eine Grabschrift oder für eine Widmung halte. Das sind Fragen der Einzeldeutung, welche an dem lautlichen und morphologischen Bau der vorliegenden Formen selbst nicht das geringste ändern. Es kann somit aus allen diesen ja thatsächlich vorhandenen Meinungsverschiedenheiten über die beregten Punkte über die Sprache unserer Inschrift überhaupt nichts gefolgert werden.

Andrerseits nun hat freilich Gruppe insofern vollkommen recht, als er manche der für die Verwandtschaft beider Sprachen vorgebrachten Einzelgründe nicht anerkennen will, aber es ist doch auch hierin von ihm, sicher infolge der oben (pag. 16 sq.) besprochenen Voreingenommenheit, wie sie sein mythologischer Standpunkt bedingt, viel zu weit gegangen.

Unter den Koinzidenzpunkten zwischen der Sprache der lemnischen Inschrift und dem Etruskischen waren auch die aufgeführt worden, dass beide Sprachen der Medien entbehrten (Bréal, Bugge, Deecke), und dass beide für die Bezeichnung der Laute *o* und *u* nur je einen Buchstaben gebrauchten, die Lemnier das *o*, die Etrusker das *u* (Bugge, Pauli, Deecke). Diese Beweisstücke sind von Gruppe mit Recht getadelt worden, und ich stehe in dieser Beziehung durchaus auf seinem Stand-

punkte. Gruppe hat eingewandt, dass diese Koinzidenzen lediglich auf Rechnung des Alphabetes kämen und aus ihnen eine Verwandtschaft der Sprache nicht abgeleitet werden könne (Wochenschr. f. klass. Philol. 1886, 1541 und Kulte und Mythen I, 145). Das ist vollkommen auch meine Meinung, und es ist ein Irrtum von Gruppe, wenn er mich mit unter denen nennt, die eins dieser Beweisstücke benutzt hätten. Das Fehlen der Medien habe ich überhaupt gar nicht erwähnt, eben aus den von Gruppe vorgebrachten Gründen, und auf das lemnische *o* neben dem etruskischen *u* bin ich ausdrücklich (cf. II, 1. pag. 36) nur deshalb eingegangen, weil Bréal darin einen Gegengrund gegen die Verwandtschaft mit dem Etruskischen hatte sehen wollen. Das allerdings musste ich zurückweisen, denn ein Gegengrund gegen die Verwandtschaft ist es so wenig, wie es ein Grund für dieselbe ist. Ohne die Bemerkung Bréals würde ich auf diesen Punkt so wenig eingegangen sein, wie auf die fehlenden Medien, und meine Untersuchung schliesst demgemäss auch mit den Worten (II, 1. pag. 40), die Thatsache, dass beide Sprachen die beiden Laute *o* und *u* nur durch je einen Buchstaben bezeichneten, spreche „eher [sic!] für, als gegen eine Verwandtschaft derselben."

Auch mit dem, was Gruppe weiter über die von Bugge und Deecke geltend gemachten Gründe für die sprachliche Verwandtschaft vorbringt (Wochenschr. 1886, 1541) bin ich vollkommen einverstanden. Er sagt: „Die Argumente Bugges und Deeckes zerfliessen dem Ref. in dem Augenblick, wo er sie wiedergeben will, unter den Händen; die Behauptungen vertragen es nicht, in die Form einer Beweisführung gekleidet zu werden.... Irgend ein Prinzip vermag der Ref. in diesen Zusammenstellungen nicht zu entdecken. Die Inschrift wird in der Weise, die aus den etruskologischen Arbeiten Bugges und Deeckes so bekannt ist, zu deuten versucht, und nachdem dies selbstverständlich gelungen ist — denn je unbekannter zwei Grössen sind, um so leichter lassen sie sich vergleichen — wird umgekehrt geschlossen, dass die Sprache der Inschrift mit dem Etruskischen verwandt sei!" Dass das alles mir voll-

kommen aus der Seele geschrieben ist, das wird wohl so bekannt sein, dass es einer besonderen Versicherung oder auch nur des Hinweises auf die pag. 8 sqq. gegebenen Darlegungen nicht bedarf.

Aber von diesem Bugge-Deeckeschen Verfahren ist mein eigenes doch himmelweit verschieden. Gruppe erkennt das auch selbst an (l. c. 1542). Nichtsdestoweniger aber „scheinen ihm meine Bemerkungen ebenfalls nicht beweisend und er meint: „Stände der Zusammenhang unserer Inschrift mit dem Etruskischen fest, so liesse sich die Berechtigung derartiger Deutungen [wie *morinail* und *zivai*:*aviz*:*sialψviz*:*marazm*:*aviz*:*aomai*] vielleicht diskutieren, aber jenen Zusammenhang erst daraus zu folgern, scheint mir nicht an der Zeit.“ Die prinzipielle Richtigkeit dieses Satzes muss ich bestreiten.

Irgend einen Ausgangspunkt, ein δός μοι ποῦ στῶ muss es doch geben für den Nachweis der Verwandtschaft zweier Sprachen, und seit Bopp sein vergleichendes Konjugationssystem schrieb, kennen wir diesen Punkt auch: es ist die Gleichheit des grammatischen Baues. Diesen Ausgangspunkt aber habe ich meinerseits nicht verlassen. Denn diejenigen Punkte, die ich für die Verwandtschaft beider Sprachen angeführt habe, waren die folgenden: *holaiezi φokiasiale*, verglichen mit etr. *larθiale hulχniesi* und darnach als Genetive vermutet; *holaiez* = *holaiezi*, wie etr. *-ś* neben *-śi* und somit auch Genetiv; *aviz* gebildet wie *holaiez* und somit auch Genetiv, vermutlich, mit Ausfall des *l*, = etr. *avilś*, *avils* „annorum“; darnach vermutlich *sialχviz* (so jetzt!) auch Genetiv, und zwar eines Zahlwortes; dann in dem Satze *zivai*:*aviz*:*sialχviz*:*marazm*:*aviz*:*aomai* deutliche chiastische Wortstellung, woraus folgt, dass auch *maraz* wahrscheinlich Genetiv eines Zahlworts sei, und weiter dann geschlossen wird, dass *-m* „und“ bedeute; -θ = etr. -θ, also Lokativsuffix; *morinail* verglichen mit etr. *truial* „Troianus“ und daher wohl Ethnikon von *morina* „Μυρίνα“.

Das sind thatsächlich keine anderen Vergleichungspunkte, als die, aus denen Bopp seine Schlüsse über die Zusammengehörigkeit des Sanskrit mit Griechisch, Lateinisch u. s. w. zog,

und so wenig man bei Bopp verlangt hat, es solle erst diese Zusammengehörigkeit bewiesen werden, bevor er solche Vergleichungen anstelle, so wenig darf man das in dem vorliegenden Falle verlangen. Dergleichen grammatische Koinzidenzen sind das allseitig anerkannte Fundament für den Nachweis der Verwandtschaft zwischen zwei Sprachen, und es muss somit das Verlangen Gruppes, diese Verwandtschaft solle erst anderweit erwiesen werden, als prinzipiell vollkommen unberechtigt abgewiesen werden, und Hesselmeyer (Pelasgerfr. 32) hat durchaus recht, wenn er den Standpunkt Gruppes als „hyperkritisch" bezeichnet. Strenggenommen schlägt hier die Hyperkritik sogar in ἀκρισία um.

Dass dies nicht etwa nur meine persönliche Ansicht sei, sondern dass andere Gelehrten dieselbe teilen, mögen folgende Zeugnisse darthun.

Hommel (l. c. 255) sagt: „Nachdem nun Pauli die Annahme, dass dieselbe [die Sprache unserer Inschrift] der einstigen thrakischen Bevölkerung der Insel angehöre, zurückweist, ... erbringt er sodann . . . . den, wie mir scheint, unantastbaren Nachweis, dass die Sprache dem Etruskischen so nahe wie nur möglich stehe und die Inschrift nur den tyrrhenischen Pelasgern angehören könne. In fast zu vorsichtiger Weise fasst Pauli dies Resultat in die Worte: etc." Und dazu macht er noch die Anmerkung: „Meinem Dafürhalten nach lassen dieselben [die Vergleichungspunkte beider Sprachen] keine andere Erklärung zu; für den, der sehen will, genügt das von Pauli Beigebrachte vollständig."

Und ähnlich heisst es bei Hesselmeyer, nachdem er die von mir vorgebrachten Vergleichungspunkte aufgeführt hat (l. c. 33): „Alles in allem haben wir in der Inschrift einige überaus schwerwiegende Koinzidentien mit dem Etruskischen, durch welche wir, selbst wenn wir es nicht wollten und als wissenschaftlichen Hinderungsgrund die fast unvermittelte Überraschung geltend machen wurden, einfach zu dem Schluss genötigt [sic!] werden, die Sprache der Pelasger auf Lemnos und das Etruskische sind nahe mit einander

verwandt, etwa wie das Altitalische mit dem Altgriechischen."

Und Krall (Mumienbinden 19) sagt: „Bugge und Pauli haben zu gleicher Zeit auf die zahlreichen Anklänge und Übereinstimmungen zwischen der Sprache dieser [der lemnischen] Inschrift und dem Etruskischen aufmerksam gemacht. Die von Pauli gegebenen Deutungen scheinen mir im grossen und ganzen evident zu sein, namentlich wird sich gegen die Deutung von *sialχveiz*:*aviz*, beziehungsweise *aviz*:*sialχviz* jetzt, wo die Agramer Binden die Form *cialχuś* erschlossen haben, kaum etwas Erhebliches einwenden lassen."

Nachdem so die vorgebrachten Gegengründe gegen die Verwandtschaft der Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen aus dem Wege geräumt sind, wende ich mich zu dem positiven Nachweise dieser Verwandtschaft.

Ich hatte ja freilich schon in der vorigen Arbeit (II, 1. pag. 30 sqq.) auf die soeben aufgezählten Koinzidenzen zwischen beiden Sprachen aufmerksam gemacht, jedoch in sehr zurückhaltender Form (cf. insbesondere pag. 41) ein Punkt, inbezug auf den, wie dies die soeben angeführten Worte Hommels und Hesselmeyers darthun, andere Gelehrte weiter gegangen sind, als ich selbst es wagte.

Ich war ja freilich auch von der Richtigkeit meiner Darlegungen völlig überzeugt, sprach sie aber doch so vorsichtig aus, weil mir bei der Neuheit der Sache und der unvermittelten Überraschung, von der auch Hesselmeyer spricht, noch eine gewisse Zurückhaltung geboten schien. Heute indessen liegt die Sache anders. Es ist inzwischen eine neue Thatsache eingetreten, die einen völlig zwingenden Beweis ermöglicht, und ich stelle nunmehr mit voller Schärfe und Bestimmtheit den Satz auf, dass die Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen verwandt ist.

Diese neue Thatsache ist das Auffinden der etruskischen Inschrift auf der Agramer Mumienbinde, welche jüngst von dem Wiener Ägyptologen J. Krall (Denkschriften der philologisch-historischen Klasse der Wiener Akademie der Wissenschaften

Bd. XLI Abhandl. III) in trefflichster Weise veröffentlicht worden ist.

Zunächst bietet diese Agramer Mumienbinde ausser den bereits früher mit Wörtern unserer lemnischen Inschrift verglichenen etruskischen Formen *acil*, *avilś*, *zivaś* und *araś*, die auch die Binde aufweist, noch einige weitere in ihren Lauten anklingende Bildungen, so klingt *marem* an lemn. *marazm; murin* an lemn. *morinail; napti* an lemn. *naφoθ; zeri* an lemn. *zeronai(θ)*, also im ganzen doch acht Formen.

Darauf allein freilich wäre wenig Gewicht zu legen, wenn nicht noch andere Erscheinungen hinzukämen, die den neuen Fund für unsere lemnische Inschrift besonders wichtig machten. Das ist aber in der That der Fall.

In der Agramer Inschrift nämlich findet sich die Form *cialχuś*. Diese Form ist ganz ohne Zweifel ein Zahlwort, so gut, wie die Formen *huθiś·zaθrumiś; eslem· zaθrum; ciem; θunem* u. a. auf derselben Binde, und entspricht ganz ebenso zweifellos dem etr. *cealχls* (Fa. no. 2108. suppl. II, no. 112), einmal auch *celχls* (Fa. suppl. I, no. 437). Von diesem *cialχuś* zu lemn. *sialχviz* aus ist, worauf mich Krall brieflich aufmerksam macht, „nur ein Schritt". Das ist völlig richtig, und es wird nunmehr das, was ich schon II, 1. pag. 33 vermutet hatte, dass das *sialψviz* (rectius also jetzt *sialχviz*) ein Zahlwort sei, zu unumstösslicher Gewissheit. Dass ich das nicht sofort sicher gesehen hatte, hatte seinen Grund in der Form etr. *cezpalχals* (Fa. suppl. I, no. 387), die zu der Annahme verleitete, dass das im Etruskischen die Zehnerzahlen bildende Suffix *-alχal*, Gen. *-alχals*, heisse. Diese Annahme stellt sich jetzt als irrig heraus. Darauf hätte freilich bei allseitiger Erwägung auch schon die in derselben Inschrift unmittelbar vor *cezpalχals* stehende Einerzahl *esals* führen können. Es giebt bekanntlich im Etruskischen ein hysterogenes *a*, welches sich im Innern von Konsonantenhäufungen herausbildet, die früher andere Vokale hatten, diese aber haben schwinden lassen. Es ist natürlich dieses *a* kein voller Vokal, sondern nur ein Schwa mit dem Timbre des *a*. Besondere Beispiele für diese Laut-

erscheinung hier aufzuführen, ist unnötig. Deecke hat an verschiedenen Orten (Müller Etr. II^2, 353 sq.; Bezzenberger Zeitschr. II, 178 sq.; Gött. gel. Anz. 1880, 1419 sqq.) von ihr gehandelt, und wenn auch vielleicht einzelne seiner Beispiele auszuscheiden sind, so bleiben ihrer doch noch genügend über, so dass die Thatsache selbst vollkommen gesichert ist.

Zu diesen Formen mit nachgeborenem *a* gehört nun auch unser *esals*, der Genetiv von *zal*. Aus *zal* entsteht zunächst *esls*, wie dies die Formen *eslem* (Ga. no. 658) und *eslz* (zweimal in Fa. no. 2057) direkt beweisen. Der Hergang ist der, dass in *zal* bei der Genetivbildung zunächst der Vokal ausfällt, wie in den Genetiven *larns* von *laran*, *tesnś* von *tezan*, *leϑms* von *leϑam* (cf. Pauli in Études etc. dediées à C. Leemans 228), ebenso auch im Lokativ *alpnu* von *alpan*. Dieser Ausfall zieht zwei weitere Lauterscheinungen nach sich, den Vorschlag eines *e* und die Umwandlung des *z* in *s*. Ersteres geschieht überall da, wo im Anlaut sich Konsonantenhäufungen herausbilden, so z. B. in *epl* neben und für *pul*, *eprϑne* für und neben *purϑne*, *Etr(u)scus* und *Etr(i)scus* für *Tu(r)scus*, ein Verhältnis, über das ich bereits früher (Etr. Fo. u. Stu. III, 17 sq.) gehandelt habe.

Das *sl* für *zl* aber ist im Etruskischen die Regel. Ein *zl* erscheint nur ganz vereinzelt, wie z. B. in *arnzle*, und scheint dann, da es für *arnzile* steht (cf. *venzile*, *larzile* u. a.), die etymologische Schreibung festgehalten zu haben, während *sl* die phonetische Schreibung ist. Letztere haben wir nun in *esls*, *eslem* und *eslz*, und wenn nun neben *esls* ein *esals* erscheint, so beweist gerade das *s* dieser letzteren Form, dass das *a* ein erst nachträglich eingeschobener Vokal ist.

So wie es dies nun aber in *esals* ist, so auch in *cezpalχals*, letztere Schreibung vielleicht durch jene beeinflusst.

Wir erhalten also als echte Schreibung des Suffixes *-alχls*. Diesem *-alχls* aber entspricht auf der Mumienbinde *-alχuś*, in der Lemnosinschrift *-alχviz*. Letztere beide Formen haben ihr *l* vor der Genetivendung *-ś* resp. *-z* verloren und stehen somit für *-alχulś* resp. *-alχvilz*, letzteres genau, wie *aviz* für *avilz*,

etr. *avils*, so dass also lemn. *aviz sialχviz* genau die gleichen Formen enthält, wie etr. *avils·cealχls*, nur dass zwei verschiedene Zehner vorliegen.

Dieser Ausfall des *l* ist nichts besonderes, sondern eine ganz gewöhnliche Erscheinung im Etruskischen. Er findet sich sowohl vor, wie nach Konsonanten, ersteres z. B. in *vesi* für und neben *velsi*, *vescu* für und neben *velscu*, *veϑuruś* für und neben *velϑuruś*, *hatu* für und neben *haltu*, *matuna* für *matulna* u. s. w., letzteres z. B. in *sepana can* für und neben *seplanal clan*. Und ebenso fällt bekanntlich auslautendes *-l* überaus oft ab, wie z. B. *hinϑia* neben *hinϑial*, *larisa* für und neben *larisal*, *arnϑia* und *larϑia* für und neben *arnϑial* und *larϑial*, *sepana* (soeben) für und neben *seplanal* u. s. w. in vielen anderen Formen.

Über die ganze Erscheinung habe ich bereits Etr. Stu. III, 134 sq. gehandelt, und die Thatsache steht so fest, dass es hier eines besonderen Eingehens auf die Sache nicht weiter bedarf. Es hat also die Annahme eines Ausfalls des *l* auch in *cealχuś* und *sialχviz* keinerlei Bedenken.

Es ergiebt sich nun nach dem Vorstehenden folgender Entwickelungsgang des Zehnersuffixes, zunächst seines Genetivs:

Grundform: *-alχvils*
lemn. *-alχviz* — etr. Grdf. *-alχuls*
Mum. *-alχuś* — etr. *alχls*
-alχals

Es könnten gegen diese Aufstellung eingewendet werden, dass sich ja im Etruskischen im Genetiv des weiblichen Vornamens *ϑanχvil*, der als *ϑanχviluś*, südetruskisch *ϑanχvilus*, mehrfach belegt ist (die Belege s. bei Deecke Etr. Fo. III, 160 sq.), das *-vil-* erhalten habe und nicht zu *-ul-* zusammengezogen habe. Aber der Unterschied lässt sich erklären. Das *i* von *ϑanχvil* ist nach Ausweis des lat. *Tanaquīl* (cf. Auson. ep. 23, 31) lang, in *alχvils* hingegen wird das *i* kurz gewesen

sein, so dass also dieselbe Lautbehandlung vorläge, wie in lat. *suĕ(d)sco* neben *sodalis* (für *suĕdalis*).

Nach dem vorstehend Ausgeführten wird man die Gleichsetzung des lemnischen *aviz sialχviz* mit einem etruskischen *avils* **śalχls* (gerade dieses Zahlwort ist zufällig nicht belegt) nicht mehr beanstanden können. Dann folgt aber aus dieser Gleichsetzung mit Sicherheit, was in der ersten Abhandlung nur als möglich angenommen wurde, die Verwandtschaft der Sprache unserer lemnischen Inschrift mit dem Etruskischen.

Aus der Abweisung des thrakischen Charakters unserer Inschrift war von mir (II, 1. pag. 30) dann die weitere Folgerung gezogen worden, dass die Inschrift nur noch von den Pelasgern herrühren könne, die uns von den alten Schriftstellern ja ausdrücklich als im Besitz der Insel vor der Eroberung durch die Athener angeführt werden.

Diese Folgerung ist nur von Apostolides (l. c. 7) bestritten worden, und zwar deshalb, weil die Pelasger auf Lemnos, die ja aus Thessalien gekommen seien, lange, bevor sie diese Insel besetzten, völlig hellenisiert und nicht mehr von den echten Griechen zu unterscheiden gewesen seien. Diese Annahme sucht er durch mehrere Stellen aus den alten Historikern zu beweisen.

Die von ihm angeführten Stellen sind die folgenden: Ἀθηναίοισι γὰρ ἤδη τηνικαῦτα ἐς Ἕλληνας τελέουσι Πελασγοὶ σύνοικοι ἐγένοντο ἐν τῇ χώρῃ, ὅθεν περ καὶ Ἕλληνες ἤρξαντο νομισθῆναι (Herod. II, 51);

Παρὰ δὲ τοῖς Ἕλλησιν εὐδοκίμησεν ἡ πόλις αὕτη [Caere] διά τε ἀνδρείαν καὶ δικαιοσύνην· τῶν τε γὰρ ληστηρίων ἀπέσχετο καίπερ δυναμένη πλεῖστον, καὶ Πυθοῖ τὸν Ἀγυλλαίων καλούμενον ἀνέθηκε θησαυρόν. Ἄγυλλα γὰρ ὠνομάζετο τὸ πρότερον ἡ νῦν Καιρέα, καὶ λέγεται Πελασγῶν κτίσμα τῶν ἐκ Θετταλίας ἀφιγμένων· τῶν τε Λυδῶν, οἵπερ Τυρρηνοὶ μετωνομάσθησαν, ἐπιστρατευσάντων τοῖς Ἀγυλλαίοις, προσιὼν τῷ τείχει τις ἐπυνθάνετο, τοὔνομα τῆς πόλεως, τῶν δ' ἀπὸ τοῦ τείχους Θετταλῶν τινός ἀντὶ τοῦ ἀποκρίνασθαι προσαγορεύσαντος αὐτὸν „χαῖρε", δεξάμενοι τὸν οἰωνὸν οἱ Τυρρηνοὶ τοῦτον ἁλοῦσαν τὴν πόλιν μετωνόμασαν (Strabo V, 220);

Ἀθηναῖοι μὲν αὐτοὶ Ἴωνες ὄντες ἐπὶ Δωριέας Συρακοσίους, ἑκόντες ἦλθον, καὶ αὐτοῖς τῇ αὐτῇ φωνῇ καὶ νομίμοις ἔτι χρώμενοι Λήμνιοι καὶ Ἴμβριοι καὶ Αἰγινῆται (Thucyd. VII, 57).

Wie man aus diesen Stellen Beweise für die Behauptungen von Apostolides gewinnen könne, ist mir unklar. Gar keine Beweiskraft irgendwelcher Art hat natürlich die Anekdote bei Strabo, welche lediglich eine volksetymologische Erklärung des Namens Caere aus dem Griechischen enthält. Aber auch die beiden anderen Stellen beweisen gar nicht das, was sie nach Apostolides beweisen sollen.

In der ersten Stelle, der aus Herodot, lässt Apostolides merkwürdiger Weise gerade die Worte weg, auf denen der Sinn der ganzen Stelle beruht, nämlich die Worte ἤδη τηνικαῦτα ἐς Ἕλληνας τελέουσι „welche damals schon zu den Hellenen zählten.“ Was dies „damals schon“ bedeuten solle, lehrt uns eine andere Stelle bei Herodot (VIII, 44): Ἀθηναῖοι δὲ ἐπὶ μὲν Πελασγῶν ἐχόντων τὴν νῦν Ἑλλάδα καλεομένην ἦσαν Πελασγοί, d. h. die Athener waren in alter Zeit Pelasger, später aber zählten sie zu den Hellenen (cf. hierzu Hesselmeyer Pelasgerfrage 13), waren also hellenisiert. Damals nun kamen Pelasger aus Thessalien in das Land der Athener, also ihre alten Stammverwandten, und deshalb (ὅθεν), d. h. eben dieser Stammverwandtschaft wegen, deren man sich also noch bewusst war, fing man an, auch diese Pelasger aus Thessalien für Hellenen zu halten. Dieses νομισθῆναι zeigt aber deutlich genug, dass sie keine Hellenen waren. Ob und wann und wieweit sie hellenisiert worden seien, darüber sagt Herodot kein Wort, und es ist völlig willkürlich, dies in seine Worte hineinzulegen. Ja, aus dem νομισθῆναι folgt viel eher das gerade Gegenteil, d. h. sie blieben Pelasger, wie denn auch Hesselmeyer (Pelasgerfrage 17) annimmt, dass „neben der Mehrzahl hellenisierter noch längere Zeit einige rein pelasgische Gemeinden [in Attika] existiert hatten.“

Diese Pelasger nun aus Attika gingen nach Lemnos und Imbros und wurden dort später durch Miltiades von den Athenern unterworfen. Hier setzt nun die Stelle aus Thucy-

dides ein, welche aber so wenig, wie die aus Herodot, irgend etwas über die Hellenisierung der attischen Pelasger aussagt. Die sizilische Expedition, von der Thucydides spricht, liegt 100 Jahre später, als die Eroberung von Lemnos durch Miltiades, und von dieser seiner eigenen Zeit spricht Thucydides, indem er berichtet, dass die Lemnier und Imbrier, beides ursprünglich Pelasger, und die Ägineten, ursprünglich Dorier, mit den Athenern einerlei Sprache und Sitten hätten. Das ist eben für seine Zeit ja gewiss auch glaubhaft, aber dass nun die Ionisierung der lemnischen Pelasger schon vor ihrer Auswanderung aus Attika stattgefunden habe, das sagt er nicht, und das folgt auch aus seinen Worten nicht. Auch aus dem ἔτι nicht. Selbst wenn dies zeitlich zu verstehen ist und „noch jetzt“ bedeuten soll, — es kann aber auch „überdies“ heissen, — so liegt darin weiter nichts, als dass die Ionisierung schon vor der Zeit des Thucydides geschehen war. Dass sie bereits bei der Einnahme der Insel durch Miltiades oder gar bei der Auswanderung aus Attika geschehen gewesen sei, darüber sagt dies ἔτι nicht das geringste aus. Der hundertjährige Zeitraum zwischen Miltiades und Thucydides reicht für die Athenisierung vollkommen aus, zumal bei einer so passiven Race, wie die Pelasger es waren (cf. hierzu Hesselmeyer, Pelasgerfrage 127).

Es wird somit die Annahme von Apostolides, dass die Pelasger schon vor ihrer Einwanderung nach Lemnos hellenisiert gewesen seien, durch die Stellen der Alten, die er anführt, nicht gedeckt, und es steht dann weiter gar nichts im Wege, diese Hellenisierung erst nach der Einnahme von Lemnos durch Miltiades anzusetzen.

Da nun aber unsere Inschrift, selbst wenn wir ihre jüngere Datierung, die durch Bugge zwischen 560 und 500 v. Chr., als richtig annehmen, immer noch älter ist, als diese Einnahme durch Miltiades, so steht durchaus nichts entgegen, in der Sprache derselben die der Pelasger zu sehen; wenn aber die Inschrift gar, wie ich oben (pag. 24 sqq.) glaube nachgewiesen zu haben und wie auch Apostolides annimmt, noch vor 620 v. Chr. zu setzen ist, dann ist diese Annahme erst recht gesichert.

Wenn freilich Deecke recht hätte, sie ins fünfte Jahrhundert zu setzen (cf. oben pag. 24), dann wäre die Sache bedenklich, aber er hat eben nicht recht. Zur Begründung seiner Ansicht sagt er nur, dass die Inschrift „wegen des φ und χ dem 5. Jahrhundert angehöre.“ Diese Begründung ist nicht recht verständlich und widerlegt sich durch ein kurzes Citat aus Kirchhoff (Stud. z. Gesch. d. griech. Alphab.[4] 172), wo es heisst: „Diese Erweiterung [des griechischen Alphabets durch die drei neuen Zeichen X (+) Φ ↓ (Y)] muss in sehr früher Zeit stattgefunden haben, da wir ausser dem Alphabet von Thera, Melos und Kreta kein einziges griechisches Alphabet kennen, das diese neuen Zeichen nicht bereits in sich aufgenommen hätte; mit Sicherheit lässt sich nur erkennen, dass im eigentlichen Hellas sich dieser Fortschritt bereits vor dem Ende des 8. Jahrhunderts vollzogen hatte, wie sich aus der Beschaffenheit des Alphabetes von Chalkis und seinen Kolonieen und der bekannten Gründungsepoche der letzteren klärlich ergiebt.“ Solange Deecke nicht begründet, warum in dem lemnischen Alphabet das Φ und Y an die 300 Jahre jünger sein soll, als in denen von Hellas, wird man seine Aufstellung als unbegründet ansehen müssen und wird es bei meinen positiven Aufstellungen (oben pag. 27 sq.) zu verbleiben haben. Damit dann aber werden, wie gesagt, die Einwände von Apostolides hinfällig.

Ich habe (II, 1. pag. 32) unsere Inschrift „nach dem ganzen Habitus des Denkmals und der Abbildung“ als eine Grabschrift bezeichnet. Als eine solche ist sie auch von Deecke, Apostolides und Moratti aufgefasst worden, während Bugge darin eine sakrale Widmungsinschrift sieht. Es war mir so selbstverständlich erschienen, dass unsere Inschrift eine Grabschrift sei, dass ich mit obigen Worten die Sache für abgethan hielt und gar nicht weiter in einen Beweis eingetreten bin. Da nun aber doch wirklich eine andere Auffassung thatsächlich möglich geworden ist, so werde ich doch auf die Sache etwas näher eingehen müssen.

Der erste Grund, auf dem meine Auffassung der Inschrift

als einer Grabschrift beruht, ist das Bild. Schon oben (pag. 24sq.) habe ich eine Zusammenstellung von Denkmälern gegeben, welche, wie der unsere, eine Kriegerfigur in sogenannter Paradestellung zeigen. Sie alle sind Grabdenkmäler, wie dies aus ihren Inschriften folgt. Diese Inschriften waren die folgenden:

1. *mi larϑi aninieś;*

2. *mi avileś titeś*: · · · *uχsie*: *mulenike.*

Sehen wir von dem · · · *uχsie*: *mulenike* ab, welches einen Satz für sich bildet, und zwar einen solchen, der eine Widmung ausspricht, denn *mulenike* ist ein Verb und heisst etwa „dedicavit“, — dann bleibt in beiden Inschriften nur noch *mi* „hoc (est)“ und der Genetiv eines Namens übrig, der sich aus Pränomen (*larϑi*[*al*] und *avileś*) und Gentilnamen (*aninieś* und *titeś* zusammensetzt), wobei zur Begründung des *larϑi* als Abkürzung von *larϑial* auf das *mi laris sanesnaś* eines gleichfalls fäsulanischen Grabsteines (Ga. no. 46) hingewiesen werden mag, welches in ganz derselben Weise für *mi larisal sanesnaś* steht.

Diese Formel nun, *mi* mit folgendem Genetiv eines Personennamens, ist die älteste Form der etruskischen Grabschriften, wie dies die zahlreichen Inschriften der altvolsinischen Nekropole auf den Architraven über den Grabthüren, auf Grabstelen u. dgl. (und entsprechende von Faesulae, Volaterrae, Arretium) darthun. Einige Beispiele mögen sein:

mi aviles sasunas (Fa. spl. III, no. 299);
mi mamarces tveϑelies (Fa. spl. III, no. 302);
mi larϑia amanas (Fa. spl. III, no. 297);
mi velelias hirminaia (Fa. spl. III, no. 300);
mi venelus vinucenas (Fa. no. 2049);
mi:*vetus*:*murinas* (Fa. spl. III, no. 291).

Und daneben stehen dann, damit auch ja nicht die Möglichkeit eines Zweifels noch offen gelassen werde, noch einige, die der Formel ausdrücklich noch das Wort *śuϑi* „Grab“ hinzufügen:

mi larices telaϑuraś śuϑi (Fa. spl. III, no. 301);
mi suϑi larϑial muϑikuś (Fa. no. 42).

Es sind somit die etruskischen Steine mit der Kriegerfigur ganz unumstösslich sicher Grabsteine. Sind sie es aber, so muss es auch der lemnische Stein sein, der ein ganz gleiches Kriegerbild trägt.

Der zweite Grund, in unserer Inschrift eine Grabschrift zu sehen, liegt in dem *aviz* : *sialχviz* : *marazm* : *aviz*. Dass hier in dem *aviz* eine dem etruskischen *avilś* entsprechende Form vorliege, kann nach dem oben (pag. 43) gesagten wohl nicht mehr beanstandet werden, ebensowenig, wie, dass *sialχviz* ein Zahlwort sei. Ist das aber der Fall, dann kann *sialχviz* nur zu dem Einer *śa* gehören, der dann, wie eben *sialχviz* darthut, aus *śia* entstanden ist, wie *sanś* aus *sianś* (beide halte ich jetzt mit Deecke Etr. Fo. u. Stu. II, 46 für dasselbe Wort), und der von den Indogermanisten für „sechs“ (cf. die Litteratur bei Fabretti Glossar s. v. *śa*), von mir für „fünf“ erklärt wird, ein Unterschied, der in diesem Falle gleichgültig ist. Denn ob es nun „annorum sexaginta“ oder „annorum quinquaginta“ heisse, daran kann kein Zweifel sein, dass es sich um das Alter des abgebildeten Kriegers handele. Dergleichen Altersangaben aber finden sich erfahrungsgemäss eben auf Grabsteinen, und so wird es auch hier sein.

Aus den beiden angeführten Gründen ist also der lemnische Stein mit voller Sicherheit für einen Grabstein zu erklären.

Ich war in dem ersten Hefte (II, 1. pag. 81) in einen Deutungsversuch unserer Inschrift nicht eingetreten, und vielleicht ist ein solcher auch jetzt noch verfrüht. Aber es scheint mir, als ob für eine Vorarbeit dazu, die auf die Analyse der einzelnen Sprachformen und die mutmassliche Struktur der ganzen Inschrift sich beziehe, die Zeit nunmehr, wo die Verwandtschaft des Pelasgischen mit dem Etruskischen doch wohl kaum noch zweifelhaft ist und uns damit eine Handhabe geboten ist, doch wohl schon gekommen sei, und diese will ich daher jetzt versuchen.

Bevor ich indessen an diesen Versuch herantrete, scheint mir noch eine Untersuchung des Textes an zwei Stellen nötig, wo die Lesung unsicher ist. Es sind dies die beiden Stellen

in der ersten Zeile der Inschrift B., wo ich *eptezio* und *φokeļș* oder *φokeņș* gelesen hatte, ersteres nach den Angaben der französischen Gelehrten, letzteres als eigene Vermutung auf Grund der erhaltenen Schriftreste. Das *eptezio* ist auch von den französischen Gelehrten, von Bugge, Deecke, Moratti in den Text aufgenommen, während Apostolides *el*: *elzio* liest. Statt des *φokeļș* (*-ņș*) haben die französischen Gelehrten, Bugge, Apostolides und Moratti bloss *φoke*: gelesen, während Deecke durch die Schreibung *φoke*:*?* in genauerer Weise andeutet, dass am Schlusse vielleicht noch etwas feble.

Es hat sich uns oben (pag. 31) herausgestellt, dass das Lemnische Konsonantenverbindungen im Auslaute gar nicht kenne, im Inlaute nur in beschränkter Weise. Dadurch wird zunächst das *φokeļș* oder *φokeņș* unmöglich. Das blosse *φoke*: aber kann nicht richtig sein, denn die französischen Gelehrten erklären ausdrücklich, dass ihr Papierabklatsch und eine ihrer beiden Abschriften am Schlusse noch einen Strich hätten, der vielleicht der Rest eines verschwundenen Buchstaben sei. Dieser verschwundene Buchstabe aber kann, wie ich schon früher (II, 1. pag. 6) hervorgehoben, nach der Form des Striches kein anderer sein, als ein ʃ (*s*). Nun aber halte ich eine Lesung *φoke*:*s* für völlig unmöglich, denn das alleinstehende *s* lässt sich mit dem *zivai* der folgenden Zeile nicht verbinden. Es scheint mir nur zweierlei möglich, die Punkte sind entweder falsche Interpunktion (cf. oben pag. 20) oder gleichfalls Rest eines Buchstaben. Da nun wohl die Inschrift A., nicht aber die überhaupt sorgfältiger geschriebene B. falsche Interpunktionen aufweist, so scheint die letztere Annahme den Vorzug zu verdienen. Dann aber kann, da eben Konsonanten nicht in Frage kommen, der zerstörte Buchstabe doch nur ein *i* oder, falls der Raum dies gestattete, ein *a* sein. Letzteres würde wegen des *φokiasiale* in B. gewiss vorzuziehen sein, so dass man dann also die Lesung *φokeąș* gewonnen hätte. Diese werde ich einstweilen, bis ein neuer Papierabklatsch eine sicherere Entscheidung geben wird, als Vermutung in den Text aufnehmen. Falls man annehmen dürfte, dass der letzte

Buchstabe des Wortes in umgekehrter Richtung schaue, liesse er sich auch zu ʃ (statt ʅ) ergänzen. Diese Lesung würde insofern den Vorzug verdienen, als sich sonst in unserer Inschrift kein auslautendes *-s*, sondern nur *-z* findet. Eine von beiden Lesungen, also *φokeas* oder *φokeaz*, wird man demnach einstweilen vermuten dürfen.

Die Lesung *eptezio* an der zweiten fraglichen Stelle kann richtig sein, da die beiden Abschriften der französischen Gelehrten übereinstimmend so lesen, in Frage käme indessen unter Umständen, d. h. wenn andere Gründe dies wahrscheinlich machten, doch auch eine Lesung *epiezio.* Vollkommen gesichert ist die Lesung *eptezio* auf keinen Fall.

Nunmehr wende ich mich zu der Analyse unserer Inschrift, und zwar ordne ich im Anschluss an das, was ich II, 1. pag. 31 sqq. dargelegt habe, die Formen zunächst nach ihren Endungen, und da ergeben sich folgende Gruppen:

1. Endung *-ai*: *zeronai*, *zivai* (3 mal), *arai*, *aomai;*
2. Endung *-io*: *tavarzio*, *ep̣ṭezio; haralio;*
3. Endung *-zi*: *holaiezi; ziazi;*
4. Endung *-z*: **holaiez; sialχviz (-eiz);*
5. Endung *-ϑo*: *evisϑo* (2 mal);
6. Endung *-ϑ*: *zeronaiϑ* (2 mal); *naφoϑ;*
7. Endung *-l*: *morinail;*
8. Endung *-asiale (-asial)*: *φokiasiale, vamalasial.*

Es versteht sich von selbst, dass in dieser Zusammenstellung das Wort „Endung“ in rein empirischem Sinne gebraucht ist und damit von vorn herein nicht etwa grammatische Suffixe gemeint sind. Was von diesen Endungen etwa Suffix sei, das wird erst zu untersuchen sein. Und dafür bieten sich nun allerdings manche Anhalte.

Zuerst springt in die Augen die Gleichheit der Endungen in den drei Wortgruppen *tavarzio zivai*, *haralio zivai*, *ep̣ṭezio arai.* Daraus wird man schliessen dürfen, dass hier *-io* und *-ai* in der That Suffixe sind. Nun aber entspricht weiter in der chiastisch gebauten Zeile *zivai aviz sialχviz marazm aviz*

aomai, eben dies *aomai* sehr deutlich dem *zivai;* es ist also ohne Zweifel auch hier das *-ai* Suffix.

In dieser chiastischen Zeile folgt aber aus der Entsprechung von *sialχviz* und *maraz* auch der suffixale Charakter des *-z*, und beide Formen zusammen erweisen denselben dann auch für *aviz*. Aus dem zweimaligen *zeronaiϑ* neben *zeronai* folgt der suffixale Charakter des -ϑ; ob dann auch in *naφoϑ* das -ϑ Suffix sei, bleibt ungewiss.

Aus der Verbindung *zeronai morinail* ergiebt sich der suffixale Charakter auch des *-l*, sofern *morinail* auf ein *morinai* leitet, wie *zeronaiϑ* auf *zeronai*.

Für *φokiasiale* und *vamalasial* kann der suffixale Charakter des *-asial(e)* überhaupt nicht verkannt werden.

So wie hier aber *-asiale* zu *-asial* abgestumpft erscheint, so scheint auch in *holaiezi* eine vollere Form für *holaiez* vorzuliegen und somit *-zi* dasselbe Suffix zu sein, wie *-z*. Ist aber *-zi* in *holaiezi* Suffix, dann wird es das vermutlich auch in *ziazi* sein.

Ob dann auch das *-ϑo* von *evisϑo* etwa mit dem -ϑ von *zeronaiϑ* in Zusammenhang stehe, bleibt fraglich; die zweimalige Verbindung gerade dieser beiden Formen mit einander lässt das immerhin möglich erscheinen.

Bevor nun weiter auf diese Formen eingegangen wird, scheint es geboten, zuvor die Vorfrage zu erledigen, was denn etwa in der Inschrift gestanden haben könne. Dass es eine Grabschrift sei, dürfen wir jetzt doch wohl (cf. oben pag. 47 sqq.) als sicher ansehen, und da werden wir uns zunächst nach Parallelinschriften umzuthun haben. Unter solchen sind zuerst griechische Grabschriften derselben Zeitepoche zu verstehen. Schon mehrfach (zuletzt Altit. Fo. III, 234) habe ich auf den Umstand hingewiesen, dass Völker eines und desselben Kulturkreises, auch wenn sie ethnographisch nicht verwandt sind, im wesentlichen dasselbe in die einzelnen Arten von Inschriften hineinschreiben. Die Pelasger von Lemnos aber sind zweifellos dem griechischen Kulturkreise angehörig, denn sie sind doch eben aus Griechenland selbst nach Lemnos gekommen, und

schon dadurch sind wir voll berechtigt, in den griechischen Grabinschriften des 7. Jahrhunderts Paralleltexte zu unserer lemnischen Inschrift zu sehen. Dazu kommt dann aber weiter noch der Zusammenhang der lemnischen Pelasger mit der griechischen Kultur der kleinasiatischen Äolier, wie er sich in der Herübernahme des Alphabets von diesen (cf. oben pag. 22) offenbart, so dass also eine zwiefache Berührung mit der griechischen Kultur vorhanden ist. Daraufhin haben wir also zunächst die ältesten griechischen Grabinschriften darüber zu befragen, was denn etwa in unserer lemnischen Inschrift gestanden haben könne.

Freilich ist die Zahl der griechischen Grabschriften, die in Frage kommen, nur eine recht kleine, denn nur wenige von ihnen reichen bis in das 7. Jahrhundert, die Zeit unserer lemnischen Inschrift, hinauf. Das sind vor allen die Grabschriften von Thera (Cauer Del.[2] no. 141), welche Kirchhoff (Stud.[4] 64) spätestens in die zweite Hälfte des 7. Jahrhunderts setzt. Als demnächst ältere, die etwa in Betracht zu ziehen wären, kämen dann die von Melos (Cauer no. 135) und die böotischen von Orchomenus, Lebadia, Coronaea, Tespiae, Theben und Tanagra (Cauer no. 289 und pag. 352. no. 321. 330. 332. 349. 358), die etwa dem Anfange des 6. Jahrhunderts angehören (Kirchhoff l. c. 72. 140). Bis ins 6. Jahrhundert reichen auch die ältesten attischen Grabschriften zurück (Kirchhoff l. c. 93).

Diese griechischen älteren Grabschriften aber bieten insgesamt für unseren Zweck nur eine sehr geringe Ausbeute, denn die Griechen begnügten sich, wie die Römer, in der ältesten Zeit zumeist damit, den Namen des Verstorbenen auf das Denkmal zu setzen, bisweilen unter Beifügung eines εἰμί, weiter nichts, nicht einmal das Alter, höchstens vereinzelt noch, wer es gesetzt habe, z. B. Ἐπάγατος ἐποίε (l. c. no. 141, 2), Θάρύμαϙός ἐποίε (l. c. no. 141, 9), Δαμοχρέων ἀνέθηκε (Cauer[2] no. 135, 2), ganz vereinzelt das Wort μνᾶμα (l. c. no. 332, 1).

Vielleicht kämen auch die kyprischen Grabinschriften in Frage, da aber ihr Alter, wie mir scheint, nicht mit Sicherheit

festzustellen ist, so bleiben sie wohl besser aus dem Spiel. Übrigens bieten ja auch sie zumeist nur den Namen des Bestatteten, mit oder ohne ἠμί, bisweilen mit Angabe eines Amtes, wie z. B. βασιλέος — — — τῶ ἱερέος τὰ Fανάσ(σ)ας (Deecke, Samml. griech. Dialektinschriften no. 38), βασιλέFος, τᾶς Fανάσ(σ)ας τὰ ἱjερέος (l. c. no. 39), einmal auch (l. c. no. 71) mit Widmung und Grund derselben: ἐγώ ἠμι Ἀριστοχρέτης χὰ μεν ἔστασαν [χα]σίγνητοι μεμναμένοι εὐFεργεσίας τάς παι εὖ ποτε ἔFρεξα. Das sieht zwar etwas jung aus, mag aber immerhin doch hier angeführt werden, weil wir ähnliche Wendungen auch auf den ältesten etruskischen Grabschriften finden, wie sich alsbald finden wird.

Ausser den ältesten griechischen Grabschriften sind als Parallelinschriften unserer lemnischen auch die altphrygischen Inschriften zu bezeichnen. Auch sie gehören dem griechischen Kulturkreise an. Zwar sagt Ramsay (Journal of the Royal Asiatic Society 1883, 124): „The Phrygian inscriptions occur on monuments which show no mark of Hellenic influence, but some of which are obviously made after the analogy of Oriental work. The style of these monuments, so far as he saw them, has led M. Perrot to the same conclusion, viz. that the country was at the time under the influence of the east, and was quite ignorant of Greek art. Later than these inscribed monuments, we see the art of Greece forcing its way into the country, and gradually establishing itself and ousting the Oriental character.“

Das ist den Thatsachen nach ganz ohne Zweifel durchaus richtig, gegen meine Annahme, dass die altphrygischen Inschriften dem griechischen Kulturkreise angehören, spricht es aber doch nur scheinbar. Denn Ramsays Worte zeigen doch nur, dass die griechische Kunst jener Zeit noch keinen Einfluss auf Phrygien gewonnen hatte, das schliesst aber keineswegs anderweite Kultureinflüsse aus. Nun aber ist das altphrygische Alphabet unzweifelhaft griechischen Ursprungs, das nimmt auch Ramsay an, wenn er auch über den Weg, auf dem es nach Phrygien gelangt ist, eine andere Ansicht hat,

als Kirchhoff (cf. oben pag. 22), und damit ist denn doch ein litterarischer Einfluss Griechenlands auf Phrygien bewiesen, von dem man kaum wird annehmen dürfen, dass er sich allein auf die Übermittelung des Alphabets beschränkt habe. Man darf daher, wie ich glaube, die altphrygischen Inschriften getrost dem griechischen Kulturkreise zurechnen, und zwar demselben Bezirk dieses Kreises, wie das eben wieder ihr Alphabet darthut, dem auch unsere lemnische Inschrift angehört, und da auch sie in ihrer Mehrzahl Grabschriften sind, so ist ihr Inhalt möglicherweise dem unserer lemnischen nahe verwandt.

Dabei ist aber wohl zu beachten, dass nur die altphrygischen Inschriften als Parallelinschriften gelten können. Denn die phrygischen Inschriften zerfallen in zwei zeitlich ganz verschiedene Gruppen, in die altphrygischen Inschriften und in die griechisch-phrygischen Bilinguen. Letztere sind sehr erheblich jünger als jene. Das ergiebt sich zunächst schon aus dem Charakter als bilingues selbst, denn „vor Alexander", sagt Mordtmann mit Recht, „wird doch niemand in Phrygien griechische Inschriften gesetzt haben." Ganz besonders scharf aber tritt der Unterschied beider Gruppen heraus durch die Verschiedenheit der Alphabete. Denn neben den sehr alten Formen des einheimischen Alphabets in den altphrygischen Inschriften zeigen die Bilinguen bereits das griechische Vulgäralphabet mit der Scheidung von O und Ω, E und H, wie sie denn auch statt der vier Punkte, die jene haben, ohne Worttrennung geschrieben sind. Aus der Verschiedenheit eben der Alphabete lässt sich auch ein Anhalt gewinnen, wie gross der Zeitunterschied zwischen beiden Gruppen sei. Denn das Alter des altphrygischen Alphabets ist von Kirchhoff (Stud.[4] 57) vollkommen richtig in folgender Weise bestimmt worden: „Ist dieses Zeichen [das Y] ein Psi, so ist das Alphabet der kleinasiatischen Joner in seinem Zustande vor dem Beginn des 6. Jahrhunderts als das Mutteralphabet zu betrachten; ist es dagegen ein Chi [und dies hat sich jetzt oben pag. 41 als richtig herausgestellt], so . . . . bleibt nach Lage der Umstände nur übrig, die äolischen Ansiedler auf Lesbos, Tenedos und der

gegenüberliegenden Küste des kleinasiatischen Festlandes als diejenigen Hellenen zu vermuten, von denen jene nichthellenische Bevölkerung in sehr frühen Zeiten die Schrift überkommen hat", eine Bestimmung, mit der meine eigene (oben pag. 24 sqq.) über das Alter der lemnischen Inschrift von ganz anderen Gesichtspunkten aus gewonnene vollkommen übereinstimmt. Es liegt somit zwischen den altphrygischen Inschriften, die spätestens der zweiten Hälfte des 7. Jahrhunderts angehören, und den Bilinguen, die frühestens der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts zuzuweisen sind, ein Zeitraum von 300 Jahren.

Daraus ergiebt sich also, dass die Bilinguen für unseren Zweck nicht verwendbar sind, sondern nur die altphrygischen Inschriften als Parallelinschriften zur lemnischen in Frage kommen.

Um sie für unsern Zweck nutzbar zu machen, werden wir versuchen müssen, ihren Inhalt festzustellen. Dabei wird es nicht darauf ankommen, jede einzelne ihrer Formen grammatisch genau zu bestimmen, was ich vielleicht anderen Ortes und anderer Zeit zu thun Gelegenheit finde, wo ich auch auf die bisherigen anderweiten Deutungsversuche eingehen kann, sondern lediglich ihren Gesamtaufbau und den Sinn der einzelnen Teile desselben zu bestimmen. Innerhalb dieser Beschränkung erscheint mir die Aufgabe vollkommen löslich. Das Mittel zu ihrer Lösung ist dadurch geboten, dass das Phrygische mit voller Sicherheit eine indogermanische Sprache ist.

Die übereinstimmenden Nachrichten der Alten bezeichnen die Phryger als Stammverwandte der Thraker, diese aber sind, das glaube ich (II, 1. pag. 20 sqq.) sicher nachgewiesen zu haben, Indogermanen, und zwar solche von der eranischen Abteilung. Daraus folgt dasselbe auch für die Phryger, und das bestätigt auch auf den ersten Blick schon die phrygische Sprache. Wenn wir von ihr weiter nichts hätten, als die erste Inschrift des Midasgrabes: *ates* : *arkiaevais* : *akenanogavos* : *midai* : *gavartaei* : *vanaktei* : *edaes*, so würde diese einzige Zeile schon ausreichen, um das zu zeigen, und zwar, wie gesagt, auf den ersten Blick, ohne dass es erst noch eines besonderen Beweises

bedürfte. Wer hier nicht sofort den indogermanischen Nominativ *ates*, die indogermanischen Dative *midai gavartaei vanaktei* und die indogermanische Verbalform *edaes* erkennt, der hat für sprachliche Thatsachen überhaupt keinen Blick.

Damit ist uns denn das Mittel, den Aufbau der phrygischen Inschriften sicher zu bestimmen, gegeben. Dies Mittel aber ist die etymologische Methode, und unsere Aufgabe ist somit eine ganz ähnliche, wie sie den Entzifferern der altpersischen Keilinschriften oblag. Es ist mir eine willkommene Gelegenheit, wie sie mir hier der Gang meiner Untersuchung bietet, auch meinerseits einmal von der etymologischen Methode Gebrauch zu machen. Sie ist ja an und für sich ein durchaus anwendbares Mittel der Entzifferung, aber nur dann, wenn vorher die Zugehörigkeit der betreffenden Sprache zu einer bestimmten Sprachgruppe feststeht, sonst nicht. An welche besonderen indogermanischen Sprachen wir uns bei dieser etymologischen Behandlung zu wenden haben, das ergiebt schon der soeben angeführte Schluss vermittelst des Thrakischen, nämlich an die eranischen. Und in der That wird der eranische Charakter des Phrygischen nicht bloss durch diesen Schluss gerechtfertigt, sondern er springt auch aus den als phrygisch überlieferten Glossen sofort in die Augen. Als solche eranischen Charakteristika führe ich an das *a* in Βαγαῖος „Zeus", Μαζεύς „Zeus", ἄγδος = gr. ὄχθος, δάος = gr. θώς, d. i. θόϜος; die Medien in ἄγδος neben gr. ὄχθος, in Βαγαῖος neben skr. *bhaga*, in δάος neben gr. θόϜος; das ζ in ζέλκια „Gemüse" von Wurzel *ghal* „grün sein", in ζευμά „Quelle" von Wurzel *ghu* „giessen, fliessen", Μαζεύς „Zeus" zu skr. *mahát* „gross" oder, falls ζ hier = σδ, direkt zu zend. (*Ahura*) *mazdå*, das Fehlen auslautender Doppelkonsonanz [oben pag. 31]).

Dass neben den alteranischen Sprachen dann, wie das ja auch bei den altpersischen Keilinschriften mit bestem Erfolge geschehen ist, auch das Sanskrit heranzuziehen ist, versteht sich, bei der engen Verwandtschaft desselben mit dem Eranischen einerseits und dem verhältnismässig geringen Material,

welches uns von den alteranischen Sprachen erhalten ist, andrerseits, von selbst.

Dies vorausgeschickt, wende ich mich nun der Analyse der wichtigsten altphrygischen Inschriften zu, deren Text ich hier zunächst unter Benutzung der oben (pag. 29 sq.) aufgeführten Hülfsmittel gebe, die Rechtfertigung meiner einzelnen Lesungen wieder für eine andere Gelegenheit versparend.

Es sind die folgenden:

1. *ates* : *arkiaevais* : *akenanogavos* : *midai* : *gavartaei* : *vanaktei* : *edaes*

2. *baba* : *memevais* : *proitavos* : *kṣiẓanavezos* : *sikenemun* : *elaes*

3. *as* : *tulgeniz* : *aesurzozoz* : *totin* : *e*[*d*]*ąṇ*

4. ····[*b*]*aba simanakio* (od. *siman akio*)

5. *b*[*a*]*ba* : *memevais* : *proitavos* | *kṣi*[*z*]*anavezos* : *akaragazun* | *elaes*

6. ····*akinanogavan* : *tizes* | *molroịanak* : *avarg*····· (oder *avarṇ*····)

7. *vrekun* : *telatoz* : *zostututẹẓ* [:] *ąẹmnoẓ* : *akenanogavos aeẓ*

8. *materan* : *arezastin bonok akenanogavo*|*z osesait* : *materez* : *evetekṣetiz* : *ovevin* : *onoman* : *laχit* : *ga*|*keḷokez* : *venavtun* : *avtaz* : *materez*

9. *atanizen* : *kurzanezon* : *tanegertoz*

10. *agegamon ekastevanoṣ*[:] |·····

11. *matar kubigei*············*tozen*

12. *ata*[*n*]*ẓn matar ṭuita kivąvịką*

13. *maḷa tatas ḷoką*

In der ersten Inschrift ist, wie schon gesagt, *ates*, ein Personenname, Subjekt. In *arkiaevais akenanogavos* sehe ich mit Gosche (l. c. 97) eine Apposition, halte aber, abweichend von Gosche, der *arkiaevais* als einen Genetiv ansieht, beide Formen für einen Nominativ. Dazu veranlasst mich das *midai gavartiaei*, welches, wie schon erwähnt (pag. 27), „Midae Gordiaeo (= Gordii filio)“ bedeutet. Die Form *gavartiaei* zeigt uns, dass man im Phrygischen die Abstammung durch eine patronymische Bildung bezeichnete, die im Dativ die Endung *-aei* hatte. Das *-ais* nun, welches vielleicht in dem Gottes-

namen Βαγαῖος (cf. gr. Κρονίδης) wiederkehrt, in *arkiaevais* halte ich für den Nominativ zu diesem *-aei* und sehe somit in *arkiaevais* das Patromynikum des *ates*. Über *akenanogavos* wird bei no. 2 geredet werden. Der Widmungsdativ *midai gavartiaei vanaktei* „Midae Gordiaeo (= Gordii filio) regi" ist schon erwähnt und völlig klar. Das Verbum der Inschrift ist ohne Zweifel *edaes*, wie dies auch schon Mordtmann, Gosche und Ramsay gesehen haben. Bei demselben schwankt die Lesung insofern, als in den Parallelinschriften no. 2 und no. 5 alle Herausgeber *elaes*, in no. 1 hingegen ebenso einstimmig *edaes* lesen. Ich halte beide Lesungen für richtig und nehme nicht mit Gosche an, in *elaes* sei der untere Strich erloschen und *edaes* herzustellen. Ich glaube vielmehr, dass in *edaes* das *d* lautlich in *l* übergegangen ist, genau, wie es in dem dem Phrygischen ja so nahe verwandten Thrakischen in der Entwickelung der Ortsnamen auf *-dava*, *-deva*, *-leva* sich zeigte (cf. II, 1. pag. 23 sq.), und zwar, wohl bemerkt, bei derselben Wurzel, von der hier unser *edaes* herkommt, nämlich skr. *dhā* „ponere", eranisch *dā*. Das *-s* in *edaes* halte ich für sigmatische Aoristbildung, hinter der das personale *-t* abfiel. Es entspricht also *edaes* sachlich (formell nicht ganz genau) dem ἔθη der griechischen Inschriften.

In no. 2 und 5 ist *baba* das Subjekt. Die mit no. 1 völlig gleiche Konstruktion zeigt, dass es ein Personenname ist, und zwar, wie die Apposition *proitavos* darthut, ein männlicher. Die Apposition selbst besteht hier, wie ich glaube, aus drei Wörtern, dem Patromynikum *memevais*, mit gleichem Suffix wie *arkiaevais* in no. 1, dem substantivischen Nominativ *proitavos*, mit gleichem Suffix wie *akenanogavos* in no. 1, und dem weiteren Nominativ *ksizanavezos*. Das *akenanogavos* und *proitavos* glaube ich sicher deuten zu können. Ich zerlege ersteres in *aken-ano-g-avos*, letzteres in *pro-it-avos*. Skr. *anu-gā* heisst „nachfolgen", skr. *pra-i* „vorangehen". Diese beiden Formen sehe ich in *anogavos* und *proïtavos*. Ersterer ist also ein „socius oder (pedi-)sequus", letzterer ein „praetor". Da *anagavos* mit *aken-* zusammengesetzt ist, so ist letzteres ohne Zweifel

eine nähere Bestimmung zu jenem. Nun ist bekanntlich ἀκινάκης der Name des persischen Säbels. Eine einfachere Form des Wortes sehe ich in unserem *aken*[*os*]; es ist also der *akenanogavos* „is qui (regem) cum gladio subsequitur", entweder des Königs „Schwertträger", oder, was mir wegen des häufigeren Vorkommens des Titels wahrscheinlicher ist, Mitglied einer Art Nobelgarde, die also als „(regis) socii ensiferi" bezeichnet sind.

Auch der *proïtavos* hat eine Bestimmung, wem er „vorangeht"; ich finde sie in dem *kṣizanavezos*, welches ich für eine adjektivische Zusammensetzung *kṣiẓana-vezos* halte, indem ich in *kṣiẓana-* eine Bildung sehe, wie altpers. *kamana*, *draujana*, *parana*, *hamarana*, in *-vezos* aber eine Ableitung von skr. *vah*, baktr. *vaz* „fahren, lenken", einem skr. **-vahas*, baktr. **-vazā* entsprechend. Das *-vezos* bedeutet also „regens, ducens", und das Objekt dazu liegt in dem *kṣiẓana-*. Die Lesung dieses Wortes ist durchaus unzuverlässig überliefert und stimmt an den beiden Stellen nicht einmal mit einander überein. Dadurch ist eine Konjektur berechtigt. Ich mache sie, indem ich den unteren Strich an dem angeblichen *z* weglasse und somit *ksipana-* lese. Das gehört dann aber zu skr. *kšip* „schleudern, schiessen", und der *ksipanavezos* ist dann der Anführer der Schleuderer oder Bogenschützen. Der ganze Titel also bedeutet dann „praetor sagittarios-ducens". Die Akkusative *sikeneman* und *akaragazun* sind ganz klärlich die Objekte zu *elaes*. Bei *akaragazun* könnte man an ein skr. *ākhara* „Höhle" und *gāh* „eindringen", denken, so dass das Wort die in den Fels getriebene Grabeshöhle bezeichnet. Das *-gazun* könnte sehr wohl mit pers. γάζα „Schatzkammer" verwandt sein.

Die Inschriften no. 1 und 2 (5) heissen also:

1. „Ates, der Arkiaevossohn, der Schwertgenosse (des Königs), hat dem Midas, dem Gordiossohne, dem Könige, (dies) errichtet";

2. „Baba, der Menevossohn, der Feldherr, der die Schützen führt, hat (dies) ········ resp. Felsengrab errichtet."

Völlig klar ist auch die Konstruktion von no. 3.

In dem *as* sehe ich mit Gosche das Pronomen der ersten

Person = zend. *uzem.* Auf dieses *as* nun muss selbstverständlich ein Name im Nominativ folgen; dies ist *tulgeniz*, dessen *z*, nur orthographisch verschieden, für *s* steht. Das dann folgende *aesurzozoz* ist offenbar auch ein Nominativ, hat aber nicht das patronymische Suffix *-ais* und wird daher wohl eher Amtsbezeichnung sein. Das *totin* ist Akkusativ und daher Objekt. Das letzte zerstörte Wort kann dann nur noch das Verbum enthalten haben. Ramsay nennt es zwar hoffnungslos geschwunden, aber nach Mordtmanns Abschrift, die ja schon viel früher genommen ist, liest es sich mit Leichtigkeit *e[d]ąņ* = skr. *adhām*, gath. *dąm*, griech. ἔθην. Als Endung setze ich *-n*, nicht *-m*, weil auch das *-m* des Akkusativs durchaus als *-n* erscheint. Für die Bestimmung der Bedeutung von *aesurzozoz* und *totin* (oder allenfalls *iotin*) sehe ich zur Zeit noch keinen Anhalt.

Klar ist der Aufbau auch in no. 7. Zunächst haben wir den deutlichen Akkusativ *vrekun*, dann vier — denn mir scheint, als ob man auch *zostututez* zu lesen habe — Nominative oder Genetive auf *-z* (wieder für *-s*) und sodann eine als *aer* oder *ael* überlieferte Form, in der klärlich das Verbum steckt. Für letzteres, um das gleich vorwegzunehmen, liegt die Besserung in *[ed]aeẓ* ausserordentlich nahe. Das Objekt dazu sehe ich in *vrekun*. Dieses ohne Zweifel den Gegenstand der Inschrift bezeichnende Wort fügt sich ohne weiteres zu skr. *vṛçkāmi* „zerspalten", insbesondere auch Felsen zerspalten, Partic. *vṛkṇa*, so dass *vrekun* die „Felshöhle", das „Felsengrab" bezeichnet und somit den *akaragazun* oben parallel ist. Dass das Subjekt unter den Formen auf *-z* stecke, ist an sich klar und dass darunter ein Name sei, beweist der Titel *akenanagavoz* (oben pag. 60). Es liegt am nächsten, den Namen an der ersten Stelle zu suchen, also in *telatoz.* Es fragt sich, was nun in *zostututez aemnoz* stecken möge. Das *aemnoz* löst sich ohne weiteres zu einem skr. **sa-jamnas* auf, welches „Zwillingsbruder" bedeuten würde (cf. die *jamunā*, den Zwillingsstrom der Ganga). Es hat seine deutliche Parallele in der Glosse ἄδαμνος „Freund" = skr. **sa-damnas* „verbunden".

Dann aber kann *zostututez* nur noch Genetiv eines Namens, und zwar eines *i*-Stammes, sein, und als solcher wird er dadurch erwiesen, dass sein erster Teil in der That in dem zendischen Namen eines Vogels *aiō-zušta* als Namenwort vorliegt. Die ganze Inschrift bedeutet sonach: „(Dies) Felsengrab hat Telatos, des Zostututis Zwillingsbruder, der Schwertgenosse (des Königs), errichtet."

In no. 8 ist zunächst der Akkusativ *materan arezastin* ganz klar. Dass *materan* „matrem" heisse, wird man wohl nach den bisher schon vorliegenden Deutungen aus dem Sanskrit und dem Eranischen nicht mehr bezweifeln wollen. Dann aber kann *arezastin* kaum etwas anderes sein, als der Name eben dieser Mutter, und in der That kehren beide Glieder der Form *arezastin* unter den zendischen Namenwörtern wieder. Von *areza* „Schlacht" kommen die Namen *Arezō-šamana* und *Arezvå*, von *asti* „Leib" hingegen *Aō-asti*, *paurvō-asti*, *Vohr-asti*. Damit ist ein *arezastis* als Name endgültig gesichert. Das dann folgende *bonok akenanogavoz* wird zusammengehören müssen, da letzterer Titel doch wohl einen Namen vor sich verlangt. In der That giebt es nun wieder im Sanskrit einen Namen *Bhānu*, dessen Koseform *Bhānuka* zum Konsonantenstamm geworden ist, wie im Griechischen Μόλυκος zu Μόλυξ. Das nominativische *-s* fehlt natürlich, wie im Sanskrit und Zend. Für *osesait* bleibt dann nur noch das Verbum übrig, und die Form hat mit ihrer Endung *-t* auch vollkommen das Aussehen eines solchen. Vielleicht könnte das *-sesait* einem reduplizierten Sanskritaorist **çiçajat* von Wurzel *çī* „liegen" entsprechen. Dieser indische Aorist hat bekanntlich meist kausative Bedeutung, und es hiesse dann also *-sesait* „hat gelegt". Das *o-* müsste dann eine vorgesetzte Präposition sein, für welche skr. *ava-* „de" am nächsten liegt, so dass also das ganze *osesait* hiesse „deposuit" d. i. „hat beigesetzt".

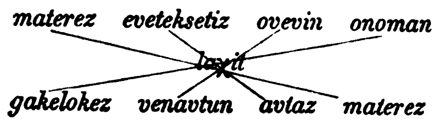
Der zweite Satz von no. 8 zeigt deutlich drei Glieder: 1. *materez eveteksetiz;* 2. *orevin onoman;* 3. *lakit.* Letztere Form ist ganz ohne Zweifel das Verbum, denn sie hat dieselbe Endung und dieselbe Stellung im Satze, wie soeben das *osesait.*

Die Bedeutung wird sich erst nach Klarstellung der Objekte *ovevin onoman*, die, wie *o-sesait*, beide das Präfix *o-* = skr. *ava* enthalten. In *-noman* erkennt man dann leicht die Wurzel skr. *nam* „sich beugen", so dass die ganze Form einem skr. **ava-namām* entspräche mit der Bedeutung „verehrende Niederbeugung, veneratio". Das *o-vevin* könnte sich an die Wurzel skr. *vi* anschliessen in der Bedeutung, die das Substantiv skr. *vītí* „Opfermahl" entwickelt hat; die Präposition *ava-* aber macht daraus ein „Totenopfer". Der Form nach würde wohl eine reduplizierte Bildung gleich einem skr. *ava-vēvim* vorliegen. Nun muss natürlich *laχit* „weiht" heissen. Und da wird man unwillkürlich erinnert an die Homerstelle (Il. 22, 342) ὄφρα πυρός με Τρῶες — λελάχωσι θάνοντα, wo die Bedeutung „zuteil werden lassen" vorliegt. Das passt genau auch für *laχit*, nur dass im Phrygischen die beiden Objekte im umgekehrten Kasus stehen, wie im Griechischen. Denn *materez* für *materes* kann kaum etwas anderes sein, als ein Genetiv „matris". Es fragt sich jetzt nur noch, was das *eveteksetiz* sei und bedeute. Mir scheint, es könne einem skr. *vi-ati-kšitās* „der Dahingeschwundenen" gleichsein, wobei ich statt skr. *vi* zu Anfang eine Nebenform *evi* annehme, wie neben skr. *ni* andere Sprachen die Nebenform *eni* voraussetzen.

Dieser zweite Satz heisst also: „Der dahingeschwundenen Mutter weiht er Totenmahl (und) Verehrung."

Der dritte Satz *gakelokez venavtun avtaz materez* hat zunächst wieder den Genetiv *materez*, zu dem das *avtaz* wohl ein Attribut enthält. Mir scheint, es könne für *avitaz* stehen, zu skr. *ava-i* „hinabgehen" gehörig. Dass wir oben in *osesait*, *ovevin* und *onoman* das *ava* als *o-* fanden, hier als *av-*, könnte darin seinen Grund finden, dass das *o-* vor Konsonanten, *av-* vor Vokalen stände. An *avtaz* klingt stark an das *venavtun*. Dass es ein Akkusativ ist, leidet keinen Zweifel. Für einen Akkusativ, natürlich Pluralis, halte ich aber auch das *gakelokez*. Hierzu veranlasst mich der alsdann vollkommen

chiastische Aufbau des zweiten und dritten Satzes, nämlich so:



Damit haben wir dann auch einen Anhalt für die Bedeutung beider Objekte: *venavtun* ist chiastisch mit *ovevin* „silicernium“, verbunden, *gakelokez* mit *onoman* „veneratio“, ihre Bedeutung kann also nicht weiter davon abliegen, als etwa *avtaz* „der hinabgegangenen“ von *eveteksetiz* „der dahingeschwundenen“ obliegt. Dann liegt es nahe, *ven-avtun* zu zerlegen und das *ven-* an skr. *venā* „Sehnsucht“ oder *venā* „sich sehnend, liebend“, das *avtun* aber, für *avitun*, an skr. *av* „erquicken, laben“, z. B. die Götter mit Speisen, anzuschliessen und das Ganze somit als „liebende Labung“ zu deuten, falls nicht etwa gar, was mir auch möglich scheint, in dem *ven-* der „Wein“ steckt und somit „Weinspende“ zu übersetzen sein könnte. Für *gakelokez*, falls so richtig gelesen, sehe ich noch keinen näheren Anhalt, irgend etwas dem „veneratio“ entsprechendes wird es nach dem Gesagten ja wohl bedeuten.

Die ganze Inschrift würde also sagen: „(Seine) Mutter Arezastis hat Bonok, der Schwertgenosse, bestattet; der dahingeschiedenen Mutter weiht er Totenmahl (und) Verehrung, Gebete[?] (und) Weinspende der hinabgegangenen Mutter“. Der Bonok würde dann natürlich ein wahrscheinlich naher Verwandter des Telatos, der das Grabmal errichtet hat, gewesen sein.

Die Inschrift no. 9 hat anscheinend nur zwei Akkusative, *atanizen* und *kurzanezon*, und einen Nominativ, *tanegertoz*. Letzteres halte ich für einen Namen, der einen skr. **tanagartas* entsprechen könnte, von *tana* „langdauernd, ewig“ und *garta* „Thron“. Da das Wort *garta* im Rgveda vom Throne des Mitra und Varuna gebraucht wird, so ist das *tanegertoz* wohl ein Gottesname oder -zuname „der auf ewigem Throne sitzt“.

Dann aber ist das Ganze gewiss ein Segenswunsch, sofern der Gott der Toten *atanizen* und *kurzanezon* geben soll, wobei sich dann auch das Fehlen des Verbums „gebe" leicht erklärt. Für die Bestimmung der Bedeutung der genannten beiden Objekte fehlt es, soweit ich sehe, noch an einem Anhalt. „Ruhe", „Frieden", „Seligkeit", vielleicht auch „Wiederauferstehung" dürften die in Frage kommenden Begriffe sein.

Aus den Inschriften no. 4. 6. 10—13 lässt sich, weil sie verstümmelt oder in der Lesung unsicher sind, kein Zusammenhang gewinnen, nur einzelne Wörter scheinen klar zu sein. So erscheint in no. 4 wieder der männliche Personenname [*b*]*aba* (cf. oben no. 2), in no. 11 und 13 die Formen *matar* und *mata* „mater" (cf. oben pag. 62), ersteres wohl Vokativ, letzteres Nominativ, genau wie im Sanskrit und annähernd auch im Zend. Das neben *mata* stehende *tutas* in no. 13 entspricht dann dem skr. *tatás* „Vater". Das *ataṇẓn* in no. 12, falls dies die richtige Lesung, entspricht dann wohl in implener Schreibung dem *atanizen* von no. 9. In *akinanogavan* von no. 6 haben wir den Akkusativ des *akenanogavos* „Schwertgenosse" (cf. oben pag. 60). In derselben Inschrift könnte vielleicht *ṿanak* „rex" zu lesen sein, der Nominativ (cf. das *bonok* oben pag. 62) von dem Dativ *vanaktei* (oben pag. 59).

Wenn die vorstehenden Erklärungen richtig sind, — und manches erscheint mir evident, während über anderes sich rechten lassen wird, noch anderes wieder, wie z. B. der Vokalismus, noch einer eingehenderen Untersuchung bedarf, als sie hier angestellt werden kann, — so können wir nunmehr die Bestandteile herausstellen, aus denen die phrygischen Grabschriften sich aufbauen. Es sind die folgenden:

I. Angabe, wer die Grabstätte errichtet hat: no. 1. 2. 3. 5. 7; darin folgende Einzelbestandteile:

a) Name des Errichtenden: *a*) in dritter Person: no. 1. 2. 5. 7; *b*) in erster Person: no. 3;
b) Verwandtschaftsbezeichnung desselben: no. 1. 2. 5. 7;
c) Amtsbezeichnung desselben: no. 1. 2. 3. 5. 7;
} — Nominative;

d) Name des Bestatteten: no. 1;
e) Verwandtschaftsbezeichnung desselben: no. 1; } — Dative;
f) Amtsbezeichnung desselben: no. 1;

g) Benennung des gewidmeten Gegenstandes: no. 2. 3. 5. 7 — Akkusative;

h) Verb der Widmung: no. 1. 2. 3. 5. 7.

II. Angabe, wer die Bestattung ausgeführt hat und dem Verstorbenen Ehren erweist: no. 8; darin folgende Einzelbestandteile:

a) Name des Bestattenden;
b) Amtsbezeichnung desselben; } — Nominative;
c) Name des Bestatteten;
d) Verwandtschaftsbezeichnung desselben; } — Akkusative;
e) Verb der Bestattung;
f) zweite Bezeichnung des Bestatteten — Genetiv;
g) Benennung der Gegenstände der Ehrung — Akkusative;
h) Verb der Widmung.

III. Segenswunsch: no. 9; darin folgende Einzelbestandteile:
a) Gottesname — Nominativ;
b) Bezeichnung der Gegenstände des Segens — Akkusative;
Das Verb fehlt.

Wie man sieht, sind hier sehr wesentlich andere Bestandteile vorhanden, als in den lakonischen altgriechischen Inschriften, aber gerade sie bieten uns vielleicht den Schlüssel zur Erschliessung der lemnischen Inschrift, die ja auch länger ist, als jene griechischen. Es ist sehr möglich, dass die Ähnlichkeit zwischen den altphrygischen und der lemnischen Inschrift sich weiter erstreckt, als bloss auf das Alphabet.

Als dritte Gruppe von Parallelinschriften kommen, nächst den altgriechischen und altphrygischen Grabschriften, die ältesten etruskischen Grabinschriften in Betracht. Als solche sind sie aus doppeltem Grunde anzusehen. Auch sie gehören, wie unter anderem die gleiche bildliche Darstellung des Kriegers (cf. oben pag. 24 und 48) beweist, gleichfalls dem griechischen Kulturkreise an und werden somit auch im wesentlichen desselben Inhaltes sein, wie die entsprechenden griechischen, phrygischen und

unsere lemnische. Dazu kommt aber noch der weitere Umstand, dass wir bei der Verwandtschaft des Pelasgischen mit dem Etruskischen zum Teil dieselben Wortformen, wie in unserer lemnischen Inschrift, in den etruskischen wiederzufinden von vornherein vermuten dürfen.

Die ältesten etruskischen Grabschriften umfassen drei sowohl lokal, als auch der Form nach verschiedene Gruppen. Die erste derselben bilden die Steleninschriften des nördlichen Etruriens, die zweite die Architravinschriften von *Volsinii veteres*, die dritte die Sarkophaginschriften des südlichen Etruriens.

Die beiden ersten Gruppen sind, wie die ältesten griechischen, recht wortkarg; auch sie enthalten nur den Namen des Verstorbenen, eingeleitet durch *mi* „hoc (est)“ und bisweilen unter Beifügung von *śuϑi* „sepulcrum“ (cf. oben pag. 24 und 48), höchstens dass noch vereinzelt eine Widmung (vgl. das *mulenike* in Fa. no. 355 oben pag. 24) hinzugesetzt ist. Und dieser Lakonismus ist denn auch in dem grössten Teile Etruriens bis in die späten Zeiten hinein Sitte geblieben. Nur die Grabschriften der dritten Gruppe, die Sarginschriften der südlichen Landschaft, machen eine Ausnahme. Diese geben ausser dem Namen meist auch noch das Alter an und enthalten noch eine Reihe weiterer Zusätze, deren Sinn freilich zur Zeit noch nicht bei allen klar ist. Dass die ja auch längere lemnische Grabschrift sich an diese südetruskischen Inschriften im Inhalt anlehnen werde, liess sich von vornherein vermuten, aber es liegen auch ganz positive Anhalte dafür vor. Diese bestehen darin, dass in der lemnischen Inschrift, was schon soeben als zu vermuten bezeichnet wurde, sich in der That Wortformen vorfinden, denen in jenen südetruskischen Inschriften verwandte Formen entsprechen.

Da tritt uns zuerst, worauf schon im ersten Hefte hingewiesen (II, 1. pag. 30), das *aviz* = etr. *avils* „annorum“, welches so oft in den südetruskischen Grabschriften begegnet (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 7 sqq. 92 sqq.). Auch das dem *zivai* entsprechende *zivas* findet sich in einer Grabschrift (Fa. no. 2335) aus Tarquinii. Diese beiden Parallelen liegen unmittelbar auf

der Hand, weitere werden sich erst im Verlaufe der Untersuchung ergeben, aber diese beiden Parallelen in der doch verhältnismässig nur kurzen Inschrift sind vollkommen ausreichend, um die Verwendung der südetruskischen Grabschriften als Parallelinschriften der lemnischen zu rechtfertigen. Es wird sich also demnächst nun fragen, was in diesen älteren etruskischen Grabschriften enthalten sei. Bei der hierüber anzustellenden Untersuchung werden wir uns, genau wie bei den altphrygischen Inschriften, damit begnügen müssen, nur ihren Aufbau im allgemeinen und die einzelnen Glieder desselben festzustellen, ohne dass gerade jede einzelne Form nun auch grammatisch oder lexikalisch endgültig bestimmt werde. Das ist zur Zeit noch nicht möglich. Die in Frage kommenden Inschriften führe ich nun im folgenden vor, indem ich jeder derselben sofort die Interlinearversion resp. -konstruktion beifüge, wobei ich bemerke, dass ich in diese nur das aufnehme, was nach den früheren Untersuchungen, insbesondere Deeckes und meinen eigenen, völlig feststeht. Jeder einzelnen Form die einschlägige Litteratur beizufügen, schien mir überflüssig und unzweckmässig. Den Text gebe ich nach Fabretti unter Berücksichtigung von Deecke (Etr. Fo. III) und meiner eigenen Abklatsche, wo solche vorlagen.

Dabei sind jedoch die verstümmelten oder sehr schlecht überlieferten Inschriften beiseite gelassen.

1. *aleϑnas · v · v · ϑelu ·*
„Alethnas Vel, des Vel (Sohn), Thelu“;
zilaϑ · parχis | zilaϑ · eterav
Amtsbezeichnung, Amtsbezeichnung;
clenar · ci · acnanasa |
„filios sex ? “
elśśi · zilaχnu · ce · luśa · ril · XXVIIII |
? Amtsbezeichnung „aetatis XXVIIII;“
papalser · acnanasa · VI ·
? ? „sex“
manim . arce · ril · LXVI
? „habuit aetatis LXVI“;
Surrina — Fa. no. 2055 = spl. III, no. 327;

2. *arnϑ · aleϑn|as · [a]r · clan ·*
„Arnth Alethnas, des Arnth Sohn;
ril | XXXXIII ·
„aetatis XXXXIII;“
eitva · ta|mera · śarvenas · |
? ? ?
clenar · zal · arce · | acnanasa ·
„filios duos habuit“ ?
zilc . mar|unuχva . tenϑas ·
Amtsbezeichnungen
eϑl · | matu · manimeri
? ? ?
Surrina — Fa. no. 2056 = spl. III, no. 318.

3. *av[le · ale]ϑnas[· a]rnϑal · cl[an ·]ϑanχvilusc · ruvfial ·*
„Avle Alethnas, des Arnth Sohn und der Thanchvil Rufi;“
zilaχ[nuce] | spureϑi · apasi · svalas ·
Amtsangabe, ? ?
marunuχva cepen · tenu
Amtsangabe,
eprϑnevc · eslz · te[nu] |
Amts- „bis“ angabe,
eprϑieva · eslz
Amtsangabe „bis“
Surrina — Fa. no. 2057 = spl. III, no. 329.

4. *larϑ · aleϑnas · arnϑal · ruvfialc · clan*
„Larth Alethnas, des Arnth und der Rufi Sohn;“
avils · LX · lupuce ·
„annorum LX mortuus est;“
munisvleϑ · calu surasi |
? ? ?
tamera · zelarvenes · luri · miace
? ? ? ?
Surrina — Fa. no. 2058 = spl. III, no. 332.

5. *a[run]ϑ · aleϑnas : śeϑreśa :*
„Larth Alethnas, des Sethre (Sohn)“

neś·sacn̥·· · ·| cieiϑi·
? ? ?
muleϑ·svalasi·zilaχnuce·
Amtsbezeichnung
lupuce·munisuleϑ calu|
„mortuus est" Amtsbezeichnung
avils LXX lupu
„annorum LXX mortuus est"
Surrina — Fa. no. 2059 = spl. III, no. 330.

6. *[a]leϑnas[·]a·v·zilχ·niiϑ·· · ·*
„Alethnas Arnth, des Vel (Sohn)" Amtsbezeichnung
[m]arunuχva·te[nϑas·]|[nu]rϑz·
Amtsbezeichnung „ decies"
zince··c·······
? ?
Surrina — Ga. no. 740.

7. *arnϑ:χurcles:larϑal:clan:ramϑas:nevtnial:*
„Arnth Churcles, des Larth Sohn (und) der Ramtha Nevtni";
zilc:parχis:amce|
Amtsbezeichnung „erat";
marunuχ:spurana:cepen:tenu:
Amtsbezeichnungen;
avils:maχs semφalχls lupu
„annorum unius nonaginta mortuus est"
Surrina — Fa. no. 2070.

8. *larϑ:χurχles:arnϑal χurχles:ϑanχvilusc:cracial|clan:*
„Larth Churchles, des Arnth Churchle und der Thanchvil Craci Sohn";
avils:ciemzaϑrms:lupu
„annorum sex et (?) viginti mortuus est".
Surrina — Fa. no. 2071.

9. *atnas·vel·larϑal·clan·*
„Atnas Vel, des Larth Sohn";
svalce·avil LXIII·
„vixit annos LXIII":

zi[l]qϑ maruχva·parχis cepen φelucu (oder *tenuce*?)
Amtsbezeichnung; Amtsbezeichnung;
Tuscana — Fa. no. 2101.

10. *larϑi·ceisi·ceises·velus·velisnal·ravnϑus·seχ* |
„Larthi Ceise, des Ceise Vel (und) der Velisnei Ravnthu Tochter"
avils·śas·amce·uples
„annorum quinque erat"?
Tuscana — Fa. no. 2104.

11. *vipinanas:śeϑre:velϑur[us:] meclasial:ϑanχvilu:*
„Vipinanas Sethre, des Velthur (und) der Meclasi Thanchvil (Sohn)";
avils:cis:cealχls
„annorum sex sexaginta"
Tuscana — Fa. no. 2108.

12. *vel·...·vipinanas·velϑur·velϑurus[la·]*
„Vel[thur?] Vipinanas, des Velthur (Sohn), des (Sohnes) des Velthur";
XI zilaχce
Zahl Verb (Amtsbezeichnung)
Tuscana — Fa. no. 2116.

13. *vipinanas:vel:cla|nte·ultnas:laϑal clan*
„Vipinanas Vel Clante, des Ultna Larth Sohn";
avils:XX:tivrs:śas
„annorum XX mensum quinque"
Tuscana — Fa. no. 2119.

14. *larisal:peilies:arnϑaliśala*
„des Laris Peilie, des (Sohnes) des Arnth (Grab)"
bei Tuscana — Co. I, 105.

15. *ramϑa·viśnai·arnϑeal·te[i]ni[i]es·puia*
„Ramtha Visnai, des Arnth (Tochter), des Teinie Gattin"
Vulci — Fa. no. 2327 ter a.

16. *tute:larϑ:anc:farϑnaχe:tute:arnϑals | haϑlials:ravnϑu*
„Tute Larth" ? ? „des Tute Arnth (und) der Hathli Ravnthu (Sohn)";

*zilχnu*ː*cezpz*ː*purtśvana ϑunz* |
Amtstitel „octies", Amtstitel „ter"
*lupu*ː*avils*ː*esals*ː*cezpalχals*
„mortuus est annorum duorum octaginta".
Vulci — Fa. spl. I, no. 387.

17. *tutes·śeϑre·larϑal·clan·pumplialχ·vel[ia]s*
„Tutes Sethre, des Larth Sohn und der Pumpli Velia";
zilaχnuce | *zilc XI·purtśvavc·XI·*
Amtsbezeichnungen mit Zahlen
lupu·avils·maχs·zaϑrums
„mortuus est annorum unius viginti"
Vulci — Fa. spl. I, no. 388.

18. *camnas*ː*larϑ*ː*larϑalś*ː*atnalc·clan*
„Camnas Larth, des Larth und der Atnei Sohn";
*an śuϑi·lavtni*ː*zivas*ː*ceriχu*
„hoc sepulcrum familiare" ? ?
*teśamsa*ː*suϑiϑ*ː*atrś*ː*rc* | *escunac*ː
? „in-sepulcro" ? ?
*alti suϑiti munϑ zivas murśl*ː*XX*
„in-hoc sepulcro" ? ? ? „XX"

19. *larϑ*ː*arnϑal*ː*plecus*ː*clan*ː*ramϑasc*ː*apatrual*ː
„Larth, des Arnth Plecus Sohn und der Ramtha Apatrui";
*eslz*ː| *zilaχnϑas*
„bis" Amtsbezeichnung;
*avils*ː*ϑunęśi*ː*muvalχls*ː*lupu*
„annorum trium septuaginta mortuus est".
Tarquinii — Fa. no. 2335 a.

20. ··········*[l]ąrisal·crespe ϑanχvilus·pumpnal·clan*
[Vorname, Name], des Laris (Sohn), Crespe (und) der Thanchvil Pumpnei Sohn";
zilaϑ [meχl·] rasnas·marunuχ | ··········*n·*
Beamtentitel „confoederationis etruscae", Beamtentitel;
zilc. ϑufi·tenϑas·marunuχ·paχanati·
Beamtenbezeichnung, Beamtenbezeichnung;

ril LXIII
„aetatis LXIII"
Tarquinii — Fa. no. 2335 b.

21. *ramϑa*: *apatrui*: *larϑal*: *seχ* · *larϑialc* · *aleϑnal* [: *vel*]*tnas* | *arnϑal*: *larϑaliśla puia* · *pepnas*
„Ramtha Apatrui, des Larth Tochter und der Larthi Alethnei, des [Vel]tnas Arnth, des (Sohnes) des Larth, Gattin" ?
Tarquinii — Fa. no. 2335 c.

22. *aleϑne*[*i* ·] *veltna*[*l*] ·
„· · · · Alethnei, der Veltnei [und des · · · Tochter]"
ture fnesiϑvas |
? ?
[*lupu* ·] *avils cis* · *muvalχl*[*s*]
„mortua est annorum sex septuaginta"
Tarquinii — Fa. no. 2335 d.

23. *larϑi einanei* · *śeϑres* · *sec* · *ramϑas* | *ecnatial* · *puia* · *larϑl* · *cuclnies* · *velϑ*|*uruśla* |
„Larthi Einanei, des Sethre Tochter (und) der Ramtha Ecnati, Gattin des Larth Cuclnie, des (Sohnes) des Velthur;
avils · *huϑs* · *celχls*
„annorum quattuor sexaginta"
Tarquinii — Fa. spl. I, no. 437.

24. *lartiu cuclnies* · *larϑal* · *clan* | *larϑialc einanal* |
„Lartiu Cuclnies, des Larth Sohn und der Larthi Einanei";
camϑi eterau
Beamtenbezeichnung
Tarquinii — Fa. spl. I, no. 438.

25. *velϑur* · *larϑal* · *clan* | *pumpnal clan* · *larϑial* |
„Velthur, des Larth Sohn, der Pumpnei Sohn der Larthi";
avils . *cealχls* . *lupu*
„annorum sexaginta mortuus est".
Tarquinii — Fa. spl. II, no. 112.

26. *larϑ* · *avles* · *clan* |
„Larth, des Avle Sohn";

avils huϑs · | *muvalχls* · *lupu*
„annorum quattuor septuaginta mortuus est".
Tarquinii — Fa. spl. II, no. 115.

27. *larϑ* : *larϑial* :
„Larth, des Larth (Sohn)";
avils : *huϑs* : *lu*[*pu*]
„annorum quattuor mortuus est"
Tarquinii — Fa. spl. II, no. 116.

28. *vel* : *secnes* | *velus* : *clan* |
„Vel Secnes, des Vel Sohn";
avils : *eslem* | [*z*]*aϑrumis*
„annorum duorum et (?) viginti"
Polimartium — Ga. no. 558.

Ausser auf den vorstehenden Sarkophagen findet sich eine Anzahl im Bau entsprechender und also wohl gleichaltriger Inschriften auch auf Grabwänden Es sind die folgenden:

29 *vel* · *leinies* : *larϑial* · *ϑura* · *arnϑialum* | *clan velusum* : *prumaϑś* ·
„Vel Leinies, des Larth ? , und des Arnth Sohn und des Vel ? ";
avilś · *semφś* | *lupuce*
„annorum novem mortuus est"
Volsinii vet. — Fa. no. 2033 bis D c.

30. *larϑ* · *ceisinis* · *velus* · *clan* ·
„Larth Ceisinis, des Vel Sohn";
cizi · *zilaχnce* · | *meani* · *municleϑ meϑlm* ·
„sexies" Beamtentitel, ? ? ?
nurϑzi · *canϑce* ·
„decies" Beamtentitel;
calus · · *lupu*
? „mortuus est"
Tarquinii — Fa. no. 2339.

31. *ramϑa* · *matulnei* · *seχ* · *marces* · *matulna*[*s*] · · · · |
„Ramtha Matulnei, die Tochter des Marce Matulna";
puiam · *amce* · *śeϑres* . *ceis*[*in*]*ies* ·
„et uxor fuit des Sethre Ceisinies";

cisum · tame[ra] · u · · · · · · · · |
? ? ?
laf · · · nasc · matulnasc · clalum · ce[isinie]s ·
? ? „und des Matulna“ ? „Ceisinies“;
ci clenar · m · | *a · · · · avence ·*
„sex filios“ ? ? ? ;
lupm . avils[· m]aχs · mealχlsc ·
„et mortua est annorum unius et septuaginta“;
eitvapia · me · · · ·
? ?
Tarquinii — Fa. no. 2340.

32. *arnϑ[·] apunas[·] velus · mq* |
„Arnth Apunas, des Vel (Sohn)“?
maχ · cezpalχ · avil | *svalce*
„unum sexaginta annos vixit“
Tarquinii — Mon. ined. VIII, tab. XXXVI.

33. *ϑui · clϑi · a · utniϑ* : |
„in hoc sepulcro“ ?
vel . veluśa ·
„Vel, des Vel (Sohn)“;
avils | *cis · zaϑrmisc* |
„annorum sex et viginti“
s · e · · · r : aniśa
? ?
Tarquinii — Deecke in Bezz. I, 260 no. 14.

Die vorstehenden etruskischen Inschriften enthalten also, so weit sie klar sind, folgende Bestandteile:

I. den Namen des Verstorbenen, und zwar:
   a) Vornamen,
   b) Familiennamen,
   c) Zunamen.

II. Verwandtschaftsbezeichnungen, und zwar:
   a) Vornamen des Vaters,
   b) Familiennamen des Vaters,
   c) Vornamen der Mutter,
   d) Familiennamen der Mutter,

e) Das Wort *clan* „Sohn“ oder *seχ* „Tochter“,
f) Vornamen des Grossvaters,
g) Vornamen eines anderen Ahnen,
h) das Wort *θura* „?“
i) Vornamen des Gatten,
k) Familiennamen des Gatten,
l) das Wort *puia* „Gattin“.

III. Amtsbezeichnungen, und zwar:
a) Bezeichnung des Amtes selbst, als:
α) *zilaθ*, *zilaχnu*, *zilc*, *zilaχnuce*, *zilaχce*, *zilχnu*, *zilaχnθas*, *zilaχnce* mit den Zusätzen *parχis*, *eterav*, *spureθi*, [*meχl*·]*rasnas*, *θufi tenθas;*
β) *marunuχva*, *marunuχ*, *maruχva* mit den Zusätzen *tenθas*, *cepen tenu*, *spurana cepen tenu*, *parχis cepen tenuce (?)*, *paχanati;*
γ) *eprθnevc*, *eprθneva*, *purtśvana*, *purtśvavc* mit dem Zusatze *te*[*nu*]*;*
δ) *camθi*, *canθce* mit dem Zusatz *eterau.*
b) Zahlenangaben dazu:
α) in Worten: *eslz* „bis“, *cezpz* „octies“, *θunz* „ter“, *nurθzi*, *nurθz* „decies“, *cizi* „sexies“;
β) durch Zahlzeichen: *XI* „undecies“.
c) Altersangaben dazu:
ril·*XXVIIII* „aetatis XXVIIII“.

IV. Zahl der Nachkommen:
clenar·*ci*·*acnanasa* „filios sex···“,
clenar·*zal*·*arce*·| *acnanasa* „filios duos habuit···“,
ci clenar···· „sex filios····“.

V. Angabe des Lebensalters:
a) *ril*·*LXVI* „aetatis LXVI“; *ril* | *XXXXIII*· „aetatis XXXXIII“; *ril*··*III* „aetatis··III“.
b) *avils*:*cis*:*cealχls* „annorum sex sexaginta“; *avils*:*XX*:*tivrs*:*śas* „annorum XX mensum quinque“: *avils*·*huθs*·*calχls* „annorum quattuor sexaginta“; *avils*:*eslem* | [*z*]*aθrumis* „annorum duorum et (?) viginti“; *avils* | *cis*·*zaθrmisc* „annorum sex et viginti“.

c) *avils · LX · lupuce* „annorum LX mortuus est“; *avils LXX lupu* „annorum LXX mortuus est“; *avils : maχs semφalχls lupu* „annorum unius nonaginta mortuus est“; *avils : ciemzaϑrms : lupu* „annorum sex et (?) viginti mortuus est“; *lupu : avils : esals : cezpalχals* „mortuus est annorum duorum octaginta“; *lupu · avils · maχs · zaϑrums* „mortuus est annorum unius viginti“; *avils : ϑuneśi : muvalχls : lupu* „annorum trium septuaginta mortuus est“; [*lupu* ·] *avils cis · muvalχl*[*s*] „mortua est annorum sex septuaginta“; *avils · cealχls · lupu* „annorum sexaginta mortuus est“; *avils huϑs · | muvalχls · lupu* „annorum quattuor septuaginta mortuus est“; *avils : huϑs : lu*[*pu*] „annorum quattuor mortuus est“; *avilś · semφś | lupuce* „annorum novem mortuus est“; *lupum · avils*[· *m*]*aχs · mealχlsc* „et mortua est annorum unius et septuaginta“.

d) *avils · śas · amce · uples* „annorum quinque erat · · ·;

e) *svalce · avil LXIII* „vixit annos LXIII“; *maχcezpalχ · avil | svalce* „unum sexaginta annos vixit“.

Ausser diesen wenigstens in ihrer allgemeinen Bedeutung feststehenden Bestandteilen zeigen die vorstehenden Inschriften noch eine Anzahl weiterer, deren Bedeutung wir bis jetzt nicht wissen, in denen aber doch auch bestimmte Wörter sich formelhaft wiederholen. Insofern einzelne dieser formelhaften Wörter für die Erklärung der lemnischen Inschrift in Frage kommen sollten, wird alsdann auf ihre weitere Besprechung eingegangen.

Aus der vorstehenden Untersuchung ergiebt sich nun also mit einiger Wahrscheinlichkeit, dass unsere lemnische Inschrift folgende Angaben enthalten werde: 1. den Namen des Verstorbenen, vielleicht mit Angabe von Verwandtschaftsverhältnissen; 2. Angabe von Ämtern, mit etwaiger Beifügung von Zahlangaben; 3. Angabe des Lebensalters; 4. etwaige Angaben über die Nachkommen.

Auf der Grundlage dieses Bauplanes können wir nun an die Analyse der einzelnen Teile und Wortformen unserer lemnischen Inschrift herantreten.

Wir haben in unserer Inschrift also zunächst die Angabe zu erwarten, wessen Grabstätte wir vor uns haben. Diese Angabe kann entweder den Namen im Nominativ enthalten, wie in den altgriechischen, altlateinischen und etruskischen Inschriften, oder, wie in den etruskischen *śuϑi*-Inschriften, den Namen im Genetiv unter Beifügung eines Wortes für „sepulcrum“.

Letzteren Aufbau scheint die Inschrift II *holaiez*: *naφoϑ ziazi* zu zeigen. Hier sind *holaiez* und *ziazi* Genetive (cf. II, 1. pag. 31 sq.), es müsste also in *naφoϑ* das Wort für „sepulcrum“ stecken. Schon früher (II, 1. pag. 31) habe ich dies *naφoϑ* mit etr. *naper* verglichen; die Mumienbinde (X, p. 5) liefert uns dazu nun noch ein *napti*. Für *naper* hat Deecke (Müller, Etr. II², 511) als Bedeutung „Grabnische“ hingestellt, was auch mir nicht unwahrscheinlich ist. Das *napti* der Mumienbinde aber ist mit *ϑui* verbunden, einem Worte, welches so oft (cf. Pauli, Etr. Stu. III. 118sqq.) in Verbindung mit *cesu* in Grabschriften vorkommt und mit ihm zusammen das lat. „hic situs est“ wiedergiebt. Es scheint somit auch *napti*·*ϑui* heissen zu können „das Grab hier“ oder, wenn *-ti* Lokativ, „in diesem Grabe hier“. Daraus ergiebt sich also ein Stamm *nap-* für „Grab“, von dem dann aller Wahrscheinlichkeit nach auch unser *naφoϑ* herkommt. Seiner grammatischen Form nach würde es wohl Nominativ sein müssen, nicht, worauf das -ϑ führen könnte, Lokativ.

Ist diese Vermutung richtig, dann enthält der Genetiv *holaiez* zweifelsohne den Namen des Verstorbenen, wie dies auch bereits Bugge, Deecke und Moratti angenommen haben.

Ein Genetiv ist aber auch das auf *naφoϑ* folgende *ziazi*. Es als einen zweiten Namen aufzufassen, verbieten drei Umstände: zuerst die Wortstellung, sodann die Unwahrscheinlichkeit, dass die Pelasger zweinamig gewesen seien, drittens die verwandten etruskischen Formen. Dass dies *ziazi* zu dem *zia* des Cippus Perusinus gehöre, ist schon früher (II, 1. pag. 31) bemerkt worden, dies *zia* aber ist ganz sicher kein Name, sondern ein Appellativum (oder allenfalls auch ein Adjektivum),

welches also als Apposition (oder Attribut) auf den *holaie* zu beziehen wäre.

Wir würden versuchen müssen, festzustellen was es bedeute, und zu dem Zwecke die Stellen, in denen es vorkommt, betrachten müssen. Auf dem Cippus Perusinus (Fa. no. 1914 A, Z. 19. 20) erscheint es in der Verbindung *zia śatene tesne.*

Da weiter etr. *ia* nicht selten in *ea* gebrochen wird (cf. *larϑeal* für *larϑial* etc.), so kann mit unserem Worte ein und dasselbe auch *zea* sein, wie es vorliegt in dem *zea zuci· enesci·* des Cippus Perusinus (Fa. no. 1914 B, Z. 11. 12).

Diese Gleichheit von *zea* mit *zia* wird fast zur Gewissheit, wenn man, die Gleichheit der Konstruktion zwischen *zia śatene tesne* und *zea zuci enesci*, beides auf dem Cippus Perusinus, in Betracht zieht.

Da es völlig sicher ist, dass im Etruskischen ein *v* zwischen Vokalen ausfallen kann (cf. *caie* = Gavius; *caile* = Gavilus und Gavilius; *nui* neben *nuvi* = Novius; *titui* neben lateinischen Namen auf *-uvius*), so könnte man versucht sein, *ziva* als vollere Form für *zia* ansetzen, um so mehr, als auch in unserer lemnischen Inschrift dreimaliges *zivai* neben unserem *ziazi* sich findet. Aber gerade dieser letztere Umstand macht die Sache unsicher, da man keinen Grund sieht, warum in *zivai* das *v* geblieben, in *ziazi* ausgefallen sein sollte. Und dazu kommt dann weiter noch die Bedeutung. Es wird sich weiter unten ergeben, dass *zivai* wahrscheinlich „aetate“ bedeute, das aber passt für unser *ziazi* in keiner Weise, für welches doch etwa eine Amtsbezeichnung des *holaie* zu erwarten wäre. Und da bietet sich uns in der That ein anderer Weg. Es giebt in den etruskischen Inschriften (cf. oben pag. 76) eine Amtsbezeichnung, die in einer Reihe verschiedener Ableitungen (cf. dazu Deecke, Etr. Fo. u. Stu. VI, 31 sqq.) auf einen Stamm *zila-* zurückgeht. Zu diesem *zila* kann unser *ziazi* gehören. Die Vermittelung damit ist in doppelter Weise möglich. Es könnte nämlich einmal das innere *l* ausgefallen sein, so dass *ziazi* für *zi[l]azi* stünde. Aber das ist unwahrscheinlich, weil wir in *holaiez(i)*, *vamalasial*, *haralio*, *φokiasiale* das inter-

vokalische *l* erhalten sehen. Der andere Weg ist der, dass sich *zila* nicht in *zil-a*, wie man bisher mehrfach angenommen, sondern in *zi-la* zerlegt, und dass daneben ein *zi-a*, Genetiv *ziazi*, mit einfacherem Suffixe vorliege. Diese Annahme halte ich für die richtige. Ich sehe somit in *ziazi* eine Amtsbezeichnung und übersetze einstweilen, da wir nicht wissen, welches besondere Amt gemeint sei, mit „magistratus".

Es wird sich nun weiter fragen, ob unsere Inschrift auch Angaben über die Verwandtschaftsverhältnisse enthalte. Und da kommt nun in der That das *φokiasiale* in B. als solche in Betracht. Die Gründe hierfür sind folgende. Dass wir in *φokiasiale* einen Genetiv vor uns hätten, ist schon früher (II, 1. pag. 31) vermutet worden, und da dieser Genetiv sich unmittelbar an den Genetiv *holaiezi* anschliesst, so kann er kaum etwas anderes enthalten, dls eine nähere Bestimmung dazu. Und beachtet man nun weiter noch die Interpunktion, sofern das *φokiasiale* von dem *holaiezi* nur durch zwei, von dem folgenden Worte hingegen durch drei Punkte getrennt tst, so kann kaum bezweifelt werden, dass es in der That eine Bestimmung zu *holaiezi* enthalte.

Es wird sich dann also fragen, ob wir die Bedeutung dieses *φokiasiale* erschliessen oder wenigstens vermuten können.

Bevor an die Erklärung des *φokiasiale* und des offenbar damit zusammenhängenden *φoke*[*ạ*]*ṣ* herangetreten werden kann, wird zunächst klargestellt werden müssen, welchem etruskischen Laute wohl das φ entspreche. Anderen Ortes (Etr. Fo. III, 108 sqq.) habe ich dargethan, dass etr. φ etymologisch aus *b* hervorgegangen sei. Von diesem φ (Φ) aber, welcher überhaupt nur vereinzelt erscheint, ist das sehr häufige etr. *f* (8) nach seinem Ursprung und ohne Zweifel auch dem Laute nach vollständig verschieden, sofern es ein dem Etruskischen von Hause aus eigentümlicher harter Spirant ist. Es lässt sich wohl mit Sicherheit annehmen, dass auch das Lemnische diesen harten Spiranten gehabt habe und dass er dort in Ermangelung eines eigenen Zeichens — denn das etr. 8 ist ja erst auf etruskischem Boden extra für ihn entwickelt — durch φ ausgedrückt worden

sei. Ist das richtig, dann würde dem Stamme *φok-* ein etr. *fuc-* entsprechen. Da ein solcher Stamm im Etruskischen sich sonst nicht findet, so könnte auch *huc-* in Frage kommen, aber auch von diesem Stamme findet sich, abgesehen von dem unsicher gelesenen und dunklen *huca* der Mumienbinde (XII, 6), nichts Vergleichbares, und wir würden daher, soweit ich sehe, aus dem Etruskischen keine Aufklärung über unser *φokiasiale* erhalten.

Aber es giebt auch noch eine andere Möglichkeit, an die auch Bugge bereits gedacht hat und die nicht so ohne weiteres von der Hand gewiesen werden kann, die nämlich, dass darin der Name der Stadt Phokaia stecke, das Wort also griechisches Lehnwort sei, wobei dann natürlich lemn. φ = griech. φ. Diese Ansicht wird zu prüfen sein an dem gleichfalls in den Inschriften B. vorkommenden *tiz*:*φoke*[*a*]*s*. Hier sieht die letztere, ja freilich nicht ganz sicher überlieferte Form in der That so aus, als wäre sie der Genetiv des genannten Stadtnamens, wo dann *φokiasiale* wohl als Genetiv von *φokiasi* „Φωκαῖος“ zu gelten hätte.

Behufs weiterer Erhärtung dieser Ansicht wird es sich vor allem fragen, was das *tiz* vor dem *φoke*[*a*]*s* etwa bedeute. Bezüglich dieses Wortes scheinen sich zwei Wege der Erklärung zu bieten. Entweder entspricht es (II, 1. pag. 30) dem etr. *tez* (Fa. no. 1052), oder es gehört zu etr. *θi* (Mumienbinde), *θii* (Fa. no. 1914 A, Z. 10 und 15), *θil* (Fa. 1914 A, Z. 10 und B, Z. 9), und zwar kann es dann wieder einem etr. *θiś* oder, nach der Analogie von *aviz* = etr. *avilś*, einem *θilś* entsprechen. Da der Cippus Perusinus auch sonst zahlreiche Anklänge an unsere lemnische Inschrift enthält und da ausserdem die lautliche Parallele mit *aviz* = *avilś* hinzukommt, so halte ich letztere Erklärung für die wahrscheinlichere. Das lemn. *t* neben etr. θ stört sie nicht. Dieselbe Lautentsprechung wird uns noch entgegentreten bei lemn. *tavar-* neben etr. *θaur-* und bei lemn. *tove-* neben etr. *θuve-*.

Vergleichen wir die Form *θil* mit *ril* „aetatis“, so ist zu vermuten, dass auch *θi* ein Substantiv sei und dass *θil* und

lem. *tiz* (= etr. **θilś*, cf. *larθal* und *larθalś* neben einander) dazu die Genetive seien. Es scheint mir möglich, dass dies *θi* „urbs" heisse und somit *tiz*:*φoke*[*a*]*ṣ* „urbis Phocaeae". Mehr als diese blosse Möglichkeit lässt sich freilich bei dem jetzigen Stande der Etruskologie nicht herausstellen; es steht aber das *tiz*:*φoke*[*a*]*ṣ* der Deutung des *φokiasiale* als „des Phokäers" wenigstens nicht entgegen, und damit werden wir uns vorläufig begnügen müssen.

Als der klarste Bestandteil unserer Inschrift springt nun weiter die Altersangabe mit dem *aviz*:*sialχviz* in die Augen. Inbezug auf die allgemeine Bedeutung dieses *aviz*:*sialχviz* ist weiter keine Untersuchung mehr anzustellen, denn ich denke, dass es nicht mehr bestritten werden kann, dass es „annorum .....ginta" bedeute. Wir werden indessen in eine Erörterung des *sialχviz* bezüglich seiner Form und besonderen Bedeutung einzutreten haben. Dass *sialχviz*, nach der Analogie von etr. *śianś-śanś*, zu dem Zahlworte *śa* gehöre, ist schon früher (oben pag. 49) gesagt worden, so dass also etr. *śa* für *śia* steht. Dies *śianś-śanś* bildet aber, wie ich glaube, nicht nur eine lautliche Analogie zu unserem Zahlworte, sondern ist eine direkte Ableitung desselben. Das *-nś* ist suffixaler Natur (cf. Pauli, Etr. Stu. III, 130. sub 13), es bleibt also als Stamm nur *śia-śa* übrig. Schon anderweit (z. B. Bugge „senatus") hat man in *śianś* den Namen einer Behörde gesehen, und dass das Wort diese Bedeutung habe, ist jetzt auch mir wahrscheinlich. Ist das richtig, so ist dieselbe, wie ich glaube, nach der Zahl ihrer Mitglieder bezeichnet, etwa wie lat. duoviri, tresviri, decemviri u. dgl., und wie auch im Etruskischen selbst die Form *meχl*, Genetiv eines *meχ*, bereits früher (Altit. Stu. III, 61) von mir als „unitas, confoederatio" aus dem Zahlworte *maχ* „unus" abgeleitet ist.

Es fragt sich nun, welche Zahl wohl in *śa*, *sialχviz* und *śianś* stecke. Die Indogermanisten unter den Etruskologen haben *śa* mit *sex* vereinigen wollen, ich selbst (Etr. Fo. u. Stu. III, 137 sqq.) habe auf Grund sachlicher Kombinationen darin die Zahl 5 finden zu sollen geglaubt. Es wird zu untersuchen

sein, ob eine dieser beiden Ansetzungen bestätigt werde durch ein etruskisches Beamten- (oder Priester-)kollegium, sei es von 6 oder von 5 Männern, seviri oder quinqueviri. Aus den bei den Römern öfter erscheinenden seviri oder quinqueviri lässt sich, wie mir scheint, nichts erschliessen, Angaben aber über etruskische Kollegien von 5 oder 6 Männern fehlen, soweit ich sehe. Eine Entscheidung also lässt sich nicht geben, und ich werde daher vorläufig das auf sachlichem Wege von mir gewonnene Ergebnis aufrecht erhalten müssen.

Mit dem *aviz*:*sialχviz* ist nun in beiden Inschriften das *marazm*:*aviz* (resp. *marazm*:*av*[*iz*]), in B. ein vorgesetztes *zivai* verbunden. Den gleichen Stamm finden wir (cf. II, 1. pag. 30) auch im Etruskischen. Die Belege desselben sind die folgenden:

1. — — —|*teśamsa* · *ṣuϑiϑ* · *atrśre* · *escunac* · *alti* · *śuϑiti munϑ zivas murśl XX* — Tarquinii — Fa. no. 2335;

2. — — — [ϑ]*ui zivas avils XXXVI lupu* — Tuscana — Fa. no. 2100;

3. — — — *ẹp̣inạḷ*|*pul zivaś pet*|*snei* — Perusia — Fa. no. 1560 (nach meinem Papierabklatsch);

4. — — — *puϑs* · *ϑaclϑ* · *ϑạr ṭeị ẓivaś* · *fler* — — — Mum. VIII, 12.

Endlich finde ich eine Form unseres Wortes auch in dem *murzua* der folgenden Stelle:

— — — *eϑ* : *fanu* : *lautn* : *precuś* : *ipa* : *murzua* : *cerurum* : — — — Perusia — Fa. no. 1915;

Da im Etruskischen *z* und *s* (*ś*) mit einander wechseln können, so könnte an sich dies *murzua* für *mursua* stehen und irgend eine Ableitung des alsbald zu betrachtenden Wortes *murs* sein, allein ich glaube doch nicht, dass dieser Lautwechsel hier vorliege. Erwägt man nämlich das *zivaś murśl* oben, so sieht das *mur-zua* doch wie ein Kompositum beider Wörter aus, indem *ziva* als zweites tonloses Glied zu *-zua* sich abschwächte, genau wie lat. *bi-divum* zu *bi-duum* ward. Ist das richtig, dann scheint auch *renχ-zua* (Mumienbinde VII, 9) ebenso gebildet und aus *renχ* und *ziva* zusammengesetzt zu

sein. Das *renχ* könnte zu dem *reneϑi* des Cippus Perusinus (Fa. no. 1914 B, Z. 7.) und dem *renine* einer Grabschrift von Montepulciano (Fa. no. 895.) gehören.

Es wird sich nun fragen, ob aus den vorstehenden, ja ziemlich zahlreichen Stellen sich die Bedeutung von *ziva* erschliessen lasse.

Das aber scheint in der That so. Vergleichen wir nämlich das *zivai*:*sialχviz*:*aviz* unserer Inschrift mit der in den oben (pag. 68 sqq.) aufgezählten Inschriften so häufig wiederkehrenden Formel mit *lupu*(*ce*), z. B. *avils·cealχls·lupu*, so lässt sich eine gewisse Ähnlichkeit nicht verkennen, und man könnte fast zu dem Schlusse veranlasst werden, das *zivai* entspräche dem *lupuce* „mortuus est“ (Deecke, Kritik 7 sqq.; Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 121 sq.) direkt. Aber das ist doch nur Schein, denn in der soeben schon genannten Inschrift Fa. no. 2100. steht vollständig *zivas avils·XXXVI lupu*, so dass also nicht das *lupuce* dem lemn. *zivai* entspricht, sondern eben hier das *zivas*. Dies *zivas* aber kann im Zusammenhange jenes etruskischen Satzes kaum etwas anderes bedeuten, als das sonst mit *avil* verbundene *ril*, d. h. „aetatis“, denn dass es ein Genetiv sei, wie eben lat. *aetatis* selber, das folgt aus der Orthographie, sofern unsere südetruskische Inschrift *zivas* mit *s*, die in gemeinetruskischer Orthographie geschriebene Mumienbinde hingegen *zivaś* mit *ś* schreibt, wie das in den Genetiven die Regel ist (cf. Pauli, Etr. Fo. III, 172 unter 2.).

Ob diese Bedeutung „aetatis“ auch für die übrigen Belege des *zivas* passe, lässt sich zur Zeit noch nicht entscheiden, denn alle die übrigen Belegstellen des Wortes sind so dunkel, dass sich aus ihnen bei dem jetzigen Stande der Etruskologie schwerlich die Bedeutung unseres Wortes feststellen lassen wird. Nur die erste derselben scheint allenfalls einen Anhalt zu bieten, sofern das *zivas murśl XX* anscheinend dem *zivaś avilś XXXVI* in Fa. no. 2100. parallel stehen könnte, da auch *mursl*, wie weiter unten sich ergeben wird, ein Genetiv ist, wie das ihm parallele *avilś*.

Der grammatischen Form nach kann lemn. *zivai* schwer-

lich Genetiv sein. Da es aber dem *zivaś* anscheinend parallel konstruiert ist, so ist es wohl als Ablativ „aetate“ zu fassen.

Da noch eine ganze Reihe weiterer Formen in unserer lemnischen Inschrift die Endung *-ai* zeigt, so wird sie doch etwas näher zu untersuchen und vor allem zu fragen sein, was ihr wohl im Etruskischen entspreche. Auch im Etruskischen haben wir eine Endung *-ai*, die älteste Femininendung der Gentilnamen auf *-a*. Sie ist belegt z. B. durch *aninai* (Fa. spl. I, no. 199), *viśnai* (Fa. no. 2327 ter a), *supnai* (Fa. no. 339), *taminai* (Fa. no. 364 bis l), *tarnai* (Fa. no. 2327 ter b), *tarχnai* (Fa. no. 2351), *fulnai* (Fa. no. 329 bis). Mit diesem *-ai* aber werden wir wenig anfangen können, denn diese ganzen Namen sind mitsamt ihrer Endung *-ai* (für *-aia*) italischer Import ins Etruskische. Aber sie zeigen uns wenigstens den Weg für unser *-ai*. Wie im Etruskischen überhaupt altes *ai* durch *ei* hindurch zu *e* wird, so z. B. in *aisaru* (Fa. no. 2345), *aiseras* (Fa. no. 2603 bis), *eiseras* (Fa. no. 274), *esari* (Fa. no. 2033 bis E b); *kaisies* (Fa. no. 2261), *ceisi* (Fa. no. 1188), *cesi* (Fa. no. 1187), so auch erscheint jene Femininendung zumeist als *-ei*, noch jünger als *-e*. Erstere ist die gewöhnliche Form und bedarf keiner Belege, letztere liegt vor z. B. in *ataine* (Fa. no. 2554 quater), *vipine* (Fa. spl. II, no. 80; spl. III, no. 119). *vuisine* (Fa. no. 246), *laucine* (Fa. no. 371), *peϑne* (Fa. no. 671), *fremne* (Fa. no. 406).

Aus dieser Lautbehandlung im Etruskischen dürfen wir schliessen, dass auch dem lemnischen *-ai* im Etruskischen ein *-ei* oder *-e* entspreche. Eine solche Endung begegnet nun im Etruskischen in der That in zahlreichen Fällen. Beispiele sind: *tenve* (Fa. no. 2033 bis E a), *eprϑne* (Fa. no. 2033 bis E a), *tenine* (Ea. no. 1922) und die zahlreichen Verbalformen auf *-ce* (Übersicht bei Deecke in Müller, Etr. II², 504 sqq.). Natürlich soll damit nicht gesagt sein, dass nun in allen etruskischen Formen ein schliessendes *-e* aus *-ai*, *-ei* entstanden sein müsse, selbstverständlich kann ja das *-e* in manchen auch ursprünglich sein.

Der Funktion nach scheinen die meisten dieser etruskischen

Formen, auch die ohne *-ce*, verbal zu sein. Dem steht es nicht entgegen, dass oben *zivai* als Ablativ gefasst ist, denn die etruskische Verbalflexion ruht, wie ich schon früher (Etr. Fo. u. Stu. III, 70 sqq.) nachzuweisen versucht habe, auf nominaler Grundlage. Es kann also immerhin *zivai* eine nominale Form sei, während andere Formen auf lemn. *-ai* = etr. *-e* verbal fungieren.

Weiter haben wir nun das *marazm:aviz* zu untersuchen. Dass hier *-m* „und" bedeute und chiastische Wortstellung zu dem *aviz:sialχviz* vorliege, ist schon früher (II, 1. pag. 35) bemerkt, und dass demnach in *maraz* ein an *maχ* „eins" anklingendes Zahlwort vorzuliegen scheine, gleichfalls (II, 1. pag. 33.). Behufs genauerer Bestimmung dieses *maraz* wird es sich weiter, wie mir scheint, nun fragen, was etwa das dem *zivai* in chiastischer Stellung entsprechende *aomai* bedeuten könne.

Das *ao* dieser Form giebt ohne Zweifel den in den etruskischen Inschriften als *au* bezeichneten Diphthongen wieder, und da, wie wir soeben gesehen, dem schliessenden *-ai* ein etr. *-e* entspricht, so hätten wir also eine etruskische Form *aume* zu suchen. Eine solche freilich giebt es nicht; da aber etr. *au* auch als *a* und *u* erscheint, beides so bekannte Vorgänge, dass es besonderer Belege dafür nicht bedarf, so kann unsere Form auch als *ame* und *ume* gesucht werden. Eine Form *ame* nun giebt es in der That. Sie hat folgende Belege:

1. — — — *ame vaχr lautn·velϑinaś* — — — Perusia — Fa. no. 1914 A, Z. 2;
2. — — — *acil·ame·etnam* — — — Mum. VII, 14;
3. — — — *acilϑ·ame·ranem* — — — Mum. VIII, 6;
4. — — — *a[cil]ϑ·ame|muḷa* — — — Mum. VIII, 7;
5. — — —|*ṃạṛẹṃ ẓạχ ame·* — — — Mum. X, 3;
6. — — — *ame acnesem·ipa·* — — — Mum. X, 5.

Daneben erscheint auch die Form *ama* in folgenden Stellen:

7. — — — *penϑn|a·ama velϑina* — — — Perusia — Fa. no. 1914 A, Z. 14/16;
8. — — — *veḷϑa|ipe·ipa·maϑcva·ama·* — — — Mum. X, 8/9;

9. — — — *ipa·θucu·petną·ąma·* — — — Mum. X, 14.

Dass *ame* und *ama* Formen eines Stammes seien, zeigt das mit beiden verbundene *ipa*, zu dem seinerseits sich wieder *ipe* verhält, wie eben *ame* zu *ama*. Dass aber weiter dies *ame* zu dem lemnischen *aomai* gehöre, scheint mir das freilich nicht völlig sichere *marem* — *ame* neben dem lemnischen *marazm aomai* zu erweisen, wo *marem* sich wohl in *mare-m* zerlegt, wie *marazm* in *maraz-m*, und einem lemnischen *marai* entsprechen würde, so dass also der mutmassliche Nominativ *mara* (cf. *ipa*, *ama* neben *ipe*, *ame*) lauten würde. Dies *mara* aber könnte weiter mit dem etruskischen Amtstitel *maru* (cf. Deecke, Etr. Fo. u. Stu. VI, 22 sqq.) zusammenhängen und damit wäre dann, eben wegen des Zusammenhanges mit *maχ* „eins" die Bedeutung gegeben. Es würde etr. *maru* „princeps", lemn. *mara* aber „primus" bedeuten.

Für die Erschliessung des *aomai* = etr. *ame* sehe ich zur Zeit noch keinen Anhalt. Auf eine Möglichkeit glaube ich indessen doch hinweisen zu sollen. Etr. *amce* heisst „war" (Deecke bei Müller, Etrusker II², 512). Der hier erscheinende Stamm *am-* könnte derselbe sein, der in unserem wegen der Parallele auf *zivai* substantivischen *aomai* = etr. *ame* vorliegt. Bekanntlich hat in allen Sprachen das abstrakte Verbum „sein" ursprünglich eine sinnliche Bedeutung. So wie nun unser deutsches „war" zu skr. *vas* „wohnen" gehört, so könnte auch *ama* „Wohnung, Aufenthalt" bedeuten und neben *zivai*:*aviz*, dem Jahre des Lebens, das *aviz*:*aomai* das Jahr des Aufenthalts bezeichnen, was für einen Mann, der aus Phocaea stammte, doch gewiss recht passend ist.

Soweit werden wir durch sachliche Erwägungen geleitet, für die weiteren Teile unserer Inschrift sind wir zunächst auf die sprachliche Analyse angewiesen. Die erste Wahrnehmung inbezug hierauf schliesst sich unmittelbar an das soeben Erörterte an, denn dem *zivai* in der Altersbestimmung steht nicht bloss das *aomai* parallel, sondern in dem Ausdruck *haralio*:*zivai*:*eptezio*:*arai*: auch das *arai*. Hier zeigt der Parallelismus

der Endungen *-io -ai -io -ai* deutlich genug die analoge Konstruktion beider Glieder.

Es ist schon früher (II, 1. pag. 30), wie *zivai* mit etr. *zivas*, so *arai* mit etr. *araś* von mir verglichen worden. Es wird zu untersuchen sein, ob sich für dies *araś* nicht die Bedeutung erschliessen lasse.

Die Belege des Wortes sind diese:

1. — — — *ipa ama hen naper | XII velϑinaϑuraś araś pe|raś cemulm lescul zuci en|esci epl tularu* — Perusia — Fa. no. 1914 A, Z. 5—8;

2. — — — *| huϑ : naper | lescan | letem : ϑui araśa : ϑen|tma* — — — Volaterrae — Fa. no. 346;

3. — — — *etnam | śuci murin · etnam velϑite · etnam ais-vale | vacl · ar : pavśćle · zeri · ceren : cepen |* — — — Mum. VII, 19—21;

4. — — — *ame | mula · hursi · puruϑn · vacl : usi · cłucϑraś | caperi · zamϑic · vacl · ar · flereri · sacnisa | sacnicleri ·* — — — Mum. VIII, 8—11;

5. — — — *marem zaχ ame . nacum · cepen · flanaχ | vacl ar natum · χuru · peϑereni* — — — Mum. X, 3. 4.

6. — — — *vacl | ara · nunϑene · śaϑaś · naχve · hetum · ale* — — — Mum. III, 16. 17;

7. — — — *naχva · ara · nunϑene | [śaϑaś : naχve : hetum : a]le ·* — — — Mum. VIII, γ 1. 2;

8. *ceśasi | ara · natum · aisna · leitrum · zuϑeva* — — — Mum. X, 19. 20;

9. — — — *vacl · ara · ϑui : useti : catneis :* — — — Mum. XI, 9;

10. — — — *etnam | tesim · etnam · celucn · vacl · ara ϑuni | sacnicleri* — — — Mum. VII, 16—18;

11. — — — *śucic · firin | cereni enaś ara ϑuni etnam · ceren |* — — — Mum. VII, 22. 23;

12. — — — *ϑucu · hamφeϑeś : rinuś | ϑui · araś · mucum · aniaχeś · rasna* — — — Mum. XI, 5;

13. — — — *ϑucu | aruś ame acnesem · ipa ·* — — — Mum. X, 4. 5;

14. — — — *precuϑuraśi*: | *larϑialisvle* : *cestnal* : *clenaraśi* — — — bei Perusia — Fa. no. 1915;

15. *itun turuce venel atelinas tinas cliniiaras* — Tarquinii — Fa. spl. III, no. 356.

Dass in allen diesen Stellen in der That Formen ein und desselben Namens vorliegen, beweisen die das *ar-* begleitenden Wörter. So findet sich, wenn man von den direkten Parallelstellen der Mumienbinde unter sich absieht, das *ipa* in no. 1 und 13; *ama* (*ame*) in no. 1. 4. 5. 13; *naper* in no. 1. 2; *velϑina-* (*velϑite*, was aber nach den Parallelstellen der Mumienbinde vielleicht *velϑine* zu lesen) in no. 1 und 3; *-ϑuraś araś* in no. 1 neben *ϑuraśi -araśi* in no. 14; *leścul* (*lescan*) in no. 1 und 2; *zuci* (*śuci, śucic*) in no. 1. 3. 11; *eneści* (*enaś*) in no. 1 und 11; *ϑui* in no. 2. 9. 12; *ϑentma* (*nun-ϑene?*) in no. 2. 6. 7. Das sind eine solche Fülle der Beziehungen, dass ein Zusammenhang des Sinnes der betreffenden Stellen ausser Frage steht. Und nun beachte man, dass diese Beziehungen sich auch auf unsere lemnische Inschrift erstrecken. So haben wir ausser unserem *arai* zu *zeronai*(ϑ) das *zeri* in no. 3, zu *marazm* das *marem* in no. 5, neben *naφoϑ* das *naper* in no. 1 und 2., neben *morinail* das *murin* in no. 3., bei der doch nur geringen Länge der lemnischen Inschrift eine so grosse Zahl von Beziehungen, dass dadurch nicht nur die enge Verwandtschaft des Lemnischen mit dem Etruskischen noch weiter bestätigt wird, sondern auch die Verwandtschaft des Sinnes unserer lemnischen Inschrift mit dem der angeführten etruskischen erhellt.

Als Bedeutung von *ara* habe ich früher (Etr. Stu. III, 111) die von „gens" vermutet. Das würde auch hier haltbar erscheinen, denn es könnte das *haralio* : *zivai* : *eptezio* : *arai* dem Sinne nach etwa „valida aetate, nobili gente" heissen, wobei die grammatische Konstruktion freilich, weil *haralio* und *eptezio* Genetive zu enthalten scheinen, eine andere sein wird.

Nachdem so die Formen *zivai* und *arai* untersucht sind, werden wir in die Analyse der mit ihnen verbundenen Formen *haralio* und *eptezio* in B., *tavarzio* in A. einzutreten haben.

Schon früher (II, 1. pag. 34.) habe ich die Vermutung aus-

gesprochen, dass in den drei parallelen Formeln *tavarzio zivai*, *haralio*: *zivai* und *eptezio*: *arai* je das erste Wort sich in *tavarzi-o*, *eptezi-o* und *harali-o* zerlege, so dass wir in *tavarzi*, *eptezi* Genetive auf *-zi*, in *harali* einen solchen auf *-al* vor uns hätten. Es wird sich fragen, was in diesem Falle das angehängte *-o* sei, und ob meine Annahme eines solchen an dem Etruskischen eine Stütze finde. Letzteres aber ist in der That der Fall.

Ein solches angehängtes *-u* tritt vollkommen deutlich hervor in der Amtsbezeichnung *camϑi eterau* (Fa. spl. I, no. 438; cf. oben pag. 73). Dafür steht in einer anderen Amtsbezeichnung *zilaϑ·eterav* (Fa. no. 2055 = spl. III, no. 327; cf. oben pag. 68). Dass hier die beiden Formen *eterau* und *eterav* identisch seien, ist nicht zu bezweifeln, denn auch die mit ihnen verbundenen Formen *camϑi* und *zilaϑ* zeigen das gleiche Suffix, da *-ϑi*, wie ich anderwärts (Etr. Fo. u. Stu. III, 57. 67 sqq.) bereits dargethan, nur die ältere Form für *-ϑ* ist. Ebendort (l. c. 69) habe ich das *-u* (*-v*), dessen Grundform wohl *-ve* (cf. das *tenve* in Fa. no. 2033 bis E a) ist, für ein Lokativsuffix, und zwar, entsprechend dem gleichen Gebrauche das *-ϑi*. mit verbaler Funktion erklärt, und an dieser Erklärung und ihrer Begründung halte ich auch jetzt noch fest. Man könnte gegen diese Erklärung geltend machen wollen, dass wir dann in unserem lemnischen *harali-o*, *eptezi-o*, *tavarzi-o* ja ein Lokativsuffix an ein Genetivsuffix gehängt fänden. Aber das Etruskische hat nicht bloss im allgemeinen Suffixhäufungen in grosser Zahl, sondern es lässt sich gerade auch im besonderen die Anhängung eines Lokativsuffixes an ein genetivisches in ihm nachweisen. Das ist der Fall in *tarχnal-ϑi* (Fa. spl. III, 322), verkürzt *tarχnal-ϑ* (Ga. no. 799), wo das *-ϑi* (*-ϑ*) das zweite der etruskischen Lokativsuffixe, das *-al* aber das bekannte Genetivsuffix ist. Wie man sieht, geht also auch hier bei dieser eigentümlichen Erscheinung das Lemnische mit dem Etruskischen Hand in Hand.

Das *tarχnalϑi* sowohl, wie das *tarχnalϑ* findet sich in einer Amtsbezeichnung, und wenn es auch wohl mit Recht mit dem

Namen der Stadt Tarquinii in Zusammenhang gebracht wird (cf. Deecke, Etr. Fo. u. Stu. VI, 37. 47) und somit zu dem eigentlichen Amtstitel selber nicht gehört, so könnte man sich versucht fühlen, zu fragen, ob denn nicht auch in den formell entsprechenden Teilen der lemnischen Inschrift Amtsbezeichnungen zu finden seien, die man ja aus sachlichen Gründen (cf. oben pag. 65. 76) ohnehin erwarten dürfte.

Aber diese Frage wird man, wie mir scheint, von vornherein verneinen müssen, denn unter den Formen des in Betracht kommenden Teiles der lemnischen Inschrift findet sich nicht eine einzige, die einer der bekannten etruskischen Amtsbezeichnungen entspräche oder auch nur an sie anklänge.

Man wird also bezüglich des *haralio* und *epțezio* in anderer Richtung suchen müssen. Ein Vermutung, was etwa in diesen Formen stecken könne, ist schon oben (pag. 89) gegeben, und es würde nun zu prüfen sein, ob die verwandten Formen der etruskischen Inschriften sie bestätigen.

Wenn ich *haralio* richtig in *harali-o* zerlegt und das *harali* als Genetiv gedeutet habe, so werden wir auf einen Nominativ *har* oder *hara* geführt, was beides möglich ist. Ein Stamm *har-* nun begegnet in etruskischen Inschriften mehrfach. Seine Belege sind:

1. — — — *ci cnl hareu tuśe* (oder *hare utuśe?*) — Perusia — Fa. no. 1914 A, Z. 24;

2. *mi marisl harϑ sianśl*:*l eimi* — Clusium — Fa. no. 807;

3. ······· |*al śeχ harϑna* — Clusium — Fa. no. 734;

(der Deckel mit der Inschrift *ϑana·tlesnei umrana*, der jetzt auf der Urne mit unserer Inschrift liegt, gehört nicht zu ihr).

Die dritte dieser Stellen hat ihre unmittelbare Parallele in:

4. *afli·hustnal·śeχ·farϑana* — Perusia — Fa. no. 1226, sofern in beiden Inschriften das *śeχ* einen ohne Zweifel adjektivischen Zusatz trägt, der in der clusinischen als *harϑna*, in der perusinischen als *farϑana* erscheint. Da nun in Perusia z. B. der weibliche Vorname stets in der Form *fasti*, in Clusium hingegen stets als *hastia* erscheint, so ergiebt sich, dass auch perusinisches *farϑana* und clusinisches *harϑna* ein und dasselbe

Wort sind. Dies festgestellt, haben wir dann noch folgende weitere Ableitungen unseres Stammes *far-* (*har-*):

5. — — — | *enaś · raχϑ · suϑ · nunϑenϑ · etnam · farϑan* | *aiseraś · śeuś · cletram · śrencve ·* — — — Mum. V, 7. 8;

6. — — — *enaś · raχϑ · suϑ · nunϑenϑ* | *zusleve · faśeic · farϑan · flereș : ṇẹϑun[sl]* | *raχϑ · cletram · śrenχve ·* — — — Mum. IX, 13—15;

7. — — — | *raχϑ · tura · nunϑenϑ · cletram · śrenχve* | *tei · fạśei · zạrfneϑ · zuśle · nunϑen ẹ* | *fạrϑạn · aiseraś · śeuś cletram · śrencv* | — — — Mum. II, 10—12;

8. *an : farϑnaχe ⁝ marces ⁝ tarnes : ramϑesc : χaireals* | *larϑ : teiniis* | *ϑanχvil tarnai* — Vulci — Fa. no. 2327 ter b;

9. *tute : larϑ : anc : farϑnaχe : tute : arnϑals* — — — Vulci — Fa. spl. I, no. 387;

10. · · · · *farϑnaχ* · · · · · · Volsinii vet. — Fa. no. 2033 bis G a.

Unsicher ist das *farsi* in der Stelle:

11. · · · · · · | *flanac · fạrṣị* · · · · · · Mum. XI, γ 1.

Von den vorstehenden Formen gehören *harϑ*, *farϑana-harϑna* und *farϑnaχe* unzweifelhaft zusammen, ob auch *hareu*, ist sehr fraglich. Die Form erscheint auf dem Cippus Perusinus, und es wäre nach dem soeben erwähnten Lautgesetz statt *hareu* vielmehr *fareu* zu erwarten, umsomehr, als der Cippus Perusinus in anderen Formen das *f* nicht in *h* verwandelt. Es ist daher sehr wahrscheinlich, dass die Form *hareu* ein echtes *h* besitzt und mit dem Stamme *far-* nicht verwandt ist. Dies gewinnt auch durch unsere lemnische Inschrift an Wahrscheinlichkeit. Oben (pag. 80) ist geschlossen worden, dass ein etr. *f* im Lemnischen durch *φ* dargestellt sei. Es ist schwerlich anzunehmen, dass daneben ein *f* in *h* gewandelt sein sollte. Wenn das nicht ist, dann hat aber *haralio* ein echtes *h*. Es würde somit *haralio* nur mit dem *hareu* des Cippus Perusinus, mit den anderen Formen nicht verwandt sein.

Was das grammatische Verhältnis beider Formen zu einander anlangt, so ist *harali-o* Genetiv, dessen etruskisches Äquivalent *haral-u* lauten würde, während das etruskische *hareu*, wenn es sich gleichfalls in *hare-u* zerlegt, nach dem, was oben (pag. 85)

über etr. *-e* = lemn. *-ai* gesagt worden ist, als lemnisches Äquivalent ein *harai-o* haben würde, also denselben Kasus zeigen würde, wie *zivai, arai, aomai, zeronai* und *morinai.*

Was dies *hara* bedeute, dafür fehlt es, soweit ich sehe, noch an einem Anhalt. Man könnte an lat. *haruspex* und *hariolus* denken, wo das *har-* sehr wohl ein etruskisches Wort sein könnte, denn die Herleitung des Donat. ad Terent. Phorm. 4, 4, 28. von *haruga* „Opferwidder" ist natürlich verfehlt. Auch *hara* „kleiner Stall, Behälter für Tiere" könnte ja möglicherweise etruskisch sein und in Frage kommen. Aber das alles sind doch nur rein lautliche Anklänge, auf die wohl hingewiesen werden kann, denen aber irgendwelche Beweiskraft natürlich nicht innewohnt. Dass der Sache nach in lemn. *haralio* etwa ein „validitatis" stecken könne, ist schon oben (pag. 89) gesagt.

Wenn *eptezi-* richtig für einen Genetiv erklärt worden ist, so heisst der Nominativ *epte.* So wie etr. *epl* aus *pul, eprϑne* aus *purϑne* entsteht (cf. oben pag. 42), so könnte vielleicht *epte* für *pute* stehen. Eine Form *pute* bietet nun die Mumienbinde in einer ziemlichen Anzahl nur wenig von einander abweichen-Stellen. Es sind diese:

1. — — — *çisu[m p]ute·tul* | *ϑansur·haϑrϑi·repinϑic·* — — — Mum. II, 6/7;

2. — — — *cisum·pute·tu[l·ϑans]* | *hanleç·repineç·* — — — Mum. III, 22/23;

3. — — — *cisum·pute·t[ul·ϑans]* | *hatec repinec·* — — — Mum. IV, 3/4;

4. — — — *cisum·pute·tul·ϑans·hatec repinec* — — — Mum. IV, 16;

5. — — — *cisum·pute·tul ϑansur·haϑrϑi·repinϑic* — — — Mum. V, 5;

6. — — — *cisum·pute·tul·ϑansur·haϑrϑi·repinϑic* — — — Mum. V, 12;

7. — — — *cisum·pute tul·ϑans·haϑeç* | *repinec* — — — Mum. IX, 4/5;

8. — — — *cisum p[ute t]ul ϑans* | *haϑec repinec·* — — — Mum. IX, 11/12;

9. — — — *cisum · pute · tul · θans · haθec · repinec* — — — Mum. IX, 16.

Wie man sieht, handelt es sich um eine formelhafte Wendung, deren Sinn aber unklar ist, auch wenn wir das *cisum tamera* in Fa. no. 2340 (cf. oben pag. 75) vergleichen.

Es findet sich auf der Mumienbinde auch eine Form *puθs* (*puts?*), belegt durch:

10. — — — *une | mlaχ · puθs · θaclθ · θar tei zivaś ·* — — — Mum. VIII, 12;

11. — — — *enaχ · unχva · meθlumθ · puts | muθ · hilarθuna ·* — — — Mum. XII, 4/5.

Dies *puθs* (*puts*) könnte sehr wohl für *puθes* (*putes*) stehen und Genetiv des obigen *pute* sein. Dann würde es unmittelbar dieselbe Form sein, wie unser *eptezi* = *putezi*. Bemerkenswert dabei ist, dass in der ersten Stelle etr. *puθs* mit *zivaś* in ein und derselben Zeile vorkommt, und dass ebenso lemn. *eptezio* mit *zivai* in ein und derselben Zeile steht, eine Thatsache, die immerhin die Annahme einer Identität von *puθs* mit *eptezi* zu verstärken geeignet ist.

Was das *eptezio* bedeute, dafür geben, soweit ich sehe, die aufgeführten Stellen keinen Anhalt. Dass aus sachlicher Erwägung etwa die Bedeutung „nobilitatis“ zu vermuten sei, ist schon oben (pag. 89) gesagt worden.

Schon früher (pag. 51) ist bemerkt worden, dass statt *eptezio* vielleicht *epiezio* gelesen werden könne. Wenn dies richtig sein sollte, so würden wir auf einen Nominativ *epie* geführt. Da nun *ie* im späteren Etruskisch sich meist zu *e* zusammenzieht, so würde etr. *epe* entsprechen. Nun findet sich folgende Inschrift:

suθi · rutia|ś · velimnas · | epesial · | aχnaz · — Perusia — Fa. no. 1934.

Der Anfang ist klar und bedeutet „Grab der Rodia“. Mit *velimnas*, welches wegen des *s* (nicht *ś*) Nominativ ist, beginnt ein neuer Satz. Das *epesial* hat man vielfach als „Ephesiae“ deuten wollen, möglich ist indessen auch, dass es sich in *epe-sial* zerlege und im Stamme unserem lemn. *epie-zi*, in der

Endung den lemn. *vamala-sial*, *φokia-siale* entspreche. Das *aχnaz* gehört ohne Zweifel zu dem *acnanasa* in Fa. no. 2055 = spl. III, no. 327 und Fa. no. 2056 = Fa. spl. III, no. 318 (cf. oben pag. 68 sq.) und dem *acnesem* der Mumienbinde X, 5. Was aber das *epesial* und das *aχnaz* bedeuten, wissen wir zur Zeit noch nicht.

Die dritte der parallelen Formen war das *tavarzio*. Trennen wir das *o* von *tavarzio*, so bleibt also ein Genetiv *tavarzi* übrig (cf. II, 1. pag. 34) von einem Nominativ *tavar*. Dies Wort kann dem etruskischen *θaur* entsprechen, wie es in folgenden Stellen vorliegt:

1. — — *eca·velθinaθuraś θ|aura helu* — — — Perusia — Fa. no. 1914 A, Z. 20/21;

2. — — — *etve*: *θaure*: *lautnescle*: *caresri*: — — — Perusia — Fa. no. 1915;

3. — — — *etva θa|urane*: *cares* — — — Perusia — Fa. no. 1933;

4. *cehen |cei·teza|n penθna θauru|ś θanr* — Perusia — Fa. no. 1900;

5. — — — *cepen·θaurχ·cepene·acil·etnam* — — — Mum. VII, 15;

6. — — — *cepen | θaurχ·etnam* — — — Mum. VII, 22.

Die lautliche Vermittelung zwischen *tavar* und *θaur* wäre die, dass *θaur* aus *θavr*, *θavar* entstanden wäre, wie *cneuna* aus *cnevna*, *cnevina* u. s. w., wobei das *a* der letzten Silbe ausgestossen sein könnte infolge Zutrittes der Suffixe, wie in gleichem Falle *laran*, *tezan*, *leθam* zu *larns*, *teśns*, *leθms* wurde. Die Richtigkeit dieser Annahme vorausgesetzt, so würde die dem *tavarzi* entsprechende etruskische Form *θaurś* lauten, wobei der Wechsel zwischen *t* und *θ*, der ja innerhalb des Etruskischen selbst oft genug vorkommt, wohl kaum Schwierigkeiten bereiten würde, zumal das Lemnische möglicherweise überhaupt kein anlautendes *θ* gehabt haben mag; wenigstens bietet unsere Inschrift keinen Fall eines solchen. Dies *θaurś* scheint in dem *θaurus* von no. 4 erhalten zu sein, welches

neben *θaurś* stehen würde, wie der Genetiv *velθuruś* neben *velθurś* vom Vornamen *velθur*.

Für etr. *θaura* hat sich durch meine eigene Untersuchung (Etr. Stu. III, 97) als mutmassliche Bedeutung „sepulcrum“ ergeben. Das findet eine Bestätigung dadurch, dass in unserer Inschrift das *tavarzio* mit *aker* verbunden ist. Dies *aker* entspricht, wie sich alsbald ergeben wird, dem etr. *acil*, dies aber ist seinerseits in der Inschrift Fa. no. 1487 mit *suθi* „Grab“ verbunden, so dass unser *aker*:*tavarzio* dem etr. *suθi*·*acil* parallel steht.

Die parallelen Ausdrücke *haralio*:*zivai*:*eptezio*:*arai* einer-, *tavarzio zivai* andrerseits sind eingeleitet durch die Wörter *rom*, resp. *aker*, und es wird nun gefragt werden müssen, was diese etwa heissen.

Für das *rom* bieten die etruskischen Inschriften als einzige formell vergleichbare Form das *rumaχ* in Fa. no. 2166 aus Vulci, allein dies kommt für unser *rom* nicht in Frage. Es erscheint in dem Zusammenhange *cneve tarχunies rumaχ*, und dies heisst, wie ganz allgemein anerkannt ist, „Gnaeus Tarquinius Romanus“.

Aber in unserer lemnischen Inschrift selbst scheint sich das Wort noch ein zweites Mal zu finden, nämlich in *toveroma*. Dies *toveroma* kann, eben wenn man das die Inschrift beginnende *rom* ins Auge fasst, sehr wohl eine Zusammensetzung *tove-roma* sein. Unter dieser Voraussetzung würde sich das *tove-* vergleichen lassen mit dem *θuveś*, wie es vorliegt in einer Grabschrift von Arretium:

θuker akil tuś θuveś — Ga. no. 104.

Damit aber ist dann ohne Zweifel (cf. oben pag. 79 über den Ausfall des *v*) ein und dasselbe Wort das *θueś* am Anfang der Grabschrift von Torre di S. Manno, wo es heisst:

cehen:*suθi*:*hinθiu*:*θueś*:*sianś*: — Fa. no. 1915.

Diese Vergleichung könnte beanstandet werden wegen des *t* = etr. θ und wegen des am Ende fehlenden *-ś*. Schon oben (pag. 81. 95) ist bei der Vergleichung von lemn. *tiz* mit etr. *θi* und von lemn. *tavar-* mit etr. *θaur* darauf hingewiesen, dass

in der lemnischen Inschrift kein anlautendes ϑ belegt sei, und dass daher ein solches vielleicht überhaupt im Anlaut der Sprache gefehlt habe. Ist das richtig, dann hat auch lemn. *tove-* neben etr. *ϑuve-* keine Bedenken. Was aber das schliessende *-ś* anlangt, so wird es ein Suffix irgend welcher Art sein, wie oben in *murs* (cf. pag. 102) und wie es das auch in *fleres* zu sein scheint, denn neben dem gewöhnlichen *fleres* erscheint sowohl auf dem Spiegel Fa. no. 1069, wie mehrfach auf der Mumienbinde auch *flere*, daneben auf letzterer auch *fler*, so dass also klärlich das *-ś* oder *-eś* eine Endung ist. Das kann es dann aber auch in *ϑuveś* neben *tove-* sein.

Es wird sich nun fragen, was dieses *tove-roma* heisse. Für das *-roma* liegt, weil, wie soeben gesagt, etruskische Verwandte fehlen, kein Anhalt für die Bestimmung vor, für *ϑu(v)eś* aber habe ich schon früher (Etr. Stu. III, 28. 124) die Bedeutung „Ruhestätte" erschlossen. Wenn auch die dort gegebene Begründung, sofern ich es an *ϑui* anschloss, vielleicht nicht zutrifft, so bietet sich dafür die Anknüpfung an etr. *ϑaur-*, lemn. *tavar-*, für welches oben (pag. 96) die Bedeutung „Grab" erschlossen ist. Zu dem Stamme *ϑau-tav* kann ein *ϑuv-tov* sehr wohl gehören. Ich glaube also, dass auch etr. *ϑu(v)eś*, lemn. *tove-* „Grab" bedeute.

Dem *rom* steht der Stellung nach im Satze parallel das *aker* in A. Für *aker* ist verschiedentlich von mir an etr. *acil* erinnert worden, und in der That scheint *acil* mit unserem *aker* sprachlich und sachlich verwandt zu sein. Dafür scheinen folgende Thatsachen zu sprechen. In der oben (pag. 96) angeführten Inschrift Ga. no. 104 finden sich die Wörter *acil* und *ϑuveś* beisammen, unser *aker* aber steht dem *rom* parallel, und dies zeigte sich in *tove-roma* mit dem Stamme *ϑuve-* zusammengesetzt. Da liegen also ganz entschieden sachliche Beziehungen vor. Auf sachliche Beziehungen deutet es ferner, dass auf der Mumienbinde (oben pag. 95) sich *ϑaurχ* und *acil* in ein und demselben Satze finden, wie in unserer Inschrift *aker* und *tavarzio* (= etr. *ϑaurś*; vgl. oben pag. 95). Eine sprachliche Parallele aber bieten die etruskischen Formen *cver* und (*tinś-*)

cvil. Für *cver* habe ich schon vor Jahren (Etr. Stu. III, 87) die Bedeutung „donum" erschlossen und ebenso (l. c. 116) bereits darauf hingewiesen, dass auch *-cvil* „Geschenk" bedeute und von *cver* sich nur im Suffix unterscheide. Ganz derselbe Unterschied aber scheint in lemn. *aker* neben etr. *acil* vorzuliegen. Es fragt sich nun, was dies etr. *acil* wohl heisse. Alle älteren Deutungen, einschliesslich der von Corssen (Etr. I, 283) als „Ölgefäss", sind unhaltbar. Wir werden also die Belegstellen zu fragen haben.

Diese sind die folgenden:

1. *ruvfies:acil* — Vulci — Fa. spl. III, no. 352. (auf einer tönernen Lampe);
2. *ruvfie[s] acil* — Tarquinii — Fa. spl. I, no. 440. (auf einem tönernen Guttus);
3. *arnϑ larϑ velimnaś | arzneal huśiur | suϑi acil hece* — Perusia — Fa. no. 1487;
4. *ϑuker akil tuś ϑuveś* — Arretium — Ga. no. 104;
5. — — — *ture · acil · çaliça · ϑluϑ ceiϑim | χim · scuχie · acil · hupniś ·* — — — Mum. VI, 15/16;
6. — — — *acil · ame · etnam · cilϑcveti · hilarę · acil | vacl · cepen · ϑaurχ · cepene · acil · etnam | iç çlevr · nϑ · śucic · rilsϑvene · acil · etnam* | — — — Mum. VII, 14/16;
7. — — — *acil · hamφeś laeś · sulusi | ϑuni · śerφue · acil · ipei · ϑuta · cnl · χaśri* | — — — Mum. X, 6/7;
8. — — — *aϑre · acil an śacnicn ·* — — — Mum. XII, 11.

Dazu kommen noch folgende weitere anscheinend verwandte Formen:

9. — — — *vinum | paiveism · acilϑ · ame ·* — — — Mum. VIII, 6;
10. — — — *vinum · a[cil]ϑ · ame* | — — — Mum. VIII, 8; — — — | *hetrn · aclχa · ais · cemnac ·* — — Mum. V, 18;
11. — — — *hetrn | aclχn · aiś · cemnaχ ·* — — — Mum. VIII, 15/16;
12. — — — *hetrn · aclχn | eis cemnac ·* — — — Mum. X, 9/10.

Hingegen wird das *aklχis* in Fa. no. 2033 bis C a. für einen Namen zu halten sein.

Hier scheinen die ersten beiden Belege eine Feststellung der Bedeutung zu ermöglichen. Schon früher (Etr. Stu. III, 31) habe ich darauf hingewiesen, dass meines Erachtens das *ruvfies*:*acil* doch nur „des Rufi Werk“ oder „des Rufi Eigentum“ heissen könne. Zwischen diesen an sich gleichwertigen Möglichkeiten giebt das *acilune·turune* des Cippus Perusinus (Fa. no. 1914 B, Z. 8/10) den Ausschlag, denn die Verbindung mit *turune* „schenkte“ zeigt, dass *acilune* nur heissen könne „eignete zu“ (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 73 sq.) und dass somit *acil* „Eigentum“ heisse. Dieser Deutung hat sich auch Deecke (Etr. Fo. u. Stu. VI, 61) angeschlossen.

Die Inschrift A. zeigt auf derselben Seite der Figur nun weiter noch die in einer Zeile stehenden drei Wörter *vamalasial*:*zeronai morinail*. Bezüglich des *vamalasial* ist schon mehrfach (II, 1. pag. 32 und oben pag. 51) gesagt worden, dass seine grammatikalische Form dieselbe sei, wie in *φokiasiale*. Weiter aber lässt sich über das Wort nichts aussagen. Die etruskischen Inschriften bieten, soweit ich sehe, nichts Vergleichbares, und auch aus *φokiasiale* ergiebt sich nichts. Denn wenn auch diese Form sich uns mit Wahrscheinlichkeit (pag. 81) als Genetiv eines Ethnikons herausgestellt hat, so braucht das darum *vamalasial* nicht auch zu sein. Es kann ebensogut Genetiv eines Appellativums oder Adjektivums sein.

Es sind jetzt nur noch zu betrachten übrig die Wortgruppen *zeronai morinail* (in A.) und *evisϑo*:*zeronaiϑ* (in A.), resp. *zeronaiϑ*:*evisϑo* (in B.).

Hier haben wir also eine Form *zeronai* mit *zeronaiϑ*, eine Form *morinail* und eine Form *evisϑo*. Schon oben (pag. 51) ist das *-ϑ* von *zeronaiϑ* und das *-l* von *morinail* als ein zunächst noch nicht näher bestimmtes Anhängsel hingestellt worden. Es bleiben somit die beiden analog gebildeten Formen *zeronai* und *morinai* übrig. War der Schluss (cf. oben pag. 85), dass dem lemnischen *-ai* ein etruskisches *-e* entspreche, richtig, so werden wir fragen müssen, ob es im Etruskischen Formen

gebe, die, dem *zeronai* und *morinai* entsprechend, auf *-une* und *-ine* ausgehen. Beide Arten aber giebt es nun in der That. Der erstere Ausgang liegt vor in *mulune* (Fa. no. 429 bis), *acilune* und *turune* (Fa. no. 1914 B, Z. 9/10), der letztere in *tenine* (Fa. no. 1922), *renine* (Fa. no. 895; Ga. no. 37), *θezine* (Mum. IV, 5. 18; VIII, 13), *repine* (Mum. VII, 12) nebst *repine-c* (Mum. III, 23; IV, 4. 16; IX, 5. 12. 20). Alle diese Formen sind für Verbalformen zu halten. Für *mulune* „dedicavit" und *acilune·turune* „proprium-reddidit (et) donavit" habe ich dies schon längst (Etr. Fo. u. Stu. III, 73) nachgewiesen. Für *θezine* folgt dies einerseits aus dem daneben vorkommenden *θezince* (Mum. IV, 3; IX, 2. 9), welches die bekannte Verbalendung *-ce* zeigt und gebildet ist, wie *manince* (Fa. no. 347), *mutince* (Mum. IV, 5. 18; VI, 1?) und *hemsince* (Mum. V, 2), von denen *manince* bestimmt auch ein Verbum ist, andererseits daraus, dass zweimal die Verbindung *mutince θezine* erscheint, wo die beiden Formen ihre verbale Natur gegenseitig erhärten. In *tenine* zeigt sich derselbe Stamm, wie in *tenve* (Fa. no. 2033 bis E a), *tenu* (Fa. no. 2070; no. 2057 = spl. III, no. 329) und *tenθas* (Fa. no. 2335 b; Fa. no. 2056 = spl. III, no. 318; Fa. spl. III, no. 67), die als Verbalformen längst gesichert sind (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 72. 76.). Neben *repine* aber finden wir *repinθi-c* (Mum. II, 7; V, 2. 12), die Endung *-θi* aber habe ich schon früher (Etr. Fo. u. Stu. III, 70 sqq.) als verbal fungierend nachgewiesen. Endlich *renine* scheint sich in der ersten Beleginschrift durch seine Stellung am Satzende, wo auch das etruskische Verb gern zu stehen pflegt, als ein solches auszuweisen. Dem entsprechend würden wir also auch lemn. *zeronai* = etr. **zerune* und lemn. *morinai* = etr. **murine* als Verbalformen anzusehen haben.

Den Stamm beider Wörter finden wir belegt. Ein Stamm *zer-* erscheint in folgenden Stellen:

1. — — — *ein | zeri un acχ|a·θil θunχ|ulθl* — — — Fa. no. 1914 B, Z. 17/20;

2. — — — *ec[n zeri] | inc·zec·fler·θezince·* — — — Mum. IV, 2/3;

3. — — — *e[cn·zeri] lecin in zec | fler·θezinç[e]* — — — Mum. IX, 1/2;

4. — — — *ecn·zeri | lecin·in·zec·fler·θezinç[e]* — — — Mum. IX, 8/9;

5. — — — | *ecn·zeri·lecin·inc·zec·faśle·hemsince* | — — — Mum. V, 2;

6. — — — *zeri·ceren·çepen | θaurχ·etnam·iχ·matam·* — — — Mum. VII, 21/22;

7. — — — | *mlaχ eluri·zeric·zec·aθelis·* — — — Mum. V, 2.

Hier ist das *zeri*, wie sich aus den vorgesetzten Demonstrativpronomen *ein* und *ecn* sicher ergiebt, ein Substantivum.

Die vom Stamme *mur-* abgeleiteten Formen haben folgende Belege:

1. *mi murs arnθal veteś | nufreś* — — — Saena — Fa. no. 429 bis a (nach meinem Papierabklatsch);

2. — — — *alti | śuθiti munθ zivas murśl XX* — Tarquinii — Fa. no. 2335;

3. — — — *zelvθ·murśś etnam·θacac·usli*: — Mum. VII, 13;

4. — — — *peθereni·eslem·zaθrum·mur* : *in·* [die : bezeichnet Krall als unsicher, sie sind wohl zu streichen] *velθineś* — — — Mum. XI, 8;

5. — — — *śuci·murin·etnam velθite* — — — Mum. VII, 20;

6. — — — *hevn·avil·nenl·man·murinaśie·falzaθi*: — — — Vetulonia — Bleiplatte von Magliano.

Die Beziehungen zwischen der Bleiplatte und der Mumienbinde (cf. Krall 61) lassen auch mich jetzt an die Echtheit jener glauben, so dass ich kein Bedenken mehr trage, auch aus ihr einen Beleg anzuführen.

Schon Etr. Stu. III, 62 habe ich aus dem *mi murs*, welches Wendungen, wie *mi śuθi*, *eca suθi*, *eca mut(u)na*, vollkommen parallel steht, geschlossen, dass *murs* „sepulcrum“ bedeute. Möglich scheint auch das Deeckesche „ossuarium“, ja selbst vielleicht auch „ossa“, falls *murs* Plural sein könnte.

Ist dies richtig, so ergiebt sich als Stamm von *murs*, Genetiv *murśl*, bloss *mur-* und das *-s* ist Suffix; dann aber ist ohne Frage auch *murin*, *murinaśie* und lemn. *morinail* desselben Stammes. Das lässt sich schliessen einmal daraus, dass, wie oben das *zivaś murśl* die Zahl XX neben sich hat, so auf der Mumienbinde bei dem *murin* die Zahlwörter *eslem·zaϑrum* erscheinen, und dass andererseits in der lemnischen Inschrift in ein und demselben Abschnitt — wenigstens nach meiner Anordnung — *morinail* und *zivai* mit einander vorkommen, wie in *zivaś murśl* und *mur-zua*. Von diesen Formen ist *murs* sicher ein Hauptwort, bei den übrigen Formen lässt sich, soweit ich sehe, die grammatische Funktion nicht bestimmen.

Bevor ich nun untersuche, was wohl die Bedeutung von *zeronai* und *morinai* gewesen sei, wird zuvor das *-l* zu besprechen sein, welches wir in der Formel *zeronai*:*morinail* dem zweiten Worte angehängt sehen. Es scheint mir kaum möglich, in diesem *-l* eine Kasusendung oder ein Ableitungssuffix zu sehen, weil *zeronai* und *morinai* offenbar, wie wir gesehen, dieselbe grammatische Form sind. Es wird das *zeronai*:*morinai-l* vielmehr wie das *sialχviz·maraz-m* aufzufassen sein, d. h. das *-l* wird eine Konjunktion sein, durch die beiden gleichgebildeten Formen *zeronai* und *morinai* in irgend einer Weise auf einander bezogen werden. Ja, wollte man Konjekturen machen, so läge es ausserordentlich nahe, statt *morinail* direkt *morinaim* zu lesen. Die Form steht am Zeilenende, und der letzte Buchstabe könnte, wie so oft an dieser Stelle, beschädigt sein, so dass also ursprünglich statt 𐌋 (*l*) ein 𐌌 (*m*) dagestanden hätte.

Wenden wir uns nun zur Bedeutung der beiden Formen, so ist zunächst inbezug auf das *morinai* etwas Negatives festzustellen. Bugge, Apostolides, Moratti und auch ich haben an die Stadt Myrina auf Lemnos gedacht, Deecke hingegen übersetzt es wegen des *murinaśie* der Bleiplatte von Magliano durch „murinalia“. Die Beziehung auf Myrina liegt ja ausserordentlich nahe, aber doch ist es mir jetzt zweifelhaft, ob in der Inschrift wirklich von dieser Stadt die Rede sei. Diese Bedenken

stützen sich auf folgende Gründe. Es ist durch unsere bisherige Untersuchung (cf. pag. 100) wahrscheinlich geworden, dass die beiden Formen *zeronai* und *morinai* verbaler Funktion seien, und schon das schliesst die Ableitung der letzteren von Μύρινα aus. Weiter aber erscheinen auf der Mumienbinde (cf. die Stellen VII, 20 sqq. oben pag. 101) in ein und demselben Satze nebeneinander *murin* und *zeri*. Das ist neben dem *zeronai*: *morinail* doch höchst auffällig und scheint doch darauf hinzudeuten, dass in *morinail* kein Eigenname stecke. Dabei kann der Städtename Myrina aber sehr wohl mit unserem *morinail* verwandt bleiben, jedoch so, dass umgekehrt der Stadtname von demselben Wortstamme herkomme, von dem in *morinai* eine Ableitung vorliegt.

Was nun die positive Bedeutung von *zeronai* und *morinai* anlangt, so lehnt sich letzteres Wort natürlich an das oben als „sepulcrum" festgestellte *murs* an und dürfte demnach „sepelivit" bedeuten. Wie *murs*, so stellte sich oben (pag. 101) auch *zeri* als ein Substantivum heraus, und da die beiden durch *-l* verbundenen Verbalformen doch wohl eine ähnliche Bedeutung mit einander gehabt haben müssen, so liesse sich für *zeronai* etwa auf „condidit" raten.

An unser *zeronai* schliesst sich das letzte noch übrige Stück der Inschrift, das *zeronaiϑ*:*evisϑo*, resp. *evisϑo*:*zeronaiϑ*, an. Es wird sich wohl zuerst fragen, was das dem *zeronai* hier angehängte -ϑ sei. Die dem lemn. *-aiϑ* entsprechende etruskische Endung würde *-eiϑ*, *-eϑ* lauten (cf. oben pag. 85) oder in älterer Form, da -ϑ aus *-ϑi* abgeschwächt ist (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 67 sqq.), *-eiϑi*, *-eϑi*. Solche etruskische Formen auf *-eiϑi* (*-eϑi*), *-eiϑ* (*-eϑ*) giebt es nun in der That in ziemlicher Anzahl Es sind folgende: *śpelaneϑi* (Fa. no. 1914 B, Z. 4), *reneϑi* (Fa. no. 1914 B, Z. 7), *spureϑi* (Fa. no. 2057), *municleϑ* (Fa. no. 2339), *munisuleϑ* (Fa. no. 2059), *munisvleϑ* (Fa. no. 2058), *ramueϑ* (Mum. VIII, 8), *caveϑ* (Mum. VIII, 7), *zarfneϑ* (Mum. II, 11; IV, 7?), *streteϑ* (Mum. VI, 3), *sleleϑ* (Fa. no. 1914 A, Z. 3), *muleϑ* (Fa. no. 2059), *ceseϑ-ce* (Fa. spl. I, no. 402).

Vielleicht gehören auch eine Anzahl von Formen hierher,

die auf *-nϑi* (*-nϑ*) endigen, falls man annehmen dürfte, dass sie zwischen *n* und ϑ ein *e* verloren haben. Es sind diese: *etrinϑi* (Mum. XII, 5), *repinϑi-c* (Mum. II, 7; V, 5. 12.); *aprinϑ* (Ga. no. 799, Z. 5), *nunϑenϑ* (Mum. II, 10 etc.), *cnticnϑ* (Mum. VII, 19; XI, 5). Ein Teil dieser Formen ist sicherlich nominaler Natur, denn dass *-ϑi* ein Lokativsuffix ist, steht längst fest Dass aber dasselbe Suffix auch verbal fungiert, habe ich schon früher (Etr. Fo. u. Stu. III, 70 sqq.) dargethan, und so ist denn in der That ein Teil der obigen Formen verbaler Art. Das scheint mir bei folgenden der Fall zu sein bei: *reneϑi* wegen *renine* (oben pag. 100), *repinϑi-c* (oben pag. 100), vielleicht auch *zarfneϑ*, *streteϑ*, *sleleϑ* und *muleϑ;* ganz sicher ist es bei *ceseϑ-ce*, welches „cubat“ heisst (Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 72). Auf Grund dieser Parallelformen scheint auch *zeronaiϑ* als eine Verbalform in Anspruch genommen werden zu können. Mit *zeronaiϑ* sehen wic nun zweimal die Form *evisϑo* verbunden. Formen mit dem entsprechenden Ausgang *-sϑu* lassen sich im Etruskischen nicht nachweisen. Zwar findet sich auf einem Spiegel in Vulci (Fa. no. 2175) anscheinend eine Form *sϑesϑu*, aber Deecke (Ann. 1881, 162) hat mit Recht das *ϑes* als ein besonderes Wort abgetrennt. Bei diesem Fehlen entsprechender etruskischer Formen lässt sich denn das *evisϑo* auch grammatisch nicht bestimmen. Man könnte daran denken wollen, einen Lokativ auf *-u* darin zu sehen, oder das *-o* (= etr. *-u*) abzutrennen, wie oben (pag. 90) in *haralio* etc., und dann eine Verbalform anzunehmen, aber das alles hängt in der Luft.

Und nicht besser steht es mit dem Stamm des Worts. Es ist zwar auf der Bleiplatte von Magliano eine Form *evitiuras* belegt, aber was sie bedeute, wissen wir nicht. Die Deutung Deeckes als „Schafsprösslinge“ wird schwerlich jemand befriedigen.

Fassen wir nun die Ergebnisse unserer Erörterung zusammen, so erhalten wir folgendes:

A.

I. *holaiez* : *naφoϑ ziazi*

„Holaei sepulcrum, magistratus;

II. *evisϑo* : *zeronaiϑ* | *zivai* | *sialχveiz* : *aviz* | *marazm* : *av[iz]* · · · ·

? „conditus est aetate quinquaginta annorum primique anni · · · ·"

III. *vamalasial* : *zeronai morinail* | *aker* : *tavarzio*

? „condidit et sepelivit; proprietas sepulcri-est"

B.

I. *holaiezi* : *φokiasiale* : *zeronaiϑ* : *evisϑo* : *toveroma*

„Holaei Phocaei; conditus est ? Grab-?"

II. *rom* : *haralio* : *zivai* : *eptezio* : *arai* : *tiz* : *φoke[a]s*

? validitatis-erat aetate nobilitatis-erat gente; urbis Phocaeae;"

zivai : *aviz* : *sialχviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai*

„aetate annorum quinquaginta primique anni domicilio".

Wie man sieht, habe ich hier die einzelnen Teile der Inschrift etwas anders geordnet, als es früher (II, 1. pag. 12 sq.) von mir geschehen war aus Gründen, die ich auch in diesem Hefte (pag. 18) als durchaus stichhaltig aufrecht erhalten habe. Das steht nicht in Widerspruch mit einander. Denn in der früheren Anordnung handelte es sich nur um die Reihenfolge, in der der Steinmetz die einzelnen Teile der Inschrift eingehauen hatte. Durch die Betrachtung der Wortformen und des sich daraus ergebenden Sinnes und Aufbaues der Inschrift stellt sich aber heraus, dass der Steinmetz von *A.* sich nicht an den Bau der Inschrift gehalten, sondern die einzelnen Teile derselben in willkürlicher Reihenfolge eingehauen hat, so dass er den mittleren über dem Kopfe der Figur befindlichen Teil zuerst ausführte. Dieser Steinmetz scheint des Pelasgischen nicht kundig und überdies von besonderer Ungeschicklichkeit gewesen zu sein. Das ergiebt sich insbesondere aus dem mittleren Stück der Inschrift. Hier hat er das *zivai*, welches nach Ausweis von *B.* vor *sialχveiz* zu lesen ist, u n t e r das *zeronaiϑ*

gesetzt, statt darüber und dadurch den falschen Schein erweckt, als ob *zivai* zu *tavarzio* gehöre, wie auch ich angenommen hatte. Weiter aber hat er, abgesehen von der schlechten Interpunktion, den Schluss eben dieses mittleren Teiles ganz verstümmelt. Es fehlt nicht nur das schliessende *-iz* von *aviz*, sondern auch noch eine dem *aomai* von *B.* entsprechende Form. Diese sehr mangelhafte Ausführung von *A.* wird auch wohl der Grund sein, warum die Inschrift in einer zwar etwas veränderten, aber im wesentlichen doch mit *A.* sich deckenden Form noch einmal auf der Seitenfläche des Steines (*B.*) wiederholt ist.

Damit ständen wir am Ende unserer sprachlichen Analyse der lemnischen Inschrift. Der gesicherten und endgültigen Deutungen sind es nicht eben viele, die sich ergeben haben, aber es ist doch im grossen und ganzen der Bau unserer Inschrift klargelegt, und darauf kam es mir zunächst nur an (cf. oben pag. 41). Ausserdem aber sind doch auch eine grosse Zahl von Fäden herüber und hinüber blossgelegt, denen folgend man die spätere völlige Deutung wird gewinnen können, sobald wir des Etruskischen erst mächtiger geworden sind, als es bis jetzt, auch nach der Auffindung der Mumienbinde, der Fall ist. Denn das, meine ich, hätte sich doch aus meiner Analyse jetzt wohl auch dem blindesten Auge zeigen müssen, dass die Sprache unserer lemnischen Inschrift dem Etruskischen nahe verwandt ist. An der Entzifferung des Etruskischen also hängt auch die ihre, jene aber wiederum, auch jetzt noch wird man dabei beharren müssen, hängt an der Auffindung einer längeren Bilinguis. Die Mumienbinde, so interessant und wichtig sie an sich ist, vermag uns eine solche nicht zu ersetzen.

Nachdem so die Zusammengehörigkeit der Etrusker und Pelasger erwiesen, fragt es sich nun weiter, ob für diese beiden Völker noch anderweite Verwandte sich nachweisen lassen. Ich habe auf Grund der Ortsnamen (II, 1. pag. 44 sqq.) diese Frage bejaht und in den Karern, Lykiern und Lydern diese weiteren Verwandten finden zu sollen geglaubt.

Dieses Ergebnis hat sehr verschiedene Aufnahme gefunden.

Gruppe, Treuber und Hesselmeyer haben ihm widersprochen, Meister und Hommel haben es angenommen. Die von jenen zur Begründung dieses Widerspruches angeführten Gründe werden der Reihe nach auf ihre Stichhaltigkeit zu prüfen sein.

Gruppe (Wochenschrift für klassische Philologie 1886, 1540) sagt: „Dass eine Inschrift, die in einer unbekannten Sprache verfasst ist und über deren Lesung noch soviel Zweifel bleiben, zu ethnographischen Schlussfolgerungen nicht wohl verwendet werden kann, leuchtet wohl ein."

Ich glaube über diesen Einwand hier kurz hinweggehen zu können, da er auf Voraussetzungen beruht, die jetzt wenigstens nicht mehr richtig sind. Mochte damals, als Gruppe das schrieb, die Sprache unserer Inschrift allenfalls noch als unbekannt bezeichnet werden können, jetzt ist sie das nicht mehr. Ihre Verwandtschaft mit dem Etruskischen kann nicht mehr bezweifelt werden, und dass wir sie auch ihrem Inhalte oder ihrem Baue nach wenigstens im allgemeinen kennen, hoffe ich doch auch nach meinen oben gegebenen Darlegungen annehmen zu können. Und ebenso steht es mit den Zweifeln über ihre Lesung. „Viele" waren es überhaupt nicht. Abgesehen von einigen unklaren Stellen in der Überlieferung der französischen Gelehrten, war über die Lesung eigentlich doch nur e i n Zweifel vorhanden, der über die Geltung des Buchstabens Y. Dieser aber ist jetzt gehoben, da auch ich nunmehr, wie alle anderen Gelehrten, das Zeichen als χ auffasse. Will Gruppe unter Zweifeln der Lesung etwa auch die verschiedene Anordnung der Zeilen verstehen, so ist auf das zu verweisen, was ich oben (pag. 36) über diesen Punkt gesagt habe.

Eingehender wird ein zweiter Einwand Gruppes zu prüfen sein, der prinzipieller Natur und deshalb von ganz besonderer Wichtigkeit ist. Er betrifft die Frage nach der Beweiskräftigkeit von Ortsnamen.

Gruppe spricht sich gegen die Heranziehung der Ortsnamen aus mit folgenden Worten: „Um die Existenz eines grossen selbständigen, weder zu den Semiten noch zu den

Indogermanen gehörigen Pelasgenstammes ········ zu erweisen, begiebt sich der Verf. [Pauli] auf das schlüpfrige Gebiet der Ortnamen“.

Dass Ortsnamen bei der Verwendung zu ethnographischen Schlüssen mit einer gewissen Vorsicht zu verwenden seien, ist zuzugeben. Der Grund dafür liegt in folgenden Umständen. Mit dem Ortsnamen ist nur, solange er im Munde des namengebenden selbst oder wenigstens eines ihm nahe verwandten Volkes erklingt, ein bestimmter Sinn verbunden. Sobald ein anderes, dem namengebenden sprachfremdes Volk den Namen aufnimmt und ihn weiter gebraucht, wird, wenigstens in den meisten Fällen, der Sinn verschwinden und der Name zu einem blossen Lautkomplex herabsinken, gewissermassen eine sprachliche Leiche werden. Damit fällt er heraus aus den verschiedenen Assoziationsreihen innerhalb der lebenden Sprache und fällt lediglich den zersetzenden Einflüssen lautlicher Prozesse anheim. Schon dadurch würde er entstellt werden in seiner Lautform. Aber damit ist es noch nicht genug. Diese lautliche Umformung findet statt im Munde eines sprachfremden Volkes, welches andere Lautneigungen hat, als das Volk, welches den Namen schuf, und somit die lautliche Umformung in anderer Richtung vollzieht, als dieses. Und als drittes Moment endlich kommt das volksetymologische hinzu. Sinnlose Lautkomplexe liebt niemand, und so hat denn bekanntlich das Volk das Bestreben, den verloren gegangenen ursprünglichen Sinn durch einen neuen aus seiner eigenen Sprache zu ersetzen. Auch dadurch erleidet in den meisten Fällen, wo diese Umdeutung eintritt, der Lautkörper des Wortes noch weitere Veränderungen.

Grund genug, wie es scheint, um die Ortsnamen ungeeignet zu machen als Ausgangspunkt für ethnographische Schlüsse, aber doch nur — wie es scheint! Wäre es etwa nur ein einzelner Name, der in den Mund eines sprachfremden Volkes geriete, damit würde nicht viel anzufangen sein, das ist gewiss, aber so liegt die Sache meistens nicht. Das thatsächliche Verhältnis ist in den allermeisten Fällen dies, dass entweder — in

älteren Perioden — ein sprachfremdes Volk in ein Landgebiet mit älterer Bevölkerung eindringt, es besetzt und die vorgefundenen Ortsnamen weitergebraucht, oder dass — in späteren Zeiten — durch Handelsbeziehungen ein fremdes Land einem andern bekannt wird und letzteres die Ortsnamen des ersteren auch seinerseits im Verkehr gebraucht. In beiden Fällen aber werden mehr oder minder grosse Gruppen von Ortsnamen hinübergenommen, und eben diese Gruppen bilden doch wieder auch im Munde des sprachfremden Volkes Assoziationsreihen, in denen die einzelnen Glieder sich gegenseitig in ihrer Lautform stützen und schützen, wenn auch die aus der Bedeutung sich ergebenden Assoziationen geschwunden sind.

Und ebenso macht der zweite Umstand, die Verschiedenartigkeit der Lautneigungen im Munde des die Namen schaffenden und des sie aufnehmenden Volkes, die Ortsnamen nicht ungeeignet zur Grundlage ethnographischer Schlüsse. Der Fall liegt doch meistens so, dass dem, der die Schlüsse zieht, die Lautneigungen auch des aufnehmenden Volkes bekannt sind, und dass er daher vollkommen in der Lage ist, zu beurteilen, in wieweit und in welcher Richtung ein Lautwandel eingetreten sei. Damit aber hat er durchaus die Möglichkeit, die ursprüngliche Form des Namens wiederzugewinnen. Nur in dem Falle, dass eine Volksetymologie in die gesetzmässige Entwickelung der Formen eingegriffen hat, entstehen Schwierigkeiten, die nicht immer zu heben sind und in diesem Falle das Ergebnis unsicher machen. Aber solche volksetymologischen Eingriffe sind doch im ganzen verhältnismässig selten und daher immer nur als Ausnahmen anzusehen, durch welche die in dem grösseren Teile der hinübergenommenen Namen herrschende Gesetzmässigkeit nicht beeinträchtigt wird.

Es sind somit im allgemeinen die Ortsnamen allerdings geeignet, die Grundlage für ethnographische Schlüsse zu bilden.

Der vorstehende aprioristische Beweis liesse sich leicht auch durch einen solchen a posteriori ergänzen, indem man z. B. die slavischen Ortnamen in Deutschland, selbstverständlich aus solchen Gebieten, wo die slavische Sprache längst ausgestorben

ist und nur noch deutsch geredet wird, darauf hin untersuchte, ob bei ihnen die lautliche Umformung so gross sei, dass sich aus den jetzigen Formen die ursprüngliche slavische Form nicht mehr gewinnen lasse. Eine solche Untersuchung hier vorzuführen, würde unserer eigentlichen Aufgabe doch wohl zu fern liegen, ich habe sie aber für mich selbst angestellt, indem ich die slavischen Ortsnamen von Mecklenburg und der Insel Rügen einer-, von dem Königreich Sachsen, das wendische Gebiet natürlich ausgeschlossen, andrerseits einer Musterung unterzogen habe, deren Ergebnis war, dass sich fast immer die slavische Grundform der betreffenden Namen ohne jede Schwierigkeit ergab, und dass in den meisten Fällen die lautliche Umformung gar nicht einmal so sehr gross war. Nebenbei will ich auch noch bemerken, dass diese Umformung in den genannten beiden verschiedenen Gebieten nicht einmal besonders stark von einander abweicht, obwohl in dem ersteren Gebiete die fremden Formen durch niederdeutschen, in dem anderen durch mitteldeutschen Mund gegangen sind. So wird also such a posteriori bestätigt, was sich uns oben über diesen Punkt a priori ergab.

Man wird also nach wie vor die Ortsnamen als Grundlage für ethnographische Schlüsse benutzen dürfen, zumal, wenn sie so massenhaft auftreten, wie in unserem Falle, wenn auch immerhin in einzelnen eine gewisse Vorsicht zu beobachten sein wird.

Nachdem so die prinzipielle Seite der Frage erledigt ist, füge ich nunmehr zu den früher im ersten Hefte schon gegebenen Beziehungen zwischen den Ortsnamen der in Frage kommenden Gegenden noch einige weitere bei.

Der erste dieser Koinzidenzpunkte betrifft die Stadt Myrina auf Lemnos selbst, auf welche das in unser Inschrift erscheinende *morinail* von verschiedener Seite, und zwar, wie ich jetzt (cf. oben pag. 102) glaube, irrtümlich bezogen worden war. Neben diesem lemnischen Myrina nun steht die äolische Pflanzstadt Myrina an der lydischen Küste, die lykische Stadt Myra und die Stadt Smyrna an der karischen Küste, deren Name ganz

sicher mit Samorna, dem ehemaligen karischen Namen von Ephesus vor der Besitzergreifung durch die Ionier (Hesselmeyer, Pelasgerfrage 131), identisch ist. Dies Samorna, welches ohne Zweifel als eine Zusammensetzung *sa-morna* aufzufassen sein wird, zeigt neben Smyrna genau den gleichen Wechsel zwischen einheimischem *o* und griech. υ, wie er in *morinail* neben Μύρινα vorliegt. Wenn ich auch *morinail* jetzt nicht mehr für eine Ableitung von Μύρινα halte, so bin ich doch (cf. oben pag. 102) der Ansicht, dass beide Formen von derselben Wurzel stammen und somit seitenverwandt sind, so dass also doch auch hier griech. υ neben pelasg. *o* liegt. Und ebenso wird auch für lyk. Μύρα nach Ausweis der Eigennamen Μόρνᾳ (CIG. III, no. 4315 b) und ΜΟΡVΙΡ+: *morüzah* (Inschrift von Sura Z. 1 bei M. Schmidt Lycian inscriptions tab. III.) die einheimische Form vermutlich *mora* gelautet haben. Gerade aus dieser Gleichmässigkeit der Lautbehandlung wird man schliessen dürfen, dass den Griechen bei allen vier Namen, auf Lemnos, wie an der lydischen, karischen und lykischen Küste, ein und derselbe Laut entgegenklang, den sie als υ auffassten, und ebendaraus wieder wird man folgern dürfen, dass in der That die vier genannten Städtenamen verwandt und ein und derselben Sprachgruppe angehörig seien, und dass nicht bloss ein zufälliger Anklang derselben aneinander vorliege. Wäre dieser Anklang der genannten Formen die einzige Beziehung zwischen beiden Örtlichkeiten, Lemnos einer-, Lydien, Karien, Lykien andrerseits, dann wäre ja nicht viel darauf zu geben, aber so neben den vielen anderen Beziehungen wird doch auch diese Namensähnlichkeit wichtig und wohlgeeignet, den anderweit erschlossenen ethnographischen Zusammenhang zwischen Lemnos, Lydien, Karien und Lykien zu bestätigen.

Aber damit ist der Verbreitungsbezirk unseres Namens noch nicht erschöpft: in der thessalischen Magnesia liegen die Städte Myrai und Amyros. Da aber der Name Magnesia gerade in Lydien und Karien als Städtename sich wiederholt, so ist auch hier wohl nicht daran zu zweifeln, dass wirkliche ethnographische Verwandtschaft im Spiele sei, kein blosser Zu-

fall, und dass somit 1. auch die thessalische Magnesia alter pelasgischer Boden und 2. die Bevölkerung von Lydien und Karien den Pelasgern verwandt sei.

Und zu den soeben besprochenen Thatsachen gesellt sich nun noch eine weitere von ausserordentlicher Tragweite. Zwischen Myrina und Smyrna an der lydischen Küste liegt die Stadt Larissa am Hermosfluss. Nun aber ist Larissa der spezifisch-pelasgische Städtename, der, fast wie eine Leitmuschel in der Geologie, uns in der Ethnographie die pelasgische Völkerschicht anzeigt. Eine kurze Aufzählung seines Vorkommens wird das beweisen. So fand er sich mehrfach in der thessalischen Pelasgiotis, so wie er sich in Karien, Lydien, Mysien, der Troas und dem Pontus fand (II, 1. pag. 44 sqq. und Hesselmeyer, Pelasgerfrage 29). Aber damit ist sein Verbreitungsgebiet noch nicht erschöpft. Derselbe findet sich auch noch in der thessalischen Phthiotis, nördlich des malischen Meerbusens (Liv. XXXI, 46, 12), ferner heisst eine Burg von Argos so (Liv. XXXII, 25, 5), ein weiteres Larissa liegt in Attika, eines auf der Grenze von Elis und Achaia, zwei auf Kreta (Hesselmeyer l. c.). Das alles ist altes pelasgisches Gebiet. Die Phthiotis liegt zwischen der Pelasgiotis und dem einst gleichfalls pelasgischen Phokis (cf. II, 1. pag. 47. 76), und ebenso sind Attika, Argolis, Elis und Achaia, so wie Kreta alter pelasgischer Boden, wie die dort sich findenden anderweiten pelasgischen Namen darthun (cf. II, 1. pag. 44. 47).

Damit dürfte wohl das spezifische Pelasgertum des Namens Larissa nachgewiesen sein, und wenn nun dies Larissa im Verein mit den gleichfalls pelasgischen Myrina (nebst Ephesus-Samorna) an der Küste Kleinasiens gerade in dem Gebiete sich wiederfindet, dessen Verwandtschaft mit den Pelasgern sich mir bereits im ersten Hefte ergeben hatte, dann wird die Sache doch wohl mehr als blosse Vermutung sein.

Dass auch ein dem Flusse Hermos entsprechender Ort Hermos in dem ehedem pelasgischen Attika sich findet, mag nur nebenbei erwähnt werden.

Soweit ist also alles in Ordnung, nun aber findet sich der

Name Larissa auch noch in zwei weit entlegenen Gegenden wieder, am Tigris und in Latium. Am Tigris, da, wo der Lykosfluss in ihn mündet, liegt die erstere, während in Latium Larissa der alte Name der Stadt Laurentum ist (Bormann, Chorographie 106).

Dass beide wirklichen Zusammenhang mit den Pelasgern haben, wird aus folgenden Thatsachen wahrscheinlich. Das mesopotamische Larissa liegt da, wo noch heute die Jezîden als Nachkommen der alten nichtindogermanischen und nichtsemitischen Urbevölkerung sitzen, die wir weiter unten auf Grund der Forschungen von Luschans als Verwandte der Pelasger kennen lernen werden und zu denen auch die Ureinwohner Lykiens gehörten. Unser Larissa aber liegt am Lykosfluss, dessen Name doch gewiss auch Beziehungen mit dem Landesnamen Lykia hat und der in Phrygien, Bithynien und Pontus wiederkehrt, also lauter Gegenden, die auch die entscheidenden Namen auf -σσ- und -νδ- enthalten (II, 1. pag. 44 sq.). Das alles kann doch unmöglich Zufall sein, und so wird nichts anderes übrig bleiben, als hier wirkliche Angehörige des pelasgischen oder, wie Hommel ihn nennt, alarodischen Sprachstammes auch am Tigris anzunehmen.

Aber auch das Larissa in Latium ist desselben Ursprunges. Dass das etruskische Gebiet dereinst viel weiter nach Süden sich ausdehnte, als das spätere eigentliche Etrurien, daran zweifelt wohl niemand mehr. In Latium erinnern die uralte Stadt Tusculum und der seiner Lage zwischen Palatinus und Capitolinus nach gleichfalls sehr alte vicus Tuscus daran, und zu diesen Resten der alten etruskischen Bevölkerung rechne ich auch das ja nicht eben weit von Tusculum gelegene Larissa. Dass der Name sich an den etruskischen Vornamen *laris* anschliesse, habe ich schon II, 1. pag. 53 gesagt und dort auch bereits auf den Zusammenhang von Λάρανδα mit dem etr. Vornamen *larnϑ* hingewiesen, aber auch der Stamm *luk-*, den wir in den verschiedenen Flüssen Lykos, in den Ländernamen Lykia, Lykaonia haben, begegnet in Etrurien wieder. *Luca* ist eine etruskische Stadt, *lucumones* hiessen die Häupter der

etruskischen Städte, und dass die römische Tribus der *Luceres* etruskische Benennung und wohl auch etruskischen Ursprung hatte, ist aus Varro V, 9, 55 zu ersehen. Auch dies alles kann kein Zufall sein, und so werden wir denn auch hier auf den Zusammenhang zwischen Etruskern und Pelasgern geführt.

Bezüglich der von mir behandelten vorderasiatischen Namen nehmen Treuber und Hesselmeyer eine ablehnende Stellung an. Treuber (Gesch. der Lykier 45) hat die Ansicht ausgesprochen, die von mir angeführten Thatsachen (Entsprechung lykischer und karischer Ortsnamen, sowie Zusammengehörigkeit lykischer Personennamen und karischer Ortsnamen und umgekehrt) genügten nicht zum Beweise der Verwandtschaft beider Völker, da sie verschiedene andere Erklärungen zuliessen. Leider hat Treuber diese verschiedenen anderen Möglichkeiten nicht angegeben, so dass man nicht in der Lage ist, zu beurteilen, inwieweit dieselben wirklich die genannten Thatsachen zu erklären vermögen. Ich muss gestehen, dass ich selbst keine anderen Möglichkeiten der Erklärung sehe, und ich werde daher doch einstweilen an der meinigen festhalten müssen. Vielleicht nimmt Treuber einmal Gelegenheit, auf die Sache einzugehen, so dass noch nachträglich eine Prüfung seiner Ansichten möglich wird. Wenn er auch darauf hinweist, dass die „mit dem *-nd* und dem *-s*(*s*) Suffix gebildeten Ortsnamen .... früher von einem anderen Gelehrten [wer?] als Kriterium lelegischer Bevölkerung aufgestellt“ seien, so würde gerade dies für die Richtigkeit meiner Ansichten sprechen, wenn Hesselmeyer (Pelasgerfrage 18.) recht hätte, die Leleger mit den Pelasgern für eins zu erklären, eine Ansicht, die durchaus der Beachtung wert ist.

Ich muss mich also den Einwürfen Treubers gegenüber, soweit sie die Ortsnamen betreffen, ablehnend verhalten, erkenne aber bei dieser Gelegenheit gern an, dass die anderweiten von ihm erhobenen Einwände bis zu einem gewissen Grade berechtigt sind. Das gilt insbesondere von seinem Satze, dass ich „den Beweis für die Wahrscheinlichkeit der Verwandtschaft des Lykischen mit dem Etruskischen, sowie die Beseitigung der

dagegen sprechenden Grundverschiedenheit der in ihrer Bedeutung gesicherten Verwandtschaftsnamen der beiden Sprachen etwas leicht genommen.“ Auch auf diesen Punkt werde ich weiterhin noch eingehen.

Etwas anders ist Hesselmeyers Stellung zu der Frage der Ortsnamen. Hesselmeyer (Pelasgerfr. 30) erkennt zwar an, dass das Suffix -σσός ein Kennzeichen der pelasgischen Namen sei, will aber dieses Kennzeichen für die ebenso endigenden kleinasiatischen Ortsnamen nicht gelten lassen. Das scheint mir etwas inkonsequent. Die pelasgischen Namen in Griechenland selbst waren den Hellenen Formen einer fremden Sprache so gut, wie die vorderasiatischen Namen, und wenn sie die letzteren in genau derselben Weise umformten, wie die ersteren, so wird man doch, wie ich glaube, annehmen müssen, dass das, was ihnen in beiden Gebieten thatsächlich entgegenklang, auch objektiv dasselbe war, nicht bloss subjektiv ihnen gleich zu sein schien. Meines Erachtens liegt derselbe Fall vor, wie bei den oben (pag. 110) erwähnten slavischen Ortsnamen in Deutschland, die auch in den beiden verschiedenen dort genannten Gegenden sich in wesentlich gleicher Weise umgeformt hatten.

Damit dürfte die Frage nach der Beweiskräftigkeit der Ortsnamen sowohl ihrer grundsätzlichen Seite nach, wie auch für den besonderen uns vorliegenden Fall erledigt sein und, was letzteren betrifft, ausser den bereits in der ersten Abhandlung beigebrachten Koinzidenzen noch eine Reihe weiterer von besonderer Beweiskraft den Zusammenhang zwischen Pelasgern und Etruskern einerseits, Lykern, Karern, Lydern und weiteren vorderasiatischen Völkern andrerseits dargethan haben.

Da nun aber einmal die Verwandtschaft der von mir als pelasgisch in Anspruch genommenen Völker Kleinasiens mit den Pelasgern und Etruskern in Abrede gestellt worden ist, so scheint es mir unerlässlich, doch auf diesen Punkt auch noch von anderer Seite her einzugehen, nicht bloss von den Ortsnamen aus. Und da wird es zunächst zweckmässig sein, die Sprachen der genannten Völker, soweit es möglich ist, etwas eingehender zu untersuchen, als dies in der ersten Abhandlung

geschehen ist, und sodann auch noch auf andere, insbesondere anthropologische Momente hinzuweisen, die für die Beurteilung dieser Verwandtschaftsverhältnisse von Belang sind.

Ich beginne diese Besprechung mit den Lykiern, teils deshalb, weil wir von ihrer Sprache das reichste Material besitzen, teils aber auch deshalb, weil seit dem Erscheinen meines ersten Heftes der erneute Versuch gemacht worden ist, die Lykier als Indogermanen zu erweisen. Deecke hat in Bezzenbergers Beiträgen (Band XII. XIII. XIV) in vier Artikeln diesen Versuch angestellt, aber auch hier ist ihm dieser meines Erachtens so wenig gelungen, wie bei den Etruskern. Es ist anzuerkennen, dass sein Verfahren bei den Lykiern besonnener und minder gewaltsam ist, als bei den Etruskern, aber der Nachweis ist, wie gesagt, nicht gelungen. Der Angelpunkt eines derartigen Nachweises liegt bekanntlich, ausser in den grammatischen Übereinstimmungen, in den Verwandtschafts- und Zahlwörtern. Gerade diese beiden aber sind im Lykischen von den indogermanischen Formen stark verschieden und ihnen nicht verwandt, und ebensowenig stellt sich der grammatische Bau des Lykischen als indogermanisch heraus. Dem gegenüber will es schon an sich wenig besagen, dass unter den Eigennamen, insbesondere den Personennamen, eine ziemlich erkleckliche Anzahl von unzweifelhaft indogermanischem Gepräge sich findet, überdies aber stellt sich bei genauerem Hinsehen sofort heraus, dass diese indogermanischen Namen teils eranisches, teils griechisches Lehngut sind, wofür es eines besonderen Nachweises im einzelnen gar nicht bedarf.

Nunmehr wende ich mich zur Betrachtung der Zahl- und Verwandtschaftswörter des Lykischen, so wie einiger Punkte aus der Grammatik dieser Sprache, um aus ihnen zu zeigen, dass das Lykische keine indogermanische Sprache ist, und zwar beginne ich diese Betrachtung mit den Zahlwörtern. Diese nämlich bilden bei Deecke das Hauptfundament, auf welches seine indogermanische Hypothese sich aufbaut, und es erscheint mir zweckmässig, eben dieses zuerst als nicht genügend stark und sicher aufzuweisen, um den Bau, so leicht und luftig er

auch sei, zu tragen. Ich bitte mich hier indes nicht misszuverstehen. Die Zahlwörter bilden dies Fundament nur thatsächlich, nicht in der Deeckeschen Darstellung, welche vielmehr mit der Betrachtung grammatischer Formen anhebt und die Zahlwörter erst am Schlusse bringt. Die Zahlwörter aber sind in den Deeckeschen Untersuchungen das, was für den Indogermanismus des Lykischen den bestechendsten Schein gewährt, und deshalb ist es zweckmässig, auf sie zuerst einzugehen.

Als Zahlwörter nun hat Deecke folgende Formen in Anspruch genommen:

1. erhalten in *ae-tüta* „eintausend"; ein anderes Wort dafür stecke in *mo-pm̥mä* „ein-fach", wahrscheinlich in *mõ* = μίαν;

2. in *tov-äre* „doppelt", wahrscheinlich in *tov-ada* „Zwei-Ada[eine Geldsumme]-Mann; vielleicht in *t*[*o*]*v*-[*t*]*üt*[*a*] oder *t*[*o*]-*tüt*[*a*] „zwei-tausend", ferner in *tove* u. aa. Formen; bloss *to-* in *to-pm̥mä* „zwie-fach", *to-sn̥ta* „zwei-hundert"; eine Form *tba-* vielleicht in *tbe-plö* „zwie-fältig", *tbe-so* (auch *tba-so*) „zweimal"; endlich *taį̨a* = gr. δοιά;

3. liege vor in *treį̨a* = τρία (vgl. *treį̨ärö* = τριήρη), in *tre-so* „drei-mal?", *tre-sn̥ne* „drei-ssig", ferner in *tr-pplö* „dreifältig", vielleicht in *tr-ppale*, *tr-ppalao*, auch in *tr-zzobe* = τριτύσι?"; andrerseits in *tärä*, *tär*·· und *tär-sseχle* „Dreiseckler";

4. *sättäre*, daneben *sätätäre;*

5. *kbesn̥* in *kbesn̥-tüta* „fünf-tausend";

6. *χba*, vielleicht auch in *χaba*:*tota* „sechstausend", vgl. ferner *χbahn̥*, *χbanä* u. a.;

7. ist nur als Ziffer erhalten;

8. *aχϑϑa;*

9. *non̥* in *non̥-tüta* „neun-tausend";

10. *km̥mes*, auch in *km̥ma sn̥ta* „zehnhundert", vgl. *km̥masade;*

30. *tre-sn̥ne;*

100. in *to-sn̥ta* „zwei-hundert", *treį̨a sn̥ta* „drei-hundert", *km̥ma sn̥ta* „zehnhundert";

1000. in *ae-tüta* „ein-tausend“, *kbesn̦-tüta* „fünf-tausend“, *χaba:tota* „sechstausend“, *non̦-tüta* „neun-tausend“.

Es ist nicht zu leugnen, dass diese Deeckesche Zusammenstellung auf den ersten Anblick sehr verlockend indogermanisch aussieht, es wird indes nachzuprüfen sein, ob dieser erste Eindruck nun auch Stich hält. Und da ist denn das Ergebnis ein sehr viel minder tröstliches.

Ich will nicht davon reden, dass ein Teil des indogermanischen Scheines schon verschwindet, wenn man die einzelnen Formen aus der Deeckeschen Umschreibung in die von Mor. Schmidt überträgt. Denn ich glaube allerdings, dass Deecke (l. c. XII, 124) recht hat, wenn er sagt: „Mag auch in der That im Lykischen, wie die griechische Umschreibung lykischer, die lykische Wiedergabe iranischer Wörter zeigt, allmählich eine Trübung der Vokale und eine teilweise Verschiebung der Konsonanten stattgefunden haben, so war diese doch keineswegs ursprünglich und zur Zeit der Annahme des griechischen Alphabets sicherlich noch nicht durchdrungen, muss vielmehr als eine spätere Entartung gelten.“ Also, wie gesagt, die Deeckesche Umschreibung ist sachlich, d. h. sprachgeschichtlich gewiss die richtigere, obgleich sie eines gewissen subjektiven Beigeschmacks nicht entbehrt, indem Deecke selbst sagt, dass die Schmidtsche Umschreibung „ein irriges Bild der etymologischen Gestaltung der Sprache“ gebe und dass er sich deshalb zu ihr nicht habe entschliessen können.

Weiter aber zeigt sich bei genauerer Untersuchung, dass die Lautverhältnisse gar nicht in der Weise stimmen, wie man auf den ersten Blick annehmen zu können glauben möchte. Betrachten wir zuvörderst, unter Vorbehalt der Entscheidung darüber, ob Deecke die Bedeutung der Zahlwörter auch wirklich sicher festgestellt habe, die Sache von dieser Seite.

Zunächst fällt hier wieder die Polymorphie der einzelnen Formen auf, über die ich auch bei Deeckes etruskischen Forschungen schon früher (Altit. Stu. III, 120) Klage zu führen Anlass gehabt habe. So soll

1 sowohl *ae-* als *mo-*, beides in der Zusammensetzung, heissen und für letzteres als alleinstehende Form auch *mö* sich finden, so soll ferner

2 nicht bloss *tov-* (vor Vokalen) und *to-* (vor Konsonanten) heissen, was ja möglich wäre, sondern auch *tba-* und *tbe-* und in einer Ableitung sogar *ta̧ia.* Ebenso soll 3 nicht bloss *treịa* (neutr.) heissen, sondern auch *tre-*, *tr-* (in Zusammensetzung) und weiter *tärä*, in Zusammensetzung *tär-*. Das alles ist absolut unwahrscheinlich. Auch bei den Doppelformen für 4 *sättära* und *sätätäre*, sowie für 6 *χba* und *χaba* sieht man keinen rechten Grund, obgleich sich hier allenfalls an Schwavokale denken liesse.

Noch bedenklicher aber wird die Sache, wenn man nun die einzelnen Formen nach ihrer Lautgestalt sich ansieht. Da kann zunächst bei „eins“ das *mo-* nicht zu gr. εἷς gehören, was sein müsste, da Deecke *mö* = μίαν setzt (l. c. XIV, 222). Schon das ist an beiden Formen bedenklich, dass vorn das *h* fehlt. Es ist zwar keine Form mit anlautendem *hm* belegt (cf. das Verzeichnis bei Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 31), aber Formen mit dem Anlaut *hl* und *hr* finden sich (l. c.), und da wäre doch zu erwarten, dass es auch anlautendes *hm* geben könne. Aber mag das dahin gestellt bleiben, was soll nun das *mo-* weiter sein? In ein Kompositum kann natürlich nur der männlich-neutrale Stamm eintreten, wie das auch in lat. *simplex*, gr. ἁπλοῦς geschehen ist, sei es in starker Form *sem-*, sei es in schwacher *sm̥*. Ersteres würde im Lykischen *hem-pm̥ma*, letzteres *hm̥-pm̥ma* gegeben haben, beides vollkommen sprechbare Formen, so dass es einer etwaigen Stammerweiterung zu *h*(*e*)*mo-* oder vielmehr *h*(*e*)*ma-* oder eines rein lautlichen Bindevokals *hm-o-* in keiner Weise bedurfte. Aber auch *mö* = μίαν ist unhaltbar. Nach Deeckes eigener Ansetzung (l. c. XIV, 201. 211.) heisst τρία auf lykisch *treịa.* Das giebt für μίαν zunächst *meịa-*, im Akkusativ also *meịü* (*meịö*). Dass diese Form zu *mö* werden konnte, glaube ich nicht.

Bei der Zweizahl sollte man nach der Analogie vor *n̥tareịäosähä* = Δαρείου (Deecke l. c. XIII, 133.) im Anlaut *n̥t* er-

warten. Nun könnte freilich die Häufung der sonantischen und konsonantischen Laute, wie sie in *n̥tbe-* vorliegen würde, Anlass zu dem Abwerfen des *n̥* gewesen sein und von da aus dann das *n̥* auch in den anderen Formen geschwunden sein, so dass diese lautlichen Bedenken sich allenfalls erledigen würden. Ernstlicher aber sind die Bedenken wegen des *o* in *to-pm̥mä* und *to-sn̥ta* neben dem *tbe-* in *tbe-plö* und *tbe-sö*. Hier haben wir in ganz derselben Lautlage, je einmal vor *p* und vor *s*, *to-* neben *tbe-*. Es ist kein Grund ersichtlich, weshalb nicht das *tbe-* überall geblieben sei. Dass an sich aus einer Grundform *tve-* ein *to-* hervorgehen könne, ist zuzugeben. In *taja* = gr. ὀσιά ist das Fehlen des *v* nicht begründet, es wäre *tbaja* zu erwarten (cf. Brugmann l. c. II. 468).

Bei der Dreizahl sind die Formen *treja*, *tre-* und *tr-* lautlich in Ordnung, nicht aber *tùrä*, welches noch dazu indeklinabel sein soll (Deecke l. c. XIV, 20).

Bei der Vierzahl erregt zunächst das *tt* Bedenken. Deecke selbst (l. c. XII, 318.) hebt hervor, dass sonst im Lykischen *tv* in *tb* übergehe, meint aber, dass die Zahlwörter ja auch sonst in allen indogermanischen Sprachen mannigfache Unregelmässigkeiten zeigen. Das ist wohl zuzugeben, und die Annahme einer solchen Unregelmässigkeit in einer als indogermanisch feststehenden Sprache und bei einer in ihrer Bedeutung gesicherten Form hätte keine Bedenken, allein anders ist die Sache, wenn eine Sprache erst als indogermanisch erwiesen und die Bedeutung der betreffenden Form erschlossen werden soll. Und überdies ist doch auch das zu bedenken, dass in den allermeisten Fällen solche sogenannten Unregelmässigkeiten in den anderen indogermanischen Sprachen veranlasst sind durch lautliche Einflüsse irgend eines der anderen Zahlwörter. Von einem solchen Einflusse aber sieht man in dem vorliegenden Falle nichts.

Ganz ebenso liegt die Sache bei *kbesn̥* „fünf“. Dies soll nach Deeckes Meinung (l. c. XII, 325.) auf eine Grundform *k*^{v}*e(n)-k*^{v}*n̥* zurückgehen. Trotz der angeblichen Parallele von lyk. *kbe* zu gr. πο-, πε- (für τε-), lat. *quo-*, *que-* bezweifele ich

hier die Richtigkeit des *kv* im Anlaut der angesetzten Grundform. Der Anlaut *ku̯* ist für die Fünfzahl ausschliesslich italisch-keltisch, während die asiatischen Indogermanen den Anlaut *p* haben (cf. Brugmann, Grundriss II, 474 sq.). Aber selbst angenommen, dass hier die Lyker eine Assimilation des Anlautes an den Inlaut vorgenommen hätten, dann sieht man wieder keinen Grund, weshalb derselbe Anlaut in *kbesn̥* als *kb*, in *sättäre* hingegen und ebenso auch im Inlaut von *kbesn̥* selbst als *s* erscheine.

Noch schlimmer liegt die Sache bei den als „sechs“ angenommenen Formen *χba*, resp. *χaba*. Für die Sechszahl ergeben sich drei indogermanische Grundformen, *su̯eks*, *u̯eks* und *seks* (Brugmann l. c. 476.). Mit keiner derselben lässt sich *χba* oder *χaba* vereinigen. Lyk. *χb* entstände nach den sonstigen Lautgewohnheiten dieser Sprache aus *gv*, falls nicht etwa gar die Form *χaba* die ältere wäre. Aus ursprünglichem *su̯* könnte nur lyk. *sb* oder *hb* (beide Anlaute sind thatsächlich vorhanden) werden, je nachdem das Lykische in dieser Lautgruppe das *s* erhielte oder in *h* wandelte. Aber auch bezüglich des Auslautes ist die Sache zum mindesten unklar. Man sollte doch ein schliessendes *-s* erwarten. Deecke (l. c. XII, 126.) ist zwar der Ansicht, dass „alle lykischen Wörter ursprünglich vokalisch ausgelautet“ hätten, eine Ansicht, auf die ich weiter unten näher eingehen werde, darauf indessen mag schon hier hingewiesen werden, dass doch die Zahl der lykischen Formen, die thatsächlich auf *-s* auslauten, eine nicht ganz kleine ist (cf. das Verzeichnis bei Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 116 sq.), so dass man den Auslaut *-s* auch bei unserem Zahlwort erwarten dürfte. Allein selbst wenn Deeckes Lautgesetz als richtig angenommen würde, so würde man, wie ich glaube, doch entschieden eher anzunehmen haben, dass der schwere Auslaut *-ks* sich durch einen nachschlagenden Vokal geschützt habe, als dass er ganz abfiel. Die lykische Form für 6 müsste meines Erachtens *sbas* (*hbas*) oder allenfalls *sbase* (*hbase*) lauten, ein *χba* (*χaba*) ist keine indogermanische Form.

Bei dem *aχϑϑa* für „acht“ überrascht die Aspiration, für

die es nach der sonstigen Lautbehandlung an einem zureichenden Grunde fehlt.

Sehr schlimm steht es wieder mit der „Zehn“zahl, die *kn̥mes*, neutr. *kn̥ma* lauten soll. Ich will es nicht besonders betonen, dass letztere Form aus *kn̥ma sn̥ta* „zehnhundert“ erschlossen ist, einem mindestens etwas verwunderlichen Ausdruck, da doch Deecke selbst die Zahl 1000 in *ae-tüta* findet. Aber die Laute dieses *kn̥mes* lassen sich in keiner Weise mit der indogermanischen Grundform vereinigen. Diese heisst *déḱm̥* (Brugmann l. c. 483.). Wo ist erstens die hochtonige Silbe *dé-* geblieben? Und wie kommt es zweitens, dass hier das *ḱ* als *k* erscheint, während es doch ein *s* sein müsste, wie auch Deecke selbst für lyk. *-sn̥ne* „-ginta“, Grundform *-dḱomt-*, *-dḱm̥t-* (Brugmann l. c. 489) und lyk. *sn̥ta* „-centa“ (plur.), Grundform *dḱm̥tó-* (Brugmann (l. c. 501), richtig ansetzt. Man braucht diese beiden Fragen nur auszusprechen, um sofort zu sehen, dass *kn̥mes* aus der indogermanischen Form für „zehn“ nicht entstanden sein kann. Das ist auch Deecke selbst nicht entgangen, und er macht deshalb (l. c. XIV, 216.) auch einen Versuch, diese Abnormitäten durch die Annahme, die Ordinalzahl liege zu Grunde, zu erklären, aber dieser Versuch erscheint, mir wenigstens, völlig missglückt.

Und wie steht es nun weiter mit diesem eben erwähnten *-sn̥ne* „-ginta“ in seinem Verhältnis zu *sn̥ta* „-centa“? Woher kommt in der einen Form das richtige *-n̥t-*, in der anderen aber das völlig unerklärliche *-n̥n-*? Durch dieses *-n̥n-* wird auch die Erklärung des *sn̥ne* aus dem Indogermanischen unmöglich.

Für *sn̥ta*, falls es wirklich „hundert“ bedeutet, ist der indogermanische Ursprung wahrscheinlich, denn es ist die lautgesetzlich zu erwartende Form, aber es kann Lehnwort aus dem Indogermanischen sein. Gustav Meyer (Alb. Stud. II. in den Sitzungsber. der Wiener Akad. 1884, 265.) hat eine reiche Sammlung von Beispielen beigebracht, dass auch Zahlwörter von einem Volke auf ein anderes durch Entlehnung übergegangen seien, und dass dies besonders die höheren Zahlen, „hundert“ und „tausend“ betreffe, das ist an sich natürlich und

auch von Meyer selbst, wie es bereits von Jacob Grimm (Gesch. d. deutschen Spr. I[1], 256 = I[3], 178.) für die finnischen Sprachen nachgewiesen war, besonders hervorgehoben.

Wie stehen nun endlich die Verhältnisse von *tüta*, angeblich „tausend"? Nach Deecke (l. c. XIV, 212) soll es aus *tühn̦ta* = *tüsn̦ta* hervorgegangen sein? Abgesehen von der starken Lautzusammenziehung, die durch analoge lykische Formen nicht gedeckt wird, wie kommt mit einem Male hier das lediglich germanisch-baltisch-slavische Wort für „tausend" in das weitentlegene Lykische, das doch sonst keinerlei Beziehungen zu den europäischen Indogermanen zeigt, vielmehr, wenn Deeckes Erklärungen richtig wären, in nächster Beziehung zu den eranischen Sprachen stehen würde? Die avestische Form für 1000 heisst aber bekanntlich *hazañrem*.

So wimmelt, wie man sieht, die Deeckesche Erklärung der lykischen Zahlwörter aus dem Indogermanischen von lautlichen Inkonsequenzen und Willkürlichkeiten, so wie auch von sonstigen Unmöglichkeiten (*tüta!*).

Weiter aber haben wir nun auch gar keinen Anhalt dafür, dass Deeckes Bestimmung der Zahlwörter wirklich sachlich richtig sei. Sie sind in derselben Weise bestimmt, wie er die etruskischen Zahlwörter bestimmt hat. Dass in einem Teile jener Formen überhaupt Zahlwörter vorliegen, das scheint auch mir sicher, aber Reihenfolge und Wert sind lediglich nach ihrem Anklang ans Indogermanische bestimmt, und aus diesem Anklang ist dann wieder — dies ist eben der circulus in demonstrando — das Indogermanentum des Lykischen erschlossen. Wir haben aber gar keine Gewähr dafür, dass nun *to(v)*- auch wirklich „zwei" und *aχϑϑa* „acht" bedeute: es kann auch anders sein.

Überdies aber ist bei jener Bestimmung der Bedeutung mit grosser Willkür verfahren, anscheinend Zusammengehöriges auseinandergerissen, anscheinend Unverwandtes zusammengebracht und ähnliche Dinge. Zum Beweise hierfür wird es genügen, lediglich eine Reihe von Fragen aufzustellen, die sich dem unbefangenen Zuschauer bei Deeckes Methode aufdrängen.

Warum ist z. B. *to-pn̥mä* (und *mo-pn̥mä*) getrennt, da doch aus *topa* ein Stamm *top-* und aus *n̥tln̥mä* und *mätn̥mä* ein Suffix *-n̥mä* sich ergiebt, von dem verwandte Formen auch in *kn̥mes* und *kn̥ma* vorliegen können. Warum ist in *tovăre* das *-ăre* ganz anders erklärt, als in *tără* und *sătătăre*, da doch alle drei Formen mit *ohazata* verbunden erscheinen und überdies noch eine Form *săttete* belegt ist? Warum wird in *tüte:kn̥mes* das *tüte* nicht als Zahlwort gefasst, da doch *tüta* „tausend" heissen soll und in *kn̥ma sn̥tu* das *kn̥ma* gleichfalls unverbunden erscheint? Warum soll *aχϑϑa* „acht" heissen, *aχü* aber „primus"? Warum ist *tre-sn̥ne* getrennt, nicht *tres-n̥ne*, da doch deutlich genug aus der Aufzählung bei Mor. Schmidt (Neue lyk. Stud. 96.) sich ein Suffix *-n̥ne* abhebt? Dann aber ist auch *treso* und folgerichtig weiter auch *tbeso* nicht, wie Deecke thut, in *tre-so* und *tbe-so*, sondern in *tres-o* und *tbes-o* zu zerlegen. Alle diese Dinge sind nicht geeignet, irgend welches Zutrauen zu erwecken, dass die Deeckeschen Bedeutungen der einzelnen Zahlen wirklich richtig sind, und es liegt in der That nur eine Wiederholung seines alten Verfahrens vor, wie er es bei der Entzifferung der etruskischen Inschriften befolgt hat, d. h. der bekannte und schon erwähnte circulus vitiosus, der ihm schon so vielfach (cf. oben pag. 8) vorgeworfen worden ist.

Wie ausserordentlich trügerisch aber die Aufstellung derartiger Zahlreihen nach dem blossen Lautanklang ist, das zeigt uns gerade die Agramer Mumienbinde, fast wie zur Warnung, möchte man sagen. Dieselbe bietet uns folgende Formen: *un*, *ϑu*, *trin*, *peϑereni*, *pen*, *svec*, *seϑumati*, —, *nunϑen*, *teśamitn*; — *χimϑ*. Ist das nicht die schönste indogermanische Zahlenreihe, die man sich nur denken kann! Es lässt doch *un* = unum; *ϑu* = duo; *trin* = trinum (cf. *tri-tanaśa*); *peϑereni* = quaterni; *pen* (für *pemp*) = quinque; *svec* (für *svecs*) = sex; *seϑum-ati* = septim-; *nun-ϑen* = nun-di-num; *teśam-itn* = decim-; *χimϑ* = centum nichts zu wünschen übrig, und reiht man dazu noch *actasn*, *actatesn* = octodecim, so ist die schöne Reihe so vollständig wie möglich.

Und nicht bloss in dem Lautklange dieser Formen liegt

die Verlockung zum Indogermanismus, selbst die Konstruktionen innerhalb der Inschrift fügen sich dem. So hätten wir z. B. VIII, 11. *trin·flere·neϑunsl* „trinam statuam Neptuni", worauf der Text zum Überfluss sogar noch mit *une* fortfährt; so steht IV, 17. *svec·an·cś·mele* (= *mene*) „sex anni huius menses", und auch hier folgt das weitere Zahlwort *ϑun;* so haben wir X, 5. *ipa·seϑumati* „in urna (Deecke) septuma", und die vorhergehende Zeile hat auch wieder das Zahlwort *peϑereni.* Das sieht doch sehr nach Indogermanismus aus, und dennoch ist alles nur Schein und Blendwerk. Denn die sechs ersten etruskischen Einer — das ist doch völlig sicher — heissen, mag ihre Reihenfolge nun sein, welche sie wolle, doch *maχ, zal, ϑu, huϑ, śa, ci.* Oder werden wir es noch erleben, dass man, wie Corssen es bei den Würfeln ja wirklich that, die Zahlwörterqualität dieser Formen, trotz ihres Vorkommens in einer Reihe von Grabschriften in Verbindung mit *avilś* „annorum", in Abrede stellt und jenen obigen indogermanischen Formen zu ihrem vermeintlichen Rechte verhilft? Man sollte es nicht glauben, aber für möglich halte ich nach allem, was wir sonst erlebt haben, auch das.

Doch, ernsthaft gesprochen, die vorstehende Zusammenstellung anscheinend indogermanischer Zahlwörter aus der Inschrift der Mumienbinde, an denen doch eben alles Schein ist, zeigt, wie leicht es ist, auf solche Indizien hin das Indogermanentum einer Sprache zu konstruieren. Auf gleiche Weise aber, wie die obigen etruskischen, sind nach meiner Meinung die angeblich indogermanischen Zahlwörter des Lykischen gewonnen. Dies Urteil wird auch dadurch nicht geändert, dass die Deeckeschen Bedeutungen der Zahlwörter anscheinend eine Stütze an der Bestimmung der Grösse und des Wertes der Bussen finden, die er (l. c. XIV, 235 sqq.) anstellt, denn das ist eben auch nur anscheinend. Das an sich ansprechende und vielleicht richtige Ergebnis seiner Untersuchungen über den Wert der einzelnen Münzsorten bleibt unversehrt, auch wenn man die Reihenfolge der Zahlen ändert. Wenn man zum Beispiel wegen des gleich zu erwähnenden

Anklanges einzelner lykischer Zahlwörter an etruskische lyk. *to-* als „drei", *kṃm-* als „sechs" fasste unter Zugrundelegung der Bedeutung, die ich Etr. Fo. u. Stu. III, 142 sq. als die wahrscheinlichste für die etruskischen Zahlwörter erschlossen habe, so ergäben sich Bussen von 300 (?, die Bezeichnung der Münze fehlt in der betreffenden Inschrift) und 600 *ăṃmŭma*, beides Zahlen, die ebenso gut Reste der babylonischen Sechzigteilung sein würden, wie nach Deeckes Ansätzen die 300 *pedănăzŏ* und 9000 *ăṃmŭma*. Eine eingehendere Untersuchung suchung dieser Verhältnisse kann hier natürlich nicht angestellt werden, aber, wie gesagt, die Deeckesche Wertbestimmung der einzelnen Münzen würde auch bei einem veränderten Werte der einzelnen Zahlwörter sich aufrecht erhalten lassen, und sie kann daher in Wirklichkeit als eine sachliche Bestätigung für die Deeckeschen Werte der Zahlwörter nicht gelten.

Nachdem nun so das Indogermanentum der lykischen Zahlwörter geschwunden ist, wird man zu fragen haben, ob und inwieweit sich etwa Beziehungen zwischen den etruskischen und lykischen Zahlwörtern ergeben möchten, die einen Zusammenhang zwischen beiden Völkern, wie ich ihn als möglich angenommen hatte, zu stützen geeignet sein könnten.

Solche Beziehungen scheinen mir nun aber in der That vorzuliegen. Deecke selbst (l. c. XIV, 202. 200.) bestimmt die Formen *aχŭ* als „primus", *aχŭtata* als „princeps". Dann ergiebt sich also ein Stamm *aχ-* für die Einzahl, und es liegt nahe, damit einerseits lyk. *aχϑϑa* zu verbinden, welches sich dann in *aχ-ϑϑa* zerlegte und dessen letzter Teil dann wohl suffixaler Natur wäre, andrerseits etr. *maχ*, welches wohl so ziemlich von allen Seiten als „eins" erklärt wird, wobei das *m-* entweder Präfix sein oder aber lyk. *aχ-* für *amχ-* oder *ṃχ-* stehen könnte.

Deutlicher und mit minderen Schwierigkeiten verknüpft sind die Beziehungen zwischen etr. *ϑu* und lyk. *to-* (vor Vokalen *tov-*) und zwischen etr. *muv-* (*me-*) und lyk. *mo-*, *mŏ*. Der Stamm des etr. *ϑu* lautet freilich *ϑun-* (Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 16), aber das *-n-* kann ja auch im Lykischen ge-

schwunden sein und dann aus dem *-o-* (*-u-*) von Vokalen als Lautbrücke das *-v-* sich gebildet haben.

Auch das *t-* von *tärä* würde, wenn *-ärä*, wie sich oben (pag. 124) zu ergeben schien, Suffix ist, des gleichen Stammes sein können, wenn man annehmen dürfte, dass eine Grundform *toäre* sich einerseits mit Zwischenlaut *-v-* zu *tovåre*, andrerseits mit Kontraktion zu *tärä* entwickelt hätte.

Das aus lyk. *sätät-äre* sich ergebende *sätät-* klingt in seinem ersten Teile an etr. *śa* wenigstens an, wenn sich auch natürlich, solange wir über das *-tät-* nicht klar sehen, irgend etwas Sicheres nicht behaupten lässt. Vielleicht aber könnte dies *-tät-* mit *-tüta* verwandt sein, und dann würde allerdings das lyk. *sä-* dem etr. *śa* unmittelbar entsprechen können.

Ebenso kann lyk. *kn̨m-es* mit etr. *ci* verwandt sein, sofern ersteres für *kem*, letzteres für *cim* stände. Den Abfall auslautender Nasalen kennt das Etruskische auch sonst, z. B. in dem Zahlwort *θu* (siehe soeben), welches völlig sicher für *θun* steht. Eine andere Auffassung wäre die, dass, da neben etr. *ci* auch die Form *ciem* (Fa. no. 2071) erscheint, die lykische Form möglicherweise dieser Ableitung *ciem*, nicht dem einfachen *ci* entspräche. Die lykischen Endungen *-es* und *-a* würden dann flexivischer Natur sein, wie ja auch im Etruskischen die sämtlichen Zahlwörter flektieren.

Weiter einigt sich lyk. *kbesn̨* mit etr. *cezp* sehr leicht zu einer Grundform *kvespn̨*, so dass dann das etruskische Wort wieder den schliessenden Nasalen und ausserdem das *v* (cf. z. B. *mulveneke* (Fa. no. 2614.) und *mulenike* (Fa. no. 335.); *nacnva* (Fa. spl. I, no. 436a) und *nacna* (Fa. spl. I, no. 436b) u. a.) verloren hätte, während in der lykischen Form das *p* zwischen *s* und dem Nasalen ausgefallen wäre, eine keineswegs kühne Annahme.

Das sind, wie mir scheint, eine Anzahl sehr naher Anklänge beider Sprachen, die eine Verwandtschaft zwischen ihnen wenigstens möglich erscheinen lassen, wenngleich es mir natürlich fern liegt, auf Grund dieser Anklänge nun schon die Verwandtschaft beider Sprachen behaupten zu wollen.

Neben den Zahlwörtern wären es nun also weiter die Verwandtschaftswörter, denen eine besondere Beweiskraft für die Zugehörigkeit des Lykischen zum indogermanischen Sprachstamme zukommen würde. Diese aber sind im Lykischen völlig unindogermanisch. Schon II, 1. pag. 73 habe ich auf die Formen lyk. *tedäeme* „Sohn" und *lada* „Gattin" hingewiesen, und zu ihnen kommen nun noch folgende weitere Formen, die von Deecke als Verwandtschaftswörter gedeutet sind: *tëdare* „filius minor" (l. c. XII, 144.); *zzemaza* „Tochter" (l. c. XII, 136.); *öne* „Kind" (l. c. XII, 334.) nebst *äpn̥n-öne* „Enkel" (l. c. XIV, 230.); *u̥la* „Nachkomme" nebst *u̥leja* „Nachkommenschaft" (l. c. XII, 323.); *χn̥na* „Nachkomme" (l. c. XII, 322.); *χn̥tavata* „Nachkomme" nebst *χn̥tavateja* „Nachkommenschaft" (l. c. XII, 322.) und *χn̥tanobä* „Nachkommenschaft" (l. c. XII, 116.); *äsädän̥näva* „Nachkommenschaft" (l. c. XIV, 198 sq.); *tohäs* „Gatte" (l. c. XIV, 199.); *ϑortta* „vidua(?)" (l. c. XII, 137.).

Diese Formen sind nicht indogermanisch. Deecke macht ja freilich den Versuch, sie durch indogermanische Etymologieen zu erklären, indem er aus ihnen indogermanische Wurzeln oder Stämme einer-, indogermanische Suffixe andererseits zu gewinnen sucht. Aber das ist eine falsche Methode. Nicht dadurch wird die Verwandtschaft einer Sprache mit anderen nachgewiesen, dass man ihre Wörter notdürftig in der genannten Weise aus ihnen herausetymologisiert, sondern dadurch, dass man nachweist, die betreffende Sprache teile die in Wurzel oder Stamm, Suffix und Bedeutung fertigen Wörter mit jenen. Das aber gelingt bei den lykischen Verwandtschaftswörtern nur allenfalls bei *χn̥ta-*, welches anscheinend aus einem idg. *ϑn̥tó-* hervorgegangen sein könnte, bei allen anderen aber gelingt es durchaus nicht.

Ich möchte z. B. wohl wissen, welches indogermanische Wort in *lada* „Gattin" stecken sollte? Oder welches in *tedäeme* „Sohn", welches in *zzemaza* „Tochter", in *tohäs* „Gatte"? Hier versagt alle Kunst, und es bleibt nur das Geständnis übrig, dass auch die Verwandtschaftswörter des Lykischen nicht indogermanisch sind.

Es wird hier der Ort sein, auch auf den schon oben (pag. 114 sq.) berührten Vorwurf Treubers, dass ich die Ungleichheit der Verwandtschaftswörter im Lykischen und Etruskischen (cf. II, 1. pag. 73.) zu leicht genommen hätte, einzugehen. Dass dieser Vorwurf begründet sei, habe ich schon oben gesagt. Freilich habe ich schon damals an dem Beispiel des Lettischen im Verhältnis zum Sanskrit gezeigt, dass doch auch bei thatsächlich verwandten Sprachen, wenn eine grosse räumliche Entfernung sie trennt, die Verwandtschaftswörter auseinandergehen können. Der Hergang dabei ist wohl der, dass in der Urzeit vor der Trennung der Völker mehrere Synonyme für das gleiche Verwandtschaftsverhältnis vorhanden waren und dass von ihnen im Wege der Auslese bei dem einen Volke der eine, bei dem anderen der andere Ausdruck sich fixierte. An Neubildungen wird man wohl weniger zu denken haben.

Die Etrusker aber sind nun in der That räumlich und, falls sie eines Volkes wären, auch zeitlich weit genug von den Lykern getrennt, um jenes Verhältnis für möglich halten zu dürfen. Und gesteigert würde diese Möglichkeit jedenfalls noch werden, wenn es sich etwa herausstellte, dass die Worte der einen Sprache sich nicht von dem Wortbildungstypus der anderen entfernten, und umgekehrt. Daraufhin die lykischen und etruskischen Verwandtschaftswörter zu untersuchen, scheint mir nicht unnütz. Nun findet sich in der That, wie in etr. *clan* „Sohn", im Lykischen der Anlaut *kl* (Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 35.), wie der Auslaut *-η̥na* (l. c. 85.), *-η̥ne* (l. c. 96.) und *-η̥nă* (l. c. 109.), die nach der lykischen Lautbehandlung dem *-an* entsprechen könnten. Als Grundform des etr. *śeχ* würde man wegen des Genetives *śeχi-ś* (Fa. no. 1891.) ein *saci* (oder *sagi*) und, wenn die Form *śvec* (Fa. no. 724 bis a) richtig gelesen, wie mir scheint, und auch richtig eingehauen ist, ein *svaci* (*svagi*) anzusetzen haben. Dem *sv-* würde lyk. *sb-* oder *hb-*, je nachdem *s* bliebe oder zu *h* würde (cf. oben pag. 121) entsprechen, und beide Anlaute finden sich thatsächlich (Mor. Schmidt l. c. 30. 58 sq.). Ein Auslaut *-ake* oder *-aχe* hingegen findet sich im Lykischen nicht. Das ist eine sehr beachtens-

werte Thatsache, die ein Streiflicht wirft auf das etr. *-cc* in Verbalformen, für welches sich lyk. *-tã* (*-ta*), *-te*, *-tõ* (*-tũ*) (oben pag. 136 sqq.) fand. Sollten die lykischen Gutturalen etwa vor weichen Vokalen (*-ka* und *-χa* findet sich, cf. Mor. Schmidt l. c. 81. 87.) durch palatale Aussprache hindurch zu Dentalen geworden sein? Unter dieser Voraussetzung würde dem etr. *-aci* der lyk. Auslaut *-ate* oder *-ãte*, beides sehr häufig (Mor. Schmidt l. c. 98. 100.), entsprechen, dem etr. *-agi* aber ein lyk. *-ade* oder *-ãde*, beides gleichfalls sehr häufig (l. c. 87 sq. 89 sq.). Was etr. *puia* „Gattin" betrifft, so findet sich sowohl lykischer Anlaut *po-* (Mor. Schmidt l. c. 55.), wie lykischer Auslaut *-ịa* (l. c. 82 sq.). Wie man sieht, haben also die drei etruskischen Verwandtschaftswörter nichts an sich, was dem Typus der lykischen Wortbildung widerspräche.

Aber auch umgekehrt ist in lyk. *tedãeme* „Sohn" und lyk. *lada* „Gattin" nichts, was etruskischer Wortbildung widerspräche. Ein etr. *laϑa* und etr. *tiϑeimi* wäre durchaus möglich, und auch lyk. *tedãre*, *zzemaze*, *õne*, *ụla*, *χḁna*, *χḁta*, *tohas*, falls ihre Bedeutung richtig erschlossen ist (cf. oben pag. 128) liessen sich leicht in etr. *tiϑari*, *zimazi*, *uni*, *evla*, *χana*, *χata*, *tuśas* umsetzen, Formen von durchaus etruskischem Klang, wobei sogar noch zu beachten, dass lyk. *tohas* „Gatte" zu bedeuten scheint, während etr. *tuśurϑir* gleichfalls „conjuges" bedeutet (Deecke in Müller, Etr. II², 510). Damit wäre dann eine nicht bloss formelle, sondern auch materielle Verwandtschaft beider Sprachen bei den Verwandtschaftsbezeichnungen gegeben, und es läge dann nahe, wenigstens zu fragen, ob nicht vielleicht auch lyk. *lada* mit etr. *larϑ*, welches „Herr" bedeuten soll (Müller, Etr. II², 377.), sich vereinigen liesse, so dass *lada* = *larϑiu* die „Herrin" (des Hauses) wäre. Ausfall des *r* zeigt ja der Name *larϑ* auch im Etruskischen nicht selten (Deecke, Etr. Fo. III, 190. 206.). Und wie wäre es, wenn lyk. *χḁna* ein *l* verloren hätte und für *χlḁna* stände, wie einmal (Ga. no. 513.) auch etr. *clan* als *can* erscheint, so dass auch diese beiden Wörter verwandt wären? Und weiter! Etr. *lautn* heisst „familia", etr. *lautni* „familiaris". Das würde der Bedeutung nach dem

lyk. *prñnäze* „οἰκεῖος“ (Deecke l. c. XII, 315.) genau entsprechen, aber auch die formelle lykische Entsprechung scheint mir vorhanden zu sein. Die Grundform des etruskischen Wortes ist **lavitun*. Das ergiebt sich einerseits aus dem Genetiv *lautuniś* (Fa. no. 348.) und andrerseits aus den Schreibungen *lavtni, lavtnit:, lavtnita, lavϑniϑ*: (Fa. no. 794 bis, 2629, 559; Fa. no. 171; spl. I, no. 251 bis h; Fa. no. 170.). Wenn im Etruskischen *av* und *ev* mit *au* und *eu* wechseln, so sind jene stets die ursprünglichen Laute, aus denen diese erst hervorgegangen sind. So haben wir z. B. *avle* und *aule*, Grundform *avile: ravnϑu* oder *raunϑu*, Grundform **ravenϑu; lavcinal* und *laucinal*, Grundform **lavice; plavti* und *plauti*, Grundform **plavite; utave* und *utaunei*, Grundform **uhtave; cnevna* und *cneuna*, Grundform **cnevina; sceva* und *sceuasa*, Grundform **sceva* u. s. w. Wie man sieht, ist der Hergang meist der, dass vor anderen Konsonanten ein Zwischenvokal, meist *i*, schwindet und dann *av* und *ev* in *au* und *eu* sich umsetzt. In derselben Weise ergiebt sich also auch für *lautn* die Grundform **lavitun*. Nun aber findet sich in der Inschrift Limyra 9. eine Form *lavetũno*. Das Wort ist weder von Savelsberg (Beitr. II, 65 sq.), noch, so weit ich sehe, von Deecke erklärt. Nach der Erklärung von Savelsberg (l. c.) heisst der vorhergehende Satz: „Legen sie hinein etwa einen Verwandten von ihnen, diese:“ und dann folgt eine anscheinende Aufzählung, deren erstes Glied eben jenes *lavetũno* ist. Es liegt ausserordentlich nahe, diese Form durch „familiarem“ zu übersetzen, so dass etwa ein in dieser oder jener Hinsicht sachlich etwas abweichendes Synonymum von *prñnäze* vorläge. Dass beide Formen, etr. *lautn* und lyk. *lavetũno*, sich lautlich so sehr ähnlich geblieben sind, würde sich daraus erklären, dass *l*, *t* und *n* in fast allen Sprachen zu den konstantesten Lauten gehören.

So scheint es also bei näherer Betrachtung doch, als ob materielle Verwandtschaft zwischen einzelnen etruskischen und lykischen Verwandtschaftswörtern wenigstens möglich sei, während mir solche zwischen den lykischen und indogermanischen vollkommen ausgeschlossen erscheint.

Ebensowenig, wie bei Zahl- und Verwandtschaftswörtern, zeigt sich auf dem Gebiete der grammatischen Formenbildung indogermanischer Charakter des Lykischen.

Bei der Deklination setzt Deecke vier Gruppen von Stämmen an: auf *-a*, *-ă*, *-e*, *-o*, bei denen er Maskulina, Feminina und Neutra unterscheidet (l. c. XII, 126). Die Stämme auf *-a* könnten den indogermanischen auf *-o*, fem. *-ā*, die auf *-e* den idg. auf *-i*, die auf *-o* den idg. auf *-u* entsprechen, aber was sind die auf *-ă*? Sie für eine rein lautliche Variante derer auf *-a* zu halten, verbietet doch der Umstand, dass die Stämme auf *-a* und auf *-ă* im grossen und ganzen reinlich von einander geschieden sind. Dass bei der etwas schwankenden Orthographie des Lykischen hier und da einmal die Stämme sich vermengen, ändert an der Sache nichts. Man könnte denken, dass in ihnen Stämme auf *-ie* vorlägen, aber auch das hat Schwierigkeiten. Lyk. *ă* ist eine Variante von *a*, nicht von *e* (cf. Deecke l. c. XII, 126.), und so sieht man nicht, wie *ie* hätte zu *ă* werden sollen. Oder aber endlich, sind es *i̯o*-Stämme? Das wäre ja an sich möglich, denn lyk. *ia* könnte zu *ă* werden; da aber gr. τριήρη als lyk. *trei̯ără* (Deecke l. c. XII, 328.) erscheint, so ist es wahrscheinlicher, dass ein idg. *i̯o* zu lyk. *ei̯ă*, als zu *ă* geworden sei. Wie man sieht, macht es grosse Schwierigkeit, diese Stämme auf *-ă* aus dem Indogermanischen zu erklären.

Der Nominativ aller dieser Stämme in allen angeblichen drei Geschlechtern hat keine Endung, und sie alle lauten auf den betreffenden Vokal aus. Deecke (l. c. XII, 154.) lehrt zwar: „Das *-s* des männl. und weibl. Nominativs ist, wie die angeführten Wörter zeigen, im Lykischen überall geschwunden; ebenso das *m* des Neutrums.“ Das aber zeigen die angeführten Wörter gar nicht; das, was sie wirklich zeigen, ist die völlige Gleichheit des Nominativs mit den nackten Stämmen und keinerlei Unterschied in den angeblichen Geschlechtern. Das übrige ist lediglich Deeckes Ansicht von der Sache, die aber an den nächstverwandten Sprachen keinen Anhalt findet. Die alteranischen Sprachen entbehren zwar das *-s* bei den *a*-Stämmen,

nicht aber bei den *i*- und *u*-Stämmen und ebenso wenig das neutrale *-m*.

Der Genetiv Sing. lautet auf *-h* und *-hă* aus, und zwar ohne irgend einen Unterschied der Stämme und der Geschlechter (Deecke l. c. XII, 126.). Das wäre ein Unikum unter den indogermanischen Sprachen, denn das *-si̯o*, aus dem *-hă*, *-h* entstanden sein soll (l. c. XII, 153.), ist eine nur aus der Pronominaldeklination eingedrungene Besonderheit der *o*-Stämme (cf. Brugmann, Grundriss II, 568.), und es ist mir nicht glaublich, dass diese Besonderheit die gesamte Deklination ergriffen haben sollte, zumal doch die alteranischen Sprachen wieder die Scheidung zwischen den *o*-Stämmen einer-, den *ā*-, *i*- und *u*-Stämmen andrerseits aufs reinlichste aufrecht erhalten. Die vorliegende Thatsache ist auch hier wieder lediglich die, dass der Genetiv bei allen Stämmen und angeblichen Geschlechtern gleich gebildet ist.

Der Akkusativ der *a*-Stämme lautet auf *-ŭ* (*-ŏ*) aus, bei den weiblichen auch auf *-a* (Deecke l. c. XII, 154.). Dies *-ŭ* (*-ŏ*) soll durch die Reihe *-ŭn* (*-ŏn*), *-um* (*-ọm*) aus *-am* entstanden sein, das *-a* beim Femininum aber wegen der ursprünglichen Länge des *a* erhalten sein. Da aber lykische Formen mit dem Auslaut *-m̥* wirklich vorhanden sind (cf. Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 121.), so sieht man keinen rechten Grund für den angenommenen Abfall des *m*. Einen Rest dieses *m* will Deecke (l. c. XIII, 134; cf. auch 137.) in der Präposition *ăpm̥*- und in *trm̥mesn̥* finden, aber wer will beweisen, dass in ihnen ein Akkusativ enthalten sei?

Auch dativisch fungierende Formen finden sich belegt. Aus den Bilinguen sind es diese: *ătle ăhbe* „corpori suo“, *lade ăhbe* „uxori suae“, *tedăeme pŏbeălăi̯ă* „filio Pybialo“ (Limyra no. 19.); *lade ăhbe* „uxori suae“ (Antiphellos no. 3.). Der Dativ endigt also auf *-e* und zwar sowohl bei den ihrem natürlichen Geschlechte nach männlichen, wie weiblichen Wörtern. Daneben erscheint in *pŏbeălăi̯ă* ein *-ă*, ohne Zweifel nur eine orthographische Variante des *-e*. Zwar wollen Savelsberg (Beitr. I, 28.) und Deecke (l. c. XII, 136.) hier und in einigen anderen

Formen einen Dativ auf *-ăį̯ă* (*-aį̯ă*) annehmen, aber mit Unrecht, denn das erste *ă* (*a*) ist Stammauslaut und die Endung lediglich *-ă*, das *į̯* zwischen ihnen aber der bekannte hiatushindernde Einschub des Lykischen. Und wenn nun gar Deecke die Regel aufstellt, der Dativ der Feminina endige auf *-e*, der der Maskulina auf *-aį̯ă*, welches man den skr. *-āja* gleichsetzt, so ist diese Regel angesichts des Dativs *tedăeme* einfach falsch. Damit schwindet wieder ein Stück indogermanischen Scheines und gleichzeitig auch der angebliche Unterschied der Geschlechter.

An sonstigen Kasus des Singular findet Deecke (l. c. XII, 136.) noch Lokative auf *-s* und *-de*.

Der Genetiv Pluralis endigt nach Deecke (l. c. XII, 321.) auf *-he*, und dieses *-he* findet sich ohne Unterschied an den verschiedenen Stämmen auf *-a*, *-ă* und *-e* und ebenso bei den angeblichen Maskulinen, Femininen und Neutren, also genau wie das *-h* (*-hă*) des Singularis. Dies ist auch hier wieder der Thatbestand. Deecke (l. c. XII, 340.) deutet dies *-he* als dem skr. *-sām* entsprechend, „eigentlich Pronominalendung, aber in verschiedenen indogermanischen Sprachen mannigfach auf die Nomina übertragen.“ Das ist richtig, aber nirgend auf alle Nomina und in den nächstverwandten eranischen Sprachen überhaupt nicht.

Deecke (l. c. XII, 320.) setzt auch einen Nominat Pluralis der *a*-Stämme auf *-aha* = skr. *-āsas*, baktr. *-āñhā*, altpers. *-āha* an, allein dieser Ansatz stützt sich, soweit ich sehe, allein auf die Form *χn̥naha* (St. Xanth. O, 58.). Es würde doch meines Erachtens zu untersuchen sein, ob das *χn̥naha* nicht für *χn̥nahă* stehen und als Genetiv Singularis aufgefasst werden könnte. Bis nach Entscheidung dieser Vorfrage wird man die Existenz der Endung beanstanden müssen.

Ähnlich liegt die Annahme eines Dativ Pluralis auf *-be* = gr. *-φi*, skr. *-bhi(s)*, den Deecke (l. c. XIV, 214.) in den beiden Formen *χ̬lăbe* und *trzzobe* erblickt. Die Liste der Formen auf *-be* ist nicht so gar kurz (Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 87.), und es würde zuvörderst doch zu untersuchen sein, ob sich nicht jene Formen alle einheitlich erklären liessen. Bis dahin

wird man einen Dativ Pluralis auf *-be* beanstanden dürfen, umsomehr, als die Bilinguen uns die sicheren Dative *lada äpttähä* „uxoribus suis", *tedäemä* „filiis" (Lewisür no. 2), *tedäemä ähbeiä* „filiis suis" (Antiphellos no. 3.) bieten, also mit einer Endung *-ä* (*-a*), die mit dem Singulardativ auf *-e* (*-ä*) verwandt scheint, wie der Pluralgenetiv auf *-he* dem singularen auf *-hä* und *-h* verwandt erscheint.

Ein Akkusativ Pluralis findet sich mit der Endung *-s*, z. B. in *tedäemes ähbe*[*s*] „filios suos" (cf. Savelsberg, Beitr. II, 16.). Hierin soll die indogermanische Endung *-ns* enthalten sein. Aber es würde sich sofort die Frage aufdrängen, ob man nach dem Ausfall des *n* nicht Ersatzdehnung zu erwarten hätte, und dadurch wird auch diese Erklärung aus dem Indogermanischen mindestens unsicher.

So sieht man also, dass der Thatbestand der lykischen Deklination gar keinen Anhalt für indogermanische Formen bietet, und dass aller Indogermanismus in dieselben nur hineingetragen ist.

Es wird lehrreich sein, jenen Thatbestand nun auch einmal vom Standpunkte des Etruskischen aus zu prüfen, und da ergiebt sich nun folgendes. Das Lykische (oben pag. 132), wie das Etruskische (Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 113 sqq.) haben keine formell verschiedenen Geschlechter. Das gilt auch für die Pronomina, sowohl im Lykischen (Deecke l. c. XII, 142.), wie im Etruskischen (Pauli l. c. 116.). Der lykische Nominativ hat keine Flexionsendung, ebenso wenig der etruskische (Schaefer in Pauli, Altit. Fo. II, 70 sq.). Der etruskische Genetiv endigt u. a. auf *-śi* (*-ś*) und *-sa*, der lykische auf *-h* und *-hä*. Wenn, was auch mir nicht unwahrscheinlich ist, im Lykischen intervokalisches *s* zu *h* wird, so entspricht das lyk. *-h* dem etr. *-ś*(*i*), das lyk. *-hä* (lyk. *ä* entsteht aus *a*) dem etr. *-sa*. Auch der pluralische Genetiv des Etruskischen endigt auf *-ś*(*i*), wie dies *avils* „annorum" beweist, und ebenso endigt der lykische Genetiv Pluralis auf *-he*, dem singularischen auf *-h* entsprechend. In beiden Sprachen fallen die Numeri zusammen, denn lyk. *-he* und *-h* sind nur Nebenformen, wie

etr. *-śi* und *-s*, die man vielleicht später, eben um die Numeri auseinander zu halten, differenzierte.

Der lykische Lokativ hat u. a. die Endung *-de* (oben pag. 134.), der etruskische endigt u. a. auf *-θi*. Beide Endungen decken sich vollständig, wobei inbezug auf lyk. *d* = etr. θ das zu beachten ist, was sich bereits früher (II, 1. pag. 48. und 75.) aus den Ortsnamen ergeben hatte. Man wird nicht leugnen können, dass hier die ganz ungesuchte und nicht erst hineingetragene Übereinstimmung viel grösser ist, als zwischen Lykisch und Indogermanisch.

Nicht tröstlicher, als bei der Deklination, liegt die Sache bei der Konjugation. Deecke (l. c. XIII, 282 sqq.) bringt zwar eine umfangreiche Zusammenstellung von Verbalformen, nach indogermanischem Schema in Genera, Tempora, Modi und Personen gegliedert, samt den daraus abgeleiteten Regeln über die Bildung der einzelnen Formen. Diese Liste sieht sehr hübsch indogermanisch aus, allein sieht man sie sich nun im einzelnen darauf an, was denn nun eigentlich wirklich von alle dem feststehe, so bleibt ausserordentlich wenig übrig. Thatsächlich fest steht nur folgendes: 1. in 3 Bilinguen ist gr. ἐποιήσατο, resp. ἐργάσατο und ἠργάσατο durch lyk. *prn̨navatõ* wiedergegeben (Deecke l. c. XIII, 258.), letzteres also sicher eine verbal fungierende Form; 2. in einer Bilinguis ist gr. ἐργάσαντο durch lyk. *prn̨navũtõ* wiedergegeben (Deecke l. c. XIII, 262.), auch dies ist also eine verbal fungierende Form; 3. es finden sich auch die anscheinend verbal fungierenden Formen *prn̨navatã* (11 mal), *prn̨navata* (1 mal) und *prn̨navate* (3 mal) (Deecke l. c. XIII, 263 sq.); 4. in einer Bilinguis ist gr. ἀδικήσῃ durch lyk. *ãsãpetade* wiedergegeben, beide Formen entsprechen sich aber nicht wörtlich (Deecke l. c. XIII, 285.); 5. eine verbale Form ist anscheinend auch lyk. *tobãete* in der Bilinguis von Lewisü, entspricht aber dem gr. ἐξώλεα καὶ πανώλεα εἴη nur ganz allgemein, sofern beide eine Strafandrohung enthalten (Deecke l. c. XIII, 277.); 6. ebenso ist anscheinend eine Verbalform das *χassto* der Bilinguis von Antiphellos, dem in dem griechischen Texte das ἐπιτρίψ[αι?] seiner

allgemeinen Bedeutung nach entsprechen wird (Deecke l. c. XIII, 280.).

Dies sind die Thatsachen. Es ist, wie man sieht, äusserst wenig. Sicher stehen ihrer Bedeutung nach eigentlich nur die Formen vom Stamme *prṇnav-*, lediglich ihrer verbalen Funktion nach auch die Formen *ădăpetade*, *tobăete* und vielleicht *ẓassto*. Man kann Deecke das Zeugnis nicht versagen, dass er auf dieser geringen Grundlage sein System mit grossem Geschick aufgebaut hat, aber das Ergebnis ist dennoch nichtig, weil auch hier wieder der bekannte Zirkelschluss vorliegt. Die gegebenen Formen werden zuerst aus dem Indogermanischen heraus erklärt und dann wieder rückwärts geschlossen, dass das Lykische eine indogermanische Sprache sei. Bei dieser Sachlage wäre daher ein Eingehen auf Einzelheiten seiner Deutung nicht einmal nötig, aber trotzdem will ich auf einige besonders schwache Punkte doch wenigstens hinweisen. Da ist zunächst die Scheidung der Formen *prṇnavatŏ* als Imperfekt und *prṇnavată* als Präsens kaum aufrecht zu erhalten. Neben diesen beiden Formen erscheinen ja auch *prṇnavata*, *-ta* und *-te*. Deecke selbst (l. c. XII, 126.) giebt die teilweise grossen Zahlen dafür an, dass *ă* mit *a*, mit *e*, mit *ŏ*, letzteres wieder bisweilen mit *o* in der Schreibung wechsele. Das wird auch hier der Fall sein, und alle jene verschiedenen Formen sind ein und dieselbe. Deecke (l. c. XIII, 261.) bemüht sich zwar, für die Form *prṇnavatŏ* die Existenz eines Augments nachzuweisen, welches die Form *prṇnavată* nicht habe (l. c. XIII, 263.), allein, was er vorbringt, ist, so scharfsinnig es auch sei, nicht zwingend. In *prṇnavŭtŏ* einen Plural zu sehen, giebt der griechische Text an die Hand, aber hier *ŭ* aus *n* zu erklären, scheint mir angesichts der nicht wenigen Formen auf *-ṇta*, *-ṇtă*, *-ṇte* (cf. die Verzeichnisse bei Mor. Schmidt, Neue lyk. Studien 86. 111. 100.) nicht erlaubt, obwohl gerade ein *-ṇtŏ* nicht belegt ist. Dass *ădăpetade* ein Konjunktiv sei, ist möglich, aber es fehlt jeder Grund dafür, dass hier *t* zu *d* geworden sein sollte. In *ẓassto* einen Imperativ zu sehen, scheint mir nach dem griechischen

Texte bedenklich, obgleich ja zuzugeben ist, dass oft beide Texte sich nicht wörtlich entsprechen. So schwindet, wie man sieht, der indogermanische Schein bei näherer Betrachtung des Thatsächlichen fast völlig, und die Meinung Deeckes (l. c. XII, 134.): „Diese Verbalformen [*prñnavatõ*, *prñnavũtõ*, *prñnavate*] stellen allein schon den indogermanischen Charakter des Lykischen fest", ist eine sehr sanguinische. Denn es ist doch ungefähr nur das *t* allein, worauf sich das stützen könnte. Dann aber könnte man auch mit demselben Rechte behaupten, dass z. B. die arabischen Formen *qatalat* (3. Sing.) und *qataltum* (2. Dual.) allein schon den indogermanischen Charakter des Arabischen feststellten.

Betrachten wir der Vollständigkeit halber nun auch das thatsächliche Material des lykischen Verbums wieder auf seine etwaigen Beziehungen zum Etruskischen, so ergiebt sich, dass genau, wie oben (pag. 136) der Lokativ lyk. *-de* dem etr. *-ϑi* zu entsprechen schien, so auch hier lyk. *-de* in *ãsãpetade* etruskische Verbalformen in *-ϑi* neben sich hat (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 70 sqq.), wobei zu beachten sein dürfte, was ich l. c. über den Zusammenhang beider Formen, der Verbalformen und des Lokativs, gesagt habe. Das Präteritum, welches im Lykischen die Endung *-tõ* zeigt, hat im Etruskischen den Ausgang *-ce*. Es würde die Möglichkeit geprüft werden müssen, ob nicht etwa beide Formen aus einer gemeinsamen Grundform hervorgegangen sein könnten, etwa aus *-ka*. Darauf hin lässt sich natürlich eine Verwandtschaft beider Sprachen noch nicht behaupten, aber die Möglichkeit liegt vor.

Auch von seiten der Lautlehre her erheischt noch ein Punkt besondere Betrachtung. Deecke (l. c. XII, 126.) stellt den vielleicht richtigen Satz auf: „Alle lykischen Wörter scheinen ursprünglich vokalisch ausgelautet zu haben." Es giebt zwar eine Anzahl lykischer Wortformen, die thatsächlich auf einen Konsonanten ausgehen, aber, wenn Deecke meint, dass diese einen schliessenden Konsonanten verloren hätten, so scheint das nach dem ganzen Charakter des Lykischen auch mir möglich. Allein alsdann würde schon

diese eine Thatsache meines Erachtens den nichtindogermanischen Charakter des Lykischen erweisen. Ein derartiges Auslautsgesetz ist dem Indogermanischen vollkommen unbekannt. Die indogermanische Grundsprache als solche kennt es nicht. Nun könnte man ja freilich meinen, dass sich während der Entwickelung der Einzelsprache ein solcher vokalischer Auslaut herausgebildet habe, etwa wie im Italienischen, wo das wenigstens im grossen und ganzen der Fall ist und wo wir auch den Weg erkennen, auf dem das gekommen ist, nämlich durch Abfall schliessender Konsonanten. Allein auch dieser Annahme stehen für das Lykische doch gewichtige Gründe entgegen. Man sollte doch glauben, dass sich in bestimmten Lautlagen, etwa wie z. B. im Baktrischen das *-as* statt *-ō* in bestimmter Lage sich erhält oder wie in ital. *ed* vor Vokalen, in frz. *parla-t-il* der Konsonant bewahrt ist, auch im Lykischen Spuren solcher Konsonanten erhalten hätten, aber es scheint mir, als ob sie völlig fehlten. Das macht die Annahme misslich. Wenn also das Gesetz richtig ist, so ist das Lykische nicht indogermanisch.

Es fragt sich nun aber, ob nicht dieselben Gegengründe, die aus dem vokalischen Auslaut der lykischen Wörter gegen eine Verwandtschaft mit dem Indogermanischen hervorgehen, auch gegen eine Verwandtschaft mit dem Etruskischen sprechen würden. Auch dort finden wir eine grosse Anzahl von Wörtern, die auf einen Konsonanten, ja sogar auf mehrere Konsonanten ausgehen (cf. das Verzeichnis der auslautenden Konsonantengruppen von Deecke in Müller, Etr. II², 391 sqq.). Aber bei einem Teile dieser Formen sind wir vollkommen sicher, dass sie einen auslautenden Vokal verloren haben. So habe ich selbst (Etr. Fo. u. Stu. III.) nachgewiesen, dass die Genetive auf *-al* und *-ś* (l. c. 84. und 47.) ursprünglich auf *-ali* und *-śi* enden, so hatte schon Deecke *-z* mit *-zi* (l. c. 504), *-ϑ* mit *-ϑi* (l. c. 506), *-v* mit *-va* (l. c. 507) identifiziert, und ebenso geht auch *-c* „und“ auf *-ce* zurück. Damit ist eine gewisse Neigung des Etruskischen, die Endvokale abzuwerfen, jedenfalls festgestellt, und da uns für das Etruskische, bis jetzt wenigstens,

der Nachweis fehlt, dass es, wie im Indogermanischen, auch ursprünglich auslautende Konsonanten gegeben habe, so wird sich immerhin wenigstens die Möglichkeit offen halten lassen, dass alle konsonantisch auslautenden Formen am Schlusse einen Vokal verloren hätten. Es ist also auch von dieser Seite her die Verwandtschaft des Lykischen mit dem Etruskischen wenigstens eher möglich, als mit dem Indogermanischen.

Wenn hier, wie auch vorher schon bei den Zahl- und Verwandtschaftswörtern, auf mögliche Beziehungen des Etruskischen mit dem Lykischen hingewiesen ist, so bin ich natürlich selber weit entfernt, darin nun schon wirkliche Beweise für eine Verwandtschaft beider Sprachen sehen zu wollen. Allein vielleicht sind es doch die Anfänge des Fadens, dem man nachgehen könnte und der doch vielleicht schliesslich aus dem Labyrinth der Etruskerfrage hinausführen könnte, sofern es gelänge, die Etrusker samt den Pelasgern als Verwandte der Lyder, Lyker und Karer zu erweisen und die Ansichten der Alten über diesen Gegenstand zu rechtfertigen.

Demnächst wende ich die weitere Untersuchung jetzt den Karern zu. Über ihre Sprache ist nach dem, was ich II, 1. pag. 62 sqq. behandelt habe, nichts Neues mehr hinzuzufügen. Die Verwandtschaft des Karischen mit dem Lykischen halte ich auch jetzt noch, im Einverständnisse mit Deecke (z. B. Bezz. Beitr. XII, 329.) und Georg Meyer (ibid. X, 200.) aufrecht. Treuber (Gesch. der Lykier 39 sqq.) hingegen scheint diese Verwandtschaft zu bezweifeln, obwohl er (l. c. 41.) zugiebt, dass manches auf eine gewisse ethnische Gemeinsamkeit zwischen Karien und Lykien hinweise.

Nimmt man nun aber diese Verwandtschaft als vorhanden an, so entsteht bezüglich der Karer nun insofern eine eigentümliche Schwierigkeit, als als Bewohner Kariens in alter Zeit Leleger und Karer genannt werden. Nun aber hat Hesselmeyer (Pelasgerfrage 18.) die Leleger als mit den Pelasgern „dem Wesen nach eins und bloss dem Namen nach verschieden“ in Anspruch genommen, und ich selbst habe diese Ansicht als der Prüfung wert bezeichnet (Neue philol. Rundschau 1892, 251.),

während ich andrerseits (II, 1. pag. 67.) die Karier doch für Pelasger erklärt habe. Beide sind aber zweifellos zwei verschiedene Völker, denn der karische Historiker Philippus von Suangela nennt die Leleger als Leibeigene der Karer, „wie schon vor Alters“ (Hesselmeyer l. c.).

Allein diese anscheinende Schwierigkeit lässt sich, wie ich glaube, erklären und heben. Es giebt sogar zwei Wege, auf denen dies möglich ist. Entweder nämlich sind Leleger und Karier zwei zeitlich verschiedene, aber ethnographisch zusammengehörende Stämme unseres vorderasiatischen pelasgischen Urvolkes, von denen die Leleger zuerst in das Land einrückten und es kultivierten. Als dann die Karer, die ohne Zweifel noch minder kultiviert und deshalb kriegstüchtiger waren, in das Land einrückten, unterwarfen sie sich die sesshaften Leleger, machten sie zu Sklaven und liessen sie nach wie vor das Land bauen, jetzt aber natürlich als Besitz der Eroberer. In diesem Falle hätten wir also die geschichtliche Parallele zu dem Verhältnis der Spartiaten und Heloten. Auch hier zwei Stämme ein und desselben Volkes, die kultivierteren Achäer von den kriegerischen Dorern unterworfen und zu Sklaven gemacht, um für sie das Land zu bauen.

Die andere Möglichkeit der Erklärung aber ist die, dass nur die Leleger pelasgischen Stammes waren, die Karer aber nicht, wobei für letztere dann, wie dies schon Movers, Demeling und Kiepert angenommen haben, kaum etwas anderes übrig bleibt, als dass sie Semiten gewesen sein. In diesem Falle würde dann die Frage offen bleiben, wie es mit der späteren Sprache der Karer gewesen sei, ob sie, was ja in der Geschichte gleichfalls seine zahlreichen Parallelen hat, die Sprache des höher kultivierten unterworfenen Volkes angenommen oder ihre eigene bewahrt hätten. Die der semitischen Rasse eigene Zähigkeit würde das letztere vermuten lassen, aber mit einer blossen Vermutung wäre es hier doch wohl nicht abgethan, man würde doch die Sprachreste zu befragen haben. Und wenn auch Kiepert (Lehrbuch der alten Geogr.[1] 119, not. 6.) recht hat, dass sich diese Frage „mit Hilfe der allzu-

wenigen, von den griechischen Grammatikern aufbewahrten Glossen nicht entscheiden“ lasse, so muss ich doch dabei beharren, dass die Sache durch die von mir II, 1. pag. 62. angestellte Untersuchung der karischen Eigennamen zu Gunsten der ersteren Möglichkeit entschieden sei, wie denn auch Kiepert selbst der Ansicht ist, dass „für ein nichtsemitisches Element im Karischen die vielen aus ihrer Geschichte überlieferten Personennamen sprechen.“

So lässt sich also, wie man sieht, die Ansicht Hesselmeyers, dass Leleger und Pelasger nur zwei verschiedene Bezeichnungen ein und desselben Volkes seien, mit meinen Ergebnissen, dass die Sprache, die uns als karisch vorliegt, eine den Lykischen eng verwandte, d. h. nach meiner Ansicht pelasgische sei, sehr wohl vereinigen. Ja, diese Ansicht hat noch einen ganz besonderen Vorteil, insofern sie den Hinweis Treubers (cf. oben pag. 114.), dass man früher in den Ortsnamen auf *-nd-* und *-s(s)* ein Kriterium lelegischer Bevölkerung habe sehen wollen, während ich darin ein solches für pelasgische gesehen hatte, vollständig entkräftet. Beides ist dann eben sachlich ein und dasselbe.

Es würde nun noch die Betrachtung des Lydischen übrig bleiben, allein für dieses ist weder neues Material, noch sind neue Gesichtspunkte seit dem Erscheinen meines ersten Heftes hervorgetreten, so dass es bei dem, was dort gesagt worden ist, einstweilen sein Bewenden haben kann.

Es scheint mir somit, als ob meine Annahme, dass Lyker, Karer und Lyder weder Semiten, noch Indogermanen seien, von seiten der Sprache in keiner Weise erschüttert sei.

Aber es ist gegen diese Annahme auch noch von einer anderen Seite her ein Einwand erhoben worden, sofern Hesselmeyer (Pelasgerfrage 90.) die Behauptung aufstellt, „dass sich in Kleinasien ausser Indogermanen und Semiten kein drittes Volk als Urvolk nachweisen lässt.“ Das scheint doch wohl heissen zu sollen, dass es sich anthropologisch nicht nachweisen lasse, aber, gerade so gefasst, muss doch diese Annahme als irrig bezeichnet werden. Die Untersuchungen, welche v. Luschan

(Reisen im südwestlichen Kleinasien. II.) an Ort und Stelle vorgenommen hat, beweisen genau das Gegenteil. Er stellt darin fest, dass sich in Lykien drei verschiedene Schädelformen finden: die dolichocephale der Indogermanen, die lange, schmale und niedrige, von vorn nach hinten gleichsam verschobene der Semiten und endlich eine ausserordentlich hohe, sowie entsprechend kurze und breite Form, die hypsi-brachycephale. Die semitische Form findet sich nur in der Umgegend von Adalia und an der Ostküste Lykiens, also dem Küstenstrich vom chelidonischen Vorgebirge im Süden bis nördlich zum alten Attalia, und zwar im Verhältnis von $^1/_4$ zu $^3/_4$ von griechischer Formation. Das stimmt mit der historischen Thatsache der Besiedelung einzelner Teile der Südküste Kleinasiens durch die Phönizier überein. Die hypsi-brachycephale Form findet sich am reinsten im Hochgebirge und in schwer zugänglichen Gegenden, so wie unter der religiös abgesonderten Sekte der Tachtadschy. Durch diese Fundstätten wird sie als einer vorgriechischen Bevölkerung angehörig erwiesen. Damit stimmt es, dass ein Schädel aus einem mit lykischer Inschrift versehenen Grabe aus Limyra deutlich diesen hypsi-brachycephalen Typus zeigt.

Aber dieser Typus ist nicht auf Lykien beschränkt. Er zeigt sich auch bei den mit den Tachtadschy in religiöser Hinsicht verwandten Ansarîjeh in Nordsyrien, den Kysylbasch in Westkurdistan und den Jezîden im mittleren und oberen Mesopotamien, so dass also hier die Religionsverwandtschaft auf der ethnographischen beruhte.

Den gleichen Schädeltypus zeigen weiter aber auch die Armenier, und damit gewinnen wir für einen grossen Teil Kleinasiens, nämlich für die ganze südliche Hälfte, im Nordosten über den Kaukasus hinaus, im Osten bis an den oberen Euphrat, Nordgrenze noch unbestimmt, eine Urbevölkerung von mittlerer Statur, dunklem Teint, dunklem schlichten Haar, dunklen Augen. Damit dürfte also der Nachweis endgültig geführt sein, dass es in Kleinasien ausser Indogermanen und Semiten allerdings noch ein drittes Urvolk gab, zu dem, was

für uns besonders wichtig ist, auch die älteste Bevölkerung Lykiens gehörte.

Schon Hommel (Archiv für Anthropol. 1890, 254, not. 2.) hebt die vollständige Gleichheit dieses Ergebnisses mit den von mir auf einem ganz anderen Wege gefundenen hervor, und in der That dürfte diese Gleichheit ein sehr starker Beweis für die Richtigkeit unserer beiderseitigen, ganz unabhängig von einander gewonnenen Ergebnisse sein, zu denen sich denn auch noch die weiter unten zu besprechenden Ergebnisse Hommels selbst gesellen.

Dieses dritte Urvolk nun hat seine Sitze zwischen Semiten und Indogermanen in einem ostwestlich gerichteten Streifen, von dem aus südlich Semiten, nördlich und östlich Indogermanen wohnen. Bei dieser Lage kann es nicht auffallen, dass in die Gebiete dieses dritten Urvolkes sowohl von den Semiten, wie insbesondere von den Indogermanen Einfälle gemacht sind, deren Spuren sich in den Sprachen jener Gebiete (cf. hierzu z. B. das von mir II, 1. pag. 67 sqq. über das Lydische beigebrachte) vielfach bemerklich machen, und zu denen auch die dauernde Besetzung Armeniens durch Indogermanen gehört.

Von diesem dritten Urvolke Kleinasiens aus eröffnet sich nun eine merkwürdige Perspektive. Schon Hommel (l. c. 254.) weist darauf hin, dass der von v. Luschau aufgestellte Typus dieses dritten Volkes ganz genau der Disentistypus von His und Rütimeyer sei. Das ist eine Thatsache von ganz ausserordentlicher Wichtigkeit.

Die Benennung als Disentis-Typus ist zwar, wie mir A. B. Meyer auf meine Anfrage schreibt, insofern nicht besonders charakteristisch, als dieselbe Schädelform, die in einigen besonders schönen Exemplaren gerade in Disentis sich fand, die in der ganzen Schweiz am meisten verbreitete ist und auch in Deutschland sich findet. Aber das dichte Vorkommen dieser Schädelform gerade in Graubünden ist doch von besonderer Wichtigkeit, denn Graubünden gehört doch zu den Gebieten, die jene wunderlichen Namen aufwiesen, welche Steub so sehr

angezogen hatten und die er für etruskischen Ursprunges hielt, und es grenzt unmittelbar an den Bezirk, innerhalb dessen die Ausgrabungen etruskisches Gerät und etruskische Inschriften zu Tage gefördert haben und welcher das Etschthal bis nördlich von Bozen, den Nonsberg und das Wippthal bis Matrei umfasst (cf. Pauli im Archivio Trentino VII, 150.). So werden wir also auch durch die rein anthropologischen Untersuchungen v. Luschans auf einen Zusammenhang zwischen Lykern und Etruskern geführt, ein Ergebnis, das auch durch die angegebene weitere Verbreitung dieser Schädelform in der Schweiz und über ihre Grenzen hinaus nicht beeinträchtigt wird, sofern ja anzunehmen sein wird, dass jene Urbevölkerung auch Wanderungen durchgemacht habe, womit die schon II, 1. pag. 76. von mir angeführte Grimmsche Deutung der Thursen als Etrusker aufs beste stimmt.

In Etrurien selbst herrschen zwei Schädelformen, die dolichocephale und die brachycephale, anscheinend etwa in gleicher Stärke, so dass Baer, R. Wagner und Pruner-Bey die Etrusker für dolichocephal, Retzius, Lagneau und Vogt dagegen für brachycephal erklärt haben (Fligier, Prähist. Ethnol. Italiens 43.). Die brachycephale Form wird die im engeren Sinne speziell etruskische sein, die dolichocephale einem den Etruskern beigesellten fremden Elemente, seien es Ligurer oder Illyrier oder Umbrer, angehören.

Nachdem so die Verwandtschaft der Etrusker und Pelasger mit Lykern, Karern und Lydern durch neue Beweisgründe zu stützen versucht worden ist, wird es sich nun weiter fragen, welche Völker etwa sonst noch als diesem Völkerkreise angehörend in Betracht kämen.

Von besonderer Wichtigkeit für diese Frage ist die Besprechung Hommels geworden, sofern dieselbe auf der von mir gegebenen Basis die Forschung weiterführt. Hommel nimmt die von mir gefundenen Resultate, welche mit den durch von Luschan (cf. oben pag. 142 sq.) festgestellten Ergebnissen der Anthropologie fast wörtlich genau übereinstimmen, als erwiesen an.

Hommel geht indessen noch über den Kreis der von mir als verwandt hingestellten Völker hinaus und rechnet auch die Georgier des Kaukasus, die Altarmenier, Elamiter oder Susier, Kossäer (l. c. 258.), Hethiter (259.) in Asien, in Europa aber ausser den Etruskern und Pelasgern auch die Rätier, Ligurer und Iberer in Spanien (260.) unserem Sprachstamme zu, den er den alarodischen oder jetzt, auf Grund eben meiner Ergebnisse, den alarodisch-pelasgischen nennt. Diese seine Aufstellungen werden näher zu prüfen sein.

Das Georgische, wie überhaupt die Sprachen des Kaukasus, sind auch sonst schon als mit dem Etruskischen verwandt angesehen worden. Das ist z. B. von Ellis (Sources of the Etruscan and Basque languages) geschehen. Ich habe dies Buch seinerzeit zu besprechen gehabt (Neue philol. Rundschau 1887, 359 sqq.), und habe mich damals ablehnend verhalten, sowohl inbezug auf die Methode, wie auch inbezug auf die Resultate. Inbezug auf die Methode war zu tadeln, dass der Verfasser lediglich nach dem äusseren Anklange vergleicht ohne streng methodische Behandlung der Lautverhältnisse. Daraus ergab sich dann, dass z. B. *huϑ* „vier" gleichzeitig mit afrikanischen, iberischen und malaiischen Formen verwandt sei. Dass aber ein Resultat, wonach das Etruskische eine Mischung iberischer und thrakischer Elemente über einen afrikanischen Substrat sei, mir nicht glaublich sei, war gleichfalls hervorzuheben. Auf diesem ablehnenden Standpunkte stehe ich auch jetzt noch, das schliesst aber nicht aus, dass möglicherweise doch einzelnes in dem Buche richtig sein könnte. Und so wird denn auch Ellis' Ansicht, dass die kaukasischen Sprachen mit dem Etruskischen verwandt seien, nachzuprüfen sein. Freilich werde ich diese Prüfung ganz selbständig anzustellen haben, denn die von Ellis eingeschlagene Methode erscheint mir eben nicht richtig.

Diese Prüfung wird nun allerdings dadurch etwas erschwert, dass die Verwandtschaftsverhältnisse der kaukasischen Sprachen unter sich nicht ganz klar liegen, sofern es strittig ist, ob die kaukausischen Sprachen alle unter sich eine Einheit

bilden, oder nicht. Wohl der letzte, der sich über diesen Punkt geäussert hat, ist Friedrich Müller (Grundriss der Sprachwissenschaft I, 1. pag. 94. und III, 2. pag. 48. 216 sqq.). Seine Ergebnisse, denen ich mich, nachdem ich seine Gründe im einzelnen nachgeprüft habe, glaube anschliessen zu können, sind diese: „Gegenüber dem südkaukasischen Sprachstamme, dessen Sprachen einen so innigen Zusammenhang verraten, dass man sie für Dialekte einer Sprache ansehen könnte, stehen die nordkaukasischen Sprachen zu einander in einem so lockeren Verwandtschaftsverhältnisse, dass man bei oberflächlicher Betrachtung beinahe jede Sprache für ein selbständiges Individuum halten möchte. Sieht man aber genauer zu, so ergeben sich folgende Punkte [1. Geschlechtsbezeichnung; 2. gleiche syntaktische Behandlung des Verbums; 3. Pluralbezeichnung; 4. Auffassung und lautliche Bezeichnung der Kasus; 5. Pronomen; 6. Zahlenausdrücke; 7. einzelne Punkte beim Verbum], die einen Zusammenhang der nordkaukasischen Sprachen unter einander wahrscheinlich machen“ (l. c. III, 2. pag. 216.). „Inbetreff des Verhältnisses der nordkaukasischen Sprachen und des südkaukasischen Sprachstammes zu einander wagen wir auch hier keine bestimmt formulierte Ansicht auszusprechen, da sich ebensoviel Gründe für die Verwandtschaft als auch für die Nicht-Verwandtschaft beider Sprachgruppen beibringen lassen“ (l. c. 222). Dieser Sachlage gegenüber wird es vorsichtiger sein, obgleich ich persönlich zu der Annahme einer Verwandtschaft beider Gruppen neige, doch die Vergleichung auf das Georgische und die südliche Gruppe zu beschränken.

Von diesem Standpunkte aus werde ich nun die südkaukasischen Sprachen, insbesondere das Georgische, mit dem Etruskischen einerseits und dem Lykischen andrerseits vergleichen und diejenigen Spracherscheinungen zusammenstellen, die ein Verwandtschaftsverhältnis mit den genannten Sprachen möglich erscheinen lassen. Als Material für diese Vergleichungen genügen die von Friedrich Müller (l. c. III 2, 186 sqq.) gegebenen Charakteristiken der genannten Sprachen, denn es handelt sich selbstverständlich nicht darum, lexikalische Ver-

gleichungen anzustellen oder gar eine etruskische oder lykische Inschrift aus dem Georgischen zu deuten, sondern darum, grammatische Koinzidenzpunkte, einschliesslich der Zahlwörter, aufzufinden. Solcher Punkte aber giebt es nun in der That eine ganze Anzahl.

Die ersten finden sich sogleich bei der Wortbildung der genannten Sprache. Die südkaukasischen Sprachen zeigen sowohl Präfix-, wie Suffixbau. Ob Präfixbildungen sich auch im Etruskischen und Lykischen finden, würde durch eine Spezialuntersuchung festzustellen sein. Sollten sie sich nicht finden, so würde das eine Verwandtschaft noch keineswegs ausschliessen, denn es würde dann weiter noch die Möglichkeit zu untersuchen sein, ob nicht die Präfixbildungen der kaukasischen Sprachen erst in jüngerer Zeit sich herausgebildet hätten. Unter den von Müller (l. c. 189.) aufgeführten Suffixbildungen aber finden sich mehrere, die nach Form und Bedeutung eine grosse Ähnlichkeit teils mit dem Etruskischen, teils mit dem Lykischen zeigen. So bildet z. B. georg. *-eli* die Bezeichnung von Einwohnern der Städte, wie *gorieli* „Einwohner von Gori", genau wie etr. *-al* in *truial* „Trojanus". Ob dem georg. *-oba* aber, welches Abstrakta bildet, wie z. B. *didoba* „Grösse" vor *didi* „gross" die lykischen Bildungen auf *-ebä* und *-obä*, wie z. B. *ärekläbä* und *äbenobä* entsprechen könnten, würde durch Spezialuntersuchung festzustellen sein, ebenso auch, ob das georg. *-iani*, das Suffix der Adjektiva relativa, wie z. B. *okhriani* „golden" von *okhri* „Gold" im Etruskischen und Lykischen etwa verwandte Bildungen hätte.

Eine grosse Reihe weiterer Koinzidenzen nun zeigen sich bei der Deklination. Da „ermangelt" zunächst, wie im Etruskischen und Lykischen, „das Nomen jeder Geschlechtsbezeichnung, und es kommt auch die Auffassung des Geschlechts weder am Adjektivum, noch am Verbum zum Vorschein" (Müller l. c. 189.). Weiter hat der Nominativ, wie im Etruskischen und Lykischen, „keine nähere lautliche Bezeichnung und fällt mit dem nackten Stamme zusammen" (l. c. 190.). Die Kasussuffixe sind von einer geradezu über-

raschenden Ähnlichkeit mit den etruskischen. Man vergleiche folgende Paradigmata:

	georgisch	mingrelisch	lazisch
Nom.-Akk.	*puri* „Brot“	*kotši* „Mensch“	*bozo* „Mädchen“
Gen.	*puri-sa*	*kotši-ši*	*bozo-ši*
	puri-s	*kotši-s*	*bozo-s*
Dat.			
Approx.	*pur-sa*	*kotši-ša*	*bozo-ša*
Lok.			
Instrum.	*puri-tha*	*kotši-th*	*bozo-te*
Approx.			
Lok.			

	suanisch	etruskisch	lykisch
Nom.-Akk.	*mare* „Mann“	*clan* „Sohn“	*lada* (-*ã*) „Gattin“
Gen.	*mare-š*	*clen-śi*	
Dat.	*mare-s*	*clen-ś*	(*kodala*)-*h*
Approx.		(*creice*)-*sa*	(*hũta-*)*hã*
Lok.	*mare-sa*		
Instrum.			
Approx.	*marè-the*		
Lok.		(*śpel*)-*ϑi*, (*mule-*)*ϑ*	(*arñna-*)*de*

Die Übereinstimmung ist in der That sehr gross, wenn man beachtet, dass im Lykischen intervokalisches *s* in *h* überzugehen scheint (cf. oben pag. 135). Die Suffixe des Plurals sind in den südkaukasischen Sprachen von denen des Singular nicht verschieden. Dass das mit Sicherheit auch im Etruskischen und mit Wahrscheinlichkeit auch im Lykischen — denn *-hã*, *-h*, *-he* entsprechen den etruskischen Formen *-sa*, *-ś*, *-śi* — so sei, ist schon oben (pag. 135.) erörtert worden. Die kaukasischen Sprachen setzen aber, um den Plural vom Singular zu unterscheiden, bei ersterem zwischen Stamm und Kasussuffix ein besonderes weiteres Suffix, welches im Georgischen *-bi-* und *-ni-*, im Mingrelischen *-phi-*, im Lazischen *-pi-*, suanisch *-ar-*, *-al-*, *-ral-*, *-lar-* lautet (Müller l. c. 190.). Die vollkommen gleiche Erscheinung bietet in wenigstens einem ganz sicheren Falle auch das Etruskische, indem neben Sing.

clen-śi „filii“ der Plural *clen-ara-śi* „filiis“ steht, während in *avil-ś* „annorum“ ein solches Zwischensuffix nicht bemerkbar ist. Das ist formell dieselbe Erscheinung, aber auch materiell kann etr. *-ara-* mit suan. *-ar-* identisch sein. Ob nicht auch die lykischen Formen auf *-be* (cf. oben pag. 134.) in dieser Weise sich erklärten, sofern sie ein Zwischensuffix *-be-* enthielten, würde zu untersuchen sein. Wenn ich früher (Etr. Stu. III, 111. und Etr. Fo. u. Stu. III, 55.) in dem etr. *-ara-* eine Zusammensetzung von *clan* „Sohn“ mit *ara*, einem Worte mit kollektivischer Bedeutung, gesehen habe, so kann das auch jetzt noch richtig sein, und die Mannigfaltigkeit der Suffixe: 1. georg. *-bi-*, mingr. *-phi-*, laz. *-pi-*, lyk. *-be-*; 2. georg. *-ni-*; 3. suan. *-ar-*, etr. *-ara*; 4. suan. *-al-*, scheint in der That auf derartige Formationen hinzudeuten. Wenn diese Erscheinung im Etruskischen nur vereinzelt auftritt, während die kaukasischen Sprachen sie immer zeigen, so erklärt sich das einfach so, dass im Beginn ein besonderes Pluralinterfix nicht verwandt wurde, und dass diese Weise im Etruskischen auch erhalten blieb, wenn die plurale Bedeutung an sich klar war, wie z. B. bei *avils* „annorum“ durch die beigefügten Zahlen, dass daneben aber, zunächst nur fakultativ und wenn die Klarheit es erforderte, auch eine Bildung mit kollektivem Interfix angewandt wurde, was dann in späteren Sprachperioden, wie die kaukasischen Sprachen sie darstellen, obligatorisch wurde, nachdem man den Nutzen dieser Formation eingesehen hatte.

Sowohl bei der Kasus-, wie bei der Pluralbildung nun aber zeigt sich in den südkaukasischen Sprachen eine weitere beachtenswerte Erscheinung, die der Suffixhäufung. So lautet der Ablativ georg. *puri-sa-gan*, dagegen suan. nur *mare-χen* (Müller l. c. 192 sq.), es zeigt also die georgische Form erst das Genetivsuffix *-sa* und dann noch das Ablativsuffix *-gan* = suan. *-χen*. So hat das Mingrelische neben dem Plural auf *-phi-* auch einen solchen mit dem Doppelsuffix *-ale-phi-*, so das Suanische neben den Pluralen mit den einfachen Suffixen *-ar-* und *-al-* auch solche, wo beide Suffixe als *-r-al* und *-l-ar* verbunden auftreten (Müller l. c. 190.). Die ganz gleiche Er-

scheinung hat auch das Etruskische. Neben den beiden einfachen Genetivsuffixen *-al(i)* und *-sa* erscheint auch das genetivische Doppelsuffix *-ali-sa*, ja in dem Genetivus Genetivi auf *-ali-s-la* haben wir sogar eine Häufung von drei Suffixen. Ebenso zeigt der etruskische Lokativ neben dem einfachen Suffix -ϑ(*i*) auch das Doppelsuffix *-al-ϑ(i)*, z. B. in *tarχn-al-ϑi*, *tarχn-al-ϑ* „Tarquiniis“ (Deecke Etr. Fo. u. Stu. II, 36; Pauli ibid. III, 78 sq.). Das ist nicht bloss wieder formell dieselbe Erscheinung, sondern auch materiell scheint wieder Verwandtschaft vorzuliegen, denn mingr. *-ale-* und suan. *-al-* scheint doch mit etr. *-ali-* das gleiche Suffix zu sein. Ob auch das Lykische derartige Doppelbildungen kenne, würde in einer Spezialuntersuchung festgestellt werden müssen.

„Das Adjektivum geht im Sinne des Attributs dem Nomen ··· voran und folgt demselben im Sinne des Prädikats mit der Kopula (dem Verbum substantivum) verbunden nach. Es wird im Georgischen mit dem Substantivum inbetreff der Zahl und Kasusendung in Übereinstimmung gesetzt, während es in den übrigen [südkaukasischen] Sprachen stets unverändert bleibt. Man sagt z. B. im Georgischen: *udzewel-ni motshame-ni* „die unbesiegbaren Märtyrer“, ... *boroti-sa tquwili-sa* „der schlechten Lüge“ ···, prädikativ: *romel-ni dašthes dzleul-ni* „welche übrig blieben als Besiegte“ (Müller l. c. 194.). Dass hier das Georgische den anderen Sprachen gegenüber den älteren Standpunkt hat, ist doch wohl wahrscheinlich, denn das Georgische ist innerhalb der Sprachgruppe überhaupt am altertümlichsten und am besten erhalten. Das Flexionsloswerden der Adjektiva in den anderen Sprachen findet ja überdies seine Parallele z. B. im Englischen. Genau auf dem Standpunkt des Georgischen steht nun aber auch das Etruskische und das Lykische. Je zwei oder drei mit gleicher Endung versehene Formen finden sich in den etruskischen Denkmälern häufig. So bietet z. B. der Cippus Perusinus die Fälle *tesnś teiś raśneś*, *velϑinaϑuraś araś peraś*, *zuci enesci*, *śatene tesne*, *tesne raśne*, *χimϑ śpelϑ*, *śpelϑi reneϑi*, *acilune turune ścune*, *ϑil ϑunχulϑl*, so die Mumienbinde *hatec repinec*, *suϑ heχśϑ*, *raχϑ suϑ nunϑenϑ*, *estrei alφazei*.

cilϑl śpural, *hamϕeś seiveś*, *tesim etnam* u. s. w. Schon Krall selbst (Mum. 44.) bemerkt dazu: „In den meisten Fällen wird es gestattet sein, an Verbindung von Hauptwörtern mit Beiwörtern zu denken.“ Falls etwa im Etruskischen, was durch Spezialuntersuchung festzustellen sein würde, dasselbe Stellungsgesetz, wie im Georgischen, gälte, dann hätten wir hier für die weitere Entzifferung des Etruskischen ein schönes Hilfsmittel gefunden, welches uns die Qualität als Substantiv und Adjektiv für eine Anzahl von Formen sicher erkennen liesse.

In ganz gleicher Weise bieten weiter nun aber auch die lykischen Inschriften oft zwei oder mehrere aufeinander folgende Wörter mit den gleichen Endungen Beispiele sind *taįa meņta*, *maleįahe vä̆drö̆ņnähe*, *hrzze prņnave*, *hovä̆dre mö̆hö̆e*, *mü̆hü̆e hovä̆dre*, *etlä̆he trņmele*, *mopņmä̆ meņtä̆*. Dass im Lykischen die Stellung des Adjektivs eine freie war, zeigt *hovä̆dre mö̆hö̆e* neben *mü̆hü̆e hovä̆dre*, wo sie wechselt, und *etlä̆he trņmele* „populo Lycico“, wo das Adjektiv hinter dem Substantiv steht.

Beim Pronomen erinnert georg. *me*, mingr. *ma*, laz. *ma*, suan. *mi* „ich“ an etr. *mi*. Ob aber wirkliche Verwandtschaft vorliege, ist zweifelhaft, denn auch nach erneuter Durchprüfung des gesamten Materials muss ich dabei beharren, dass etr. *mi* „hoc“ heisse, nicht „ego“ und nicht „sum“. Das Pronomen der zweiten und dritten Person und ebenso sämtliche Pluralformen kennen wir im Etruskischen nicht. Wenn *mi* „hoc“ heisst, so kann das auch demonstrativ gebrauchte georg. *imi-*, *mi-* „er, dieser“ verwandt sein, während für die weiteren etruskischen Demonstrativa *cen* (*ecn; ca*, *eca*), *an* und *ein* (*eiϑi*, *eϑ*) sich keine Verwandten in den kaukasischen Sprachen zu finden scheinen.

In grösserem Umfange, als die etruskischen, sind uns die lykischen Pronomina bekannt. Hier haben wir als Demonstrativa die beiden Formen *mä̆* (mit den Weiterbildungen oder Zusammensetzungen *mä̆te*, *mä̆nä̆*, *mä̆e*, *mä̆enä̆*, *mä̆įeä̆*, *mä̆įeä̆nä̆*, *mä̆įä̆dö̆*) und *ä̆bä̆* (mit *ä̆bä̆he*, *ä̆bä̆eįä̆*, *ä̆bö̆ņnä̆*). Ersteres stimmt mit etr. *mi* und georg. *imi-*, *mi-*, für letzteres sehe ich keine verwandte Form. Das „selbst“ wird im Lykischen durch *ä̆tta*

„corpus" umschrieben, genau so im Georgischen durch *thawi* „Haupt", so dass in beiden Sprachen wenigstens die innere Sprachform dieselbe ist. Für das Possessivpronomen lyk. *ähbe* „suus", die Relativa *sä* (*säe*, *säeɉä*) und *kbe* „qui, quicunque" scheinen die kaukasischen Sprachen nichts Entsprechendes zu bieten.

Beim Verbum ist die Vergleichung der südkaukasischen Sprachen mit dem Etruskischen und Lykischen erschwert durch die geringe Kenntnis (cf. oben pag. 136 sqq.), die wir von dem Bau des Verbums dieser letzteren beiden Sprachen besitzen. Trotzdem ist bemerkenswert, dass z. B. der Konjunktiv sowohl im Lykischen, wie im Georgischen, Mingrelischen und Suanischen auf *-de* ausgeht. Bemerkenswert beim Bau des kaukasischen Verbums ist wieder die grosse Suffixhäufung. Eine Form, wie z. B. georg. *še-w-i-qwar-eb-di-th* „wir liebten" von *qwar* „lieben" hat nicht weniger als drei Präfixe und drei Suffixe. Welchem Kenner des Etruskischen fallen da nicht unwillkürlich Formen, wie *purt-ś-va-v-c*, *eprϑ-ne-v-c*, *mar-un-uχ-va*, ein, die auch anscheinend verbal fungieren und vielleicht wenigstens im morphologischen Aufbau dem suffixalen Teile des kaukasischen Verbums entsprechen möchten. Das würde Sache einer Spezialuntersuchung sein müssen, die sich dann auch auf noch andere langatmige Formen, wie z. B. *meϑ-l-um-eri-c*, *cil-ϑ-cve-ti*, *hil-ar-ϑu-na*, *sac-ni-c-l-eri* u. dgl. auf der Mumienbinde zu erstrecken hätte.

Auch bei den Zahlwörtern klingt manches an. So haben wir z. B. georg. *sami* „drei" neben etr. *śa* „fünf(?)", georg. *χuthi* „fünf" neben etr. *huϑ* „vier (?)", wobei zu bemerken, dass die Bedeutung der etruskischen Zahlen nicht völlig feststeht. Das ist wenig und scheint zufälliger Anklang. Allein man darf dabei nicht vergessen, dass die kaukasischen Sprachen moderne Sprachen sind, und dass mit den Sprachen selbst auch die Zahlwörter eine lange Entwicklungsgeschichte hinter sich haben, infolge deren sie, wie in allen Sprachen, lautlich stark verändert sind, so dass man aus dem anscheinenden Fehlen vergleichbarer Formen noch nicht unbedingt auf die Nichtver-

wandtschaft der Sprachen schliessen darf. Sicherheit über diesen Punkt würde sich erst gewinnen lassen, wenn man durch eine Untersuchung innerhalb der südkaukasischen Sprachen mit Erfolg den Versuch gemacht hätte, die Grundformen lautlich zu rekonstruieren. Gewissermassen als Ersatz dafür bietet sich eine andere merkwürdige Erscheinung dar, die von höchster Wichtigkeit zu sein scheint. In den kaukasischen Sprachen bilden sich die Zehner nach vigesimaler Art so: georg. *otsi* „20", *ots da athi* „30" (wörtlich „20 und 10"), *or-m-otsi* „40" (= „2 × 20"), *ormots da athi* „50" (= „2 × 20 + 10"), *samotsi* d. i. *sam-m-otsi* „60" (= „3 × 20"), *samots da athi* „70" (= „3 × 20 + 10"), *othχ-m-otsi* „80" (= „4 × 20"), *oχtmots da athi* „90" (= „4 × 20 + 10"); entsprechend auch laz. *ötš* „20", *ötš do wit* „30", *dzur en ötš* „40", *dzur en ötš do wit* „50", *džum en ötš* „60", *džum en ötš do wit* „70", *otχ an ötš* „80", *otχ an ötš do wit* „90". Hier sehen wir also die Multiplikation in beiden Sprachen durch ein nasales Element, georg. *-m*, laz. *en*, ausgedrückt. Nun finden sich im Etruskischen merkwürdige Doppelformen bei einigen Einern in Verbindung mit Zehnern. So haben wir von den Einern *zal*, *ϑu*, *ci* einerseits die Formen *esls*, *ϑuns*, *cis*, andrerseits *eslem*, *ϑunem*, *ciem*. Jene sind belegt durch *esals cezpalχals* (Fa. spl. I, no. 387.), *cis cealχls* (Fa. no. 2108.), *cis muvalχl*[*s*] (Fa. no. 2335 d), *cis zaϑrmisc* (Deecke Bezz. I, 260. no. 14), diese durch *eslem* [*z*]*aϑrumis* (Ga. no. 658.), *eslem zaϑrumiś* (Mum. VI, 14.), *eslem zaϑrum* (Mum. XI, 8.), *eslem cealχus* (Mum. XI, 12.), *eslem cialχuś* (Mum. XI, 17.), *ϑunem cialχuś* (Mum. XII, 10. und XI, 17.), *ciemzaϑrms* (Fa. no. 2071.), *ciem cealχuś* (Mum. XI, γ 2.), *ciem cealχuz* (Mum. X, 2.). Dass die ersteren Formen *cis* etc. zu den Zehnern addiert sind, beweist das *-c* „-que" in *zaϑrmisc*, mit den Formen *ciem* etc. wussten wir bisher nicht recht etwas anzufangen. Deecke hatte darin zuerst (Bezz. Beitr. I, 270.) eine Subtraktionsform erblicken wollen, später (in Müller, Etr. II², 503) das *-em-* mit *-m* „und" gleichgesetzt, ich selbst (Etr. Fo. u. Stu. III, 124 sqq.) hatte an ein Ordinalsuffix gedacht, aber das alles waren nur Notbehelfe,

gegen welche es starke Gegengründe gab. Jetzt scheint sich die Möglichkeit einer wirklichen Lösung zu bieten durch die Annahme, es liege eine Multiplikation vor, wie in den kaukasischen Sprachen, bezeichnet durch das gleiche lautliche Gebilde, wie dort. Für diese Annahme sprechen starke Gründe. Es sind nur zwei Zehner, die mit solchen Formen auf *-m* verbunden erscheinen, *zaϑrum* und *cealχ*, ja in den Grabschriften ist es sogar nur *zaϑrum*, denn das angebliche *ϑunem muvalχls* (Fa. no. 2335 a), das Deecke jetzt für sichergestellt hält, existiert nicht, es steht, wie ich nach Papierabklatsch bezeugen kann, vielmehr in der That *ϑunẹśi* da, das *-śi* vollkommen deutlich. Ebenso sind es von den Einern nur *eslem*, *ϑunem* und *ciem*, die in dieser Form erscheinen. Als die wahrscheinlichste Reihe der Würfelzahlung hatte sich mir bereits früher (Etr. Fo. u. Stu. III, 137 sqq.) unter sorgfältiger Erwägung aller Momente die Reihe *maχ*, *zal*, *ϑu*, *huϑ*, *śa*, *ci* ergeben. Prüfen wir diese Reihe jetzt von dem neuen Gesichtspunkte, so haben wir als die beiden Zehner, die sich mit den Bildungen auf *-em* verbinden, *zaϑrum* „zwanzig“ und *cealχ* „sechzig“. Das passt vortrefflich, denn hier haben wir das Vigesimalsystem in Verbindung mit dem etruskischen Duodezimalsystem (cf. Müller, Etr. I^1, 309 = I^2, 296. und Deecke, ibid. II^2, 385.), und diese beiden Zehner bilden die Grundlage des ganzen etruskischen Rechnungssystems, wie etwa früher bei uns die Stiege (20) und das Schock (60). Dann ist nun also *eslem zaϑrum* „40“ (= „2 × 20“), *ciem zaϑrum* „120“ (= „6 × 20“), *eslem cealχ* „120“ (= „2 × 60“), *ϑunem cealχ* „180“ (= „3 × 60“), *ciem cealχ* „360“ (= „6 × 60“), also lauter Zahlen, die innerhalb der beiden genannten Systeme liegen. Darunter sind Altersangaben nur die ersten beiden = 40 und 120. Dass ausnahmsweise einmal auch ein Etrusker 120 Jahre alt geworden sei, scheint mir kein Gegengrund gegen meine Darlegung. In den nur auf der Mumienbinde belegten Zahlen *eslem cealχ*, *ϑunem cealχ*, *ciem cealχ* hätten wir dann das Rechnungssystem nach dem Grosshundert (cf. dazu Grimm, Gesch. d. d. Spr. I^2, 173.). Nun beachte man weiter, dass die Zehnerbildung auf *-alχ* nur bei den Zahlen

belegt ist, die über *cealχ* „60“ hinausliegen, nämlich in *muvalχ* (*mealχ*), *cezpalχ*, *śemφalχ*, von denen es feststeht, dass sie, gleichviel in welcher Reihenfolge, „70“, „80“ und „90“ bedeuten. Ein **ϑunalχ* „30“, **huϑalχ* „40“, **śalχ* „50“ findet sich nicht. Jetzt sehen wir den Grund, nämlich das Vigesimalsystem, denn „40“ hiess eben *eslem zaϑrum* „2 × 20“. Da auch ein *ciem zaϑrum* „6 × 20“ belegt ist, so gab es sicher auch die weiteren Vigesimalzahlen **ϑunem zaϑrum* „60“ (= „3 × 20“), **huϑem zaϑrum* „80“ (= „4 × 20“), **śaem zaϑrum* „100“ (= „5 × 20“). Die dazwischen liegenden ungeraden Zehner aber konnten dann — nur diese eine Möglichkeit giebt es — nicht anders ausgedrückt werden, als, genau wie in den kaukasischen Sprachen, durch **zaϑrum nurϑc* (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 145) „viginti decemque“, **eslem zaϑrum nurϑc* „bis viginti decemque“, **ϑunem zaϑrum nurϑc* „ter viginti decemque“, **huϑem zaϑrum nurϑc* „quater viginti decemque“, **śaem zaϑrum nurϑc* „quinquies viginti decemque“, wobei selbstverständlich auch die umgekehrte Anordnung **nurϑ zaϑrumc*, **nurϑ eslemc zaϑrum* oder auch **nurϑ eslem zaϑrumc* möglich ist. Dass das besonders bequeme Ausdrücke seien, wird trotz des entsprechenden kaukasischen Systems und des französischen *quatre-vingt-dix* wohl niemand behaupten wollen, und so werden denn die Etrusker auch wohl selber die Unbeholfenheit dieser Ausdrucksweise gefühlt haben. Die erste Abhülfe brachte das Duodezimal- oder Sexagesimalsystem — denn beides ist wesentlich dasselbe — mit seinem *cialχ* „60“ und die weitere dann die bei Zahlwörtern ja so ungemein wirksame Analogie, sofern man sich auch für „70—90“ die Formen *muvalχ*, *cezpalχ*, *śemφalχ* bildete, auf Lemnos sogar auch *sialχ* „50“ (cf. oben pag. 83). In Etrurien selbst scheint, wie man aus *eslem zaϑrum* „40“ (= 2 × 20“) wohl folgern darf, für die Zahlen unter 60 die alte vigesimale Zählmethode beibehalten worden zu sein.

Man könnte gegen diese meine Darlegung einwenden wollen, dass die Multiplikation sonst im Etruskischen durch das Suffix *-z(i)* ausgedrückt werde, wie dies *cizi*, *nurϑzi* und *nurϑz*,

eslz, *ϑunz*, *cezpz* (Deecke, Bezz. Beitr. I, 272.) sicher beweisen. Aber es ist nicht abzusehen, warum nicht mehrere Multiplikativsuffixe im Etruskischen hätten sein sollen, so gut es drei verschiedene Genetivsuffixe, *-al(i)*, *-ś(i)* und *-sa* (Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 83. 47 sqq.) und zwei verschiedene Lokativsuffixe, *-u* und *-ϑ(i)* (ibid. 67 sqq.) giebt. Auch das ist kein Gegengrund, dass sich in den beiden Grabschriften das *eslem zaϑrumis* und *ciemzaϑrms* ohne Einer finden. Das kann Zufall sein, sogut, wie sich einmal (Fa. spl. II, no. 112.) auch *cealχls* ohne Einer findet, aber der Grund kann auch der sein, dass sich die alte vigesimale Zählweise wegen ihrer Unbeholfenheit überhaupt nur dann noch erhielt, wenn sie ohne Einer gebraucht wurde, dass man aber für den komplizierteren Ausdruck mit Einern sich der Neubildung auf *-alχ* bediente.

Sind die vorstehenden Darlegungen begründet, und es will mir fast so scheinen, dann folgt aus ihnen zweierlei mit absoluter Sicherheit: 1. dass die von mir schon früher bestimmte Reihe der Einer, *maχ*, *zal*, *ϑu*, *huϑ*, *śa*, *ci*, richtig war, woraus sich dann, nebenbei bemerkt, die Unverwandtschaft mit den indogermanischen Sprachen ergab; 2. dass das Etruskische mit den südkaukasischen Sprachen verwandt ist, nicht bloss formell und der inneren Sprachform nach, sondern auch materiell, denn das etr. *-em*, georg. *-m*, laz. *en* sind auch materiell identisch.

Die lykischen Zahlwörter scheinen mir keine Anklänge an die südkaukasischen zu bieten, sind aber fast alle (cf. oben pag. 119 sqq. 123.) ihrer Form sowohl, wie Bedeutung nach so unsicher, dass sie mir überhaupt zu Schlüssen nicht geeignet erscheinen. Insbesondere kennen wir keinen einzigen Zehner, die den Ausschlag geben würden, sicher, denn das *tresn̥ne* steht seiner Bedeutung nach auf schwachen Füssen (cf. oben pag. 122.). Sollte es aber wirklich ein Zehner sein, so scheint mir doch nichts im Wege zu stehen, es in *tres-n̥-ne* zu zerlegen und in dem *-n̥-* das dem etr. *-em*, georg. *-m-*, laz. *en* entsprechende Element zu sehen. Freilich will ich nicht leugnen, dass die Erklärung der dann verbleibenden anderen beiden Bestandteile grosse

Schwierigkeiten verursacht, und so mag denn die Sache bloss gestreift sein.

Alles in allem scheint mir immerhin die Möglichkeit offen, dass das Etruskische und Lykische mit den südkaukasischen Sprachen verwandt seien, und zwar jenes näher, als dieses. Darnach würde sich das, was ich früher über diesen Gegenstand geäussert (cf. Neue Philol. Rundschau 1887, 361.), jetzt modifizieren, insbesondere auf Grund der Betrachtung der Zahlwörter. An mehr, als die Möglichkeit der Verwandtschaft, glaube ich freilich auch jetzt noch nicht, denn dass das, was ich soeben vorgebracht, zu einem wirklichen Beweise der Verwandtschaft noch entfernt nicht ausreicht, weiss ich selbst wohl am besten. Aber auch hier sind vielleicht Fäden gegeben, denen man weiter wird nachgehen können.

Es erscheint mir zweckmässig, auf die Untersuchung der südkaukasischen Sprachen zunächst die des Baskischen folgen zu lassen, denn gerade zwischen diesen Sprachen ist auch sonst schon Verwandtschaft behauptet worden, und auch ich selbst (Neue Philol. Rundschau 1887, 361.) habe auf bestimmte gemeinsame Züge im morphologischen Bau beider Sprachen hingewiesen, wie z. B. die Inkorporierung des Objekts in das Verbum, die passive Behandlung des transitiven Satzes mit dem Subjekt im Instrumentalis, die gleichzeitige Verwendung von Präfixen und Suffixen u. a. Wenn nun wirklich eine Verwandtschaft zwischen den südkaukasischen Sprachen und dem Baskischen vorhanden wäre, dann wäre, der vorstehenden Untersuchung zufolge, auch die Möglichkeit einer Verwandtschaft zwischen Baskisch und Etruskisch nicht völlig ausgeschlossen.

An die Verwandtschaft des Baskischen mit dem Etruskischen hat man auch sonst schon gedacht. So hat z. B. Campbell in Montreal, in Canada nach einem Bericht der in Toronto erscheinenden Evening Mail vom 18. Januar 1886. die Solution of the great Etruscan riddle zustande gebracht, und zwar eben mit Hülfe des Baskischen. Da wohl nicht alle Leser dieser meiner Untersuchung auf die genannte canadische Zeitung abonniert sind, die Solution des Herrn Campbell aber immer-

hin ein gewisses, wenn auch vielleicht etwas eigenartiges, Interesse in Anspruch nimmt, so ist es vielleicht nicht unangebracht, hier einen kurzen Bericht darüber einzuschalten.

Wir alle wandelten in Finsternis, als wir das etruskische Alphabet für einen Abkömmling des chalkidischen hielten. Die Formen der von uns als *m* und *n* gelesenen Zeichen beweisen, dass es davon nicht abgeleitet werden kann, sondern dass es „must have been borrowed from some other source. It has fallen to the lot of a Canadian, and graduate of the University of Toronto, to find this other source and thus to read with something far more than probabilty, if not indeed with absolute certainty, the riddle which has so long vainly vexed and pazzled the best brains of European scholars.“ Und diese „solution which, when ultimately established, will be a lasting monument of untiring industry, inventive genius and keen penetration such as not only the Institute which publishes his paper, but all Canada may well be proud of,“ besteht nun darin, dass der canadische Forscher das etruskische Alphabet für eine Silbenschrift erklärt, so dass z. B. das A vielmehr als „*r*, with one of the vowels, either before or after it, *ra*, *re*, *ri*, *ro*, *ru*, *ar*, *er*, *ir*, *ur*“ zu lesen ist. So wird denn aus OANA nicht *ϑana*, sondern *ma ra ka ra.* Diese Werte der einzelnen aus einem hieroglyphischen, jedoch nicht ägyptischen Alphabet abgeleiteten Buchstaben hat Verfasser gewonnen „by a minute comparison of eigth or nine different alphabets including the Aztec and Hittite hieroglyphic systems.“ Und die auf diesem Wege gefundenen Wortformen ergeben sich dem Verfasser dann als „an ancient, but not very widely divergent form of the modern Basque.“ Beiläufig erwähnt mag werden, dass der Verfasser mit seiner Methode auch die iguvinischen Tafeln angeforscht hat, und dass er in dem Teile, den wir bisher in unserem europäischen übertünchten Unverstande für umbrisch hielten, den etruskischen Bericht sieht „of an Etruscan and Umbrian revolt, incorrectly related by Livy in the 36th chapter of book XXXIII of the history of Rome,“ dass aber der übrige Teil der iguvinischen Tafeln, „written in plainly legible Latin

characters, will shortly be presented to the world as the oldest Celtic document extant, being in a language closely connected with the Gaelic; they deal with the same events as the Etruscan portion, and tell the same story from a different standpoint." Ich bemerke ausdrücklich, dass der Verfasser dieses Berichtes in der canadischen Zeitung nicht Mark Twain ist.

Weiter hat R. Ellis die Verwandtschaft zwischen dem Etruskischen und dem Baskischen behauptet und zu beweisen gesucht in seinem schon oben (pag. 146) erwähnten Buche Sources of the Etruscan and Basque languages. Ich habe dies Buch in der Neuen philologischen Rundschau 1887, 359 sqq. besprochen und in dieser Besprechung die Möglichkeit einer solchen Verwandtschaft zwar nicht durchaus geleugnet, aber andrerseits doch auch darauf hingewiesen, dass, obwohl der Gang der Untersuchung bei Ellis rationell und wissenschaftlich sei, ich doch die Verwandtschaft zwischen Etruskisch und Baskisch durch dieselbe in keiner Weise für erwiesen halte.

Zu den Gelehrten, die das Baskische zur Vergleichung heranziehen, ist auch neuerdings Gaetano Polari aus Lugano hinzugetreten, der in den Jahren 1892 und 1893 mehrere kleine Artikel, die als Proben gelten sollen, im Corriere del Ticino und in der Gazetta Ticinese veröffentlicht hat. Als eine dieser Proben führe ich hier (aus dem Corriere vom 9. August 1892) folgende an:

etruskisch: *velias fanacnal thu-fulthas alpan menache clen(s) cecha tuthines tlenacheis;*

baskisch: *velias fanacnal bi-hotsas alaban menekia (tu) huilenas* [oder vielmehr *lehenas*] *kechua gu sienes direnakees;*

lateinisch: „*Veliae Fannaciae filius Cardeae in honorem vovit de puero* [resp. *de filio*] *solliciti prorsus per eos qui sunt*" d. i. „*vovit per eos qui sunt prorsus solliciti de puero*".

Das ist, wie man sieht, dieselbe Methode, die ich in einem früheren Aufsatze (Altit. Stu. III, 95—108.) besprochen habe und von der ich oben (pag. 8 sqq.) gelegentlich der Deutungen unserer Lemnosinschrift abermals gehandelt habe. Ich habe nicht verfehlt, dem Verfasser meine Bedenken auszusprechen, ob sich

wirklich auf diesem Wege ein sicheres Ergebnis gewinnen lasse. Meines Erachtens sei es notwendig, die grammatische Gleichheit beider Sprachen nachzuweisen in der Weise, wie es Bopp für die indogermanischen Sprachen gethan habe. Prinzipiell hielte ich eine Verwandtschaft zwischen Baskisch und Etruskisch für möglich.

Von diesem Standpunkte aus wird es zweckmässig sein, die Verwandtschaft beider Sprachen zu untersuchen. Diese Untersuchung wird freilich durch den auch schon beim Georgischen sich geltend machenden Umstand erschwert, dass das Baskische und das Etruskische durch einen so grossen Zeitabschnitt von einander getrennt sind. Aus diesem Grunde wird es sich empfehlen, die Vergleichung auch auf die südkaukasischen Sprachen auszudehnen, was überdies auch schon dadurch geboten erscheint, dass uns über manche Punkte der etruskischen Grammatik noch die wirklich sichere Kenntnis fehlt.

Auch bei der Vergleichung des Baskischen beschränke ich mich auf das Material, welches Friedr. Müller (Grundriss der Sprachwissenschaft III 2, 1 sqq.) bietet.

Das Baskische teilt mit den südkaukasischen Sprachen und dem Etruskischen (cf. oben pag. 148.) den Mangel des grammatischen Geschlechts und der Motion, und ebenso hat es, wie die genannten Sprachen (cf. oben pag. 148.), für Nominativ und Akkusativ keine besonderen Endungen, sondern verwendet den nackten Stamm. Die übrigen Kasus bildet es, wie die genannten Sprachen (cf. oben pag. 149.), durch Suffixe, welche, wie bei den genannten Sprachen (cf. oben pag. 149.) für den Singular und Plural dieselben sind, indem, wie bei den genannten Sprachen (cf. oben pag. 149.), zwischen Stamm und Kasusenduug, ein besonderes Pluralinterfix tritt. Zur Bezeichnung von Kasusverhältnissen werden im Baskischen, wie in den genannten Sprachen (cf. oben pag. 150.), mehrere Suffixe gehäuft, wie z. B. Lokativ *yainkoa-gan* „in Gott“, aber *yainkoa-gan-a* „zu Gott“, Genetiv *gison-ar-en* „des Menschen“, aber Socialis *gison-ar-e(n)-kin* „mit dem Menschen“.

Das sind, was den morphologischen Bau der verglichenen Sprachen betrifft, eine Reihe der schwerwiegendsten Koinzidenzen, aber es wird sich nun weiter doch fragen, ob diese formelle Verwandtschaft nun auch durch materielle Verwandtschaft unterstützt wurde. Der Nachweis dieser letzteren wird wieder dadurch erschwert, dass die zeitliche Differenz zwischen den zu vergleichenden Sprachen eine so grosse ist.

Trotzdem aber finden sich einzelne Anklänge, die ich freilich nur unter dem erwähnten Vorbehalt gebe, dass auch hier noch Einzeluntersuchungen angestellt werden müssen, um bei den einzelnen verglichenen Sprachen womöglich bis zu den Grundformen vorzudringen. Erst dann kann von einem wirklichen Beweise die Rede sein. Unter diesem Vorbehalte nun scheinen mir folgende Vergleichspunkte vorzuliegen.

So endigt der baskische Lokal auf *-gan*, dieselbe Endung hat der georgische Ablativ, wo bei Hauptwörtern allerdings das genetivisch-ablativische Doppelsuffix *-sa-gan* gebraucht wird, beim Personalpronomen *tšem-gan* „von mir", *tšwen-gan* „von uns", *šen-gan* „von dir", *thkhwen-gan* „von euch", *misi-gun* „von ihm", *imeth-gan* „von ihnen" aber noch das Suffix *-gan* für sich allein erscheint.

Ob auch das Pluralsuffix bask. *-k* mit georg. *-bi*, mingr. *-phi*, laz. *-pe* verwandt sein könne, so dass die Urform etwa *-kve* gelautet hätte, mag wenigstens gefragt werden.

Zwischen den etruskischen und baskischen Deklinationssuffixen wäre vielleicht der etruskische Lokativ auf *-u* (*-ve*) mit dem baskischen Dativ auf *-i* zu vergleichen, wenn die Grundform etwa *-vi* gewesen wäre.

Das sind allerdings nicht viele und noch dazu wenig sichere Vergleichspunkte.

Beim Pronomen zeigen sich ebenfalls einige Gleichheiten zwischen beiden Sprachen, sofern sowohl das Baskische, wie die südkaukasischen Sprachen das Possessivpronomen durch den Genetiv des Personalpronomens ausdrücken und für das Reflexivum eine Umschreibung durch bask. *buru* „Haupt", georg. *thawi* „Haupt" verwenden. Freilich sind das Eigentümlich-

keiten, die sich auch bei anderen ganz sicher unverwandten Sprachen finden. Ob auch materielle Verwandtschaft zwischen bask. *ni* „ich" und georg. *me*, mingr. laz. *ma*, suan. *mi* „ich", zwischen bask. *hi* „du" (für *si*?) und georg. *šen*, mingr. laz. suan. *si* „du", zwischen bask. *gu* „wir" und georg. *tšwen*, mingr. *tškhi*, laz. *šku* „wir" (Grundform für alle etwa *sku*?) und zwischen bask. *su* „ihr" und georg. *thkhwen*, mingr. *thkhwa*, laz. *tkwa* „ihr" (Grundform etwa *tsu*?) vorliege, mag wenigstens gefragt werden.

Im Baskischen fehlt eine eigentliche Verbalflexion, sie wird ersetzt durch eine nominale Konstruktion, bei der ein Pronomen im Nominativ vor ein Verbalnomen im Lokativ tritt, wie z. B. *n-a-bil* „ich gehe", wörtlich „ich bin im Gehen". Bei transitiven Verben fügt sich dann hinten noch ein zweites als Instrumental aufzufassendes Pronomen an, z. B. *n-a-kar-su* „du trägst mich", wörtlich „ich bin im Tragen (Getragenwerden) durch dich". Ganz ähnlich ist die Konjugation der südkaukasischen Sprachen. Wenn z. B. neben georg. *m-gon-ia* „ich denke" ein georg. *šen m-a-dzlew* „du giebst mir" erscheint, so dass in der ersteren Form das *m-* „ich", in der zweiten hingegen „mir" bedeutet, so ergiebt sich, dass auch hier ein nominaler Bau des Verbums vorliegen muss, der in den Einzelheiten der Konstruktion und auch der Reihenfolge der einzelnen Bestandteile vom Baskischen abweicht, aber im Prinzip doch derselbe ist. Und was nun das Etruskische betrifft, so bin ich bereits vor Jahren (cf. Etr. Fo. u. Stu. III, 70 sqq.) durch rein interne Betrachtung des Etruskischen zu dem Ergebnis gelangt, dass die etruskischen Verbalformen gar keine wirklichen Verbalformen seien, sondern nur ein nominales Surrogat derselben darstellen, bestehend aus einem Lokativ und einem ihm angehängten Pronomen, so dass z. B. *ceseϑ-ce* „er liegt" wörtlich heisst „in Liegung er" und *turu-ce* „er giebt" wörtlich „in Gebung er". Alle drei Sprachen zeigen also im morphologischen Bau des Verbums das gleiche Prinzip, ob auch materielle Verwandtschaft, das würde durch eine Spezialuntersuchung festzustellen sein. Für den Augenblick wird eine Entscheidung

darüber durch die geringe Kenntnis, die wir vom Bau des etruskischen Verbalausdrucks haben (cf. oben pag. 153.) erschwert.

Bei den Zahlwörtern findet sich unter den Einern zwischen Baskisch und Südkaukasisch gar nichts Vergleichbares, zwischen Baskisch und Etruskisch nur einzelne Anklänge, wie bask. *śei* an etr. *śa*, bask. *saspi* an etr. *cezp*, allein das wird Zufall sein, denn bask. *śei* ist „6“, etr. *śa* aber wahrscheinlich „5“; bask. *sespi* „7“, etr. *cezp* aber wahrscheinlich „8“.

Der Bau der Zehner hingegen ist im Baskischen genau derselbe, wie in den südkaukasischen Sprachen, mit dem vielleicht, wie oben (pag. 154 sqq.) erörtert, auch der etruskische übereinstimmte, d. h. der vigesimale. Man vergleiche bask. *hogei* (*ogei*) „20“, *hogei eta hamar* „30“ (= „20 und 10“), *berc-ogei* „40“ (= „2 × 20“), *berc-ogei eta hamar* „50“ (= „2 × 20 + 10“), *hirur-ogei* „60“ (= „3 × 20“), *hirur-ogei eta hamar* „70“ (= „3 × 20 + 10“), *laur-hogei* „80“ (= „4 × 20“), *laur-hogei eta hamar* „90“ (= „4 × 20 + 10“) mit den oben gegebenen südkaukasischen. Freilich stimmen sie nur im Prinzip überein, und der die Multiplikation bezeichnende nasale Bestandteil, der gerade das charakteristische Element bei jenen und vielleicht auch im Etruskischen war, fehlt im Baskischen. Dafür bietet sich aber möglicherweise eine materielle Verwandtschaft in dem Zahlenausdruck für „zwanzig“ selbst, denn es könnten immerhin bask. (*h*)*ogei*, georg. *otši*, mingr. *etši*, laz. *ötš* allesamt auf eine Grundform *okei* zurückgehen. Dies scheint freilich die einzige materielle Beziehung zwischen beiden Sprachen zu bleiben, denn wie bei den Einern, so fehlt auch bei dem Ausdruck für „100“, bask. *ehun* (*eun*), georg. *asi*, mingr. *oši*, laz. *oš*, anscheinend die Möglichkeit einer Verwandtschaft, falls man nicht etwa die Kühnheit haben wollte, baktr. *eh-un* auf eine Grundform *asi-un* zurückzuführen, was ja freilich, rein lautlich betrachtet, möglich wäre.

Damit ist, soweit ich sehe, alles erschöpft, was sich etwa für eine Verwandtschaft des Baskischen mit den südkaukasischen Sprachen einerseits, dem Etruskischen andrerseits anführen

liesse. Es ist herzlich wenig, und dies wenige noch dazu wenig sicher, aber immerhin liesse sich doch vielleicht diesen Spuren weiter nachgehen. Jedenfalls scheint es mir, als ob man die Möglichkeit einer Verwandtschaft des Baskischen mit den genannten anderen Sprachen nicht unbedingt mehr werde leugnen dürfen.

Weiter sind die Ligurer als Verwandte der Etrusker und somit als Angehörige des im Vorstehenden behandelten Völkerkreises in Anspruch genommen worden. Diese Frage steht in Zusammenhang mit den weiteren, ob sie Iberer sind, und ob dann diese mit den Etruskern, Pelasgern u. s. w. verwandt seien.

Als Mittel, die erste Frage zu prüfen, haben wir die iberischen Inschriften und die iberischen Ortsnamen. Mit jenen ist zur Zeit noch nichts anzufangen, weil wir inbezug auf ihren Inhalt sowohl, wie den grammatischen Bau der in ihnen enthaltenen Wortformen noch vollkommen im Dunkeln sind. Die Ortsnamen hingegen scheinen ein Ergebnis zu ermöglichen. Die iberischen Ortsnamen liegen uns in einer doppelten Gestalt vor, in den iberischen Münzlegenden, deren es eine ziemlich grosse Anzahl giebt, und in den Formen, die sie bei den römischen und griechischen Schriftstellern angenommen haben. Jene ersteren, obwohl die einheimische Gestalt der Namen bietend, habe ich doch geglaubt von der Vergleichung ausschliessen zu sollen. Bei meinem Versuche, sie dazu zu benutzen, hat sich mir ergeben, dass ein Teil der Zeichen anders zu lesen ist, als es von Boudard und Phillips geschehen ist. Das hätte eine eingehendere und umfangreichere Begründung erfordert, als sie mir hier an dieser Stelle zulässig erschien. Ich verspare das daher für einen anderen Ort und beschränke mich hier auf die Namensformen der römischen und griechischen Schriftsteller. Und da bietet sich denn nun folgende Parallele zwischen Ligurien und Iberien:

lig. *Oxubii*	iber. *Osset*
	Ossigerdenses
	Ossigi
	Ossigitania
	Ossonoba
Esturi	*Astures*
	Asturica
Binbelli	*Bilbilis*
Velleiates	*Velienses*
Album	*Albanensis*
Genua	*Genua*
Segesta	*Segida*
	Segienses
	Segovia
Libarna	*Iliberri*
	Liberini
Dertona	*Dertosa*
Vardacate	*Varduli*
Carrea	*Carenses*
	Carietes
	Carisa
	Carrinenses
Valentinum	*Valentia*
Hasta	*Hasta*
Pollentia	*Pollentia*
Veneni	*Vennenses*

Und diese Parallelen, deren Zahl sowohl, wie ganze Formation doch einen Zufall auszuschliessen scheint, werden in ihrem Werte noch dadurch erhöht, dass entsprechende Übereinstimmungen der Ortsnamen sich auch auf Corsica, Sardinien und Sicilien finden. Bekanntlich wird von den Alten berichtet, dass auf Corsica und an der Nordküste Sardiniens Ligurer gewohnt hätten, während auf Sicilien die Sikaner iberischen, die in der Westecke wohnenden Elymer ligurischen Stammes sein sollten. Eben dies findet seine Bestätigung in den Ortsnamen. Die Übereinstimmungen sind hier die folgenden:

1. Corsica:		
Chunium	lig.	iber. *Clunia*
Urcinium		*Urci*
Alista		*Alostigi*
Aleria		
Palla		*Pallantini*
Viriballum		*Virovesca* und *Baliares*
2. Sardinien:		
Ilienses		*Ilerda*
		Ilici
		Ilipa
Balari		*Baliares*
Corsi		*Corense litus*
Valentini	*Valentinum*	*Valentia*
turris Libisonis		*Libisosona*
Viniola	*Veneni*	*Vennenses*
Carbia		*Carbula*
Luquido		*Lucentum*
Thaerus		*Tereses*
Usellis		*Usaepa*
Caralis	*Carrea*	*Carenses*
		Carietes
		Carisa
		Carrinenses
Feronia	*Fertor*	
3. Sicilien:		
Segesta	*Segesta*	*Segida*
		Segienses
		Segovia
Entella	*Entella* (Fluss)	
Eryx	*portus Erycis*	
Eryces (Fluss)		
Ergetium		*Ergavicenses*
Acis		*Acinippo*

Morgantia (Murgentia)	*Murgi*
Alaesa	*Alostigi*

Wenn ich mich nicht gescheut habe, in dieses Verzeichnis auch Namen von anscheinend lateinischer Form, wie *Valentia* und *Pollentia*, aufzunehmen, so ist das mit gutem Bedacht geschehen. Ich halte auch diese Namen für einheimische, die nur ominis causa im römischen Munde gerade diese lautliche Form annahmen. Wie sehr die Römer auf solche Dinge hielten, ist ja bekannt genug, so dass kaum noch an Sitten erinnert zu werden braucht, wie die, dass man beim Census und ähnlichen Anlässen mit Namen, wie *Salvius*, *Valerius* u. s. w., begann.

Die Zahl dieser Parallelen könnte vielleicht noch sehr vergrössert werden, wenn man die heutigen Ortsnamen von Spanien, Ligurien, Corsica, Sardinien und Sicilien mit einander vergleiche. Für das italienische Gebiet besitze ich die zu einer solchen Vergleichung nötigen Hilfsmittel, für Spanien und Korsika hingegen nicht, und so muss denn eine solche Arbeit für eine andere Gelegenheit verspart bleiben. Und sie scheint auch an dieser Stelle schon um deswillen nicht notwendig, weil auch schon die obigen aus den alten Schriftstellern gewonnenen Parallelen zur Beantwortung der Frage, ob die Ligurer Verwandte der Iberer seien, auszureichen scheinen. Nach ihnen aber wird diese Frage, wie ich glaube, bejaht werden müssen, und es tritt alsdann die zweite Frage (cf. oben pag. 165.) an uns heran, ob nun die Iberer zu unserem Völkerkreise gehören. Die Beantwortung dieser Frage hängt zunächst davon ab, ob die Basken die Nachkommen der alten Iberer sind. Sind sie es, so sind die Iberer, und somit auch die Ligurer, Angehörige des pelasgischen Völkerstammes, falls sie die oben (pag. 164 sq.) als möglich angenommene Verwandtschaft des Baskischen mit den kaukasischen Sprachen und in weiterer Linie mit dem Etruskischen bewähren sollte. Sind sie es nicht, so würde man nach anderen Wegen suchen müssen, diese Verwandtschaft für die Iberer nachzuweisen. Dass die Basken

nicht zu aller Zeit als die Nachkommen der Iberer angesehen worden sind, ist bei Phillips (l. c. 169 sq.) zu finden. Ebenderselbe führt aber auch aus, dass die jetzt allgemein, insbesondere infolge der Arbeiten von Larramendi, Astarloa und Humboldt, herrschende Ansicht dahin gehe, dass die Basken in der That die Nachkommen der Iberer seien. Mag auch im einzelnen manches, was diese Gelehrten beigebracht haben, nicht stichhaltig sein, im grossen und ganzen scheint mir doch die von ihnen vertretene Ansicht begründet, und es liegt daher jetzt die Frage so: sind die Basken Verwandte der Etrusker u. s. w., so sind es auch die Iberer und weiter dann auch die iberischen Ligurer. Und dieses Ergebnis nun wird, wie mir scheint, auch noch von einer anderen Seite her in einer sehr hübschen und interessanten Weise bestätigt.

Es sind uns von den alten Schriftstellern einige Glossen als ligurische überliefert, nämlich σιγύννας = καπήλους (Herod. V, 9.), *Bodincus* „fundo carens" = *Padus* (Plin. III, 122.) und der Volksname Λίγυες selbst (Plut. Mar. 19.). Von diesen Glossen wird zwar *Bodincus* auszuscheiden sein, denn es ist, wie ich schon früher (Altit. Fo. III, 398.) vermutet, gar nicht ligurisch, sondern gallisch, um so interessanter und wichtiger aber ist das σιγύννας. Ein lig. σίγυννα setzt sich sehr leicht und ohne Zwang in ein etr. *ziχuna* um. Dies aber hat die ja so sehr häufige Nominalendung *-na* und zeigt eine Wurzel *ziχ*. Eine Wurzel *ziχ* aber ist im Etruskischen mehrfach belegt. So haben wir *ziχuχe*, anscheinend eine Verbalform, am Schluss der Kolumne B. des Cippus Perusinus, so *ziχnę*, auch vielleicht verbaler Natur, auf der Mumienbinde (II, 9.), und so auch einen Gentilnamen *ziχu* oder *zicu* (Fa. no. 1983; spl. III, 99. 100.) mit der weiblichen Weiterbildung *ziχnei*, Genet. *ziχnal* (Fa. spl. II, no. 8. 9. 10. 12). Dieser Familienname nun begegnet auch in einer Bilinguis (Fa. spl. III, no. 101.), die so lautet:

Q·Scribonius·C·f
vl·zicu

Schon Deecke (Etr. Fo. u. Stu. V, 107.) hat hier in *Scri-*

bonius eine Übersetzung von *zicu* angenommen und infolgedessen das *ziχuχe* des Cippus Perusinus durch „(in)scripsit“ übersetzen wollen. Das erscheint an sich möglich, aber die ligurische Glosse weist noch auf einen anderen Weg. Darnach würde *ziχ* „aushökern“ bezeichnen, *zicu* aber „der Höker“ sein. Erwägen wir nun, dass lat. *scrūpulum*, *scrīpulum* den kleinsten Teil eines Gewichtes und Masses bezeichnet, so liegt die Vermutung nahe, dass eben „der Höker“ dereinst lat. *scrūpo*, *scrīpo* geheissen habe und dass diese Form in dem obigen Namen *Scribonius* stecke, dessen *b* aus volksetymologischer Anlehnung an *scribere* entstanden sein kann. Wenn diese ganze Darlegung richtig ist, dann würde in der That die Glosse σιγύννας auf eine nahe Verwandtschaft des Ligurischen mit dem Etruskischen hinweisen. Eine Art von Glosse endlich findet sich auch bei Plutarch Marius 19, wo gelegentlich der Schlacht bei Aquae Sextiae berichtet wird, die keltischen Ambronen hätten bei einem Angriff auf die Ligurer ihren Namen gerufen und darin hätten die Ligurer ein Wort ihrer eigenen Sprache zu erkennen geglaubt. Nehmen wir an, dies Wort habe *amru* oder, wenn es Plural war, *amruns* gelautet, so würden wir Formen von durchaus etruskischem Klang haben, und auch sie würden, so gut wie σίγυννα, eine Verwandtschaft zwischen Ligurern und Etruskern durchaus annehmbar erscheinen lassen.

An die Ligurer reihen sich ihrer geographischen Lage nach naturgemäss die Räter an, und zu diesen wende ich mich daher jetzt.

Bezüglich der ethnographischen Bestimmung der Räter waltet eine besondere Schwierigkeit ob, insofern die Bedeutung des Namens *Raeti* selbst nicht klar ist. Man schwankt inbezug auf dieselbe, ob sie eine ethnographische sei oder ein lediglich geographischer Sammelname für alle die ethnographisch nicht zusammengehörenden Völker und Stämme, die in der Landschaft *Raetia* wohnten. Jenes ist die von den meisten Forschern geteilte Ansicht, für diese haben sich nur wenige erklärt, so z. B., wie es nach dem etwas unklaren Ausdruck

scheint, Kiepert (Lehrbuch der alten Geogr.[1] 367.), so ferner v. Czoernig (Die alten Völker Oberitaliens 11.), nach Planta (Das älte Rätien 1.). Auch Deecke (Gött. Gel. Anz. 1886, 64.) scheint zu dieser Ansicht zu neigen. Ebenso werden eine Menge verschiedenartiger Volksstämme als Raeti zusammengefasst auch von Oberziner (I Reti 11 sqq.). Auch Stolz (Urbevölkerung Tirols[1] 7 sq.) scheint zu dieser Auffassung geneigt, wenn er sagt: „Der Name Räter, nach welchem die Römer die gesamte neu eingerichtete Provinz benannten, ist, wenn er auch in prähistorischer Zeit einem einzelnen Volke oder Stamme angehört haben muss und so auch noch von römischen und griechischen Schriftstellern nicht selten gebraucht wurde, doch häufiger unstreitig als Sammelname für die Bewohner der Ostschweiz und Tirols in Gebrauch gewesen.“ In der zweiten Bearbeitung der Schrift freilich spricht er sich über diesen Punkt nicht aus, so dass es ungewiss bleibt, ob er die obige Ansicht auch jetzt noch aufrecht ethält.

Gegen die Auffassung des Raeti als Bewohner von Raetia, also im bloss geographischen Sinne, spricht das formale Verhältnis dieser beiden Wörter zu einander, denn *Raeti* ist das Grundwort, *Raetia* die Ableitung, wie von *Graeci*, *Galli*, *Germani* u. s. w. *Graecia*, *Gallia*, *Germania* herkommt. Im umgekehrten Falle würde es *Raetini* heissen müssen, wie es *Venusini*, *Picentini*, *Numantini*, *Vicetini* von *Venusia*, *Picentia*, *Numantia*, *Vicetia* heisst. Es heisst demnach *Raetia* „das Land der Raeti“, und das deutet doch darauf hin, dass *Raeti* eine ethnographische Bezeichnung gewesen sei.

Ein zweiter Grund, in Raeti eine ethnographische Bezeichnung zu sehen, ist die bekannte Angabe des Arrian (Taktik 44), dass Kaiser Hadrian die keltischen Regimenter angehalten habe, ihr Kriegsgeschrei in keltischer, die rätischen, es in rätischer Sprache auszustossen. Wenn die Raeti also eine eigene Sprache hatten, so können sie nicht bloss ein geographischer Begriff gewesen sein.

Wenn es nun also sich zu ergeben scheint, dass die Raeti ethnographisch benannt sind, dann ist natürlich die Frage nach

ihrer Verwandtschaft durchaus berechtigt. Es sind inbezug auf dieselbe besonders zwei Ansichten in den Vordergrund getreten, nach deren einer sie Verwandte der Etrusker, nach der anderen Gallier gewesen seien. Eine dritte Ansicht, die aber wohl nicht viele Anhänger gefunden hat, hat Oberziner (I Reti 261 sq.) ausgesprochen. Diese geht dahin, dass auf einer ursprünglichen ibero-ligurischen Schicht die Italiker, zu denen Verfasser auch die Etrusker zählt, sich dort niedergelassen hätten, dass also die Räter der Hauptsache nach Italiker seien.

Die Vertreter des keltischen Ursprunges der Räter haben auch nur wenig Nachfolger gefunden, obgleich so gewichtige Namen, wie Zeuss und Diefenbach, an ihrer Spitze stehen. Der letztere freilich nur bedingt, sofern er in den Rätern eine Mischung von Kelten und Etruskern sieht.

Als die entschieden vorherrschende Ansicht ist die zu bezeichnen, nach der die Räter Verwandte der Etrusker sind. Diese Ansicht haben bekanntlich schon die Alten ausgesprochen. Die Hauptstellen aus ihnen (Livius V, 35; Plinius III, 20; Iustinus XX, 5) finden sich bei v. Czoernig (l. c. 13) abgedruckt und sind in ihren Behauptungen so klar, dass sie einer besonderen Besprechung nicht weiter bedürfen.

Bekanntlich hat diese Angabe auch unter den Neueren eine Anzahl namhafter Vertreter gefunden. So haben sich zu ihr bekannt Johannes v. Müller, Mannert, v. Hormayr, Niebuhr, Otfr. Müller, Lepsius, L. Steub, Mommsen, Nissen, F. Stolz. Allerdings ist auch vonseiten der Anthropologie Widerspruch dagegen erhoben worden, sofern Tappeiner (Studien zur Anthropologie Tirols 14.) aus dem Umstande, dass ein im Grödener Thale gefundener prähistorischer Schädel hyperbrachycephal ist, während altetruskische Schädel dolichocephal seien, den Schluss zieht: „Das ist wohl der augenscheinlichste Beweis, dass die alten Räter keine Etrusker waren.“ Allein das ist kein Beweis. Schon oben (pag. 145.) haben wir gesehen, dass die Schädelformen in Etrurien so durcheinander gehen, dass die Etrusker ungefähr von ebensoviel Anthropologen für brachycephal, wie für dolichocephal erklärt werden. Und erwägt man nun dazu

noch, was Stolz (Urbevölkerung Tirols[2] 79. not. 22) aus einer Reihe verschiedener anthropologischer Schriften über die Schädelformen überhaupt zusammengestellt hat, so fällt die Beweiskraft jedes alten rätischen Schädels vollends weg. Ja, von einer anderen Seite betrachtet, schlägt sie sogar zu einem Beweise für das Gegenteil um. Tappeiner selbst (l. c. 10.) zieht aus zahlreichen Schädelmessungen den Schluss, dass die rätischen Schädel mit den Schädeln der alten in Baden, Württemberg und Bayern angesessenen Bevölkerung vor der römischen Herrschaft zusammengehörten. Da aber knüpfen die Forschungen Tappeiners genau an die Stelle an, wohin uns der von v. Luschan gegebene Faden geführt hatte (cf. oben pag. 144.), d. h. wir gewinnen hier die Anknüpfung an die vorderasiatischen hypsibrachycephalen Schädel, die sich uns oben als die Schädelform der alarodischen Völker ergab, zu denen auch Pelasger und Etrusker gehören.

Um die Zusammengehörigkeit der Räter und Etrusker zu erweisen, sind auch von sprachlicher Seite her zwei Beweisstücke beigebracht worden. Einmal hat man den Namen *Raeti* mit dem einheimischen Namen der Etrusker, *Rasenna*, identifizieren wollen, und sodann hat man die Ortsnamen des alten rätischen Gebietes, soweit sie nicht neueren, d. h. romanischen und deutschen, Ursprunges sind, aus dem Etruskischen erklären wollen.

Dem ersten dieser Beweisstücke, dass die Namen der Räter und Rasenner verwandt oder gar identisch mit einander seien, vermag ich freilich nicht zuzustimmen.

Zunächst wird zu prüfen sein, inwieweit es überhaupt glaubhaft sei, dass die Etrusker sich selbst Rasener genannt hätten. Der Gewährsmann dafür ist bekanntlich Dionysius von Halikarnass in der Stelle (I, 30.): αὐτοὶ μέντοι σφᾶς αὐτοὺς ἀπὸ ἡγεμόνων τινὸς Ρασένα τὸν αὐτὸν ἐκείνῳ τρόπον ὀνομάζουσι. Dieses Zeugnis hat K. O. Müller (Etr. I[1], 71. = I[2], 65.) ein „unverwerfliches" genannt und dazu mit Recht hervorgehoben, dass man Rásener oder Rásner zu betonen habe. In der That finden sich nun in etruskischen Inschriften die Formen

raśne (Fa. no. 1914 B 21.), *raśneś* (ibid. A 5. 22.), *rasna* (Mumie XI γ 5.), *raśnal* (Fa. no. 1044.), *rasnal* (Fa. suppl. I, no. 349.), *rasnas* (Fa. no. 2335 b), *rasneas* (Fa. no. 2033 bis E. par. 7 a), die dem *rásena* ähnlich genug sind, um für von diesem Volksnamen abgeleitete Formen angesehen werden zu können. Und so hat denn auch nach dem Vorgange von Vermiglioli (Iscr. Perugine I², 90 sq.) und Orioli (Bull. 1848, 142 sq.), Corssen (Etr. I, 277. 336. 672. 895.) die genannten Formen wirklich auf den Namen der Rasener bezogen. Freilich ist von Deecke (Etr. Fo. I, 61.) diese „lockende Kombination mit dem Namen der Rasenae" für „sehr zweifelhaft" erklärt worden. Als völlig gesichert vermag auch ich sie nicht anzusehen, aber einige Wahrscheinlichkeit hat sie doch immerhin, und zwar aus den Gründen, die ich bereits Altit. Stu. III, 60. etwas ausführlicher dargelegt habe und hier im Auszuge kurz wiederholen will. Davon ausgehend, dass *tular* „lapis" bedeute, habe ich zunächst in dem *tular raśnal* von Fa. no. 1044. einen „lapis etruscus", d. h. einen Grenzstein des etruskischen Gebietes gesehen. Sodann habe ich weiter den Beamtentitel *zilaϑ* (oder *zilaχnce*) *meχl raśnal* oder *rasnas*, *rasneaś* erklärt als „war *zila* der Konföderation von Etrurien". Dieses *raśnia* „Etruria" habe ich dann weiter auf *raśan* „populus" zurückgeführt, von dem ein *raśne* „popularis" herkomme, welches in dem Volksnamen *Rasena* stecke, der in seiner Bedeutungsentwickelung somit dem deutschen *diutisc* entspreche. Ich halte diese Darlegung auch jetzt noch für richtig und sehe daher das *Rasena* in der That als den einheimischen Namen der Etrusker an, während die von dem Stamme *turs-* herkommenden Namen ihnen von fremden Völkern beigelegt sind.

So glaube ich also, dass man immerhin mit einiger Wahrscheinlichkeit eine Form *raśne* oder *raśna*, südetruskisch *rasne* oder *rasna* für den einheimischen Namen des etruskischen Volkes, *raśnia* oder *rasnea* für den des Landes wird halten dürfen. Eine weitere Frage ist nun freilich die, ob man mit diesem *raśne* den Namen der Raeti gleichsetzen oder auch nur verwandt ansehen dürfe. Diese Verbindung beider Namen hat

Deecke (Müller. Etr. I², 65. Anm. 1.) als „ganz grundlos" bezeichnet, und hierin stimme ich ihm unbedingt bei.

Bei der Untersuchung, ob *Raeti* zu *Rasenna* gehören könne, kommen zwei Punkte der Lautlehre in Betracht, einmal, ob sich das *ae* neben dem *a* erklären lasse, und sodann, ob das *s* dem *t* entsprechen könne. Die letzte dieser Fragen muss bejaht werden.

Sehen wir zunächst einmal von der aus fremdem Munde überlieferten Form *rasenna* ab und halten uns an die oben aus den Inschriften belegten Formen *raśne* u. s. w., südetruskisch *rasn-* geschrieben (cf. darüber Pauli, Altit. Fo. III, 172 sqq.), so kann hier das *ś* (resp. *s*) allerdings aus *t* entstanden sein, denn vor einem folgenden *n* gehen im Etruskischen *t* (und *d*) in der That in einen Zischlaut über, der zwar gewöhnlich *z*, bisweilen indessen auch *s* geschrieben wird.

Ich beginne den Nachweis für diesen Lautübergang mit dem Familiennamen *arzni-arntni*, lat. *Arruntius*, denn bei ihm lässt sich der sachliche Nachweis führen, dass die genannten Formen in der That ein und dieselbe Familie bezeichnen.

Die Belege für die Form mit *z* sind die folgenden:

rezui · arzniś · titial · śeχ — Perusia — Fa. no. 1306.

„Rezui, des Arzni (Gattin), der Titi Tochter";

larϑia · alfi · arzn[iś] — — — Perusia — Fa. spl. I, no. 272.

„Larthia Alfi, des Arzni (Gattin)";

arnϑlarϑvelimnaśarzneal — — — Perusia — Fa. no. 1487.

„Arnth (und) Larth, des Velimna (und) der Arznei (Söhne);

— — — *veilia : clanti · arznal* | — — — Perusia — Fa. no. 1247,

„Veilia Clanti, der Arznei (Tochter)";

— — — *auleśi · velϑinaśarznalcl|enśi* — — — Perusia — Fa. no. 1914 A, Z. 9. 10.

„des Aule, des Velthina (und) der Arznei Sohnes";

— — — *fa · hustnei · arznal ·* — — — Perusia — Fa. no. 1228.

„Fasti Hustnei, der Arznei (Tochter)".

Hier liegt also eine Namensform *arzni*, Gen. *arzniś*, weibl.

arznei, Gen. *arzneal* und *arznal*, vor. Diese Form nun wird als mit *arntni* identisch zunächst dadurch erwiesen, dass der Bruder der *veilia*:*clanti*:*arznal* als *vl*:*arntni*:*clanti*:*arntnal* (Ga. no. 167) erscheint. Weiter aber erweist die Identität dann noch das folgende Inschriftenpaar:

fastia·artni·pumpus — Perusia — Fa. no. 1274;

L·Pomponius·L·f·Arsiniae·gnatus·Plautus — Perusia — Fa. no. 1280.

Beide Inschriften sind aus derselben Familiengruft und sind die von Mutter und Sohn. Erstere heisst in ihrer eigenen Grabschrift *artni*, in der des Sohnes hingegen *Arsiniae*, was ein etr. *arzn*(*i*)*al* wiedergiebt.

Das gleiche Verhältnis der Formen scheint vorzuliegen in dem Inschriftenpaar:

larϑ amarulśr·····aϑitial — Perusia — Fa. no. 1550, d. i. *˙arϑ amaputį ąr*[*nϑal*] *arṇtial* (od. *arṭṇal*);

Arsinia Amapudi — Perusia — Fa. no. 2016 bis.

Auch hier haben wir Sohn und Mutter, letztere in der Grabschrift des Sohnes *arntial* oder *artnal*, in der eigenen *Arsinia* genannt.

Nachdem so bei diesem Namen der sachliche Nachweis erbracht ist, dass *zn* aus *tn* entstanden ist, führe ich zunächst noch einige weitere etruskische Namen auf, in denen *zn* aus *tn* hervorgegangen ist, beschränke mich hier aber ohne weiteren sachlichen Nachweis darauf, lediglich nach der Analogie die betreffenden Formen mit *t* zu erschliessen. Solche Formen nun sind:

canzna neben *canatnes*, fem. *canatnei* (Fa. no. 2600 c und e aus Caere), lat. *Cantius* (z. B. CIL. V, 2. no. 3857). In den Formen aus Caere ist das mittlere *a* entweder ursprünglich, so dass lat. *Cantius* aus *Canatius* hervorgegangen wäre, oder aber es ist, was mir selbst wahrscheinlicher, Stimmton, wie er im Etruskischen häufig erscheint (cf. darüber Deecke Gött. Gel. Anz. 1880, 1419 sq.);

capzna (z. B. Fa. no. 694 bis e) neben *capatine* (Fa. no. 885), lat. *Capitius* (z. B. CIL. V, 2. no. 633, III, 2, 5), wozu auch

der Beiname *Capito* gehört. Hier ist also nach Ausweis eben der lateinischen Formen das innere *a* von etr. *capatine* Stimmton;

remzna (z. B. Fa. no. 694 bis a) neben etr. *rematane* (Fa. no. 511.). Es liegt nahe, letztere Form in *ramazane* zu ändern, aber die Überlieferung giebt die Schreibung mit *t*, und angesichts der Formen *canatne*, *velχatini* und *capatine* erscheint mir die Änderung nicht gerechtfertigt. Das lateinische Äquivalent würde, je nachdem das *a* echt oder Stimmton ist, *Rematius* oder *Remitius* lauten;

velczna, auch *velχzna* (z. B. Fa. no. 1385) neben *velχatini* (z. B. Fa. no. 475 A. 379), lat. *Volcatius*. Hier ist das innere *a* ein echtes, was wohl dafür sprechen würde, es auch in dem soeben erörterten *canatne* so zu fassen. Ausser dem *velχatini* ist aber auch ein etr. *velcitial* (Fa. no. 208) sicher belegt, dem das *velczna* gleichfalls entsprechen kann nach der Analogie von *capzna* zu *Capitius*. Dann würde das lateinische Äquivalent natürlich *Volcitius* lauten, eine an sich sehr mögliche Form, die indessen, so weit ich sehe, nicht belegt ist. Hätten wir nur die etruskischen Formen vor uns, dann könnte sogar *velχatini* mit stimmtonigem *a* derselbe Name wie *velcite* sein, allein das lat. *Volcatius* scheint das zu verbieten;

menznal (Fa. no. 1547) neben lat. *Maenatius* (z. B. IRN. no. 4686), *Menatius* (z. B. CIL. I, no. 843);

ulznei (Fa. spl. II, no. 109) neben *ultnas* (Fa. no. 2119). Wenn hier *u*, wie so oft im Etruskischen, aus *au* hervorgegangen ist, so liegt der gleiche Name auch vor in etr. *aulatni* (Fa. spl. I, no. 173 bis b), wo dann wieder, falls das *a* echt wäre, ein lat. *Aulatius*, falls es Stimmton wäre, ein *Aulitius* zu Grunde liegen würde, neben dem dann, dem *ulznei-ultnas* entsprechend, ein *Olatius* oder *Olitius* bestanden haben könnte.

Dass aber nicht nur *zn*, sondern auch *sn* aus *tn* und *dn* hervorgehe, dafür giebt es gleichfalls völlig sichere Beispiele. So habe ich (Bull. dell'Inst. arch. II, 282) den sachlichen Nachweis geführt, dass etr. *scansna* dem lat. *Scandius* und *Scantius* entspreche. Ebendort ist auch bereits *alesnas* statt des sonstigen

aleϑnas = lat. *Aledius* angeführt. Nach der Analogie dieser sachlich erweisbaren Identitäten haben wir dann auch das *sn* in folgenden Namen aus *tn* (*dn*) zu erklären:

cupsna (z. B. Fa. no. 494 bis a und sonst mehrfach) entspricht dem lat. *Cupitius* (z. B. *Cup. Cupitianus* CIL. III, 2. no. 5221);

petsna (z. B. Fa. no. 1432) entspricht dem lat. *Petitius* (z. B. Mur. 1724, no. 7);

statsne (Fa. no. 1779) kann dem lat. *Statutia* (CIL. V, 2. no. 6598) entsprechen, ist aber wohl eher mit lat. *Statidius* (z. B. IRN. no. 6075) gleichzusetzen nach der Analogie von *alesna* = *Aledius*;

rutsni (Fa. no. 1779) wird dann in derselben Weise dem lat. *Rutedius* (IRN. no. 3556) entsprechen.

Die Beispiele dieses aus *tn* (*dn*) entstandenen *sn* sind nicht gerade zahlreich, aber sicher, und ihre Zahl wird auch noch vermehrt durch eine Reihe weiterer, in denen ein und dieselben Namensformen für ein ursprüngliches *tn* bald *zn*, bald *sn* (*śn*) zeigen. Fälle dieser Art sind:

neben *capzna* steht *capsna* (z. B. Fa. no. 625 bis b), älter *capisnei* (Fa. no. 2103), wo noch das innere *i* von *Capitius* erhalten ist;

neben *remzna* steht *remsna* (Fa. no. 694 bis d) und mehrfach auch *resna* (z. B. Fa. no. 635), letzteres als mit *remzna* sachlich identisch schon von M. Schmidt (Ind. schol. hib. in Univers. Jen. 1877/78, pag. 11.) erwiesen;

in lautlich ganz gleicher Weise stehen dann neben einander auch *ucumzna* (z. B. Fa. spl. I, no. 146) oder *uχumzna* (z. B. Fa. spl. I, no. 141) und *ucusna* (Fa. spl. III, no. 152).

Ganz ebenso zeigt sich ein *s* für *z* auch beim Übergange etruskischer Formen mit *zn* ins Lateinische. So hatten wir oben bereits *Arsinia* für *arznei*, und so haben wir entsprechend auch lat. *Noforsinia* (Fa. no. 1242) neben etr. *nufurzna* (z. B. Fa. no. 1513) und *nufrzna* (z. B. Fa. no. 1520). Diese lateinischen Beispiele zeigen, dass das *s* auch dann bleibt, wenn zwischen ihm und dem folgenden *n* der Vokal wiederhergestellt wird.

Darnach ist also auch *Rasenna* neben etr. *raśne* aus ursprünglichen *Ratenna* möglich.

Indessen ein Bedenken erhebt sich dennoch gegen diese Entstehung. Ich habe Altit. Fo. III, 172 sqq. nachgewiesen, dass etr. 𐌔 *s* und 𐌑 *ś* ganz gesetzmässig von einander getrennt sind und nicht mit einander beliebig verwechselt werden. Nun aber hat *raśne* u. s. w. in den gemeinetruskischen Belegen ein *ś*, in den südetruskischen ein *s*, während unsere Familiennamen gemeinetruskisch ein *s* zeigen mit Ausnahme von *capśnas* (Fa. no. 703), wo aber offenbar ein Versehen des Schreibers vorliegt, der beide *s*-Buchstaben verwechselte und *capśnas* schrieb für das richtige *capsnaś*. Diese verschiedene Behandlung des *s* in *raśne* einer-, *capsna* u. s. w. andrerseits macht es mindestens unsicher, ob in *raśne* (und somit auch in *Rasenna*) der Zischlaut wirklich aus *t* entstanden sei.

Aber selbst dies zugegeben, so erhebt sich nun die zweite lautliche Schwierigkeit, darin bestehend, dass das *ae* von *Raeti* neben dem *a* von *Rasenna* in keiner Weise erklärlich ist, und dass hieran, selbst wenn man das *s* von *Rasenna* noch als möglicherweise gerechtfertigt ansehen wollte, die Verwandtschaft der Namen *Raeti* und *Rasenna* scheitert.

Wenn im Etruskischen *ae* neben *a* erscheinen sollte, so sind an sich zwei Fälle möglich, sofern entweder *ae* oder *a* der ursprüngliche Laut sein kann. Im ersteren Falle würde *a* aus *ae* (*ai*) in derselben Weise entstanden sein, wie etwa etr. *a* aus *au* entsteht, letzteres ein Hergang, der vollkommen sicher ist und durch Beispiele, wie *afle* neben *aufle; larste* neben *laursti; latni* neben *lautni; plate* neben *plaute; rafe* neben *raufe; fracni* neben *fraucni* u. a. (cf. Deecke bei Müller Etr. I^2, 370) belegt ist. Daraufhin nun könnte man in der That den theoretisch ja ganz analogen Übergang von etr. *ai* in *a* annehmen wollen. An sich möglich ist er ja ohne Zweifel, aber er ist bis jetzt nicht nachgewiesen, ja, er ist, soweit ich sehe, in der neueren Etruskologie auch nicht einmal von jemand angenommen worden. Denn die wirkliche Entwicklung eines alten *ai* verläuft in der Reihe *ai*: *ei*: *e*. Es bleibt also nur die

Annahme einer Epenthese des *i* möglich. Diese ist in der That als im Etruskischen vorhanden angesehen worden von Corssen (II, 278.) und Deecke (Müller, Etr. I^2, 364.). Die Beispiele, die Corssen dafür erbringt, sind nur *aivil*, *aitilnia*, *aihz* und *velsairś*. Hiervon beanstandet Deecke als unetruskisch das *aitilnia*; *velsairś* ist falsche Lesung für *helsatrś* (so Deecke, Etr. Fo. III, 139. no. 108. nach eigener Abschrift); dass *aihz* für **ahis* stehe, ist eine ganz vage Vermutung, die durch nichts begründet ist. So bleibt also nur die eine Form *aivil* übrig. Aber auch um diese ist es schwach bestellt. Denn hier ist die Lesung nicht sicher. Die Inschrift ist in allen Überlieferungen arg entstellt. Zwar lässt sich der Name in derselben auf Grund von Fa. no. 369. und 370. leicht und sicher als *ca·cvenle·papa* herstellen, wie ich bereits Etr. Stu. I, 54. gethan, aber in den verschiedenen Überlieferungen sieht er wunderlich genug aus, indem er bald als *nevile* (Lanzi), bald als *cacvi ilv* (Vermiglioli), bald als *cnei:ilv* (Conestabile) erscheint. So gut aber alles dies Unformen und falsche Lesungen sind, so gut kann es auch das angebliche *aivil* (Lanzi, Conestabile) oder *aiv* (Vermiglioli) sein. Es kann sehr wohl die richtige Lesung *av·ril* (d. i. *avil·ril*, wie in Fa. no. 340.) sein, ja auch blosses *ril* könnte in dem *aiv* von Vermiglioli stecken, denn beide Formen sind in ihren Schriftzügen sehr ähnlich (𐌀𐌉𐌅 und 𐌓𐌉𐌋), sofern in *aiv* nur je ein zufälliger Riss als Linie mitgelesen ist, was bei den älteren Lesungen der etruskischen Inschriften unendlich oft geschehen ist. Es ist also, wie man sieht, die Lesung *aivil* so wenig gesichert, dass man auf diese einzige Form hin eine Epenthese des *i* zu einem voraufgehenden *a* schlechterdings nicht annehmen darf. Und dazu kommt nun noch der weitere Umstand, dass das Etruskische eine Epenthese des *i*, auch nach anderen Vokalen, überhaupt nicht kennt. Es giebt nur einen *i*-Umlaut im Etruskischen, sofern ein *i* der Endung ein voraufgehendes *a* der Stammsilbe in *e* umlautet, aber eine Epenthese des *i* giebt es nicht. Alle Fälle, in denen man dieselbe angenommen hat, sind anders zu erklären. Teils liegt, wie z. B. in *veisial* neben *vesial*, eine Grundform mit *l*,

hier also *velsial*, vor, bei der einmal das *l* zu *i* erweicht, das andere Mal ganz ausgestossen ist; teils aber gehen die angeblich durch Epenthese entstandenen Vokale auf echte alte Diphthonge zurück. So heisst z. B. für *veilia* und *velia* die Grundform *vailia*, lat. *Vaelia* (uned. Inschr.), aus der zuerst *veilia*, dann *velia* wurde. Das *ui* neben *u* aber steht wie lat. *oi* (*oe*) neben *ū*. So ist also *bruitia* = lat. *Broitia*, aber *brutis* und *prute* = lat. *Brūtius*, ebenso *vuisi* = lat. *Voesius*, aber *vusia* = *Vūsia*. Einzelne Formen, wie z. B. *velϑuir*, beruhen auch auf falscher Lesung.

Man wird also ein Nebeneinander von *ai* und *a* im Etruskischen, sei es durch Übergang von *ai* in *a*, sei es durch Epenthese von *a* in *ai*, in Abrede stellen müssen, und darf es somit auch nicht zum Erweise der Gleichheit von *Raeti* und *Rasenna* brauchen. Damit aber wird die Gleichsetzung der Namen *Raeti* und *Rasenna* für immer unmöglich gemacht.

Das zweite Beweisstück für die Zusammengehörigkeit der Räter und Etrusker hat man (cf. oben pag. 173.) in der ältesten Schicht der Ortsnamen Rätiens finden wollen. Auch dies wird hier etwas eingehender zu prüfen sein. Besonderes Verdienst um die Begründung dieser Ansicht hat sich Steub erworben, sofern er den Nachweis versucht hat, dass unter den modernen Ortsnamen auf dem alträtischen Gebiet sich noch jetzt eine Anzahl befinde, welche aus alten etruskischen Namen hervorgegangen seien. Dieser Versuch Steubs ist sehr verschieden beurteilt worden. Er ist bekämpft und verworfen worden z. B. von K[irchho]ff, der von einem „räto-etruskischen Folterbett“ gesprochen hat, ferner von Schneller und Buck, die zur Erklärung der in Frage kommenden Ortsnamen lediglich die romanischen und deutschen Mundarten heranziehen. Nur bedingt stimmen ihm zu W. Götzinger und jetzt auch Stolz (cf. Urbevölkerung Tirols[2] 38 sqq. 97. not. 43.), der früher mehr auf Steubs Seite stand.

Dagegen haben sich Steub angeschlossen die Historiker J. Egger, F. Dahn, A. Huber, S. Riesler und von Sprachforschern

Windisch (cf. das Genauere über diese ganze Sache bei Stolz l. c. 97 sqq.).

Auch ich selbst habe mich (Altit. Fo. I, 109.) auf die Seite Steubs gestellt, sofern ich darauf hinwies, dass „viele der Ortsnamen jener Gegenden ein bestimmt etruskisches Gepräge zeigten“, und dass es unmöglich sei, für Formen, wie z. B. *Velthurns*, *Ladurn*, „den etruskischen Ursprung zu bezweifeln“. Andrerseits freilich wies ich auch gleichzeitig darauf hin, dass „die Sache einer nochmaligen, strenger wissenschaftlichen Prüfung bedürfe“, eine Ansicht, die Steub selbst mit mir teilte, wie er mir persönlich geschrieben hat und wie er dies auch mehrfach öffentlich (Kleinere Schriften IV, 228; Zur Ethnologie der deutschen Alpen 48.) ausgesprochen hat.

Eine solche Prüfung hier anzustellen, ist nicht meine Absicht, denn das würde ein Buch für sich erfordern, ich will hier nur eine Blütenlese aus den Steubschen Vergleichungen herausheben, die nur das enthält, was unmittelbar einleuchtet und einer langen Untersuchung nicht bedarf. Diese Auslese ist nötig, weil Steub selbst, wie bekannt, etwas sehr schematisierend verfuhr und daher manches zusammenbrachte, was kaum zusammengehört.

Zuvor jedoch ist noch ein Punkt zu erörtern, bei dem Steubs Verfahren als unzulässig bestritten werden könnte, sofern er für die Erklärung der rätischen Ortsnamen die etruskischen Personennamen heranzieht.

„Derselbe Name“, sagt Steub, „der uns in den Inschriften der Grabmäler als Personenname erhalten ist, findet sich auch in der etruskischen Topographie als Personenname wieder.“ Allein dies Verfahren ist vollkommen gerechtfertigt. Die Benennung eines Ortes nach einer Person oder einem Geschlechte, das ihn gründete und dann dort siedelte, ist so gewöhnlich, dass es in seiner Allgemeinheit eines Beweises gar nicht bedarf. Es ist ja bekannt genug, dass auch von den deutschen Ortsnamen Tausende und Abertausende auf Personennamen zurückgehen. Aber die gleiche Weise herrscht auch in dem alten

Italien und in dem eigentlichen Etrurien, wofür ich anderen Ortes den Beweis im besonderen führen werde.

Noch ein anderer Punkt bedarf, bevor das Ortsverzeichnis selbst gegeben werden kann, einer kurzen Erörterung. Unter den etruskischen Formen, die Steub zur Erklärung der römischen Ortsnamen heranzieht, befinden sich nicht wenige mit den Ableitungsendungen *-sa*, *-al* und *-alisa*. Zu Zeiten Steub sah man in diesen Endungen adjektivische Bildungen, und von diesem Standpunkte aus war Steubs Verfahren natürlich durchaus zulässig. Aber die Sache änderte sich, als man anfing, in jenen drei Endungen Genetive zu sehen, wie das festgestellt wurde für *-sa* von Moritz Schmidt (Index schol. hibern. in Universitate Jenensi 1877/78, pag. 3), für *-al* und *-alisa* von Deecke (Etr. Fo. I, 41 sqq. und Müller, Etr. II², 493 sq.).

Wären die genannten Endungen wirklich flexivischer Natur, dann würde man vielleicht Bedenken tragen können, sie in den Ortsnamen wiederzufinden, obwohl auch in diesem Falle die Genetive immerhin durch Ergänzung eines Regens mit der Bedeutung „Dorf, Hof, Haus“ oder dergleichen erklärt werden könnten. Dass die genannten Endungen genetivisch fungieren, nach unserer indogermanisch-grammatischen Sprachweise ausgedrückt, das steht ja ausser allem Zweifel, aber im übrigen hat es doch mit ihnen eine eigene Bewandtnis. Schon früher (Etr. Fo. u. Stu. III, 70 sqq.) habe ich die Vermutung ausgesprochen und, wie ich glaube, auch erwiesen, dass das Etruskische keine eigentliche Verbalflexion besitze, sondern sich statt dessen mit einer nominalen Konstruktion behelfe. Ebensowenig aber hat sie eine Deklination in unserem indogermanischen Sinne. Das, was sie als Kasusendungen verwendet, dient gleichzeitig auch als Wortbildungssuffix. Das gilt insbesondere gerade von unseren beiden sogenannten Genetivendungen *-sa* und *-al* (und natürlich dann auch für ihre Zusammensetzung *-alisa*).

Es ist längst bekannt (cf. Deecke in Müller, Etr. II², 188.), dass eine Anzahl solcher Genetive auf *-sa*, wie *hanusa*, *canϑusa*, *nustesa*, *papasa*, *sepiesa* als Zunamen auftreten. Deecke nennt sie zwar s c h e i n b a r e Beinamen, aber das ist subjektive Auf-

fassung. Dass sie wirkliche Zunamen sind, zeigen uns zwei Thatsachen, einmal, dass sie als selbständige Formen auch in den lateinisch-etruskischen Inschriften erscheinen, wo wir *Hannossa*, *Pabassa* (so ist die richtige Lesung in Fa. no. 949.) finden, und sodann, dass sie neue Genetive auf *-sla* oder *-slisa* (zwischen beiden Formen ist kein Unterschied im Gebrauch und in der Bedeutung), nämlich *nuštesa* und *nušteslisa*, *papasliša* und *-sa*, *sepiesla*, bilden. Beides ist meines Erachtens nur so zu erklären möglich, dass das Suffix *-sa* sowohl Flexions-, wie Wortbildungssuffix sein kann und dass beide Funktionen im Etruskischen eben nicht von einander geschieden sind.

Genau ebenso aber liegt die Sache auch mit dem Suffixe *-al*. Schon an verschiedenen Stellen habe ich mich dahin ausgesprochen, dass das Wortbildungssuffix *-al*, wie es z. B. in *truial* „Troianus“ vorliegt, von dem sogenannten genetivischen *-al* nicht verschieden sei. Diese Ansicht selbst ist, soweit ich sehe, nicht bestritten worden, nur inbezug auf die Art, wie man sich diese Thatsache theoretisch zurechtlegte, sind, je nach der Verschiedenartigkeit des persönlichen Standpunktes, verschiedene Versuche gemacht worden. Es würde an dieser Stelle zu weit führen, auf diese verschiedenen Theorieen einzugehen, und es wäre auch überflüssig, denn für unseren Zweck ist es vollkommen ausreichend, die einfache Thatsache festzuhalten, dass das Suffix *-al* auch als Wortbildungssuffix erscheint.

Bei dieser Sachlage war, wie ich glaube, Steub durchaus im Recht, wenn er auch Formen auf *-sa*, *-al* (und *-alisa*) bei der Deutung der rätischen Ortsnamen zu Grunde legte. Um jedoch diese Frage als eine doch nur beiläufige nicht als ein Argument gegen die Identifizierung rätischer Ortsnamen mit etruskischen Familiennamen ausbeuten zu lassen, will ich in der folgenden Zusammenstellung, die mit *-sa* und *-al* gebildeten Namen von den übrigen trennen, so dass auch für die, die diese Bildungen beanstanden, doch die übrige Gruppe von Namen als beweiskräftig übrig bleibt.

In Steubs Liste nun sehe ich folgende Ortsnamen als etruskischen Familiennamen entsprechend an, wobei ich in der

Ansetzung der letzteren zum Teil etwas von Steub abweiche. Irgendwelche Vollständigkeit ist bei dieser Aufstellung in keiner Weise beabsichtigt, sondern dieselbe hat nur den Zweck, an einer begrenzten Anzahl von Beispielen zu zeigen, dass 1. in Rätien in der That Ortsnamen sich erhalten haben, die etruskischen Ursprunges sind, und 2. dass diese Ortsnamen aus Familiennamen hervorgegangen sind, die wir im eigentlichen Etrurien vorfinden.

Solcher Ortsnamen nun in nominativischer Form sind die folgenden, wobei die den rätischen Namen in Klammern beigefügten Formen die älteren in Urkunden belegten darstellen:

rät. *Alxna*	etr. *alχusna*
Aluna	*aluni*
Allün	
Alasina	*alśina*
Alaschin	
Aldein	*aleϑ(i)na*
Aldeno	
Arunda	*ar(u)nϑ*
Arsina	*arus[a]na*
Aulinna	*aul(i)na*
Galsaun	*calisuna*
Cesuna	*cesuna*
Catuna	*catuna*
Cadon	
Cadogno	
Gatugno	
Ceseno	*ceisi*
Tschapina	*cap(i)na*
Tschepina	
Tschupina	
Gebein	
Gfad	*cafate*
Cavedine	
Calina	*cale*
Galina	
Calino	

rät.	*Corcogno*	etr.	**carcuna*, *carcu*
	Graun (*Curun*)		*curuna*
	Grun		
	Larein		*lar(i)na*
	Ladurn		*larϑurna*
	Lavison		**lavisuna*, *lavsie*
	Lüsen		*lusi*
	Lusen		*luvisu*
	Malvina		*malavini*
	Malfein		
	Malfün		
	Marcena		*marc(i)na*
	Martschein		
	Marein		*marina*
	Madulein		*matul(i)na*
	Matlina		
	Medul		
	Matlein		
	Matona		*matuna*
	Madaun		
	Patone		**patuni*, *patu*
	Patsch		*patis*
	Rasen (*Rasina*)		*ras(i)na*
	Riguna		**recuna*, *recu*
	Schmirn		*sameruni*
	Sadrein		*saturine*
	Sedrina		
	Sedornia		
	Storo (*Setaurum*)		
	Seconia		*secunia*
	Segugna		
	Targön		*tarχ(u)na*
	Torcegno		
	Tormino		*ϑurm(i)na*
	Tavon		**taφuni*, *taφu*
	Tilisuna		**telesuna*, *t(e)les(i)na*

etr. *Talson*	
Valsun	rät. *velsuna*
Valzeina (Valsnna)	*velsuna*
Vulten	*velϑina*
Voltina	
Vens	*vensi*
Varena	*var(i)na*
Varenna	
Vrin	
Varn	*faruna*
Versam (Versanna)	*veršena*
Vesena	**vesina, vesi*
Pfatten (Vadina)	*vatina*

Inbezug auf die vorstehenden Vergleichungen ist folgendes zu bemerken. Die etruskischen Personennamen entsprechen zum Teil den rätischen Ortsnamen genau, wie z. B. etr. *aulna* dem rät. *Aulinna*, etr. *secunia* dem rät. *Segugna*, zum Teil aber nur im Stamm, während sie in der Endung abweichen. Dieses Abweichen aber beruht auf einem bestimmten Gesetz. Bei den etruskischen Familiennamen liegen nicht selten zwei Bildungen von ein und demselben Stamme neben einander, von denen die eine auf *-i* (= lat. *-ius*), die andere auf *-u* (= lat. *-o*, resp. *-onius*) endigt. So haben wir neben einander z. B. *ceisi* und *ceisu*, *velsi* und *velsu*, *šerturi* und *šerturu* u. s. w. Nicht immer sind diese Doppelformen erhalten, aber möglich sind sie immer, und darauf beruhen dann Vergleichungen, wie etr. *tles(i)na* mit rät. *Tilisuna* von **telesuna* oder etr. *lav(i)sie* mit rät. *Lavison* von **lavisuna*. Eine andere von mir schon oft erwähnte Eigentümlichkeit der etruskischen Familiennamen besteht darin, dass ein und derselbe Name ganz nach Belieben die weiterbildenden Suffixe *-na* und *-ni* anfügen kann oder nicht. So sind unmittelbar und sachlich identisch z. B. *cai*, *caini* und *caina*, so *petru*, *petruni* und *petruna*, so *calisu*, *calis(u)ni* und *calis(u)na*. Auf diesem Gesetz beruhen Vergleichungen, wie etr. *faru* mit rät. *Varn* aus **faruna*, wie etr. *catu* mit rät. *Catuna*. Um indessen auch in diesem Falle die Vergleichungen gegen jeden Vorwurf

sicher zu stellen, habe ich den rätischen Ortsnamen zwei etruskische Formen zur Seite gestellt, die buchstäblich entsprechende zuerst, aber als nicht belegt mit einem * versehen, und sodann die in den Inschriften wirklich belegte Form des betreffenden Familiennamens. Eingeklammerte Vokale bei diesen etruskischen Formen bezeichen solche Vokale, die in den Inschriften der späteren Zeit ausgefallen zu sein pflegen, in der Orthographie der älteren Zeit aber geschrieben zu werden pflegen.

Nunmehr lasse ich, aus den oben (pag. 184.) angegebenen Gründen gesondert, die Liste derjenigen rätischen Ortsnamen folgen, welchen Bildungen auf *-sa*, *-al* und *-alisa* zu Grunde liegen. Solche aber finde ich in folgenden rätischen Ortsnamen:

rät. *Agums (Aguns)*	etr. *aχunisa*
Amras (Omrans)	*umranasa*
Avens	*aveinisa*
Tschafatsch (Caffecial)	*cafatial*
Cumeriaul	*cumerial*
Grins (Curunes)	*curunisa*
Gretles	*ciarϑialisa*
Gorbs	*curvesa*
Ladurns	*larϑurnisa*
Ladir (Ladurs)	*larϑurusa*
Ladiz	*latiϑesa*
Mariol	*marial*
Medels	*metelisa*
Bürs (Puirs)	*purusa*
Persall	*perisal*
Presels	*perisalisa*
Salins	*śalinasa*
Schleins (Salinas)	
Schlins (Selines)	
Solvis	*śalvisa*
Sateins	*sat(i)nasa*
Tarzens (Targines)	*tarχ(u)nasa*
Tartsch (Tarcis)	*tarχisa*

rät. *Darmenz (Tormintz)*	etr. *ϑurm(i)nasa*
Dafins	*taφunisa*
Vels (Vellis)	*velusa*
Feldis (Veldens)	*velϑinasa*
Velthurns (Vulturnes, Velthurnes)	*velϑurnisa*
Vilters	*velϑurusa*
Vendels (Venls)	*venelusa*
Vättis (Vettis, Vethins)	*vetesa*
Vettan (Vetanes)	*vetnisa*
Fideris	*veϑurisa*

Auch hierzu einige Bemerkungen. Die angeführten etruskischen Formen auf *-sa* sind nicht bei allen Namen belegt, sondern an ihrer Stelle die anderen Genetive auf *-ś*. Da aber beide im Etruskischen ohne erkennbaren Unterschied in der Bedeutung mit einander wechseln, so habe ich hier der Gleichmässigkeit halber stets die Form auf *-sa* angesetzt. Die unbelegten Formen dieser Art durch den * auszuzeichnen, schien mir hier überflüssig. Wo anderweite Abweichungen vorliegen, sind, wie bei der ersten Liste, Doppelformen gesetzt und die nicht belegten durch den * bezeichnet.

Beide Listen enthalten auch einige Vergleichungen, in denen die etruskischen Formen nicht Familiennamen sind, sondern, wie in *Rasen*, der Volksname der Etrusker selbst, oder, wie in *Tartsch*, *Velz*, *Vilters*, *Vendels*, Vornamen. Um nicht irre zu führen, sei das hier ausdrücklich bemerkt.

Dass unter den aufgeführten rätischen Ortsnamen immerhin vielleicht noch der eine oder der andere sich aus dem Romanischen erklären lassen möge, kann zugegeben werden. Aber das ändert nichts, es bleibt immer noch eine genügende Anzahl von Namen übrig, die völlig ungezwungen in lautgesetzlich, wie morphologisch geschlossenen Reihen sich aus dem Etruskischen ableiten lassen und für die es romanische oder germanische Etyma nicht giebt.

Damit dürfte also der Nachweis geführt sein, dass die rätischen Ortsnamen in der That auf etruskische Personennamen zurückgehen. Ist das aber wirklich der Fall, dann,

glaube ich, wird man die Zugehörigkeit der Räter zu den Etruskern nicht mehr bezweifeln können.

Für die Erklärung dieser Verwandtschaft zwischen Rätern und Etruskern hat man zwei verschiedene Wege eingeschlagen, sofern man, was früher die allgemein herrschende Ausicht war, entweder gestützt auf die Stellen des Livius (V, 33), Plinius (III, 29) und Justin (XX, 5) annahm, dass die Räter die durch die gallische Eroberung der Poebene in die Alpen gedrängten Etrusker seien, oder indem man (Niebuhr, Röm. Gesch.[4] 120; Müller, Etr. I[1], 163. = I[2], 156.) in ihnen die von der von Norden her erfolgten Einwanderung der Etrusker in Italien in den Alpen zurückgebliebenen Reste dieses Volkes sah Diese Frage berührt sich mit der anderen schon früher (II, 1. pag. 74 sqq.) erwähnten, ob die Etrusker überhaupt von Norden oder Süden her in Italien eingedrungen seien.

Dass wenigstens ein Teil der rätischen Etrusker von Süden her in die Berge eingedrungen ist, und zwar jedenfalls, wie ja Livius ausdrücklich sagt, auf der Flucht vor den Galliern, das unterliegt keinem Zweifel. Der Beweis hierfür liegt eben darin, dass die rätischen Ortsnamen von den Familiennamen des eigentlichen Etruriens abgeleitet sind.

Nun aber sind die etruskischen Personennamen, wie ich schon oft genug hervorgehoben habe, in ihrer überwiegenden Masse italischen Ursprunges. Diese Erscheinung, welche ich anderen Ortes eingehend behandeln und beweisen werde, kann selbstverständlich nur daraus erklärt werden, dass die Etrusker ihr Namensystem von den Italikern entlehnten.

Das aber kann nur in Italien selbst der Fall gewesen sein, und zwar gilt das gleichmässig für alle drei Möglichkeiten, die es bezüglich der etruskischen Einwanderung in Italien überhaupt giebt. Diese drei Möglichkeiten aber sind die, dass 1. die Etrusker von Süden gekommen sind; 2. dass sie von Norden gekommen sind, und zwar a. vor den Italikern, b. nach den Italikern.

Im ersteren Falle ist die Entlehnung selbstverständlich in Italien selbst geschehen, und ebenso auch in dem Falle 2a. Aber auch bei der letzten Möglichkeit muss die Entlehnung in

Italien selbst stattgefunden haben. Die Annahme von Geschlechtsnamen ist überall, wo sie stattfindet, das Zeichen einer bereits verhältnismässig fortgeschrittenen Kultur, insbesondere einer gewissen Entwickelung der rechtlichen Verhältnisse. Es ist von vornherein nicht anzunehmen, dass die „Italiker in der Poebene“ auf dem Kulturstandpunkte, wie Helbig sie uns vorführt, bereits Familiennamen gehabt hätten, aber selbst aus der ältesten Zeit Roms treten uns Romulus und Remus noch als einnamig entgegen. Und wenn die Silvii von Alba Longa bereits als einen Geschlechtsnamen führend überliefert werden, so darf man eben nicht vergessen, dass sie ein Königsgeschlecht sind. Bei den Herrschergeschlechtern aber hebt, wie sich bei den verschiedensten Völkern nachweisen lässt, die Sitte der Familiennamen an. Da von Numa Pompilius ab die folgenden Könige in der Überlieferung Familiennamen tragen, so ist immerhin möglich, dass die Fixierung derselben in jene dem inneren Ausbau des staatlichen Lebens gewidmete Periode fällt, die an seinen Namen geknüpft ist. Ist aber das der Fall, dann können die Etrusker die Familiennamen von den Italikern erst bekommen haben, als sie schon in dem eigentlichen Etrurien sassen. Dann aber folgt weiter, dass alle jene rätischen Orte, deren Namen von etruskischen Familiennamen abgeleitet sind, von Süden her besiedelt sein müssen, was sich nur so erklärt, dass die Etrusker durch die von Westen her eindringenden Gallier aus der Poebene dem Laufe der Etsch entgegen in die Berge gedrängt seien.

Aber mit dieser Thatsache ist die andere durchaus nicht unvereinbar, dass auch vorher in den Bergen schon Leute etruskischen Stammes wohnten. Ja, es ist das sogar wahrscheinlich, weil sonst, worauf schon Damm (Zur tirol. Altertumskunde 17) und Stolz (Urbevölkerung Tirols[1] 11) hingewiesen haben, es nicht recht erklärlich wäre, dass die aus der Poebene flüchtenden Etrusker so ohne weiteres hätten in die Berge eindringen können. Und so habe ich denn auch bereits im ersten Bande dieser Forschungen (110 sqq.) doppelte Etrusker, zurückgebliebene und aus der Poebene gekommene, angenommen, erstere um Sondrio sesshaft, letztere im Etsch- und Wippthal und im Nons-

berge. Diesem Resultate hat freilich Deecke (Gött. Gel. Anz. 1886, 62) sich nicht anschliessen zu können geglaubt. Da die Frage wichtig genug ist, so scheint es mir geboten, hier genauer auf sie einzugehen.

Es giebt einen Weg, diese Frage der doppelten Etrusker einer Entscheidung näher zu bringen, und zwar bietet sich dieser Weg in den Ortsnamen des Bezirks von Sondrio. Die Frage liegt so: Zeigt dieser Bezirk Ortsnamen, die in ihrer Gesamtheit mit denen des rätischen Gebietes nördlich vom Gardasee um die Etsch herum übereinstimmen oder, anders ausgedrückt, von den Familiennamen des eigentlichen Etruriens abgeleitet sind, dann sind auch diese Etrusker mit den anderen von Süden gekommen; ist dies aber nicht der Fall oder sind neben solchen Namen auch noch andere da, die sich nicht so erklären lassen, dann können hier gesonderte nördliche Etrusker angenommen werden, im ersteren Falle nur solche, im letzteren ausser den von Süden gekommenen. Ich sage, sie können angenommen werden; ob sie es müssen, hängt dann noch von einer weiteren Untersuchung ab. Wenn es nämlich Etrusker sind, die sich hier vor Annahme des italischen Familiennamensystems ansiedelten, dann lässt sich vermuten, dass ihre Ortsnamen, sofern die bisher geführte Untersuchung richtig ist, einerseits mit den lykischen und den sonstigen kleinasiatischen, andrerseits mit den iberischen und ligurischen das gleiche Bildungsprinzip zeigen werden, wodurch dann andrerseits rückwirkend auch wieder die genannten Völker als Verwandte der Etrusker erwiesen werden.

Damit ist die Frage formuliert und der Weg zu ihrer Beantwortung gewiesen. Betreten wir ihn jetzt, indem wir die Ortsnamen um Sondrio nach den angegebenen Gesichtspunkten untersuchen! Das Material für diese Untersuchung entnehme ich dem Indice generale dei Comuni del Regno d'Italia von Federico Gilberti. Er enthält nicht alle einzelnen Ortsnamen, schien mir aber für unseren Zweck hier völlig auszureichen.

Zunächst nun sind auszusondern die modern italienischen Namen. Als solche ergeben sich sofort zu erkennen *Campo-*

dolcino, *Campovico*, *Castello dell' Acqua*, *Chiesa*, *Dazio*, *Forcola*, *Isolato*, *Montagna*, *Ponte*, *San Giacomo e Filippo*, *Torre di S. Maria*, *Val di dentro*, *Val di sotto*. Für italienisch halte ich ferner *Albaredo* und *Piantedo*. Ersteres, bei Parma als *Albareto* sich findend, ist Ableitung von *albero* „arbor“, entspricht also einem lat. *arboretum*; das innere *a* ist wie in *arbarello* „Bäumchen“ neben *alberello*. Dem entsprechend ist dann auch *Piantedo* ein lat. *plantetum* von *pianta* „planta“. Ebenso ist dann wohl auch *Piateda* als plurale Form von *piatto* „flach“ abzuleiten. Nach der Analogie der vorstehenden Namen aber wird dann auch *Faedo* italienisch sein. Auch neben ihm findet sich ein *Faeto* (Foggia). Dies aber wird, wie *Faenza* aus *Faventia* hervorgegangen ist, für *Faveto* stehen und sich von *fava* „Bohne“ herleiten, so dass es „Bohnenpflanzung“ bedeutet. Für italienisch halte ich auch *Fusine*, neben dem ein *Fusignano* (Ravenna) sich findet. Die Bedeutung indes ist unklar, denn ob es von *fuso* „Spindel“ sich ableiten kann, ist mindestens unsicher. Italienisch ist weiter wohl auch *Caspoggio*, welches doch wohl *casa* „Haus“ und *poggio* „Hügel“ enthält. Andre Namen sind aus italienischen und fremden Bestandteilen gemischt. So haben *Cedrasco* und *Pendolasco* italienischen Stamm, denn jenes kommt doch ohne Zweifel von *cedro* „Citronenbaum“, dieses von *pendolo* „hängend“, aber die Endung ist fremd. In anderen Fällen sind die Namen aus italienischen und fremden Bestandteilen zusammengesetzt. So *Postalesio* d. i. *Posta Alesio*, *Prato Campostaccio* d. i. *Campo Ostaccio*, *Valfurva* d. i. *Val Furva*, *Valmasino* d. i. *Val Masino*, *Villa di Tirano*, wo je der letzte Teil, und *Tovo di S. Agata*, wo der erste Teil nicht italienisch ist. Für nicht italienisch halte ich *Lanzada*, *Mantello*, *Mazzo*, *Novate Mezzola* und *Rasura*, von denen weiter unten die Rede sein wird.

Auszusondern sind nun weiter diejenigen Namen, die gallischen Ursprungs sind. Denn dass Gallier bei der grossen Invasion auch in diese Teile Rätiens eingedrungen sind, ist nicht zu bezweifeln, wenngleich die Raeti selbst sicher keine Kelten sind. Aber gallische Ansiedlungen beweisen eben die sehr zahl-

reichen Ortsnamen gallischer Herkunft in unserem Gebiet. Sie zu erkennen, haben wir zwei Mittel und Wege, einmal ihre Übereinstimmung mit altgallischen Orts- und Personennamen und sodann ihr Verbreitungsgebiet. Wenn ein Name im Bezirk von Sondrio vorkommt, daneben aber auch in den Provinzen sich wiederfindet, die ehedem die Gallia cisalpina bildeten, und zwar nur in diesen, dann ist er sicher gallisch.

Auf dem ersten Wege erweisen sich nun folgende Namen unseres Bezirkes als gallischer Herkunft;

Andalo	gall. *Andacus*
Ardenno	*Arduenna*
Andevenno	*Ande* — in vielen Namen
	Vennus
Chiavenna	*Clavenna*
Dubino	*Dubnus*
Livigno	*Livo*
Mantello	*Mantala*
Mello	*Mellodunum*
Novate Mezzola	*Novidunum* und
	Mediolanum
Postalesio d. i. *Posta Alesio*	*Alesia*
Samolaco	*Samaus*
	Samotalus
Tartano	*Taretius*
Teglio	*Tellavus*
Traona (= *Tragona?*)	*Tragisa*
Valmasino d. i. *Val Masino*	*Masunnus*
Vervio	*Verbicus*
	Verbeia
	Verbinum

Auf dem zweiten Wege, der alleinigen Wiederkehr auf gallischem Boden, aber ergeben sich folgende Namen als gallisch, wobei ich auch die soeben schon als gallisch nachgewiesenen noch wieder in das Verzeichnis aufnehme, weil so beide Beweise sich gegenseitig verstärken. Ich gebe in Klammern stets

die Provinz an, in der die verglichenen Namen liegen. Diese Namen nun sind folgende:

Ardenno — *Ardenna* (Como)
Berbenno — *Berbenno* (Bergamo)
Bianzone — *Bianzè* (Novara)
Bianzano (Novara)
Caiolo — *Caiello* (Mailand)
Caionvico d. i. *Caione vico* (Brescia).
Castione Andevenno — *Castione* (Bergamo, Verona, Udine)
Andonno (Cuneo)
Chiavenna — *Chiavazza* (Novara)
Civo — *Civello* (Como)
Civiglio (Como)
Civate (Como)
Civenna (Como)
Civiasco (Novara)
Gerola — *Gerola* (Brescia)
Lanzada — *Lanza* (Como, Turin)
Livigno — *Livo* (Como)
Lovero — *Lovere* (Bergamo)
Loveno (Como, Brescia)
Luvinate (Como)
Mantello — *Manta* (Cuneo)
Mantova (Mantua)
Mandello (Como, Novara)
Mazzo — *Mazzo* (Mailand)
Mazzano (Brescia)
Mazzunno (Brescia)
Mazzoleni (Bergamo)
Mello — *Melle* (Cuneo)
Menarola — *Menaggio* (Como)
Mese — *Mesero* (Mailand)
Mesenzana (Como)
Morbegno — *Morbello* (Alessandria)
Novate Mezzola — *Novate* (Como, Mailand)
Mezzago (Mailand)

Novate Mezzola — *Mezzana* (Pavia, Novara)
Mezzano (Verona)
Mezzanino (Pavia)
Mezzani (Parma)
Mezzate (Mailand)
Mezzegra (Como)
Mezzoldo (Bergamo)
Albosaggia d. i. *Alba Osaggia* — *Osio* (Bergamo)
Rogolo — *Rogeno* (Como)
Samolaco — *Samone* (Turin)
Serino — *Serina* (Bergamo)
Seriate (Bergamo)
Tartano — *Tarzo* (Treviso)
Valmasino d. i. *Val Masino* — *Masino* (Turin)
Masio (Alessandria)
Masnago (Como)
Maslianico (Como)
Verceia — *Vercana* (Mailand)

Die nun noch verbleibenden Namen des genannten Bezirks sind weiter zunächst daraufhin zu untersuchen, ob sich unter ihnen solche befinden, die auf Familiennamen des eigentlichen Etruriens zurückgehen. Das muss durchaus verneint werden. Der einzige Name, der an einen etruskischen Familiennamen auch nur anklingt, ist *Pedesina*, welches zu *petsna* d. i. *petesina* gehören könnte. Denn *Caspoggio*, welches sich ebenfalls zu etr. *caspu* stellen könnte, enthält doch wohl, wie schon oben gesagt, modern italienisches *casa* und *poggio*.

Daneben aber finden sich noch einige Namen, die auf den ersten Blick an Ortsnamen des eigentlichen Etruriens sich anzuschliessen scheinen. Es sind dies *Talamona*, *Gordona* und *Cosio*. Jenes erinnert unmittelbar an die etruskische Hafenstadt *Telamon*, etr. *tlamunu*, wie die Münzen darthun, während *Gordona* sich an den Namen der Stadt *Cortona*, etr. *curtuna*, anschliessen könnte, *Cosio* aber an die sonst nicht nachweisbare Stadt **cusia*, von der das anscheinende Ethnikon *cusiaχ*

(Fa. no. 2398) abgeleitet sein könnte. Allein alles Dreies ist unsicher. Denn neben *Talamona* haben wir ein *Taleggio* (Bergamo), und das scheint den Namen dann doch eher als einen gallischen zu erweisen. Neben *Gordona* aber haben wir *Gorzone* (Brescia) und *Gorzegno* (Cuneo), und es scheint somit auch dieser Name gallisch zu sein. *Cosio* aber lässt sich doch wohl von *Grosio* nicht trennen. Dies aber kann, schon seines *g* wegen, nicht etruskisch sein. Als etruskisch käme endlich auch noch *Rasura* in Frage, welches an etr. *Rasenna*, *rasna* u. s. w. anklingt. Aber die Endung macht die Sache zweifelhaft, denn alle übrigen etruskischen Formen dieses Stammes haben ein *n*-Suffix, keine ist mit *r* gebildet. So bleibt also mit einiger Sicherheit nur *Pedesina* übrig, welches seinen Namen von einer südlichen etruskischen Familie haben kann. Diese aber in ihrer Vereinzelung kann nur als eine nachträglich eingewanderte aufgefasst werden.

Die Sache liegt also zunächst so, dass, wenn im Bezirk von Sondrio überhaupt Etrusker gesessen haben, dies von Süden her eingewanderte nicht sein können. Nun aber finden sich doch in diesem Gebiete etruskische Inschriften (cf. darüber Pauli, Altit. Fo. I, 96 sqq.), und wir müssen daher schliessen, dass die Etrusker hier auf anderem Wege in das Land gekommen sind.

Um dies nun noch weiter zu erhärten, werden wir sehen müssen, ob für die nun noch übrigen Ortsnamen unseres Bezirks sich sonst irgendwo Parallelen finden, aus denen sich dann wohl irgendwelche Schlüsse werden ziehen lassen.

Solche Parallelen nun finden sich zuerst zwischen Namen um Sondrio und ligurischen. Es sind die folgenden:

(Sondrio)	*Bormio*	lig. *Bormida* (Genua), auch lat. *Bormani lucus*
	Cosio	*Cosio* (Porto Maurizio)
	Tresivio	*Tresana* (Massa)
	Tovo	*Tovo* (Genua)

Einen Anklang an einen iberischen Namen bietet

Colovina	iber. *Colobona*

Möglich ist ausserdem, dass auch das in *Albosaggia* steckende *Alba* mit iber. *Alba*, *Albanenses* verwandt ist, dass *Castione* aus *Castlone* hervorgegangen ist und zu iber. *Castulo* gehört, und dass endlich *Gordona* nicht gallisch ist, sondern zu dem *Gorditanum promunturium* auf Sardinien, dessen Namen sich schon durch die Endung *-itanum* als iberisch ausweist, gehörig ist.

Verwandt klingende Formen aus dem griechisch-pelasgischen Gebiet finden sich folgende:

Buglia — *Bulis* (Phokis)
Cercino — *Cercinium* (Thessalien)
Colovino — *Colonus* (Attika)
Tirana — *Tiryns* (Argolis)

Den letzten Spuren von Verwandtschaft könnte man nun noch in den Ortsnamen Vorderasiens, insbesondere Lykiens, Kariens und Lydiens, nachgehen wollen, aber hier habe ich nichts Vergleichbares gefunden. Weder das *-ss-*, noch das *-nd*-Suffix finden sich in den Ortsnamen um Sondrio, noch stimmen die Wurzelsilben aus beiden Gebieten irgendwie mit einander überein.

Damit ist die Reihe der vergleichbaren Gebiete erschöpft, aber es bleibt noch ein Rest unerklärter Namen übrig, die sich sehr deutlich in bestimmte Gruppen sondern. Es sind dies: *Bema*, *(Val)furva; Chiuro*, *Piuro*, *Rasura; Grosio*, *Sondrio*, *Sondalo; Spriana.*

Das ist also der Thatbestand bezüglich der Namen um Sondrio. Versuchen wir es nun, aus ihm Schlüsse zu ziehen!

Dass Etrusker dort gewohnt haben, ergeben die Inschriften, aber es findet sich mit einer einzigen Ausnahme kein Ortsname, der mit den südlichen etruskischen Familiennamen zusammenhängt. Wohl aber finden sich solche, die an ligurisch-iberische anklingen, solche, die an pelasgische in Griechenland anklingen, und solche, die bisher nirgendwo eine vergleichbare Namensform finden. Die ersteren beweisen am wenigsten, denn die Parallelen können zwar auf Urverwandtschaft zwischen Ibero-Ligurern und Etruskern beruhen, aber die Namen um Sondrio können doch auch direkt auf eine alte ligurische Besiedelung

hinweisen. Schwerer schon würden die Anklänge an die pelasgischen Namen wiegen, aber es sind ihrer zu wenige, um darauf einen wirklichen Beweis gründen zu können. So bleiben also die noch unerklärten Namen übrig, in denen man alte uretruskische Bildungen vermuten dürfte. Diese neben den Inschriften, in denen gleichfalls keine südetruskischen Namen sich fanden, fallen am schwersten ins Gewicht für die Annahme, dass die hier gesiedelt habenden Etrusker nicht von Süden gekommen seien.

Wie man sieht, ist also die Möglichkeit einer etruskischen Einwanderung von Norden her in dieses Gebiet keineswegs ausgeschlossen, und so würden dann ja allerdings doppelte Etrusker in Rätien nachgewiesen und somit gleichzeitig auch die Frage mit entschieden sein, ob die Etrusker überhaupt von Norden oder von Süden nach Italien gekommen seien. Allein ich gebe selbst zu, dass nur die Möglichkeit nachgewiesen ist und dass die im Vorstehenden beigebrachten Materialien für einen endgültigen Beweis nicht ausreichen. Aber vielleicht kann man von ihnen aus weiter vordringen.

Weiter würde nun auf Grund von Hommels Besprechung (cf. oben pag. 146.) die Verwandtschaft der mit Keilschriftzeichen geschriebenen Sprachen der Ureinwohner Armeniens, so wie der Kossäer und Susier mit unserem Sprachkreise zu untersuchen sein, allein es erscheint mir zweckmässig, diese Besprechung der etwaigen weiteren asiatischen Verwandtschaft noch zu verschieben und zuvor noch eine weitere auf Europa sich beziehende Frage zu erledigen, die nicht von Hommel, sondern von anderer Seite her aufgeworfen worden ist.

Zu den Pelasgern nämlich sind verschiedentlich auch die Albanesen gerechnet worden, sofern sie Nachkommen der alten Illyrier sein, diese aber ihrerseits mit Epiroten und Makedoniern dem tyrrhenisch-pelasgischen Volksstamme angehören sollten. Der hervorragendste Vertreter dieser Ansicht ist bekanntlich v. Hahn, der an verschiedenen Stellen seiner „Albanesischen Studien“ (z. B. II, 215. 305.) diese seine Ansicht bestimmt formuliert hat. Da dieselbe auch jetzt noch Anhänger zählt,

(z. B. Fligier, cf. dessen Prähistorische Ethnologie der Balkanhalbinsel und Italien und Urzeit von Hellas und Italien), so wird es nötig sein, sich auch mit ihr auseinanderzusetzen.

Diese Ansicht setzt sich aus folgenden Einzelsätzen zusammen:

1. Die Albanesen sind die Nachkommen der alten Illyrier;

2. Die alten Illyrier sind neben Epiroten und Makedonen Mitglieder des tyrrhenisch-pelasgischen Stammes, zu dem auch in Italien die Etrusker gehören;

3. Die alten Illyrier sind Verwandte der Römer und Hellenen und also indogermanischen Stammes (v. Hahn l. c. II, 214.).

Dem gegenüber behaupte ich nun 1: die Albanesen sind keine Nachkommen der alten Illyrier. Der Beweis hierfür liegt in ihrer Sprache. Die Reste der illyrischen Sprachenfamilie liegen vor in den Eigennamen der lateinischen Inschriften aus denjenigen Gebieten, die von den Alten ausdrücklich als von Illyriern bewohnt bezeichnet werden, nämlich Dalmatia, Liburnia, Histria, Venetia, Noricum, Pannonia, in den einheimischen Inschriften der Veneter und der Messapier. Über alle dreie habe ich in dem dritten Bande dieser Forschungen ausführlich gehandelt. Die lautgesetzlichen Verhältnisse des Albanischen nun aber sind vollständig andere, als die jener Reste des Illyrischen. Darauf ist bei den Besprechungen meiner „Veneter" insbesondere von Gustav Meyer (Berl. Philol. Wochenschr. 1892, 310 sqq.) und R. v. Planta (Anzeiger für indogerm. Sprach- und Altertumskunde I, 118.) hingewiesen worden, und zwar mit vollem Rechte.

Die Hauptpunkte, in denen diese Verschiedenheit sich zeigt, sind die folgenden:

1. indogermanisches *-s-* zwischen Vokalen wird albanisch *-š-* (Gust. Meyer l. c. 310.), venetisch anscheinend zu *-h-*;

2. indogermanisches palatales *g* wird albanesisch zu *z* (G. Meyer l. c. 313.), venetisch zu χ;

3. indogermanisches vokalisches *r* wird albanesisch *ri* (l. c. 314.), venetisch anscheinend *ar*;

4. indogermanische Nasalis sonans wird albanesisch wahrscheinlich *e(n)* (l. c. 314.), venetisch *an;*

5. die indogermanischen aspirierten Medien werden albanesisch reine Medien (l. c. 314.), venetisch aber wird *bh* zu *f*, also auch wohl *gh* und *dh* zu Spiranten.

Hier ist auf die Punkte 1., 3. und 4. minderes Gewicht zu legen, weil sie inbezug auf die betreffende Lautbehandlung im Venetischen nicht völlig gesichert sind; desto grösseres Gewicht hingegen haben die Punkte 2. und 5., und hier sind die Thatsachen vollkommen sicher. Gustav Meyer ist zwar geneigt, beide anzuzweifeln, aber mit Unrecht. Daran, dass *eχo* „ego“ bedeute, ist, wie mir scheint, nach dem Bau der betreffenden Inschriften nicht zu zweifeln. Auch das *voltiχenes* wird angesichts des *Aulogenes*, wie auch ich mit Mommsen vorziehen würde zu lesen, kaum von Wurzel *gen-* zu trennen sein. Das wird sogar von Thurneysen (l. c. 292.) angenommen, der seinerseits noch den Nachweis hinzufügt, dass in *Vesclevesis* auch das palatale *k* zu *c* geworden sei. Ob nun etwa, wie Thurneysen weiter (l. c. 291.) meint, das *χ* nur als Schreibung einer wirklichen Media *g* zu betrachten sei, oder ob es, wie ich gemeint hatte, einen spirantischen Laut darstelle, das ist für unsere Frage ohne Belang. Das, worauf es hier ankommt, ist nur dies, dass die Palatalen im Venetischen als *c* und *χ* erscheinen, nicht, wie im Albanesischen, zu Zischlauten werden.

Ebensowenig, wie ven. *χ* aus *g*, kann man anzweifeln, dass das Venetische ein *f* besessen habe und dass dies aus *bh* entstanden sei. Gustav Meyer (l. c. 315.) meint zwar: „Es wird daher vielleicht zu erwägen sein, ob venetisches *vh* wirklich den Wert von *f* hat . . ., oder ob die mit *f-* beginnenden Namen echt illyrisch sind.“ Aber ich glaube doch, beide Fragen werden durch die Namen ven. *vhuχiia, vhuχsiia, vhouχontah, vhouχonteh, vhouχontios* u. s. w., neben denen lat.-ven. *Fugenia* und *Fougonia* stehen, so wie durch ven. *vhremahs, vhremahstna* neben lat.-ven. *Fremantio* im bejahenden Sinne entschieden.

Diese beiden Thatsachen aber führen mit Notwendigkeit

zu dem Schlusse, den Thurneysen (l. c. 292.) kurz und bündig formuliert hat in den Worten: „Sind die Veneter . . . Illyrier, was möglich ist, so ist die albanesische Sprache sicher . . . keine illyrische.“ Dass die Veneter aber Illyrier waren, lehren uns die Alten mit voller Sicherheit, also sind die Albanesen es nicht. Denn an die andere Möglichkeit, die Thurneysen noch andeutet mit den Worten: „Waren die Illyrier ein einsprachiges Volk . . .,“ würde man doch wohl erst dann zu denken haben, wenn Anhalte dafür vorlägen, dass *Illyri* ein rein geographischer Sammelname, keine ethnographische Bezeichnung sei, was, so viel ich sehe, bis jetzt nicht der Fall ist.

Durch dieses Ergebnis, dass die Albanesen nicht die Nachkommen der alten Illyrier sind, erledigen sich gleichzeitig zwei Bemerkungen, die an mein Buch über die Veneter angeschlossen worden sind, die eine von Gustav Meyer (Berl. Philol. Wochenschrift 1892, 279 sq.), die andere von Stolz (Urbevölkerung Tirols² 102. not. 60).

G. Meyer bemerkt, nachdem er darauf verwiesen, dass ich pag. 242. jenes Buches unter den Hülfsmitteln für Entzifferung des Venetischen auch das Albanesische genannt habe, weiter: „Das Albanische ist, wie jetzt wohl allgemein zugegeben wird, der einzige noch lebende Rest der einst über ein ziemlich grosses Gebiet verbreiteten illyrischen Sprache. Wenn also das Venetische (und ebenso das Messapische) auch nur in Verdacht steht, illyrisch zu sein, so hat man allerdings die Verpflichtung, dasjenige, was sich aus dem heutigen Albanesischen für die Kenntnis und Beurteilung des Altillyrischen etwa lernen lässt, auszunutzen. . . . Ich vermag Pauli den Vorwurf nicht zu ersparen, dass er sich mit dem, was man aus dem Albanesischen für die Beurteilung des Altillyrischen zu lernen vermag, nicht gehörig vertraut gemacht hat: . . . . thatsächlich finde ich in seinem Buche — und ich habe dasselbe sehr aufmerksam gelesen — diese Sprache nur einmal angeführt“ Diese letztere Thatsache ist vollkommen richtig, aber der von Meyer daraus gezogene Schluss ist es nicht. Ich habe das Albanesische fortgesetzt zu Rate gezogen und dabei nicht bloss das Buch von

v. Hahn, sondern auch die bis dahin erschienenen Abhandlungen Meyers, die ich selbst besitze, fortgesetzt verglichen, aber ich habe eben nichts Vergleichbares gefunden. Und jetzt, wo aus den von Meyer und von Planta angeführten Thatsachen der richtige Schluss gezogen ist, ergiebt sich auch, warum ich nichts gefunden, eben weil die Albanesen gar keine Nachkommen der alten Illyrier sind. Und damit ist denn auch weiter die Bemerkung von Stolz hinfällig geworden, wenn er sagt: „Hinsichtlich der Deutungsversuche Paulis, die in einer nicht unbeträchtlichen Anzahl von Fällen als ziemlich sicher bezeichnet werden müssen, giebt der ausgezeichnete Kenner der albanesischen (albanischen) Sprache, die eine Tochter der altillyrischen Sprache ist, G. Meyer, in der Berl. philol. Wochenschrift No. 9 und 10 v. J. 1892 mehrere wertvolle Winke, die Pauli veranlassen dürften, von einigen seiner Deutungen abzugehen.“ Dazu liegt also jetzt, wo der oben bezeichnete richtige Schluss gezogen ist, kein Anlass mehr vor, und Deutungen, wie *eχo* „ich“, *meχo* „mich“, sind vollkommen aufrecht zu erhalten.

Gehört nun aber das Albanesische, wie sich aus den oben angeführten Thatsachen mit voller Sicherheit ergiebt, nicht zur illyrischen Sprachfamilie, so erhebt sich natürlich sofort die Frage, zu welcher Familie sie denn nun gezählt werden sollen, und da bleibt dann sowohl nach den lautgesetzlichen Eigentümlichkeiten ihrer Sprache, wie auch nach der Lage ihrer Wohnsitze gar nichts anderes übrig, als in den Albanesen die Nachkommen thrakischer Stämme zu sehen, wie ja denn auch thatsächlich die Kette thrakischer Völker von dem eigentlichen Thrakien aus durch Macedonien hindurch fast bis nach Epirus reicht.

In Macedonien werden als thrakische Stämme von den Schriftstellern bezeichnet die Bisaltae, die Mygdoni, die Sithoni, die Pieri. Mit den letzteren befinden wir uns aber bereits in einer Entfernung von nur 9—10 deutschen Meilen von der epirotischen Grenze. Eine solche Entfernung aber will nicht viel besagen, zumal wenn, wie hier das des Haliacmon, ein

Thal gerades Weges diese kurze Entfernung durchschneidet. Damit aber stehen wir dann unmittelbar an der Grenze von Epirus. Von dem oberen Haliacmon aus aber führen die Pässe über die nördlichen Ausläufer des Pindus nach Epirus hinein (cf. Kiepert, Alt. Geogr.[1] 299. Anm. 2.). So hat hier die Natur selber den Weg vorgezeichnet, auf dem die, wie dies eben der lautliche Charakter des Albanesischen darthut, thrakischen Vorfahren der Albanesen in das Land kamen,

Dass daneben auch illyrische Völker in Epirus wohnten, soll damit selbstverständlich nicht geleugnet werden, aber diese Illyrier sind nicht die Stammväter der Albanesen. Es kreuzen sich eben in Epirus, wie das ja so oft auch sonst geschieht, zwei verschiedene Völkerzüge, der nord-südlich streichende illyrische und der ost-westlich gerichtete thrakische. Eine Untersuchung epirotischer Personennamen würde dies Verhältnis gewiss bestätigen, leider aber fehlt es zur Zeit an ausreichendem Material für eine solche.

Kürzer kann ich über die beiden anderen Sätze v. Hahns (oben pag. 200.) hinweggehen. Dass die alten Illyrier, eben nach Ausscheidung der Albanesen, Indogermanen sind und zwar, eben wegen der Behandlung der Palatalen und Aspiraten, mit den Griechen und Römern näher verwandt sind, das ist richtig und folgt eben aus meiner Untersuchung der Sprache der Veneter. Dass aber die Pelasger und mit ihnen die Etrusker keine Indogermanen sind, das aus ihren Sprachresten zu erweisen, ist eben die Aufgabe dieses Buches. Wenn das, wie ich hoffe, gelungen ist, dann sind die Albanesen, weil eranische Indogermanen, nicht pelasgischen Ursprunges.

Nunmehr ist der Punkt gekommen, wo ich mich der von Hommel aufgestellten asiatischen Verwandtschaften mit unserem Sprachkreise zuwenden kann. Es handelte sich dabei um die Verwandtschaft der mit Keilschriftzeichen geschriebenen Sprachen der Ureinwohner Armeniens, sowie der Kossäer und Susier mit dem Georgischen. Diese hat Hommel auch sonst schon (Zeitschr. für Keilschriftforschung I, 330. = Sep.-Abdr. 53.)

behauptet. Er stützt diese seine Ansicht teils auf die überlieferten Namen, teils auf grammatische Koinzidenzen.

Abgesehen von dem Kossäischen, „der Sprache der Bergbewohner östlich von Babylonien“, von dem wir nur Eigennamen, wie z. B. *Karaindash*, *Uishdish*, *Karaburiash*, *Nazimurudash*, *Karaghardash*, *Kiakinda*, *Parsinda*, *Gizilbunda*, die ja allerdings sehr pelasgisch aussehen, und „einzelne (uns durch ein kossäisch-babylonisches Vokubular erhaltene) Vokabeln“ besitzen, sind wir bei dem Altarmenischen und Susischen an sich in der Lage, diese Verwandtschaft noch weiter zu prüfen, als es von Hommel schon geschehen ist.

Die Reste des Altarmenischen liegen vor in den in Keilschriftzeichen geschriebenen Inschriften, die um den Urmia- und Wansee gefunden sind, so wie auch hier wieder einer Anzahl von Eigennamen. Von diesen, deren Hommel eine Reihe anführt, haben nicht wenige wieder einen sehr pelasgischen Klang, wie z. B. *Mannash*, *Minnash*, *Argistish*, *Ishpuinish*, *Ghaldish*, *Manda*, *Lukadansha*, *Kukusanshu*, *Ilisanshu*. Weitere Vergleichungspunkte wären in den Inschriften zu suchen, doch scheint mir das Material seinem Umfange nach für eine eingehende Vergleichung noch nicht auszureichen, so dass ich davon Abstand nehme.

Das Elamitische oder Susische ist uns in Königsnamen von 2300 v. Chr., in Inschriften erst im siebenten Jahrhundert v. Chr. bekannt (Hommel, Zeitschr. für Keilschriftf. 1884, 330). Letztere sind die Achämenideninschriften zweiter Gattung, die von Weisbach zweckmässig „neususisch“ genannt werden.

Dass unter den von Hommel angeführten Namen manche, wie z. B. *Indabigash*, *Ghaltimash*, *Sumuntunash*, *Ghumbanigash*, *Kindakarbu*, *Undadu*, ein recht pelasgisches Aussehen haben, ist nicht zu leugnen. Auch sonst scheinen sich mancherlei Beziehungen zu ergeben.

Diese Beziehungen würden zunächst, Hommel zufolge, zwischen dem Susischen und Georgischen zu suchen sein. Einige solcher Koinzidenzpunkte sind schon von Hommel selbst (in der Besprechung von Delattre, Le Peuple et l'Empire des Mèdes in

der Österreichischen Monatsschrift für den Orient 1884) zusammengestellt worden. Sie betreffen teils die Konjugation, wo in der That einzelnes an einander anklingt, teils die Deklination, wo er z. B. sus. *šak-ri* „Sohn“ im Suffix mit georg. *ra* „dieser“ und die Pluralbildung sus. *šak-pi* „Söhne“ mit georg. *pure-bi* „Brote“ vergleicht. Damit ist aber die Sache noch nicht erschöpft. Mehr noch beweisend, als diese Einzelheiten, scheint mir das Ganze des grammatischen Baues, in dem beide Sprachen mit einander übereinstimmen. So ist es z. B. doch sehr bezeichnend, wenn in beiden Sprachen das soeben erwähnte Pluralzeichen, sus. *-pi*, georg. *-bi*, zwischen Stamm und Kasussuffix tritt, wie z. B. *telni-pi-na* „equitum“, georg. *mame-bi-sa* „patrum“, ebenso mingr. *kotše-phi-ši* „hominum“, laz. *bozo-pe-ši* „puellarum“. Und was nun weiter diese Kasussuffixe selbst angeht, so haben wir auch hier in beiden Sprachen das gleiche Prinzip der Suffixhäufung, von dem schon verschiedentlich oben (cf. pag. 150. 153. 161) die Rede gewesen ist. So setzen sich z. B. aus sus. *-ikki*, *-ikka* (Dativ), sus. *-mar* (Ablativ), sus. *-va* (Lokativ) die neuen Kasussuffixe sus. *-ikkimar*, *-ikkamar* (Abessiv), *-vamar* (Inessiv) zusammen, so aus georg. *-tha* (Genetiv, Dativ, Instrumental), georg. *-sa* (Genetiv), georg. *-gan* (Ablativ) die neuen Suffixe *-thagan* und *-sagan* (Ablativ).

Das alles ist in der That doch das gleiche Bildungsprinzip, welches einen Zusammenhang zwischen beiden Sprachen sehr wohl möglich erscheinen lässt. Das Gleiche gilt aber auch für die Stammbildung uud Ableitung der Nomina. Auch hier ist gleiches Prinzip und Anklänge materieller Natur. So bildet sich die Bezeichnung von Einwohnern eines Ortes im Susischen durch *-irra*, *-rra*, *-ra*, im Georgischen durch *-uri*, z. B. sus. *magus-irra* „Bewohner von Magus“, *babilu-rra* „Bewohner von Babilu“, *harminiya-ra* „Bewohner von Harminiya“, georg. *odiš-uri* „Bewohner von Odiši“. So bilden sich weiter abgeleitete Adjektiva im Susischen mit *-anna*, *-na*, im Georgischen mit *-iani*, z. B. sus. *ers-anna* „gross“ von *ersě* „Grösse“, *sisne-na* „schön“ von *sisně* „Schönheit“, georg. *okhr-iani* „golden“ von *okhro* „Gold“, *sisχl-iani* „blutig“ von *sisχli* „Blut“.

Bemerkenswert ist ferner die Behandlung der Konkordanz zwischen Substantiv und Adjektiv. Diese Konkordanz besteht nur im Georgischen, z. B. *boroti-sa tquwili-sa* „der schlechten Lüge". Die übrigen südkaukasischen Sprachen flektieren nur das dem attributiven Adjektiv stets folgende Substantiv, während das Adjektiv selbst ohne Endung bleibt, so z. B. mingr. *skhwami tsχeni* „ein schönes Pferd", *skhwami tsχeni-ši* „des schönen Pferdes", *skhwami sχene-phi* „schöne Pferde", *skhwani sχene-phi-ši* „der schönen Pferde", ebenso laz. *skwa sχeni* „ein schönes Pferd", *skwa sχeni-ši* „des schönen Pferdes", *skwa sχene-pi* „schöne Pferde", *skwa sχene-pi-ši* „der schönen Pferde". Für das Susische lautet die Regel bei Oppert (La peuple et la langue des Mèdes 58) so: „L'adjectif, quand il suit le substantif, est seul décliné". Das ist im Prinzip dieselbe Sache, denn die gemeinsame Regel würde so lauten: „Wenn ein Substantiv mit einem attributiven Adjektiv verbunden ist, so flektiert nur das an zweiter Stelle stehende Wort". Dass das in den kaukasischen Sprachen das Substantiv, im Susischen das Adjektiv ist, ist kein prinzipieller Unterschied. Wenn diese Regel richtig ist, so ist die vollständig durchgeführte Konkordanz im Georgischen eine Neuerung, die sich vielleicht durch Einfluss indogermanischer Sprachen bildete, wie auf dieselbe Weise im Etruskischen die Geschlechtsdifferenz (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. III, 114).

Dass hier im Georgischen eine Neuerung vorliege, dafür sprechen noch weitere Thatsachen. Denn auch im Baskischen gilt ganz genau dieselbe Regel, und zwar, da im Baskischen das attributive Adjektiv dem Nomen folgt, dieselbe Regel genau in der Fassung der susischen. So haben wir z. B. bask. *ur garbi* „reines Wasser", *ur garbi-a* „das reine Wasser", *ur garbi-ar-en* „des reinen Wassers", *ur garbi-ar-i* „dem reinen Wassers", *ur garbi-ak* „die reinen Wässer". Aber weiter noch! Deecke (Bleiplatte von Magliano im Programm von Buchsweiler 1885, 20) hat, obgleich vom Standpunkte des Indogermanismus aus, für das Etruskische die Entdeckung gemacht zu haben geglaubt, dass „man es mit der Anhängung der Endung nicht so genau nahm, wenn der Kasus an einem zugehörigen Wort

hinreichend klar bezeichnet war". Das wäre wenigstens im Prinzip auch dieselbe Erscheinung, wie im Susischen und den anderen genannten Sprachen.

Ich bezweifle allerdings die Thatsache selbst, denn die Beispiele, die Deecke dafür anführt, sind nicht stichhaltig und beruhen lediglich auf willkürlichen Annahmen von der in der neuesten Etruskologie bekannten Sorte.

Aber trotz dieser Unstichhaltigkeit der Deeckeschen Beispiele kann die Sache selbst vielleicht ihre Richtigkeit haben. Jedenfalls wäre es geboten, in dieser Richtung zu suchen, wobei man sich durch Formen, wie *raχϑ suϑ* (Mum. IV, 10), *estrei alφazei* (Mum. V, 9), *suϑ nunϑenϑ* (Mum. V, 10), *śpureri meϑlumeri* (Mum. V, 13), *eiseraś śeuś* (Mum. V, 20), *hamφeś seiveś* (Mum. VI, 3), *ϑunś flerś* (Mum. VI, 13), *cepen ceren* (Mum. VII, 9), die die gleiche Endung zeigen, nicht abhalten lassen darf, denn hier kann kopulative Verbindung zweier Substantiva vorliegen, wie dies für einen Theil der Beispiele, wie *śpureri meϑlumeric* (Mum. II, 8), *haϑrϑi repinϑic* (Mum. II, 7), *meleri sveleric* (Mum. IV, 4), *χiś esviśc* (Mum. IV, 15), *ϑesane uslanec* (Mum. V, 21), *śucri ϑezeric* (Mum. VIII, 4), durch das *-c* „und" völlig sicher ist. Das Fehlen dieses *-c* in obigen Beispielen würde nicht schlimmer sein, als dass es mit wenigen Ausnahmen (cf. Deecke, Etr. Fo. I, no. 1. 3. 4. 6. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 47. 49) auch bei der Angabe der Eltern in den Grabschriften meist fehlt, deren Namen sich asyndetisch an einander anfügen, wie z. B. *larϑ*:*triile*: *larisal*:*petrual*·*clan* (Fa. no. 1233) „Larth Triile, des Laris, der Petrui Sohn".

Also, wie gesagt, ich halte es für durchaus möglich, dass jene Deeckesche Entdeckung, abgesehen von seinem prinzipiellen Standpunkt und seinen nicht zutreffenden Beispielen, an sich richtig sei. Ob freilich unsere jetzige Kenntnis des Etruskischen schon ausreiche, sie durch bessere und sichrere Beispiele zu stützen, ist eine andere Frage.

Sollte das aber doch der Fall sein, dann läge, wie ich glaube, in dieser grammatischen Übereinstimmung ein sehr viel sichrerer Anhalt für die Feststellung der Verwandtschaftsverhältnisse des

Etruskischen vor, als wenn man die ganze Inschrift der Mumienbinde aus dem Lateinischen, dem Armenischen oder sonst einer Sprache des Weltalls deutete. Aber diese grammatische Übereinstimmung würde nicht bloss diese Sprachen als unter sich verwandt erweisen, sondern sie auch endgültig von den indogermanischen trennen, denn das Gesetz der Konkordanz herrscht in diesen mit einer fast eisernen Konsequenz, und was in den einzelnen Sprachen etwa an Ausnahmen sich findet, das sind eben Ausnahmen infolge besonderer Verhältnisse irgend welcher Art, während in unserer Sprachgruppe umgekehrt die Flexionslosigkeit des ersten der beiden verbundenen Wörter das Gesetz darstellt.

Im Gebiet der Pronomina begegnet nur sus. *-mi* „mein" dem georg. *me*, mingr. und laz. *ma*, suan. *mi* „ich", während sich für die zweite und dritte Person und ebenso für die Pluralformen nichts Vergleichbares zu ergeben scheint. Auch bei allen übrigen Pronominalgattungen findet sich keine Ähnlichkeit des Klanges oder der Bildungsweise.

In der Verbalflexion zeigt sich eine sehr schwer wiegende Übereinstimmung zwischen dem Susischen und den südkaukasischen Sprachen, an der dann weiter auch (cf. oben pag. 163) das Baskische teilnimmt, das ist die Trennung in eine transitive und intransitive Konjugation. Das Wesen dieser letzteren besteht im Susischen darin, dass „les verbes neutres ont la conjugaison du passif" (Oppert l. c. 94). Dazu vergleiche man, was Friedr. Müller über das kaukasische Verb sagt: „In allen [kaukasischen] Sprachen .... wird das transitive Verbum mit dem Instrumentalis des Agens verbunden" (Grundriss der Sprachwissenschaft III 2, 216). Das ist anscheinend genau das Gegenteil von dem, was im Susischen geschieht, aber doch nur anscheinend, denn Oppert spricht nur eine Thatsache aus, während Müller eine Analyse der Formen giebt. Es könnte aber doch sehr wohl sein, dass auch im Susischen der Unterschied beider Konjugationsformen darin bestände, dass die passiv-neutrale Form das Agens im Nominativ, die transitive es im Dativ oder Genitiv (das Instrumental fehlt) zu sich nähme. Eine Unter-

suchung der Konjugationssuffixe nach dieser Richtung hin ist noch nicht angestellt worden, und ich will hiermit die Aufmerksamkeit auf diesen Punkt hingelenkt haben.

Sollte indessen auch das Ergebnis jener Untersuchung negativ ausfallen, so würde dennoch schon die Thatsache einer Scheidung in transitive und intransitive Konjugation an und für sich ein so gewichtiges Moment prinzipieller Übereinstimmung sein, dass daneben sowohl die verschiedenartige Durchführung dieses Prinzips, wie auch der anscheinende Mangel einer materiellen Verwandtschaft in den dabei zur Verwendung gekommenen Suffixen in seiner Bedeutung zurückträte. Denn das sind Unterschiede sekundärer Art, die sich erst als Folge der gesonderten geschichtlichen Entwicklung herausgebildet haben können, während die Gleichheit des Prinzips primärer Art ist und auf gemeinsame Grundlage hinweist, welche für sich allein freilich rein psychologischer Natur sein könnte, mit den anderen schon angeführten Punkten der Gleichheit zusammen aber die auch genetische Verwandtschaft der behandelten Sprachen mit begründen hilft.

Wenden wir uns nun schliesslich noch zur Betrachtung lexikalischer Koinzidenzen, so kommen hier, wie stets, in erster Reihe die Zahl- und Verwandtschaftswörter in Frage.

Von den susischen Zahlwörtern sind uns leider nur zwei bekannt, nämlich *kir* „eins“ und *savak* oder wahrscheinlicher *sava* „zwei“. Hier scheint sich ein Zusammenhang mit den kaukasischen Sprachen nicht zu bieten, wenn man nicht etwa annehmen wollte, dass in diesen die Lautform im Laufe der Zeit so entstellt worden sei, dass die Verwandtschaft nicht mehr erhelle. Auch die baskischen Formen *bat* „eins“, *bi* oder *biga* „zwei“ klingen unverwandt, während etr. *ci* an sus. *kir*, etr. *ś(i)a* an sus. *sava* anklingt, wobei man dann freilich gezwungen wäre, für die etruskischen Formen einen anderen Wert anzusetzen, als man bisher angenommen hat. Bei den Zahlen scheint sich also nichts Vergleichbares zu ergeben.

An susischen Verwandtschaftswörtern besitzen wir nur *tur* „Sohn“, *sak* „Sohn“, *hatē (atē)* „Vater“, *atta* „Vater“, *niyakka*

„Grossvater“, *appaniyakka* „Urgrossvater“, und von diesen fallen auch noch *niyakka* und *appaniyakka* weg, weil sie Lehnwörter aus dem Altpersischen sind.

Vergleichen wir hiermit zunächst die südkaukasischen Verwandtschaftswörter, so findet sich dort, soweit ich es aus meinem Material festzustellen vermag, nichts Verwandtes Hingegen scheinen einzelne baskische Formen anzuklingen. So haben wir *aita* „Vater“, welches mit sus. *atē*, *atta* „Vater“ sehr wohl verwandt sein könnte, während bask. *śeme* „Sohn“ vielleicht für *śekme* stehen und dann zu sus. *sak* „Sohn“ gehören könnte.

Von etruskischen Formen klingen an *θura* „Nachkomme“, *seχ* „Tochter“, welches für *saci* steht und unmittelbar mit sus. *sak* „Sohn“ verwandt sein kann. In Frage kommt auch etr. *atiu*, wie es in zwei Inschriften belegt ist, nämlich in:

se·afle·la·fa·hustnei·arznal·aṭiu — Perusia — Fa. no. 1228 (cf. Deecke, Etr. Fo. II, 144);

larθi:seianti:fraunisa:atiu:piuteś — Clusium — Fa. no. 1013 (nach meinem Papierabklatsch).

Dass hier in *atiu* ein Verwandtschaftsname vorliege, ist vollkommen klar und auch bereits längst von Deecke (Bezz. Beitr. III, 51; Etr. Fo. III, 19) ausgesprochen. Wenn er darin die Bedeutung „Schwester“ oder „Witwe“ vermutet, so kann das richtig sein, aber möglich ist auch „Mutter“. Dann heissen die Inschriften:

„Sethre Afle, des Larth (Sohn), (und) Fasti Hustnei, der Arznei Mutter“;

„Larthi Seianti, des Frauni (Gattin), Mutter des Piute“.

Der direkte Nachweis freilich für die Übersetzung lässt sich nicht führen, denn ein *arznei hustnal (seχ)* „Arznei, der Hustnei (Tochter)“ und ein *piute seiantial (clan)* „Piute, der Seianti (Sohn)“, wodurch dieser Beweis geführt sein würde, findet sich in den etruskischen Inschriften nicht. Allein es scheint mir natürlicher, dass neben den vielen *clan* „Sohn“ und *śeχ* „Tochter“ einmal auch von der „Mutter“ die Rede sei, als von der „Schwester“ oder „Witwe“. Das würde hier in diesem Falle noch besonders dadurch begründet sein, dass beide Frauen alsdann zweimal ver-

heiratet gewesen wären, die Hustnei zuerst mit einem Arzni, sodann mit einem Afle, die Seianti zuerst mit einem Piute, sodann mit einem Frauni, und dass dann in beiden Fälllen das *atiu* neben den Namen ihrer Kinder erster Ehe stände. Bei der Übersetzung „Mutter" erklären sich beide Inschriften ganz nach demselben Schema der Nomenklatur, was bei „Witwe" nicht der Fall, und auch darin dürfte ein weiterer Grund liegen, die Deutung „Mutter" für die richtige zu halten. Ist das aber, dann kann auch dieses *atiu* „Mutter" sehr wohl mit sus. *atē*, *atta* „Vater" und bask. *aita* „Vater" verwandt sein.

Wenn im Vorstehenden die Vergleichung im wesentlichen nur zwischen Susisch und Georgisch oder Südkaukasisch stattgefunden hat, so ist das deshalb geschehen, weil eine Vergleichung der anderen als möglicherweise verwandt angenommenen Sprachen, sei es mit dem Georgischen, sei es unter sich, bereits an anderen Stellen dieses Buches (cf. pag. 126sq. 129sqq. 135sq. 138sq. 147sqq. 161sqq.) angestellt worden ist. Dort hat sich bereits eine Anzahl von Koinzidenzpunkten herausgestellt, aus denen dann, wenn Georgisch und Susisch sich als verwandt ergäben, mittelbar die Verwandtschaft des Susischen auch mit jenen anderen Sprachen folgen würde. Eben deshalb erschien mir die direkte Vergleichung des Susischen auch mit jenen, die einen nicht unbeträchtlichen Raum einnehmen würde, hier nicht nötig, obwohl ich nicht in Abrede stellen will, dass vielleicht aus dieser direkten Vergleichung sich noch einzelne Koinzidenzen von Wichtigkeit ergeben haben möchten, durch die jener mittelbare Beweis sich verstärkt haben würde.

Dass ich auch hier einen wirklich zwingenden Beweis für diese Verwandtschaft nicht von mir geführt erachte, sondern nur Möglichkeiten gezeigt habe, darauf bedarf es wohl kaum noch eines besonderen Hinweises.

Weiter würde nun die ethnographische Stellung der von Hommel (cf. oben pag. 145.) gleichfalls für verwandt gehaltenen Hetiter zu untersuchen sein. Auf diese haben ausser Hommel auch bereits andere Gelehrte als auf Angehörige der vorder-

asiatischen Urbevölkerung hingewiesen, so z. B. Felix von Luschan (l. c. I, 57).

Die Entscheidung über die Verwandtschaftsverhältnisse der Hetiter wird dadurch erschwert, dass wir über ihre Sprache noch sehr mangelhaft unterrichtet sind. Dass die Inschriften, die man gewöhnlich als hetitische bezeichnet, auch wirklich den Hetitern angehören, das scheint ja im allgemeinen glaubhaft zu sein, allein, was drüber hinausgeht, erscheint, sowohl inbezug auf die Deutungen, als auch inbezug auf die Verwandtschaftsverhältnisse der Sprache, recht unsicher. Versuche sind nach beiden Richtungen hin ja eine ziemliche Anzahl gemacht worden. Dass ich diese Versuche gewissenhaft durchgearbeitet habe, bedarf wohl keiner besonderen Versicherung, aber es erschien mir alles noch so wenig geklärt, dass ich es für ratsamer halte, von einer Erörterung der Verwandtschaftsfrage inbezug auf unseren Sprachenkreis noch ganz Abstand zu nehmen. Auf einen Punkt aber mag wenigstens hingewiesen werden.

Es handelt sich dabei um die neue Bearbeitung der hetitischen Inschriften von F. E. Peiser (Die hetitischen Inschriften. Berlin 1892.), der die Untersuchung, sozusagen, von neuem beginnt. Bei seinen Ergebnissen ist zweierlei zu unterscheiden: die Entzifferung selbst und die Verwandtschaftsverhältnisse der Sprache. Was die erstere anbetrifft, so macht dieselbe zwar den Eindruck methodischen Verfahrens und vorsichtigen Urteils, allein irgendwie gesichert scheinen mir auch seine Ergebnisse nicht zu sein. Damit aber wird denn auch seine Entscheidung bezüglich des zweiten Punktes in Frage gestellt. Allein es ist immerhin nicht ohne Interesse, seine Resultate wenigstens kennen zu lernen, und darum mag hier kurz darüber berichtet werden. Verfasser spricht es klar und bestimmt aus (37 und XIII.), dass die Sprache weder ein semitisches noch ein indogermanisches Idiom sein kann. Das ist auch, wenn man seine Entzifferungen als richtig annimmt, vollkommen sicher. „Auch das Ägyptische muss ausser aller Frage bleiben.“ Mit dem Sumero-Akkadischen scheint dem Verfasser eher eine Verwandtschaft vorzuliegen, als mit dem Indoger-

manischen, doch müsse eine Vergleichung ausgeschlossen bleiben, solange die Präfigierung beim Verb von den Sumerologen als wirklich ursprünglich angenommen wird. Die Entzifferung der Mitani- und Arsapitafel sei noch nicht weit genug gefördert, um die Sprachen derselben mit dem Hetitischen zu vergleichen. „Die altarmenischen Inschriften von Van bieten mehr Vergleichpunkte, doch ist auch hier noch soviel schwankend, dass ich es vorziehe, vorläufig auf eine Konfrontation zu verzichten.“ Als seine positive Ansicht spricht Verfasser dann weiter aus: „Dagegen glaube ich im Türkischen die nächste Verwandte der Hetta-Sprache gefunden zu haben.“

Hierin glaube ich dem Verfasser nicht beipflichten zu können. Derselbe versucht diesen Satz zwar durch eine Anzahl angeblicher Koinzidenzpunkte zu stützen, aber ich muss gestehen, dass dieselben mich wenig überzeugt haben, selbst die Richtigkeit seiner Deutungen vorausgesetzt. Unter eben dieser Voraussetzung dürfte aber auf zwei Punkte hinzuweisen sein, die Hommels Ansicht, dass das Hetitische unserem Sprachkreise angehöre, rechtfertigen würden. Der erste dieser Punkte ist des Verfassers Ansicht, dass das Hetitische weder semitisch, noch indogermanisch sei. Das ist, unter der angegebenen Voraussetzung, richtig. Der zweite Punkt betrifft eine Einzelheit, die aber wichtig sein würde. Peiser findet nämlich bei seinen Entzifferungen ein Pronomen *mi* (XIV. 17 sq.), welches er selbst zwar als Pronomen personale erster Person auffasst, welches aber, was noch zu untersuchen sein würde, möglicherweise auch das der dritten Person sein könnte. Auf alle Fälle aber erinnert dasselbe so stark an das etruskische *mi*, bei dem ja auch die Meinungen bezüglich der Person, ob erste oder dritte, geteilt sind, dass eine Verwandtschaft beider Sprachen an diesem Koinzidenzpunkt einen starken Halt haben würde, der uns wenigstens die Berechtigung gäbe, auf weitere Punkte der Art zu fahnden. Da sowohl anlautendes *m*, wie *i*, im ganzen sehr beständige Laute sind, so könnte es nicht wunder nehmen, dass beide Sprachen das *mi* so gleichlautend erhalten haben. Indessen, wie gesagt, besonders überzeugend erscheinen

mir Peisers Deutungen nicht, zumal da Jensen (cf. Zeitschrift für Assyriologie 1892) der Ansicht ist, dass das Hetitische doch eine indogermanische Sprache sei.

Wie man sieht, gehen also die auf Grund der Entzifferungsversuche über die Verwandtschaftsverhältnisse des Hetitischen ausgesprochenen Ansichten soweit auseinander, dass sich die Hetitologie würdig der Etruskologie an die Seite zu stellen vermag, und es ist daher geraten, sich vorläufig des Urteils über diese Frage zu enthalten, bis die in Aussicht gestellten grösseren Arbeiten Jensens erschienen sein werden, deren eine, wie er mir brieflich mitgeteilt hat, in der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, die andere in Buchform erscheinen soll. Man wird zu der Hoffnung berechtigt sein, dass durch diese Arbeiten die Hetiterfrage wesentlich gefördert werden werde.

Damit stehen wir am Ende der Erörterung der von Hommel angenommenen Sprachverwandtschaften, aber es erübrigt nun noch, auf eine anderweit ausgesprochene Ansicht einzugehen.

In neuerer Zeit hat nämlich ein amerikanischer Gelehrter, Daniel G. Brinton, die Ansicht ausgesprochen, dass die Etrusker Verwandte der Libyer seien. Diese Ansicht ist zu begründen versucht worden in zwei auch im Sonderdruck erschienenen Abhandlungen aus den Proceedings der American Philosophical Society vom Jahre 1889 (Bd. XXVI) und 1890 (Bd. XXVIII). In der ersten dieser beiden Abhandlungen, welche betitelt ist The Ethnologic Affinities of the Ancient Etruscans, führt er diese Begründung in vier Paragraphen aus mit folgenden Überschriften: 1. Geographic Position of the Ancient Etruscans, historically considered; 2. Physical Traits of the Etruscans; 3. The Culture Elements of the Etruscans; 4. The Etruscan Language. Die zweite trägt den Titel On Etruscan and Libyan Names und sucht aus Götter-, Personen- und Ortsnamen den Beweis zu erbringen, dass die Etrusker Libyer waren.

In dem ersten Paragraphen der ersten Abhandlung verwirft Verf. die moderne Hypothese, dass die Etrusker über die Alpen gekommen seien und erklärt sich für einen Anhänger

der Überlieferung der Alten, insbesondere auch der Etrusker selbst, dass sie, von Süden kommend, in der Gegend von Tarquinii gelandet seien und von da aus ihre Herrschaft ausgebreitet hätten. Das ist ja an sich möglich, denn auch ich glaube, dass diese strittige Frage noch nicht unbedingt zu Gunsten der nördlichen Einwanderung entschieden ist, obwohl mir für diese doch die gewichtigeren Gründe vorzuliegen scheinen. Allein auch die südliche Einwanderung zugegeben, so folgt doch daraus noch keineswegs, dass die Etrusker Libyer seien. An die Küste von Tarquinii führen von Süden her über die See viele Wege, und die ersten Tyrrhener können ebenso gut von der asiatischen Küste gekommen sein, wie von der afrikanischen. Das scheint der Verfasser vielleicht auch selbst gefühlt zu haben, und deshalb sucht er nun im zweiten Paragraphen den Beweis durch Betrachtung des körperlichen Typus der Etrusker zu vervollständigen. Zunächst weist er die Ansicht, die Etrusker seien klein und wohlbeleibt gewesen, als lediglich auf Dichterstellen bei Vergil und Catull beruhend zurück, wobei freilich sich die Frage erhebt, wieso diese beiden Dichter, die doch sicherlich Tausende von Etruskern leibhaftig gesehen hatten, es wagen konnten, ihren eigenen Landsleuten, die doch in derselben Lage waren, eine solche Fabel aufzubinden. Die mit den Worten der beiden Dichter übereinstimmende Darstellung der etruskischen Figuren auf den Aschenkisten hält Verfasser lediglich für technischer Natur, sofern die Künstler nur den Oberkörper getreu dargestellt, den Unterkörper aber, weil nichts Charakteristisches enthaltend, nur obenhin behandelt hätten. Das könnte an sich richtig sein, aber eben die Übereinstimmung mit den Dichterstellen spricht doch dagegen. Wenn Verfasser nun aus 200 Skelettmessungen, die von italienischen Gelehrten angeführt seien, schliesst, die Etrusker seien ein hochgewachsenes Volk von durchschnittlich 1,75 m gewesen, was mit dem Durchschnitt der Kabilen, 1,70 m, so ziemlich gleich sei, so stimmt diese Angabe weder mit der Grösse der von mir selbst gesehenen, freilich nicht gemessenen, etruskischen Skelette, die sich nicht durch besondere Grösse

auszeichneten, noch mit der Grösse der heutigen Toskaner überein, so dass mir hier irgend ein Irrtum nicht ausgeschlossen scheint. Wenn aber kein Irrtum irgend welcher Art obwaltet, dann könnte sich die Sache auch so erklären, dass die Etrusker, die, auch nach meiner Ansicht, eine stark gemischte Nation sind, eben durch diese Mischung, die auch gallische, ja vielleicht selbst germanische Elemente — man denke an die Thursen (II, 1. pag. 76. und weiter unten) — einschliessen kann, in ihrem durchschnittlichen Körpermass vergrössert worden seien.

Wenn Verfasser weiter dann die Etrusker als dolichocephal bezeichnet, wie es auch die Kabilen seien, so ist inbezug auf diesen Punkt auf das zu verweisen, was darüber oben (pag. 145.) gesagt worden ist. Die Dolichocephalie der Etrusker steht keineswegs fest, sie zeigen sich vielmehr als eine Mischrasse (cf. Stolz, Urbevölkerung[2] 14 sqq., 79 sqq.), und damit mag ja auch wohl die angebliche auffallende Länge der Skelette zusammenhängen.

Auf die in Italien umlaufende Tradition, die Etrusker seien blond und blauäugig gewesen, wird wenig zu geben sein. Die Denkmäler, soweit ich mich erinnere, bestätigen sie nicht.

Es scheint mir also auch dieser Punkt von Brintons Beweisführung nicht zwingend zu sein.

Es folgt eine Vergleichung der etruskischen Kulturelemente mit denen der Kabilen. Verfasser scheidet zunächst alles aus, was die Etrusker erst später von ihren Nachbaren, insbesondere den Griechen, oder auf ihren bis nach Griechenland, Ägypten und Kleinasien ausgedehnten Seeräuberzügen aufgenommen haben, und findet als ursprüngliche und den Etruskern eigentümliche Kulturelemente deren drei, strenge Monogamie und geehrte Stellung der Frau, das Prinzip dauernder politischer Bundesgenossenschaften und endlich ihre Neigung zu kühner Seefahrt. Und eben diese drei Elemente findet Verfasser auch bei den Kabilen. Sie erhalten die Monogamie trotz des Koran aufrecht; ihr freilich moderner Namen arab. *q'bail* bedeute „confederation", aber auch bei den Römern seien sie als quinque

gentes bezeichnet, was im Sinne einer „coalition" zu verstehen sei; Zeuge ihrer Liebe zur Seefahrt und ihrer Seetüchtigkeit aber sei die schon in alter Zeit geschehene Besiedelung der kanarischen Inseln durch sie. Diese Vergleichung ist sehr geschickt durchgeführt, allein eine selbständige Beweiskraft haben diese Momente überhaupt nicht, höchstens eine subsidiäre, wenn sie die anthropologischen und linguistischen Momente bestätigen. Von den anthropologischen ist schon die Rede gewesen, zu den linguistischen wendet sich Verfasser dann in dem letzten Paragraphen der ersten Abhandlung und, nach einer kurzen Einleitung über libysche Epigraphie und die etruskischen Einfälle in Ägypten, in der ganzen zweiten Abhandlung. Dieser Teil ist am ausführlichsten behandelt, aber gerade ihm muss ich widersprechen.

Es ist anzuerkennen, dass Verfasser viel methodischer verfährt, als die Mehrzahl der jetzigen Etruskologen, insofern als nicht irgend eine beliebige Inschrift oder auch mehrere derselben nun ohne weiteres aus irgend einem libyschen Dialekt oder auch mehreren derselben zu deuten versucht, was ja ohne Zweifel gelungen wäre, so gut, wie eine Deutung aus dem Sanskrit, dem Litauischen oder den italischen Sprachen, sondern dass er sich begnügt, diejenigen etruskischen Wörter, deren Bedeutung durch interne etruskische Forschung gefunden war, darauf hin zu untersuchen, ob sich für sie verwandte Formen in den libyschen Sprachen finden. Dies Verfahren ist an sich rationell, aber die Art der Handhabung desselben entspricht meines Erachtens nicht den Anforderungen strenger Wissenschaft.

So findet sich schon unter den aufgezählten etruskischen Lautwechseln manches, was nicht erwiesen oder geradezu nicht richtig ist, wie z. B. der Wechsel zwischen *h* und χ, zwischen *h* und φ, zwischen *s* und *c*. Schon dadurch werden die dann folgenden Vergleichungen unsicher, aber auch die Vergleichungen selbst haben nichts Überzeugendes. So wird z. B. *alpan* „image or statue" mit tuareg *awan* „Bild" verglichen, wobei ich nicht einmal das besonders hervorheben will, dass *alpan* doch wohl

„Geschenk“ bedeutet. So wird *θura* mit kabil. *θerga*, einem Präfix vor dem Namen einer Gens, verglichen; so *cver* „geben“ mit kab. *fkr* „geben“; so *murs* „Grab“ mit kab. *mūth* „Tod“, welches Wort ich, nebenbei bemerkt, doch für ein arabisches Lehnwort halte; so *tivs* „Mond“ mit kab. *tiziri*. Das sind doch alles nur ganz allgemeine Anklänge, und von wirklich zwingenden Vergleichungen unter Beobachtung einer bestimmten Gesetzmässigkeit der Laute und der Formenbildung kann keine Rede sein.

Und eben dasselbe gilt dann auch von der dann in einem eigenen Kapitel folgenden Vergleichung der Zahlwörter. Ich hatte früher angenommen, dass die etruskischen Würfel stets nur die Anordnung der Gegenseiten als 1 + 6, 2 + 5, 3 + 4 oder als 1 + 2, 3 + 4, 5 + 6 kannten, weil ich selbst Würfel mit anderer Anordnung nicht gesehen hatte. Verfasser hat von Cullin die Nachricht erhalten, dass sich im Britischen Museum über ein Dutzend etruskischer Würfel mit anderen Anordnungen befänden. Darnach ist natürlich meine frühere Behauptung nicht aufrecht zu erhalten, aber trotzdem scheint es mir sehr bedenklich, wenn Verfasser seine Würfelanordnung als *maχ*, *ci*, *zal*, *huθ*, *θu*, *sa* auf die Ausnahme (1 + 2, 3 + 6, 4 + 5) statt auf die Regel gründet. Wenn Verfasser dann für diese Reihe die Grundformen *meχ*, *sin*, *sal*, *fut*, *funs*, *sas* aufstellt und aus lib. *sin* „zwei“, lib. *karat* „drei“, kab. *akoz* „vier“, kab. *fous* „Hand“, kab. *sez* „sechs“ dann eine entsprechende Reihe von libyschen Grundformen als *meχ*, *sin*, *sal*, *fut*, *fus*, *sas* gewinnt, so ist das ein so kühnes Verfahren, dass ich nicht zu folgen vermag.

Zum Schluss vergleicht Verfasser dann auch noch die Namen *Rasenna* und *Tursci*, sowie *Tarquinius* mit libyschen Formen, aber auch diese Vergleichungen erscheinen mir gewaltsam und ohne Evidenz.

Diese Vergleichung etruskischer Namen setzt Verfasser dann, wie er es schon zu Ende des ersten Heftes in Aussicht gestellt hatte, in dem zweiten Hefte fort, wo er nach einigen Paragraphen anderen Inhaltes, im vierten zunächst Götternamen

vergleicht. Solche Vergleichungen von Götternamen sind z. B. etr. *aplu* mit numid. *abru*; etr. *culśu* mit lib. *gurzil*; etr. *mlacuχ* „Leucothea" mit lib. *amelal* „weiss"; etr. *seϑlans* mit lib. *is-suhet* „streng" u. s. w. Schon diese Beispiele werden zeigen, dass diesen Vergleichungen wenig Evidenz und keine Beweiskraft innewohnt. Nicht besser steht es mit der Vergleichung der Personennamen, die im 5. und 6. Paragraphen angestellt wird. Zunächst werden eine Anzahl etruskischer Namen, zumeist Vornamen, mit libyschen Namen verglichen, so z. B. etr. *avile* mit numid. *avvil*, hingegen etr. *aule* mit der libyschen Göttin *aulisva*. Schon hier ist zu bemerken, dass *avile* nur eine ältere Form für *aule* ist. Das steht vollkommen sicher, und es ist daher unstatthaft, für beide Formen eine gesonderte Vergleichung aufzustellen. Wenn ferner etr. *Caecina* mit lib. *kaka, ghaka*; etr. *fastia* mit lib. *bas*; etr. *ϑana* mit tuareg *anna* „mother" und vorgesetzten Femininpräfix *t-*; etr. *tite* mit lib. *did* verglichen wird, so hat das alles so wenig Überzeugendes, dass es mir nicht möglich scheint, daraus auf eine Verwandtschaft der Sprachen zu schliessen. Im 6. Paragraphen folgen dann eine Anzahl libyscher Namen aus des Bischofs Corippus Epos Johannes, denen etruskische an die Seite gesetzt werden. Dieser Teil, der, wenn er haltbar wäre, der meist beweisende sein würde, ist der unhaltbarste und stürzt den ganzen Bau. Zunachst ist eine ganze Anzahl von etruskischen Formen als Namen aufgeführt, die gar keine Namen sind oder auf falschen Lesungen beruhen, nämlich *ancan, farϑana, caicun, camals, clellu, clan, caneϑa, hirtunes, sertuna, seccu, secis, tursu*, das sind 12 von 35, also 34 %. Von den dann verbleibenden decken sich nicht genügend folgende Paare: lib. *alantas*, etr. *aleϑna*; lib. *azan*, etr. *ezunu*; lib. *bezina*, etr. *felzinal*; lib. *calamen*, etr. *calu*; lib. *canapas*, etr. *canpnas*; lib. *carcasen*, etr. *carcnà*; lib. *ierna*, etr. *herina*; lib. *ilasan*, etr. *lasa*; lib. *narti*, etr. *nortia*; lib. *sacona*, etr. *secune*; lib. *sarzun*, etr. *sertuna*; lib. *suartifan*, etr. *sauturin*; lib. *tanadus*, etr. *tanna*; lib. *tanin*, etr. *tania*; lib. *tarincus*, etr. *tarχnas*; lib. *tor*, etr. *tarsu*; lib. *tumudan*, etr. *tumu*, das sind 17 von 35, also weitere 50 %. Es bleiben somit also nur 16 % übrig, die allenfalls

verwandt sein könnten. Nun aber kommt erst noch die schwächste Seite dieser ganzen Vergleichungen. Diejenigen verglichenen etruskischen Namen, welche Gentilnamen sind, dürfen überhaupt nicht verglichen werden, denn sie sind vollkommen sicher italisches Lehngut und ihr Bildungsprinzip ist verkannt worden. Ein Beispiel aus den verglichenen Namen mag das erläutern. Ich wähle dazu den Gentilnamen etr. *aleϑna*. Diese Form *aleϑna* steht zunächst für *aleϑina*. Hierin ist das *-na* lediglich ein weiterbildendes Suffix (cf. Pauli, Etr. Fo. u. Stu. I, 82 sq.), und zu Grunde liegt eine einfachere Form *aleϑi*, älter *aleϑie*, noch älter *aleϑies*. Etr. ϑ entspricht sehr oft (cf. Pauli, Altit. Stu. III, 25.) einem italischen *d*, und somit ist *aleϑna* einem lat. *Aledius* oder *Alledius* gleich. wie es z. B. Mur. 2054, no. 3 belegt ist. Häufiger noch begegnet die Nebenform *Allidius* (z. B. CIL. V, 1. no. 2558), die von jener nicht verschieden ist, denn *-edius* und *-idius* wechseln auch sonst. Dies *-edius* oder *-idius* aber ist ein patronymisches Suffix, wie es in zahlreichen italischen Namen, z. B. *Alfidius*, *Annidius*, *Apidius*, *Aredius*, *Aufidius*, *Fufidius*, *Gavedius*, *Longidius*, *Mussidius*, *Novelledius*, *Numidius*, *Ovidius*, *Paquedius*, *Popidius* u. s. w. sich findet und dem griech. -ίδης verwandt ist. Es bleibt somit als Basis des Gentilnamens ein *Alus* oder *Allus* übrig, welches auch patronymischen Bildungen mit anderen Suffixen, wie *Allius* (vielfach belegt) und *Alleius* (z. B. IRN. no. 2279) zu Grunde liegt. Dies aber ist vollkommen deutlich die Koseform eines Vornamens. Dass er das ist, beweisen die neben ihm vorhandenen Deminutiv- und Augmentativformen. So haben wir in den Gentilnamen *Alicius* (CIL. V, 1. no. 5167), *Alilius* (Mur. 182, no. 1) und *Alicilius* (Mur. 1780, 4. no. 17) die Deminutiva *Alicus* und *Alulus*, so wie das Doppeldeminutiv *Aliculus* als Basen, während dem Gentilnamen *Allonius* (Mur. 1253. no. 6) oder *Alonius* (Mur. 34. no. 6) das Augmentativum *Allo* oder *Alo* zu Grunde liegt. Dies Nebeneinander der Formen *Al(l)us*, *Alicus*, *Alulus*, *Aliculus* und *Al(l)o* beweist mit vollkommener Sicherheit, dass das altindogermanische Namenssystem vorliegt, und dem entsprechend werden wir nun zu untersuchen haben, ob sich nicht irgendwo in einer indo-

germanischen Sprache auch noch ein diesen sämtlichen Bildungen zu Grunde liegender zweistämmiger Vollname erhalten habe, und da finden wir in der That den griechischen Namen Ἀλλογένης (Fick, griech. Personennamen 9), wobei es sich natürlich von selbst versteht, dass das lat. *ll* einen anderen Ursprung hat, als das griechische λλ. Denn während dieses aus λ*j* hervorgegangen ist, ist jenes die rein lautliche Verdoppelung in Koseformen, von der Fick (l. c. LIX.) spricht. So wie ich es hier an diesem Beispiele gezeigt habe, sind mit Ausnahme weniger echt etruskischen Familiennamen, wie z. B. *tinϑura*, alle etruskischen Familiennamen gebildet, d. h. es sind indogermanische Bildungen, wie sie durch die Stichworte zweistämmige Vollnamen, einstämmige Koseformen, Deminutiv- und Augmentativformen charakterisiert sind. Darauf kommt es an bei der Namenforschung, wie bei jeder Wissenschaft, das Gesetz der Bildung zu finden, nicht aber, nach einer ungefähren Ähnlichkeit des Klanges, Formen mit einander zu vergleichen, die in Wirklichkeit nicht das geringste mit einander gemein haben. Es zeigt sich in diesen Namensvergleichungen Brintons genau dasselbe Prinzip, welches, wie von je, so auch in den neuesten Versuchen, das Etruskische zu deuten, sich so verderblich gezeigt hat.

Zu Schluss im 7. Paragraphen folgen dann noch einige Vergleichungen etruskischer Ortsnamen, aber auch sie haben wenig Überzeugendes. So soll in *Arbona*, *Arretium*, *Arno*, *Arna* lib. *ar* „mountain" stecken; so soll *Tadertus*, Τυδέρτα, womit doch wohl *Tuder* gemeint ist, mit berber. *tadert* „a village of stone houses" identisch sein; so soll *Caere*, etr. *χaire* (auch das ist nicht sicher) zu berber. *gari* oder *gheri* „a fortified town or city" gehören. Im übrigen aber ist der Verfasser der durchaus zu billigenden Ansicht, „that the immigrant Libyans who founded the Etruscan State generally adopted the geographical names they found locally current, and only exceptionelly applied others from their own tongue", d. h., anders ausgedrückt, dass die Mehrzahl der in Etrurien sich findenden Ortsnamen gar nicht etruskisch ist, wozu man vergleiche, was ich II, 1. pag. 52 über diesen Punkt gesagt habe.

Das Endergebnis also ist dies, dass man nach sorgfältiger Prüfung der von dem Verfasser aufgeführten Beweisstücke die Verwandtschaft der Etrusker mit den Libyern wird ablehnen müssen.

Damit dürften denn wohl so ziemlich alle Völker untersucht sein, die für die Verwandtschaft der Etrusker in Frage kommen. Als sicheres Ergebnis ist nur das anzuerkennen, dass die Etrusker und die lemnischen Pelasger verwandt sind. Für die anderen der untersuchten Völker reichen zur Zeit unsere wissenschaftlichen Hilfsmittel noch nicht aus zu einem wirklichen Beweise, aber die Möglichkeit einer Verwandtschaft hat sich doch auch bei den Karern, Lydern und Lykern, bei den Susiern, den Südkaukasiern, den Rätern, den Ligurern und den Iberern, wenn auch bei allen nicht mit der gleichen Wahrscheinlichkeit, ergeben. Hingegen ist die Verwandtschaft mit den Albanesen, die sich als thrakischen, nicht illyrischen, Stammes herausstellten, und den Libyern abgelehnt worden, bezüglich der Hetiter musste sie noch in der Schwebe bleiben.

Nun also die Verwandtschaft der Etrusker mit den Verfassern unserer Lemnosinschrift als ausgemacht angesehen, harren doch noch zwei weitere spezielle Fragen der Antwort, die im Vorstehenden wohl gestreift, aber noch nicht eigentlich beantwortet sind. Die erste derselben betrifft die Art der Verwandtschaft zwischen den italischen Etruskern und ihren lemnischen Verwandten, die zweite, damit in engem Zusammenhang stehende, den Weg, auf dem die italischen Etrusker in die Apenninhalbinsel gelangt seien.

Ich habe im Vorstehenden stillschweigend angenommen, dass Etrusker und lemnische Pelasger Seitenverwandte seien, aber die Sache ist auch anders angesehen worden, und zwar von Bugge, wenn er (Urspr. d. Etrusker 57 sqq.) sagt: „Die Sprache der lemnischen Inschriften steht der etruskischen Sprache Italiens entschieden näher, als es bei so weiter Entfernung zu erwarten wäre, wenn die Übereinstimmung auf alter Stammesgemeinschaft beruhte. . . . . Wie ist nun das Verhältnis dieser

Stämme zu einander historisch aufzufassen? Diese Frage lässt sich nicht durch die Sprache allein beantworten, und ich gehe hier absichtlich allen Fragen aus dem Wege, zu deren Beantwortung die Inschriften und die sprachlichen Verhältnisse nichts beitragen. Wenn jemand eine gemeinschaftliche Heimat der italischen und der griechischen Tyrrhener etwa im Norden Griechenlands annähme, würde dies, wie schon gesagt, zur Erklärung der grossen Ähnlichlichkeit der lemnischen Sprache mit der ältesten uns bekannten etruskischen nicht genügen. Die Wege, welche die griechischen Tyrrhener mit den italischen verbinden, führen also, wenn ich mich nicht irre, über die weite See hin zu einer Zeit, als die tyrrhenische Eigentümlichkeit in Sprache und Kultur bereits unverkennbar entwickelt ist. Wir stehen, meine ich, vor den folgenden Alternativen: Entweder stammt das etruskische Volk Italiens von den griechischen Tyrrhenern, die sich auf ihren Schiffen nach dem westlichen Meere hinauswagten und in Etrurien eine neue Heimat fanden, oder aber die griechischen Tyrrhener sind etruskische Seefahrer, die, aus Italien gekommen, sich auf Inseln und an Küsten des griechischen Meeres festgesetzt haben, ohne jedoch ihre Verbindungen mit dem Mutterlande völlig aufzugeben.

Wenn wir zwischen diesen Alternativen zu wählen haben, wird uns eine nähere Überlegung lehren, dass das erste unstatthaft ist.

Schon in den ältesten Zeiten, von denen die schriftlichen Berichte erzählen, scheinen die Etrusker Italiens als ein nicht nur zur See, sondern auch zu Lande mächtiges, in zahlreicher Menge zusammenwohnendes und dabei weit verbreitetes Volk aufzutreten. Die griechischen Tyrrhener hausten dagegen nach den in den Schriften der Alten zerstreuten Nachrichten in vielen von einander getrennten Schwärmen vorzugsweise auf Vorgebirgen, Inseln und an Küstenstrichen, ohne, wie es scheint, von einem griechischen Binnenlande auszugehen. Allein in solchen Schwärmen kann man den Ursprung jenes sesshaften Volkes schwerlich suchen. Auch darf man gewiss nicht das erste Auftreten der Etrusker in Italien in so späte Zeit verlegen,

wie man dies thäte, wenn man sich das Volk schon lange vor seiner Einwanderung durch überseeischen Verkehr beeinflusst vorstellen würde. Endlich wäre, wenn man die italischen Tyrrhener von den griechischen herleitete, die grosse Ähnlichkeit der lemnischen Sprache mit den ältesten etruskischen Inschriften sehr auffallend, weil das einigende Band, welches die Sprache der getrennten Stämme zusammenhalten könnte, dann fehlte. Diese Ähnlichkeit setzt ein Kulturcentrum voraus, wo der Hauptteil des Volkes zusammen wohnte und von wo aus derselbe auf die getrennten Stämme zusammenhaltend wirkte.

Nach dem hier Entwickelten scheint mir also nur eine Auffassung möglich: Die lemnischen Tyrrhener und andere griechische Tyrrhener, welche mit diesen zusammengehören, sind aus Etrurien, wie die Wikinger des Mittelalters aus Skandinavien, herausgeflogen."

Diese Darlegung hat im ersten Augenblick sehr viel Bestechendes, aber doch ist sie bei näherer Prüfung der Gründe nicht haltbar. Das Fundament, auf dem sie sich aufbaut, hält nicht Stand: Das Etruskische und die Sprache der lemnischen Inschrift sind gar nicht so nahe verwandt, wie Bugge annimmt. Diese seine Annahme gründet sich auf die von ihm mit Hülfe des Etruskischen gegebene Übersetzung der Lemnosinschrift. Dass aber diese völlig hinfällig ist, wurde oben (pag. 8 sqq.) gezeigt, und mit ihr zugleich fällt die Annahme von der nahen Verwandtschaft beider Sprachen. Das, was wir in der lemnischen Inschrift am sichersten zu deuten vermögen, das *sialχviz aviz*, würde etruskisch *śalχls avils* lauten (cf. oben pag. 82 sq.), und das ist hinlänglich von den lemnischen Formen verschieden, um die Annahme, dass zwei seitenverwandte Sprachen vorliegen, zu rechtfertigen.

Aber selbst wenn wir diese Thatsache der engen Verwandtschaft zugäben, so würde das noch keinesfalls eine blosse Seitenverwandtschaft ausschliessen. Sanskrit und Litauisch sind doch räumlich und zeitlich gewiss weit genug von einander getrennt, und doch ist zwischen ihnen sowohl die grammatische, wie die lexikalische Verwandtschaft eine sehr nahe, so nahe, dass Peter

von Bohlen, wie in der bekannten Anekdote erzählt wird, litauischen Landleuten ganze Sanskritsätze vorlegte, die sie ohne weiteres verstanden. Das waren nun ja freilich besonders ausgesuchte Sätze, und nicht jeden Sanskritsatz hätten die litauischen Bauern verstanden, aber immerhin! — es hätte sich das Experiment mit keiner anderen indogermanischen Sprache machen lassen, als eben mit dem Sanskrit, und so zeigt denn doch diese Geschichte, dass auch zwischen weit entfernten Seitenverwandten die Ähnlichkeit eine sehr grosse sein kann.

Und weiter noch ist doch auch die Annahme nicht richtig, dass eine griechische Binnenlandschaft nötig sei, von der sich die getrennten tyrrhenischen Schwärme auf Vorgebirgen, Inseln und Küstenstrichen hätten abzweigen müssen. Diese versprengten Teile erklären sich auch ohne das. Teils sind es Reste, die auf dem von mir II, 1. pag. 75 sq. skizzierten Wege zurückblieben, teils sind es Flüchtlinge, die vor den andringenden Hellenen bald hier-, bald dorthin sich retteten und dann dort sich ansiedelten.

Ich muss also auch dieser Annahme Bugges gegenüber auf meiner Annahme beharren, dass die Verfasser unserer Inschrift nicht italische Tyrrhener, sondern aus Attika nach Lemnos gewanderte Pelasger sind, die mit den Tyrsenern allerdings seitenverwandt, aber nicht identisch sind.

Ähnlich urteilt übrigens, insbesondere, soweit es die negative Seite angeht, auch Deecke, wenn er (Rhein. Mus. 1886, 460.) sagt: „Das letztere [die Wikingertheorie] ist, abgesehen von allgemeinen geschichtlichen Gründen, sehr unwahrscheinlich, teils wegen der immerhin noch zu starken dialektischen Verschiedenheit der beiden Sprachen, teils wegen des lemnischen Alphabets, das . . . . doch nicht etruskisch, sondern rein griechisch ist. . . . Ich halte vielmehr die lemnischen Tyrrhener für den versprengten Rest eines bei der Wanderung durch die Balkan- nach der Apenninenhalbinsel in der ersteren zurückgebliebenen Bruchteiles des tyrrheno-etruskischen Volkes, der sich von dort auch über die Küsten und Inseln des ägäischen Meeres verbreitete.“ Dass ich über diesen letz-

teren Punkt anders urteile, ergiebt sich bereits aus II, 1. pag. 76.

Weiter wird sich nun fragen, auf welchem Wege die Tyrsener nach Italien gelangt seien. Auch diese Frage ist schon II, 1. pag. 74 sqq. in Verbindung mit der vorigen gestreift worden, allein sie ist doch mehr referierend behandelt, da „für die Entscheidung dieser Frage . . der Nachweis, dass auf Lemnos dereinst Verwandte der Etrusker sassen, zwar nicht ganz ohne Belang, aber doch noch nicht zu einer endgültigen Lösung ausreichend“ sei. Im allgemeinen neigte damals die Wagschale auf die Seite der Einwanderung von Norden über die Alpen. Es will mir aber fast scheinen, als ob neuerdings die entgegengesetzte Ansicht, dass die Etrusker auf dem Seewege gekommen seien, an Anhang gewinnen. Ihre Verteidigung durch Brinton ist schon oben (pag. 216.) angeführt worden, ausserdem aber ist ihr jetzt halb und halb auch Stolz (Urbevölkerung Tirols[2] 29 sq.) beigetreten, wenn er sagt: „Jedoch mag es immerhin gestattet sein, zu bemerken, dass gerade die neu entdeckte Lemnos-Inschrift doch mit einiger Wahrscheinlichkeit dafür spricht, dass die Etrusker auf dem Seewege nach Italien gekommen sind. Sie müssten demnach ein Seeräubervolk gewesen sein, das sich auf seinen Streifereien an den Küsten Mittelitaliens festsetzte. Unentschieden bleibt, trotzdem die Sache manchen Historikern für ausgemacht gilt, ob die auf ägyptischen Denkmälern des 13. vorchristlichen Jahrhunderts erwähnten *Turša*, *Turuša* oder *Turiša* mit unsern Etruskern identisch sind. . . . Immerhin möchte ich die Vermutung, dass die Etrusker ein Seeräubervolk gewesen seien, noch für wahrscheinlicher halten, als die von Pauli geäusserte, dass ein Zweig der tyrrhenischen Pelasger von der Balkanhalbinsel aus die Donau aufwärts gewandert und von dort nach Italien gelangt sei.“

Bei dieser Sachlage scheint ein nochmaliges genaueres Eingehen auf die Frage geboten, und zwar scheint es zweckmässig, zunächst die Turšafrage einer Untersuchung zu unterziehen. Bekanntlich finden sich in den hieroglyphischen Inschriften

eine Anzahl von Völkernamen, deren Anklingen an italische auch früher schon vielfach aufgefallen ist. Da unter diesen Namen sich auch der der *Turša* befindet, die man schon längst mit den Tyrsenern oder Etruskern gleichgesetzt hat, so nennt man eben diese ganze Frage kurzweg die Turšafrage. Diese steht in der That mit unserem Gegenstande in so enger Beziehung, dass Hommel (l. c. 257.) sich wundert, dass ich, der ich doch den Umstand erwähne, dass ein Teil der Pelasger ein wirkliches Seevolk gewesen sei (cf. II, 1. pag. 76.), hierbei nicht an den bekannten Einfall der Seevölker in Ägypten gedacht habe, welcher unter dem Pharao des Auszuges, Menephtah (ca. 1320 v. Chr.), wie nachher in verstärkter Auflage unter Ramses III. (ca. 1250) stattgefunden habe. Gedacht habe ich wohl daran, habe mich auch mit den Ägyptologen Erman in Berlin und Pyl in Upsala in Beziehung gesetzt, um unter ihrer Anleitung die Frage zu studieren. Das ist auch geschehen, die ganze Sache erschien mir aber damals so unsicher und wenig geklärt, dass ich es für geratener hielt, gar nicht auf sie einzugehen. Jetzt indessen, wo die Frage von verschiedenen Seiten her in die Erörterung gezogen ist, wird das kaum noch zu vermeiden sein.

Im allgemeinen freilich neigte ja auch früher schon die Ansicht sowohl der Ägyptologen, wie der Historiker der Annahme zu, dass wir in den *Turša* die Tyrsener zu erblicken hätten, allein es fehlte doch auch nicht an anderweiten Deutungen. So war z. B. Brugsch (Gesch. Ägyptens II, 129.) der Meinung, die *Turša* seien die Taurier, und Halévy (Essai d'Epigraphie libique 170.) wollte in ihnen einen libyschen Stamm sehen. Zu einer ähnlichen Annahme ist von seinem Standpunkte aus (cf. oben pag. 216) natürlich auch Brinton geneigt, wenn er (Etruscan and Libyan Names 5) sagt: „It is possible, . . . that the Tursha were the Turseni, and that in consequence of this defeat [durch Ramses] they left their native land [Libyen] and founded the Etruscan colonies of the west coast of Italy."

Es könnte scheinen, als ob jetzt durch das Auffinden der

etruskischen Inschrift auf der Agramer Mumienbinde, ein neues Moment vorliege, durch welches eine Entscheidung über die Turschafrage erleichtert werde. Das ist indessen nur Schein, denn Krall (Mumienbinde 18.) hebt mit Recht hervor, dass jene Inschrift, aus der Zeit der Ptolemäer stammend, mit den *Turša* direkt nichts zu thun habe. Und es handelt sich ja in der That um zwei ganz verschiedene Zeiten. Dass in der späteren Zeit mancherlei Beziehungen zwischen Ägypten und Etrurien bestanden, ist sicher und bekannt, und der Etrusker, der die Binde beschrieb, war ein italischer Etrusker aus dem Innern Etruriens, das beweist das etruskische Alphabet und die gemeinetruskische Orthographie der Inschrift.

Über die *Turša* selbst äussert sich Krall (l. c. 19.) dahin: „Unter den verschiedenen Ansichten, die über die Turscha ausgesprochen wurden, scheint mir die Gleichsetzung derselben mit den Tyrsenern jetzt die meiste Wahrscheinlichkeit für sich zu haben,“ allein Krall nimmt dann (l. c. 18.) als Ausgangspunkt der Mehrzahl dieser Völker [auch wohl der *Turša*] Kleinasien an.

Die Turšafrage zerfällt in zwei Teile:

1. sind die *Turša* die Tyrsener? und

2. wo wohnten sie? Auf die Beantwortung dieser Fragen muss hier eingegangen werden.

Es wird zweckmässig sein, zuerst den Thatbestand kurz vorzuführen, und zwar auf der Grundlage von Chabas, Études de l'antiquité historique, der über den Gegenstand kurz, aber mit grosser Klarheit berichtet.

Nach Chabas (l. c. 185 sq.) werden nun von den in Frage kommenden Völkern zuerst die *Shardana* genannt, welche aus Hülfstruppen an dem Kampfe gegen Ramses II. (14. Jahrh. v. Chr.) teilnehmen, der von der grossen Koalition der *Khaleb*, der *Aratu*, der *Masa*, der *Eiuna* (oder *Maana?*), der *Leka*, der *Dardani* u. s. w. auf Betreiben der *Kheta* unternommen worden war. Unter seinem Sohne Menephtah I. Boïenra (1320 v. Chr.), wird dann Ägypten von einer neuen Koalition angegriffen, zu der ausser den Libyern die *Šardana*, die *Šakulša*, die *Akawaša*,

die *Liku* und die *Turša* gehören. Auf dem Monument von Karnak, welches diesen Krieg erzählt, wird von diesen Völkern ausdrücklich gesagt, es seien „peuples septentrionaux venus de toutes les terres“ (Chabas l. c. 191.). Die Reihenfolge, in der sie aufgezählt werden, ist die obige. Unter Ramses III. (1250 v. Chr.) wird dann der Angriff dieser Liga erneuert, worüber die Denkmäler von Medinet-Habu uns Bericht erstatten. Die Inschrift auf dem zweiten Pylonen des ersten Hofes daselbst (Chabas l. c. 245.) nennt uns als Völker, die an diesem Kriege teilnahmen, die *Pelesta*, die *Tsekkariu*, die *Šekulaša*, die *Daanau*, die *Uašašau* (l. c. 250.). Von diesen Völkern heisst es dann in anderen Inschriften von Medinet-Habu, es seien „peuples du nord, qu'avaient mis en mouvement les Pélestas et les Tsekkariou“, es seien Krieger gewesen „d'un autre pays, venus de la Grande-Mer et du Grand-Circuit“, es seien „peuples venus de leur pays, des îles de la Grande-Mer“ und „nations du nord venues de leurs îles“ (l. c. 259.).

Von den im Vorstehenden aufgeführten Namen hat man nun die *Masa* mit den Mysiern, die *Eiuna* (oder *Maana*) mit den Joniern (oder Mäoniern), die *Leka* (oder *Liku*) mit den Lykern, die *Dardani* mit den Dardaniern, die *Šardana* mit den Sardiniern, die *Šakulša* (oder *Šekulaša*) mit den Sikulern, die *Akawaša* mit den Achäern, die *Turša* mit den Etruskern, die *Pelesta* mit den Pelasgern, die *Daanau* mit den Dauniern, die *Uašašau* mit den Oskern identifiziert.

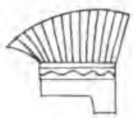
Das thut auch Chabas selbst, und zwar sucht er diese Gleichsetzungen ausser dem Anklang der Namensformen an einander auch zu rechtfertigen aus den Abbildungen, die die Reliefs von Medinet-Habu von diesen Kämpfen geben. Es ist bekannt, dass die ägyptischen Abbildungen dieser Art inbezug auf den Schnitt der Gesichter, Haar- und Bartform, Kleidung und Bewaffnung durchaus realistisch gehalten sind, und sie können daher für Untersuchungen dieser Art in der That mit erheblichem Nutzen herangezogen werden. Bei den Reliefs von Medinet-Habu ist es nun Tracht und Bewaffnung, ganz be-

sonders aber die Form der Helme, die Chabas für die Entscheidung der Frage verwertet.

Zunächst stellt er fest, dass die oben genannten Völker keine Semiten seien. Diese tragen in den bildlichen Darstellungen Vollbärte und die „coiffure sémitique" von nebenstehender Form. Unsere Völker aber sind bartlos und tragen „la coiffure charactéristique des anciennes nations helléniques, ainsi que la courte tunique à quadrilles" (Chabas l. c. 286.). Das stimmt durchaus überein mit den oben über ihre Wohnsitze gemachten Angaben. Sie sind also europäische Völker.



Die einzelnen Stämme nun tragen folgende Helmform:



Pelesta



Tsekkariu



Uašašau



Turša



un peuple qui combat seul sur ses propres vaisseaux, mais qui ne figure nullement dans l'armée de terre.



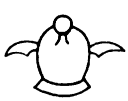
Šardana

Von den übrigen Stämmen fehlen Darstellungen der Helmformen, aber sie sind auch insofern nicht nötig, als es ausreicht, die Identität der obigen Namenformen festzustellen. Damit würden mittelbar dann auch die anderen, z. B. die *Dardani*, die *Akawašu* u. s. w. wenigstens im allgemeinen bestimmt sein. Chabas vergleicht nun diese Helmformen mit denen von Bildwerken, die in Etrurien, Sardinien u s. w. gefunden sind

und findet die Form der *Turša* wieder z. B. bei einer kleinen Bronzestatuette von Marzobotto, die der *Šardana* bei einer in Sardinien gefundenen Bronzestatuette. Dieser Teil des Beweises bedarf der Verstärkung und Vervollständigung, denn Chabas bringt nur für die beiden genannten Völker den Nachweis, und zwar nur mit je einem, überdies nicht sehr charakteristischen Beispiel. Gerade hier aber liegt der eigentliche Kernpunkt des Beweises, und ebendarum will ich selbst ihn vervollständigen.

Ich beginne mit den *Turša*, teils weil sie für uns die wichtigsten sind, teils auch, weil sich für sie, falls sie wirklich die Etrusker sind, das reichste Vergleichungsmaterial bietet. Hierbei ist indessen wohl zu beachten, dass in späteren etruskischen Darstellungen mit der gräcisierenden Weise überhaupt auch griechische Helmformen erscheinen. So wird man also vor allem die kleinen etruskischen Bronzestatuetten zu vergleichen haben. Und da findet sich nun die spitze Form des Helmes in der That mehrfach. Es wird genügen, die Beispiele aus Gori, Mus. etr. I. aufzuzählen. Dort findet sich unsere Helmform auf den Tafeln IX, no. 4; XVIII, no. 1; XLVII; LVI; LXXXII; XCVI, no. 2; CI, no. 1. 2. 3. Alle diese Beispiele, teils wirkliche Helme, teils Kopfbedeckungen von Frauen und Gottheiten, zeigen den Grundtypus des Turšahelmes und weichen nur in Einzelheiten ab. Dass die Helme der *Turša* fast „italischer Form" seien, war auch Deecke (in Müller, Etr. I², 70. not. 11 b) bereits aufgefallen.

Auch für die charakteristische Form des Helmes der *Šardana* scheint mir ein etruskischer Beleg vorhanden zu sein. Unter dem Wandschmucke der Tomba dei rilievi in Cervetri (cf. die Abbildung bei Martha, Art étrusque pl. II. pag. 184.) finden sich



Helme, die nebenstehende Form zeigen. Das ist im Grundtypus zweifellos die Šardana-Form: runder Deckel, runde Spitze und die beiden flügel- oder hörnerartigen Ansätze. Was in Einzelheiten abweicht, kommt auf Rechnung der dazwischen liegenden Jahrhunderte. Auch die runden Schilde und die Form der Schwerter,

wie sie neben jenen Helmen an der Wand des genannten Grabes dargestellt sind, stimmen durchaus mit den Schilden und Schwertern der Šardana auf den ägyptischen Denkmälern überein. Da von allen grösseren etruskischen Städten Caere der Insel Sardinien am nächsten liegt, so ist es dann allerdings glaublich, dass diese Waffen sardinische seien, mögen sie nun auf kriegerische Beute deuten oder auf friedlichen Verkehr beider Stämme, der vielleicht in den von Strabo (III, 225.) als auf Sardinien wohnend genannten Tyrrhenern seine Vermittler hatte. Damit würde dann also die Gleichsetzung der *Šardana* mit den Sardiniern und weiter die der *Turša* mit den Etruskern als richtig erwiesen sein.

Dass dann *Pelesta* die Pelasger seien, ergiebt sich fast von selber, wird aber doch auch durch die Form ihrer Helme noch bestätigt, die ganz klärlich die Grundform des griechischen Helmes ist. Mit dem Helm der *Pelesta* ist aber der der *Tsekkariu* unmittelbar verwandt. Es wird daher anzunehmen sein, dass, auch wenn die Namensform sich nicht näher bestimmen lassen sollte, in ihnen ein Stamm vorliege, der mit den Pelasgern nahe verwandt war und auch vermutlich in ihrer Nachbarschaft wohnte. Ob man in dem Namen *Tsekkariu* den der Teukrier finden könne, mag dahingestellt bleiben. Auch der Helm der *Uašašau* ist deutlich nur eine andere Abart des Pelasgerhelmes. Auch sie werden also nahe Verwandte der Pelasger sein. Schon das würde verbieten, in ihnen mit Chabas die Osker zu sehen. Aber auch die Namensform *Uašašau* selbst lässt sich mit der Form *Osci* nicht vereinigen. Denn diese ist, wie gr. Ὀπικοὶ und das noch bei Festus (ed. Müller 189) aus Titinius erhaltene *obsce* beweist, aus *Opisci* entstanden und könnte in so früher Zeit sicher nicht ohne das *p* erscheinen. Hommel (Archiv für Anthropol. XIX, 258) erinnert an Οὐάσαδα in Lykaonien und Οὐασσός in Karien und meint, dass das *Uašaš* mit letzterem vielleicht identisch sei. Vonseiten der Lautform leuchtet das ohne weiteres ein, ob es sachlich möglich sei, wird weiterhin untersucht werden.

Es bleibt uns jetzt nur noch das Volk übrig, welches den

gehörnten Helm mit Nackenschutz trug. Diese Form findet sich, sofern man das Charakteristische in den beiden seitlichen Ansätzen ohne Kugelspitze sieht, auch bei einer Anzahl etruskischer Statuetten. Es sind dies aus Gori, Mus. etr. I. folgende: Taf. XXIX, no. 1 und 2; XL, no. 1. 4. 5; LIII; CIV; CXVIII; CXIX. Aus dem Vorkommen auch dieser Form in etruskischen Bildwerken scheint zu folgen, dass auch dieses Volk in der Nähe der *Turša* wohnte.

Wenn nun also auch schwerlich wird bestritten werden können, dass wir in jenen Völkern der ägyptischen Berichte in der That die Pelasger, Etrusker, Sikuler und Sardinier vor uns haben, so ist damit, wie Hommel (l. c. 257) mit Recht hervorhebt, noch keineswegs gesagt, dass sie damals schon in den später nach ihnen benannten Ländern wohnten. Hommel selbst hält es sogar für wahrscheinlicher, dass sie noch an der Süd- oder Westküste Kleinasiens wohnten. Diese Frage wird also noch besonders zu untersuchen sein.

Die in den ägyptischen Quellen selbst (cf. oben pag. 230) gegebenen Nachrichten über die Wohnsitze unserer Völker sind etwas allgemein und sagen uns nur, dass die Völker nördlich von Ägypten auf Inseln und an Küsten des Mittelmeeres wohnten. Das aber passt ebensogut auf Kleinasien und das ägäische Meer, wie auf Italien, Sardinien und Sicilien. Man könnte auf den ersten Blick geneigt sein, und manche Gelehrte sind ja in der That der Ansicht, dass die fraglichen Völkerstämme damals noch um das ägäische Meer gesammelt gewesen seien, allein dieser Annahme stehen doch eine Anzahl Gründe von Gewicht entgegen.

Zunächst ist es aus der Form der Helme unwahrscheinlich, dass alle diese Völker noch in nächster Nachbarschaft mit einander gewohnt hätten. Wir haben vier sehr bedeutend von einander verschiedene Helmtypen: 1. den der *Pelesta*, *Tsekkariu* und *Uašašau*; 2. den der *Turša*; 3. den der *Šardana*; 4. den des noch nicht näher bestimmten Volkes. Diese grosse Verschiedenheit der Typen würde sich kaum erklären, wenn alle diese Völker, die doch Zweige ein und desselben Stammes sind,

noch neben einander gewohnt hätten. Waren sie aber bereits längere Zeit räumlich getrennt, dann erklärt sich das leicht. Nehmen wir dies an, dann haben wir also vier getrennte Gebiete, in denen unsere Völker wohnten. Von diesen vier Gebieten müssen aber, wie sich aus den Berührungen (cf. oben pag. 232. 234) ergiebt, das der *Turša* und der *Šardana* und das der Helmform no. 5 nicht so sehr weit von einander entfernt gelegen haben.

Weiter aber würde die Annahme, dass die Etrusker damals noch im Osten gewohnt hätten, uns in einen Widerspruch setzen mit dem, was Helbig (Ital. in der Poebene 100) über den Kulturzustand der Etrusker bei ihrer Einwanderung in Italien sagt, „dass ihnen damals ein ähnlich beschränktes Kulturkapital eigentümlich war, wie den Italikern, als sie auf der Poebene in den Pfahldörfern wohnten". Dieses Kulturkapital der italischen Pfahldörfler bespricht er l. c. 14 sqq. Das für uns Wichtigste daraus ist das über die Metalltechnik Gesagte (l. c. 19), wonach die Bronze lediglich vermöge des Gusses und noch nicht durch „Schmieden verarbeitet" wurde und Schwerter, auch diese aus Bronze gegossen, sich nur vereinzelt finden (l. c. 135). Nun aber ist bei den *Turša* der ägyptischen Denkmäler das Schwert eine ganz gewöhnliche Waffe, und dass diese Schwerter, so wie auch die Helme lediglich durch Guss hergestellt sein sollten, das scheint mir nach der ganzen Art der Darstellung nicht möglich. Damit aber befinden wir uns vor einer Alternative: entweder die ganze Annahme Helbigs über die Besitznahme der Phahldörfer durch die Etrusker und ihr Eindringen von Norden ist falsch, oder aber die *Turša* der ägyptischen Denkmäler wohnten schon in Italien und zeigen uns einen gegen die Etrusker in den Pfahldörfern bereits vorgeschrittenen Kulturzustand. Um diese zweite Alternative annehmbar zu machen, dazu bedarf es nur, die Einwanderung der Etrusker in Italien noch um einige Jahrhunderte weiter zurück zu datieren, als dies Helbig thut, der annimmt (l. c. 100), „dass dasselbe Völkergeschiebe, welches den Aufbruch der Thessaler aus Epeiros veranlasste und somit den Anlass zur dorischen

Wanderung gab, auch die Etrusker nach dem Süden vorwärts drängte".

Wohnen die *Turša* damals schon in Etrurien, die *Šardana* in Sardinien, dann erklären sich ihre abweichenden Helmformen leicht, denn sie sind eben unter sich und von den Pelasgern bereits räumlich getrennt. Andrerseits aber scheint man sich, wie das eben das grosse Bündnis gegen Ägypten schliessen lässt, doch des gemeinsamen Ursprunges noch bewusst gewesen zu sein, denn fast alle Völker jener grossen Koalition sind Angehörige des alarodisch-pelasgischen Völkerstammes, in dem wir wohl für jene Zeit den Träger der vorderasiatisch-südeuropäischen Geschichte und Kultur zu erblicken haben.

Nun könnte man ja freilich auch von der oben aufgestellten Alternative für die erste Möglichkeit sich entscheiden und gerade aus der *Turša* schliessen wollen, dass die Etrusker nicht von Norden, sondern zur See eingewandert seien, da doch alle Völker des pelasgischen Stammes tüchtige Seeleute seien. Dies letztere ist ja richtig, zwingt aber noch nicht zur Annahme auch des ersteren. Ja, es scheint mir doch ein bestimmter Gegengrund vorhanden zu sein, der diese Annahme widerrät. Diesen Gegengrund sehe ich in den Thursen der deutschen Mythologie.

Schon II, 1. pag. 76 hatte ich darauf hingewiesen, dass Jacob Grimm in diesen Thursen die Etrusker gesehen habe. Ich habe mich seit der Zeit mehrfach mit dieser Frage beschäftigt, und es scheint mir, als ob sich verschiedene Anzeichen ergäben, die es in der That möglich machten, die Thursen für die Τυρσ-ηνοί, *Tu(r)s-ci* zu erklären.

Zunächst habe ich mir die in der Edda vorkommenden Namen der Thursen darauf angesehen, ob aus ihnen sich etwas gewinnen lasse. Und das scheint mir in der That so. Ein Teil der Thursennamen ist ja freilich gut altnordisch, wie z. B. *Geirröðr*, *Hiörvarðr*, *Hræsvelgr*, *Hrímgrímnir*, *Hrímgerðr*, *Iárnsaxa*, aber daneben giebt es doch auch eine Anzahl solcher, die ein durchaus fremdländisches Aussehen haben. Solche sind z. B. *Eistla*, *Imðr*, *Ímr*, *Hýmir*, *Skrýmir*, *Ýmir*, *Þiassi*. Endlich ist eine dritte Gruppe da, neben denen zwar anklingende altnor-

dische Wörter vorhanden sind, die aber dennoch fremden Ursprunges und eben diesen altnordischen Formen nur volksetymologisch angenähert sein könnten. So haben wir *þrymr* neben *þrymja* „tönen, erschallen“; *Angeyja* neben *angr* „Leid“; *Atla* neben *atall* „tapfer“; *Brímir* neben *brím* „Tosen, Rauschen“; *Menja* neben *men* „Halsband“; *Loki* neben *lok* „Ende, Schluss“; *Laufey* neben *lauf* „Blatt“. Diese letzteren beiden Gruppen könnten immerhin auf ihre etruskische Herkunft hin untersucht werden, nur dürfte man natürlich zur Vergleichung nicht die in den etruskischen Inschriften sich findenden Familiennamen heranziehen, denn diese sind italisches Lehngut (cf. oben pag. 221). Da aber die Thursen in der Edda, wie sich an mehreren Stellen ergiebt, nicht südlich von den Germanen, sondern östlich von ihnen wohnen, so müsste die Entlehnung etruskischer Namen in eine Zeit fallen, in der die Etrusker noch nicht in Italien waren. Und eben deshalb würden wir für jene Namen nach einem Etymon unter den echt etruskischen Wörtern suchen müssen. Und da erinnert nun in der That *þrymr* an etr. *turms* „Mercurius“; *Menja* an etr. *mene* (Mum. II, 9); *Loki* an etr. *lucumo*. Das sind nicht gerade viele Anklänge, und für sich allein würden sie gewiss nicht genügen, einen Schluss darauf zu bauen.

Aber zu ihnen gesellt sich nun die überaus merkwürdige Sage von dem Thursenbaumeister, die uns in Gylfaginning 42 erzählt wird und, soweit sie für uns hier in Frage kommt, so lautet: „Es geschah früh bei der ersten Niederlassung der Götter, als sie Midgard erschaffen und Walhall gebaut hatten, dass ein Baumeister kam und sich erbot, eine Burg zu bauen in drei Halbjahren, die den Göttern zum Schutz und Schirm wäre wider Bergriesen und Hrimthursen, wenn sie gleich über Midgard eindrängen. . . . . Da griff er am ersten Wintertag dazu, die Burg zu bauen, und führte in der Nacht die Steine mit dem Pferde herbei. Die Asen däuchte es gross Wunder, wie gewaltige Felsen das Pferd herbeizog; und noch halbmal so viel Arbeit verrichtete das Pferd, als der Baumeister.“ Diese Erzählung sieht mir nicht aus, wie ein Mythus, der irgend einen

Vorgang in der Natur symbolisiere. Versuche derart sind ja freilich gemacht worden. So sagt z. B. Werner Hahn (Edda 258): „Die handelnden Hauptpersonen, der Thursenbaumeister und Loki, sind . . nach beiden Seiten hin Sinnbilder. Erstens inbezug auf die Natur ist der Thursenbaumeister Sinnbild der winterlichen Kälte, Loki Sinnbild der sommerlichen Wärme. Zweitens inbezug auf das sittlich geistige Leben sind beide Sinnbilder der Unwahrheit und des Betruges." Allein das scheint mir ausserordentlich gesucht, ja unnatürlich. Wenn man sich an die vielen geschichtlichen Bestandteile, z. B. des alten Testamentes, des Veda (auch dieses!), erinnert, so liegt es sehr nahe, auch in jener alten Erzählung eine geschichtliche Überlieferung aus grauer Urzeit zu sehen. Der Hergang selbst ist dann einfach genug: „Zu den Germanen kommt ein thursischer Baumeister und erbietet sich, ihnen, die ja lediglich aus Holz oder Lehm (cf. noch Tac. Germ. 16) bauen, eine Steinburg zu bauen zum Schutze eben gegen die Thursen selbst, mit denen sie im Kriege leben. Auf Rat des Loki, der ja selber ein halbschlechtiger Thurse ist, wird das angenommen und ein Vertrag abgeschlossen. Mit Hilfe seines Rosses nun — auch dies ein Novum, das edle Tier, den Genossen im Kampfe, an den Lastkarren zu schirren! — führt der Baumeister den Bau aus, wird aber schliesslich, wieder auf Anraten Lokis, um seinen Lohn gebracht." Dies der einfache Kern der Erzählung, und er sieht historisch genug aus.

Wenn die Deutung der Thursen als *Tyrseni*, *Tu(r)sci* richtig ist, so löst sich die ganze Erzählung in der einfachsten Weise auf. Es ist eine kulturgeschichtliche Reminiscenz daran, dass die Germanen durch die Etrusker mit den Steinbau und der Benutzung des Pferdes als Lasttieres bekannt geworden sind, wobei inbezug auf letzteren Punkt an die Schilderung Hehns (Kulturpflanzen und Haustiere[2] 39 sqq.) zu erinnern ist, in denen er als das Lasttier den Ochsen hinstellt, während das Ross nur im Kampfe dient, sei es zum Reiten, sei es zum Ziehen des Streitwagens. Ob man dabei an einen bestimmten geschichtlichen Einzelvorgang und einen bestimmten einzelnen

Baumeister denken will oder nur an eine geschichtliche Epoche im allgemeinen, das ist für die Deutung selbst nebensächlich. Mir persönlich ist letzteres einleuchtender.

Wenn diese Deutung der betreffenden Sage möglich zu sein scheint, dann erhebt sich sofort die weitere Frage, wann und wo dieser kulturgeschichtliche Vorgang sich etwa zugetragen haben möge. Wie mir scheint, fehlt es dafür nicht an jeglichem Anhalt.

Helbig hat die Ansicht ausgesprochen, dass die Kultur der Etrusker, als sie in die Poebene hinabstiegen, mit der der Italiker im wesentlichen übereingestimmt habe (Italiker in der Poebene 101). Nun aber bauten die Italiker ihre Hütten aus Lehm und Reisig und stützten die Wände durch Holzpfähle (l. c. 47), und damit stimmt es, dass noch im 5. Jahrhundert v. Chr. an den Strassen der Etruskerstadt Felsina Lehmhütten standen (l. c. 49). Ist dies, wie ich glaube, richtig, und nimmt man dazu die weitere Thatsache, dass in der Edda die Thursen als im Osten, nicht im Süden wohnend angegeben werden, so ergiebt sich der sichere Schluss, dass die in Italien wohnenden Etrusker nicht die sein können, denen der den Steinbau zu den Germanen bringende Thursenbaumeister angehörte.

Halten wir uns zunächst an die östlichen Wohnsitze, so beginnen alsbald eine Anzahl an die Thursen anklingender Namen zu irrlichtelieren. Da haben wir die Ταύροι auf der nach ihnen bekannten Halbinsel, der Krim, sodann die 'Αγάθυρσοι in dem jetzigen Siebenbürgen, welche nach Stephanus von Byzanz auch Τραύσοι hiessen, und endlich die *Taurisci* in Noricum. Aber alle dreie scheinen mir auf unseren Thursenbaumeister nicht zu passen. Die Taurer haben zunächst allerdings etwas sehr Verlockendes, denn das *Hrîm-* in den Hrîmþursen scheint direkt mit der Krim zusammengebracht werden zu können, wobei nur schade, dass das Wort *Krim* türkischen Ursprunges ist und erst dem Mittelalter entstammt. Was nun die Taurer der Krim selbst betrifft, so werden sie von Diefenbach (Orig. europ. 92.) und Kiepert (Lehrbuch der alt. Geogr.[1] 348.) für kimmerischen Stammes gehalten und waren

„ein von den Skythen durchaus verschiedenes, sehr kriegerisches, durch Seeräubereien und blutigen, mit zahlreichen Menschenopfern verbundenen Kultus einer Waldgöttin .... berüchtigtes Volk" (Kiepert). Das ist eine Kulturstufe, die sich sehr schwer mit der durch den Thursenbaumeister versinnbildeten vereinigen lässt. Auch stimmen die Namensformen nur mangelhaft zu einander, denn das in *þurs* jedenfalls stammhafte *s* fehlt in Ταύροι, und auch der Diphthong in Ταύροι neben dem kurzen *u* in *þurs* ist schwer zu erklären. An diese Form also wird man bei den Thursen nicht denken dürfen.

Es folgen die Agathyrsen. Diese sind entweder, wie Diefenbach (l. c. 67.) annimmt, unmittelbar ein skythischer Stamm oder haben doch skythische Sitten, wie nach Herodot auch Kiepert (l. c. 333.) ausdrücklich sagt, obwohl er sie nicht für skythischen Stammes hält. Wie aber skythische ἱπποτοξόται die Kunst des Steinbaues geübt haben sollten oder gar ihr edles Streitross an den Lastwagen gespannt haben, das ist nicht glaublich. Und auch hier wieder stimmen die Namensformen nur mangelhaft. In -θυρσοι stimmt das θ nicht mit dem *þ* der nordischen Form, die Form Τραύσοι hat zwar den richtigen Anlaut, aber die Metathese und der Diphthong machen wieder Schwierigkeiten. So wird man also auch in den Agathyrsen die Thursen nicht sehen dürfen.

Die letzten endlich, die norischen Taurisker, sind Kelten. Das ergiebt sich mit voller Sicherheit aus dem Namen ihrer Hauptstadt *Virunum*, die im Stamme zu gall. *Viromarus*, *Viromanus*, *Virodūnum*, *Viroresca*, *Virosidum*, *Viroconium*, *Virovedrum* (Glück, Keltische Namen 186.), im Suffix aber zu den *Seduni* (Plin. III, 137.) und ihrer Stadt *Sedunum* in Rätien gehört. Von gallischen Stämmen nun könnten die Deutschen wohl den Steinbau gelernt haben, aber die Sache hat doch in mancher Beziehung Bedenken gegen sich. Die ersten derselben erheben sich gegen die Form des Namens. Der Name *þursar* zerlegt sich doch ohne Zweifel in *þurs-ar*, hat also stammhaftes *s*, während *Taurisci* ebenso zweifellos sich in *Taur-isci* zerlegt und somit als Stamm nur *Taur-* hat. Schon dies würde,

neben der Differenz des *u* mit dem *au*, die Deutung der Thursen als *Taurisci* verfehlt erscheinen lassen. Aber dazu kommt nun noch ein sachlicher Gegengrund. Der Name der Taurisker ist, wie man, wohl mit Recht, annimmt, auf die norischen Kelten erst übertragen worden und bezeichnete ursprünglich einen dort wohnhaften ligurischen Stamm (cf. Diefenbach l. c. 136. und Kiepert l. c. 365.). Dass aber Ligurer den Steinbau zu den Germanen gebracht hätten, wird wohl nach der grellen Schilderung des Posidonius (cf. Nissen, Ital. Landeskunde 470.) niemand annehmen wollen, auch wenn er nicht, sogar noch von den italischen Ligurern, ausdrücklich sagte: „Sie wohnen in ärmlichen Holz- und Schilfhütten, meistens jedoch in natürlichen Höhlen.“ Das alles mit einander macht die Identifizierung der Thursen mit den Tauriskern durchaus unthunlich.

Wenn nun aber so weder die *Tauri* der Krim, noch die *Agathyrsi* oder *Trausi*, noch auch die *Taurisci* in den Thursen stecken können, aber doch der geschichtliche Kern in der Sage vom Thursenbaumeister aufrecht erhalten bleiben soll, was bleibt uns dann noch übrig? Nichts anderes, meine ich, als die Tyrsener, aber nicht die italienischen, sondern andere, die im Osten wohnten. Und von solchen östlichen Tyrsenern hat sich nun ja in der That eine Spur erhalten, und zwar in der bekannten Stelle bei Herodot I, 57., wo gesagt wird, dass „oberhalb der Tyrsener Pelasger die Stadt Creston“ bewohnen. Es schwankt freilich die Lesung, sofern schon Dionysius Kroton statt Kreston las und die Handschriften (cf. Deecke bei Müller, Etr. II², 89. not. 56.) statt Kreston eigentlich Κρήσσων, resp. Κρησσών haben, aber es scheint mir doch, als ob Kreston das richtige sei und damit eine Stadt in Macedonien im Gebiete der Crestonii gemeint sei. Diese östlichen Tyrsener aber, die Nachbaren der Pelasger, auch der lemnischen, können schwerlich etwas anderes sein, als der zurückgebliebene Rest derer, die durch den nördlichen Teil der Balkanhalbinsel und die Alpen (cf. hierzu II, 1. pag. 79 sq.) in Italien eindrangen. Von einem anderen zwischen Donau und Alpen (etwa in Pannonien

sesshaft gewordenen und zu einer selbständigen Kultur gelangten Teile dieses Zuges werden dann die Germanen den Steinbau gelernt haben. Da dass sehr früh geschehen sein muss, so scheint das mit der oben (pag. 238.) angeführten Stelle des Tacitus in Widerspruch zu stehen, allein der scheinbare Widerspruch lässt sich doch in der Weise auflösen, dass die Germanen damals noch ein Wanderleben geführt hätten und daher, abgesehen von jenem vereinzelten Falle, der Steinbau, weil für sie unpraktisch, keine Aufnahme gefunden habe. Trifft diese ganze Erörterung das Richtige, dann sind die Etrusker von Norden her über die Alpen nach Italien gekommen.

Dass auch hier die Sache noch nicht endgültig zur Entscheidung gebracht ist, weiss ich selbst, aber im Vorstehenden sind doch, wie ich glaube, einige neue Momente beigebracht worden, die dereinst für die endgültige Entscheidung werden mit verwendet werden können.

Es erübrigt jetzt nur noch, auf einige Punkte mehr nebensächlicher Natur kurz einzugehen.

Ich habe beiläufig (II, 1. pag. 78.) auch der Ähnlichkeit zwischen der etruskischen und der vorderasiatischen Musik und der unzweifelhaft vorhandenen Beziehungen zwischen der Konstruktion der Gräber in Etrurien einer-, in Vorderasien andererseits Erwähnung gethan, aber es war das eben nur ganz beiläufig und mit dem ausdrücklichen Zusatze geschehen: „Und unter dem Gesichtspunkt der durch unsere Inschrift neu geschaffenen Sachlage gewinnen nun auch noch weitere Elemente an Beweiskraft, denen man bisher für sich allein dieselbe nicht recht zuzugestehen geneigt sein konnte.“

Ich selbst habe auf diesen Punkt durchaus kein Gewicht gelegt, und es hätte der längeren Zurückweisung desselben durch Hesselmeyer (l. c. 34. 141.) deshalb eigentlich gar nicht bedurft. Die Richtigkeit des von ihm Gesagten wird niemand bestreiten wollen.

Dagegen ist auf einen anderen Punkt aufmerksam zu machen, der deutlich den Zusammenhang zwischen Pelasgern

und Etruskern zeigt. Es ist dies der Phallus in Kult und Kunstdarstellung. Welche Rolle der Phallus bei den Pelasgen spielt, ist ja bekannt (cf. Hesselmeyer, Pelasgerfrage 68.), aber auch bei den Etruskern tritt er lebhaft hervor, nicht bloss auf ihren bildlichen Darstellungen, sondern auch als gesondertes Symbol. Wir finden ihn auf den Mauern etruskischer Städte, wie Faesulae, auf den Thüren etruskischer Gräber, wie zu Castel d'Asso (Dennis II[1] 441. not. 8. deutsche Ausg. = II[3], 119. not. 5.), und auch das Balsambüchschen der Sammlung Castellani in Rom (Fa. no. 2333 ter) zeigt dieselbe Gestalt. Und andrerseits haben wir das gleiche Abzeichen auf den Münzen gerade von Lemnos und Imbros (Müller, Etr. I[2], 72.), so wie auf den Mauern sogenannter pelasgischer Städte, wie z. B. Alatrium (Dennis l. c. not. 10. d. A. = II[3], 119. not. 7.). Es kann ja sein, dass hier lediglich mythologischer Zusammenhang zwischen beiden Völkern besteht, aber es kann doch auch ein ethnographischer sein. Aus diesem einen Punkte allein würde man ja kaum auf letzteren schliessen dürfen, aber neben allen den übrigen scheint er mir wenigstens für mitbeweisend gelten zu können.

Und damit ständen wir denn nun wohl am Ende unserer Untersuchung. Ich hoffe, in ihr manches schärfer und bestimmter gefasst zu haben, als in der ersten, auch manche neue Wege für die weitere Forschung gezeigt zu haben, aber von der Annahme, endgültige und unumstössliche Ergebnisse erlangt zu haben, bin ich weit entfernt. Alles, was ich am Schlusse der ersten Abhandlung (II, 1. pag. 80 sq.) gesagt habe, gilt auch heute noch. Auch heute noch bedarf es weiterer Ausgrabungen, insbesondere auf Lemnos, Imbros und Samothrake, vielleicht auch noch in anderen altpelasgischen Gebieten, auch heute noch ist es bis zur Entzifferung der etruskischen Inschriften ein weiter, weiter Weg, und auch heute noch ist dieselbe erst dann zu hoffen, wenn eine längere Bilinguis, sei es eine etruskisch-lateinische oder eine griechisch-pelasgische, gefunden sein wird. Das alles muss uns erst die Zukunft bringen, auf die wir auch noch inbezug auf einen anderen

Punkt, die Feststellung der in unserer lemnischen Inschrift noch zweifelhaften Lesungen (cf. oben pag. 49 sqq., 93 sqq.), angewiesen sind. Ich habe zwar, um bei den einzelnen Punkten, welche eine Nachprüfung erheischten, die Lesung festzustellen, versucht, einen Papierabklatsch zu erlangen und mich dieserhalb an die Herren Cousin und Dürrbach gewandt. Leider aber war es aus Gründen, die beide Herren mir ausführlich mitgeteilt haben, die ich aber zu veröffentlichen nicht ermächtigt bin, nicht möglich, für den Augenblick einen Abklatsch zu erhalten, und so muss denn auch diese Nachprüfung der betreffenden Punkte noch der Zukunft vorbehalten bleiben.

Nachträge.

Nachdem das Manuskript dieses Buches nahezu vollendet und ein grosser Teil davon schon gedruckt war, kamen mir noch mehrere Schriften zu Händen, die sich mit unserer Inschrift und den mit ihr zusammenhängenden Fragen beschäftigen.

Die erste derselben ist eine Abhandlung von Salomon Reinach in dem Babylonian and Oriental Record vom Oktober 1892, 85 sqq., die A. B. Meyer die Güte gehabt hat mir zuzusenden. Sie trägt den Titel: „Lydian origin of the Etruscans" und enthält folgende bemerkenswerte Sätze: „Whatever light the Etruscan vocabulary may yet receive from the manuscript recently discovered at Agram, it is certain that after the publication of this text, the Etruscan tongue remains what is was up till that day: isolated among the ancient speeches known to us. The Etruscan, we may be assured with an increasing confidence, will never get explained except by itself." Der erste dieser Sätze deckt sich dem Inhalte nach ziemlich genau mit dem, was Krall (Mum. 47.) selbst über die Sache urteilt: „Geht man an der Hand des Index [zu der Mumienbinde] den Text durch, so wird man zugeben, dass sich die Anklänge an die italischen Sprachen, von einigen Lehnwörtern abgesehen, nicht gemehrt haben." Der zweite Satz aber spricht genau das aus, was ich selbst schon seit Jahren wieder und immer wieder habe hervorheben müssen. Weiter fügt er dann hinzu: „As the Etruscan presents no affinity with any ancient or modern tongue, it is in the lost languages that we must look for its

congeners. Now of these tongues there are left us no vestiges, except a small number of glosses, proper names, and names of places; it is therefore to toponomy and onomastics we must have recourse. But the toponomy of Etruria itself can scarcely help us; it is entirely Italian [cf. Altit. Fo. II, 1. pag. 52.]. We are thus compelled to seek for points of comparison between the onomastics or the Etruscan lexicon and the toponomy of other regions. M. Pauli hat already entered this path in 1886.“ Damit schliesst sich also Verfasser vollständig den Ergebnissen meines ersten Heftes über die Lemnosinschrift an, auch inbezug auf den italischen Ursprung der Ortsnamen in Etrurien. Bemerkenswert sind ferner die Stellen, welche sich auf die Verwandtschaft der Sprache unserer lemnischen Inschrift beziehen; sie lauten: „.... the inscription, whose Etruscan affinity can no longer be contested“ und „M. Pauli has proved, 1°, that the inscription of Lemnos, an island inhabited by Pelasgo-Tyrsenians, is conceived in a language closely allied to Etruscan; 2°, that a tongue, having left as traces some names of places, has been spoken in the West ef Asia Minor, in Thrace, in Macedonia, as well as in parts of Greece proper with the islands.“ Auch hier schliesst sich Verfasser also vollkommen meinen Ergebnissen an. Und von diesem Standpunkte aus tritt er dann an seine eigentliche Aufgabe heran, die darin besteht, nachzuweisen, dass das Suffix *-itta* in der späteren römischen Epigraphik, z. B. in *Livitta*, *Julitta*, von dem das französische *-ette* abstamme, nicht, wie man gewöhnlich annimmt, gallischen, sondern etruskischen Ursprunges sei und dass es auch in einer Anzahl vorderasiatischer Ortsnamen, *Troketta* in Lydien, *Baretta* oder *Bareta* anscheinend auch in Lydien, *Bardaetta* (oder *Baretta*) an der Grenze zwischen Phrygien und Lykaonien, *Anineta* gleichfalls in Lydien, *Rheketa* im Hellespont, *Kagyetta* in Phrygien, *Trigletta*, *Talimeta* und *Koumaleta* in Pisidien, gleichfalls erscheine und auch dadurch die Verwandtschaft der genannten Sprachen unter einander bestätige. Für eine Umformung desselben Suffixes hält Verfasser dann auch das -ισσος, -ησσος, -ηττος in den griechischen

Formen der vorderasiatischen und pelasgisch-griechischen Ortsnamen. Auch auf etruskische Feminina, wie *lautniϑa* „familiaris, domestica“, *taliϑa* und *ϑufIϑa*, Namen von Göttinnen, *ramϑa*, weiblicher Vorname, hätte noch hingewiesen werden können.

Wie man sieht, ist also auch diese Schrift den meinen Ergebnissen unbedingt zustimmenden (cf. oben pag. 14 sqq.) anzureihen.

Die zweite der in Frage kommenden Schriften sind die „Saggi e appunti intorno alla iscrizione etrusca della mummia“ von E. Lattes, von denen mir ein Exemplar von dem Verfasser selbst in stets sich gleich bleibender Liebenswürdigkeit zum Geschenk gemacht worden ist. An verschiedenen Stellen dieser Schrift geht der Verfasser auch auf die Lemnosinschrift ein, und es erwächst mir dadurch natürlich die Verpflichtung, die von ihm aufgestellten Ansichten zu prüfen.

An Lesungen bietet er folgendes:

A.

I. 1. *evisϑo* ⋮ *zeronaiϑ* ⋮ (S. 152.);
2. *zivai* | *sialχvei* | *z* : *avi* : *z* : (S. 151.);
3. *mara·s* ⋮ *m-av(iz)* (S. 151.).
II. *holaie* ⋮ *z* ⋮ *naφoϑ* | *ziazi* (S. 4. 205.)
III. 1. —
2. —
3. —

B.

I. 1. *tiz* : *φoke* (S. 54. 205.);
2. *zivai* : *aviz* : *sialχviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai* (S. 151.);
II. *holaiezi* : *φokiasiale* ⋮ (S. 223. 242.).

Dies übersetzt er folgendermassen:

A.

I. 1. „in — tus in sanctitate“ (S. 152.);
2. —
3. —
II. „Holaius S[etre = Sertor] nepos Seiantii“ (S. 4.).

III. 1. —
2. —
3. —

B.

I. 1. —
2. „divus (= defunctus) anni quinquagesimi (et) primi anni“ (S. 152);

II. „Holaiesius Phociasialius (sc. lapis od. sepulcrum)“ (S. 223. 242.).

Zur Begründung dieser Übersetzung führt er folgendes an:

evisϑo „in — tus“ scheint ein Partizipium sein zu sollen, *e-* = „in-“, *-ϑo* = „tus“ (S. 152.);

zero-nai-ϑ zu etr. *zeri* oder *seri*, *zeri-u* und *zara* „in sacra, sacra, sacravit“ (S. 152.);

zivai steht für *zivaie* und gehört zu lat. *divus* in dem Sinne von „defunctus“ (S. 152);

in *holaie⁝z* sind die Punkte nicht falsche Interpunktion (S. 205), sondern *z* ist abgekürzter Vorname = etr. *s* = *seϑre* „Sertor“ (S. 4);

sialχviz kommt nicht von etr. *śa*, sondern von etr. *ci* „quinque“ (S. 79.);

marazm steht für *marazrm*, eine Bildung, wie *triatrus; mar* aber zerlegt sich in *m-ar* und bedeutet „quel dell' 1“ (S. 152.);

holaiezi φokiasiale sind keine Genetive, sondern Nominative, und die Suffixe *-ezi* und *-iale* sind nicht flexivischer Natur, sondern wortbildend; sie bedeuten „la (persona o cosa) di Holaie Φokiasial“, vale a dire, se spetta a cosa, forse „la lapide, il sepolcro, il monumento“ dell' Holaie nominato nell' altra epigrafe (S. 223.).

Vor einigen Tagen sandte mir derselbe Verfasser auch sein soeben erschienenes neuestes Werk, betitelt: „Di due nuove iscrizioni preromane trovate presso Pesaro in relazione cogli ultimi studi intorno alla questione tirreno-pelasgica“. Obwohl der eigentliche Vorwurf des Buches nicht unmittelbar mit

unserer Frage in Zusammenhang steht, so hat doch Verfasser den 4. appendice (153—181.) mit osservazioni ermenentiche intorno alle iscrizioni di Lenno dem Werke angefügt, und daher ist hier auf denselben einzugehen. Ich werde zunächst über den Inhalt dieses Anhanges berichten. Verfasser liest folgendermassen:

a.

holaie ⁝ *z(eϑre)* ⁝ *naφoϑ*
ziazi ⁝
evisϑo ⁝ *zeronaiϑ*
sialχvei-..-z ⁝ *z* ⁝ *avi-* ⁝ *-z*
maraz- ⁝ *-m-av(iz)*
vamal-asial ⁝
zeronai-morinail
aker ⁝ *tavarzio*
zivai

b.

holaiezi ⁝ *φokiasiale* ⁝ *zeronaiϑ* ⁝ *evisϑo toverom-a*
rom ⁝ *haralio* ⁝ *zivai* ⁝ *eptezio* ⁝ *arai* ⁝ *tiz* ⁝ *φoke* ⁝ *?*
zivai ⁝ *aviz* ⁝ *sialχviz* ⁝ *marazm* ⁝ *aviz* ⁝ *aomai.*

Hiervon giebt er folgende Übersetzungen:

a.

„Holaius Sertor nepos Diasii locatus in Zeronaeo (cioè in sepulcreto) quinquagesimi anni (et) unius anni (mortuus); βωμῷ-ara-praeditus (deae) Zeronae murrinalis (cioè mortuarius) ager t-tius Divae (hic est)“.

b.

„Holaiesium Phociasiale in Zeronaeo (cioè in sepulcreto) locatum duplex altare sepulcrale (cioè sepulcrum) effatum Divae, in-sium arae geminae (hoc est); Phokius Divae (fuit cioè mortuus est) anni quinquagesimi (et) unius anni A-miae.“

Das heisse soviel, wie:

a.

„Olaio (Focio) Sertorio nipote di Diasio, fu deposto nella sua tomba, dedicata alla dea Sacrona, nel 51° anno dell' età

sua; questo è il suo campo mortuario coll' ara di Sacrona e dedicato alla dea."

b.

„Di Olaio Focio questo è il doppio sepolcro spettante alla doppia ara di Sacrona; il quale Focio (Olaio) diventò, come defunto, (in particolar modo) devoto e proprio della predetta dea (ossia morì) nel 51° anno dell' età sua."

Darauf folgt dann ein Kommentar, der ungefähr im Sinne des vorstehend aufgeführten gehalten ist, so dass es nicht nötig erscheint, ihn vollständig zu besprechen, sondern, dass es genügt, einzelne Punkte Beispiels halber aus ihm anzuführen. So erklärt Verfasser *e-vis-θo* als part. perf. pass. = lat. **in-ves-tus* „domiciliato"; *vamalasial* zerlegt sich in *vamal-asial*, dessen erster Teil sich an gr. βωμός, der zweite an lat. *ara* anknüpft; *φokiasiale* = „la (persona o cosa) di Φokiasio", cioè „della (persona o cosa) di Φoke", gebildet also mit doppeltem Suffix. Diese drei Beispiele genügen vollständig, um des Verfassers Verfahren klar zu zeigen und darin, was ja freilich ohnehin feststand, die etymologische Methode erkennen zu lassen, die hier, was ja an sich auch feststand, mit Hülfe der italischen Sprachen gehandhabt ist.

Da diese Deutungen in unmittelbarem Zusammenhang mit dem ganzen System und der ganzen Methode des Verfassers stehen, so lassen sie sich im einzelnen nicht afs verfehlt nachweisen, aber System und Methode sind dieselben, die von mir oben (pag. 8 sqq.) besprochen worden sind, und es gilt daher alles, was dort gesagt worden ist, auch für diese Deutungen von Lattes.

Im Anschluss an diese Ablehnung möge noch eine kurze persönliche Bemerkung erlaubt sein. In der ersten Schrift von Lattes nämlich findet sich auch folgende Stelle: „E ripensando anzi a quanto imparai, e di continuo imparo dal Pauli, non so persuadermi sia lontano il giorno in cui egli stesso, lunge dal combattere gl' italianisti, si adoprerà ad aiutarli e corregerli e sorpassarli: e sarà giorno trionfale, io mi confido, pel progresso

dell' etruscologia." So schmeichelhaft diese Stelle mir auch persönlich sein mag, so fürchte ich doch, dass ich den in mich gesetzten Erwartungen nicht werde entsprechen können. Gerade die Mumienbinde hat mich mehr denn je in der Überzeugung bestärkt, dass wir keine indogermanische Sprache vor uns haben, und schwerlich wird der Tag jemals kommen, an dem ich zu den Indogermanisten oder gar den Italianisten unter den Etruskologen übertreten werde. Ich glaube, dass auch Lattes selbst, wenn er diese meine Schrift gelesen haben wird, bei seiner oben ausgesprochenen Hoffnung nicht beharren wird.

Weiter nun ist während des Druckes dieser meiner Abhandlung im dritten Heft der Zeitschrift des Insterburger Altertumsvereines ein weiterer Deutungsversuch unserer zwei lemnischen Inschriften von G. Kleinschmidt erschienen. Verfasser liest den Text so:

a.

holaie · z · naφoϑ ·
ziazi ·
maraz · mav
sialχveiz · aviz ·
evisϑo · zeronaiϑ ·
zivai ·
vamalasial ·
zeronai morinail ·
aker · tav · arzio ·

b.

ho[l]aiv[z]i · φokiasiale · zerozaiϑ · evisϑo · tovero[m]a-
rom · haralio · zivai · ep[t]ezio · arai · tiz · φoke
zivai · aviz · sialχviz · mara[z]m · aviz · aomai

Dazu giebt er zunächst folgende Interlinearversion:

a.

„Der (hier) liegende Dias ein Enkel
des Dias
ausgeschmückt habend im neun
und dreissigsten Jahr
stiftete die Mahlzeiten

lebend
Gedächtnis-(mahlzeiten).
die Mahlzeit Toten(mahlzeit),
den Grabhügel der Vater des Abgeschiedenen.“

b.

„Des (hier) liegenden die Volksgemeinde der Phokäer die Totenmahle stiftete die Grab-

ausschmückung des Königs der Lebende setzte fest die Toten-Gebühr Phokas

lebend im Jahre dreissigsten die Ausschmückung eines Jahres im Laufe.“

Das bedeute in freier Übersetzung folgendes:

a.

„Der (hier) ruhende Dias aus Dias Geschlecht schmückte (sein Grab aus) im neun und dreissigsten Jahr (und) stiftete zu Lebzeiten die Gedächtnismahlzeiten. Die Totenmahlzeit, den Grabhügel (stiftete) der Vater des Dahingeschiedenen.“

b.

„Die Volksgemeinde der Phokäer stiftete die Totenmahlzeiten des (hier) Ruhenden. Die Grabausschmückungen setzte er zu Lebzeiten fest. Die Totengebühr (bestimmte der König) Phokas zu Lebzeiten im dreissigsten Jahr, die Ausschmückung (bewirkte er) im Laufe eines Jahres.“

Auch dieses Ergebnis ist auf etymologischem Wege gefunden, die verglichene Sprache jedoch ist in diesem Falle das Litauische.

Es ist von grossem Interesse, die Handhabung der Methode durch den Verfasser kennen zu lernen, und ich lasse daher seinen Kommentar im Auszuge folgen, jedoch in veränderter Anordnung, indem ich ihn an die Wortfolge des Textes anschliesse, während Verfasser ihn nach Lautlehre, Wortbildung und Flexion gliedert.

Seine Vergleichungen nun sind die folgenden:

holaie zu lit. *guleti* „liegen“, *gulti* „sich schlafen legen“,

gûlis „Lager"; dazu *holaivzi* als Genetiv eines ursprünglichen Nominativ *holaius;*

z· (= *zias*) mit Genetiv *ziazi* steht für *di*(*v*)*as* und gehört zu den Namen altpr. *Divan*, lit. *Dzevas;*

naφoϑ zu skr. *napāt;*

maraz Part. Perf. (Aor.) Akt. für *marans* zu Wurzel *mar* „reiben, glätten, schmücken", lit. *marti* „die Braut, die geschmückte"; *mav* zu skr. *navan*, lat. *maevius* „das neunte Kind";

sialχv(*e*)*iz* aus *sial-* = etr. *zal* „drei" von Wurzel *kal*, lit. *kelti*, lett. *zelt* „aufheben (sc. die Finger)" und *-lχve*(*i*)*z* zu lit. *-lika* „zehn";

aviz für *avilz* zu lit *avilys* „Bienenstock", Bedeutungsentwicklung „Bienenflug, Frühjahr, Jahr";

evisϑo Lehnwort aus griech. ἐφίστημι, in der Endung der 3. Pers. Sing. Prät. des Litauischen auf *-o* entsprechend;

zeronaiϑ von *zerona* zu lit. *szerin*, *szer-* „füttern", *szermû* „Leichenschmaus", altpr. *zarm*, *zerm* dass., *sirmen* „Begräbnismahlzeiten; das *-i-* in *zeronai* ist die bestimmte Deklination des Litauischen durch Anhängung des Demonstrativpronomens; das -ϑ ist der Plural des suffigierten Pronomens = lat. *te;* ebenso gebildet ist *zerozaiϑ*, enthält aber das Deminutivsuffix *-za*, es entspricht altpr. *arbores cerusarum* „Grenzbäume", wörtlich „Bäume der Opfermahlzeiten";

zivai zu lit. *gyvas* „lebendig", das *-i* ist das angehängte Demonstrativpronomen;

vamalasial Adjektiv von *vama-l-asie* „Gedächtnis", und dies Lehnwort mit fremdem Suffix von griech. φήμη, dor. φάμα;

morinail Adjektiv von Wurzel *mar* „sterben";

aker zu lat. *ocris* „Bergspitze";

tav zu altpr. *tavas*, lit. *tevas* „Vater";

arzio für *artio*, Genetiv, zu altpr. *irte-*, *yrcze-*, *ircze-*, *irci-kapinis* Ortsname;

φokiasiale Adjektiv von *φokias* „der Phokäer", wobei etwa *siansl* „Gemeinde" zu ergänzen sei;

toveromarom Zusammensetzung aus *tōvero-* „Grab" = lit.

dübe, dobe „Grube" und *marom* „Ausschmückung", welches zu *marazm* gehört;

haralio Genetiv von *haralias* oder *haralis* = lit. *karalus* „König";

eptezio Lehnwort aus griech. ἐπιτίθημι, in der Endung der 3. Pers. Sing. Präteriti des Litauischen auf *-io* entsprechend;

arai Akkusativ Feminini von einem Nominativ *araia*, und dies Adjektiv von Wurzel *ar* „trennen, auseinandergehen";

tiz „Gebühr" zu altpreuss. *teisi* „(schuldige) Ehre", lit. *tesa* „Recht";

aomai Lokativ auf -i, wie im Litauischen und Lettischen, „im Laufe".

Auch dies ist, wie man sieht, die etymologische Methode in genau der gleichen Anwendung, wie bei Deecke, Bugge und den anderen Etymologisten.

Die vom Verfasser aus seinen Darlegungen gezogenen Folgerungen sind diese:

1. Das Lemnische ist identisch mit dem Pelasgischen;

2. das Pelasgische und Etruskische sind Schwestersprachen, nur dialektisch vesschieden;

3. das Pelasgische und Etruskische gehören zu den lettischen Sprachen ebenso wohl, wie das heutige Albanische, für dessen Zugehörigkeit zu den lettischen Sprachen von Gustav Meyer der Nachweis geliefert ist.

Verfasser fügt am Schluss hinzu: „Der volle Beweis [für diese Behauptungen] kann erst durch Erläuterung etruskischer Inschriften geliefert werden. Ich habe deren über hundert übersetzt und hoffe die Übersetzungen und Erläuterungen dereinst bekannt zu geben."

Von allen Abhandlungen, die sich mit der Lemnosinschrift befassen, ist diese für mich die interessanteste und wichtigste gewesen. Interessant dadurch, dass hier das, was ich dereinst nur angewandt hatte, um die etymologische Methode ad absurdum zu führen, in vollem Ernste durchgeführt ist, die Erklärung des Etruskischen aus dem Litauischen. Die Wichtigkeit aber liegt darin, dass durch diese Abhandlung in gewissem

Sinne der von mir schon mehrfach angebotene Beweis geführt ist, dass es möglich sei, vermittelst der etymologischen Methode die etruskischen Inschriften aus jeder beliebigen Sprache (cf. z. B. Altit. Fo. IV, 99 sq.) zu erklären, und zwar mit ganz annehmbarem Ergebnis. Denn die Erklärung unserer lemnischen Inschrift vermittelst des Litauischen ist durchaus nicht schlechter, als die von Bugge, Deecke, Moratti, Apostolides und Lattes auf demselben Wege gewonnenen. Lattes (l. c. 167. not. 74.) spricht zwar von dem strano tentativo di Kleinschmidt, aber mit Unrecht. Die Aufstellungen Kleinschmidts können sich getrost mit denen der übrigen genannten Gelehrten messen, und auch darin kann das strano nicht liegen, dass Kleinschmidt eine fernliegende Sprache zur Vergleichung herangezogen habe. Dazu hat er genau das gleiche Recht, wie Lattes selbst zur Heranziehung der italischen Sprachen. Denn die blosse räumliche Nähe begründet keine Verwandtschaft, und ein sonstiger Anhalt für diese liegt nicht vor, weder in des etruskischen Volkes ganzer Art, noch in den Nachrichten der Alten. Beides spricht im Gegenteil für die völlige Unverwandtschaft mit den Italikern.

Es wäre sehr zu wünschen, dass noch viele derartige Erklärungen der lemnischen Inschriften aus irgendwelchen anderen Sprachen, etwa einer semitischen, der ägyptischen, einer innerafrikanischen, einer amerikanischen, einer malaiischen und einer drawidischen, gegeben würden. Ein besserer Dienst könnte der Etruskologie gar nicht geleistet werden. Denn alle diese Vergleichungen würden Resultate geben, nicht schlechter, als die bisherigen. Dann hätte man so eine Art Polyglotte, aus der man sich je nach Geschmack und Neigung die Deutung heraussuchen könnte, die einem am besten gefiele. Bis jetzt ist die Auswahl zwar an sich auch schon ganz achtbar, aber doch noch nicht für jeden Geschmack ausreichend. Wem jetzt die Unhaltbarkeit der etymologischen Methode noch nicht genügend nachgewiesen ist, dem wird schwer zu helfen sein.

Wenn dem gegenüber Lattes behauptet, dass die von mir gehandhabte kombinatorische Methode auch keine sicheren Re-

sultate ergebe und dass man mit ihr allein die etruskischen Inschriften nicht erklären könne, so ist das unbedingt zuzugeben, und ich selbst habe auch niemals behauptet, irgend eine etruskische Inschrift, welche mehr als blosse Namen enthält, erklären zu können, so wie ich auch in dem vorliegenden Buche keineswegs glaube, unsere lemnische Inschrift vollständig und sicher erklärt zu haben. Aber das ist nicht die Schuld der Methode, sondern eine Folge davon, dass die Fundamente für die Anwendung dieser Methode noch so mangelhaft sind und die Inschriften zu wenig Anknüpfungspunkte bieten. Aber das kann sich mit einem Schlage ändern, sei es durch Auffindung einer längeren Bilinguis oder irgend eines anderen noch ungeahnten Hülfsmittels, welches der Zufall uns in die Hände führt, wie er uns die lemnische Inschrift selbst und die Mumienbinde unerwartet geschenkt hat.

Bis dahin aber werden wir uns in Geduld fassen müssen, und die Arbeitsweise wird die sein müssen, dass man mühselig Stein zu Stein fügt, nicht aber einen Bau zu schwindelnder Höhe emporführt, der kein Fundament hat. Ob es schon unserer Generation beschieden sein werde, die volle Lösung des Rätsels zu erleben, das können wir nicht wissen. Wenn ja, so wird es gut sein; wenn nein, so wird es auch gut sein müssen. Ein gut Teil Resignation muss jeder von vornherein mitbringen, der sich mit derartigen Problemen befasst.

Das letzte Werk, dessen zweiter Band mir gleichfalls durch die Güte des Verfassers zuteil wurde, ist: „Les premiers habitants de l'Europe" von H. d'Arbois de Iubainville. Ein Eingehen auch auf dieses Werk ist dadurch geboten, dass der erste Band sich eingehend auch mit den Etruskern beschäftigt und dabei, und zwar, ohne, wie es scheint, meine Arbeit über die Lemnosinschrift gekannt zu haben, zu ganz ähnlichen Resultaten gelangt, wie ich selbst. Auch ihm sind die Namen Pelasger und Turser, wovon Tyrsener und Tursker abgeleitete Formen sind, Bezeichnungen ein und desselben Volkes, welches vor der indogermanischen Einwanderung im Osten Europas ein mächtiges

Reich hatte, während im Westen die Iberer, gleichfalls Nichtindogermanen, herrschten. Ihre, der Tyrsener, ältesten bekannten Sitze seien die Westküste von Kleinasien, wo die Karer, Myser, Lyder (Mäonier) und wahrscheinlich auch die Hetiter ihres Stammes sind, und wo sie vor der Einwanderung der Thraker (Phryger u. s. w.) sich bis ans Marmara- und Schwarze Meer ausgedehnt hätten. Von dort seien sie nach Europa hinübergegangen, wo sie unter verschiedenen Namen, als eigentliche Pelasger, Myser, Teukrier, denen die oben (pag. 229 sqq.) behandelten ägyptischen Namen entsprechen, Besitz von der Balkanhalbinsel nehmen, in der noch in späterer Zeit sich viele Reste von ihnen, wie am Athos, in Thessalien u. s. w. erhalten hätten. Nach Italien seien in einem langen Zwischenraume zwei pelasgische Wanderungen erfolgt. Die erste, bereits etwa 2000 Jahre v. Chr., umfasse die Oenotrer, Peuketier und Daunier, die zweite, im zehnten Jahrhundert v. Chr., seien die Etrusker. Letztere seien von Kleinasien gekommen und über das Ägäische Meer und durch Griechenland in Italien eingerückt, wo sie die bis dahin von Umbrern besetzten Gebiete erobern und zwischen Tiber, Mittelmeer und Apennin ein Reich gründen mit Cortona als ältester Hauptstadt. Von hier aus dehnt sich ihre Macht über die Poebene bis an die Alpen aus, an der Küste des Adriatischen Meeres von Spina, Adria und Felsina bis nach Picenum hinein, südlich über Latium und Campanien, bis sie schliesslich im Norden durch die Gallier, im Süden durch die Samniter und durch die Latiner und Römer gebrochen wird. Wie man sieht, sind diese Ergebnisse in fast allen wesentlichen Dingen dieselben, die ich aus der ersten Betrachtung der Lemnosinschrift gewonnen habe.

Wie Verfasser in den Etruskern, resp. Pelasgern die vorindogermanische Bevölkerung von Osteuropa sieht, so erblickt er in den Iberern, deren letzte Reste auch für ihn die Basken sind, die vorindogermanische Bevölkerung von Westeuropa. In Italien treffen beide auf einander. Ausser Italien befinden sich in den Händen der Iberier, zu deren Stämmen die Sicani und Sordones (Šardana der ägyptischen Quellen) gehören, in ältester

Zeit auch Spanien, Gallien, Grossbritannien, Sicilien, Sardinien und Korsika, so wie die Nordküste von Afrika bis an die Grenze von Ägypten. Die Herkunft der Iberer lasse sich nicht bestimmen.

Von grosser Wichtigkeit ist auch der zweite Band eben dieses Buches dadurch, dass, wie schon ein grosses Stück auch des ersten Bandes, fast die Hälfte desselben den Ligurern gewidmet ist und zu einem von dem meinen stark abweichendem Ergebnis bezüglich der Verwandtschaftsverhältnisse dieses Volkes gelangt.

Verfasser, davon ausgehend, dass in dem Vertrage zwischen Genua und den Langaten (117 v. Chr.) sich vier geographische Namen mit dem Suffix *-asca* finden, und dass noch in dem heutigen Ligurien sich eine sehr grosse Anzahl von geographischen Namen mit den Suffixen *-asco*, *asca; -usco* (*-osco*), *-usca* (*-osca*) findet, sieht in diesen Suffixen das spezifische Kennzeichen des Ligurertums. Er untersucht nun zunächst die Ausbreitung dieser Suffixe und weist sie in zahlreichen Beispielen in den italienischen Provinzen von Piemont, der Lombardei, einem Teile der Emilia (Piacenza, Parma, Reggio), so wie in Massa und Carrara nach. Weiter aber finden sich diese Suffixe auch in der Schweiz, insbesondere den südlichen Kantonen, in Elsass-Lothringen und vereinzelt auch in Oberbayern und Tirol noch. Aber dieselben Suffixe finden sich auch in Korsika, und zwar hier in grosser Zahl, sodann in neun Departements des Rhônebeckens, je einem des Seine-, des Garonne- und des Loirebeckens, endlich in den nördlichen Teilen von Spanien und vereinzelt auch Portugal. Das ist, wie man sieht, ein vollkommen geschlossenes Gebiet, und es ist in der That gar kein Zweifel möglich, dass dies Gebiet das der Ligurer war.

Aus dieser geographisch-statistischen Darlegung zieht nun Verfasser verschiedene Schlüsse, von denen zwei sich unmittelbar mit den in diesem meinen Buche behandelten Fragen berühren. Die erste betrifft die Pfahlbauten der Schweiz und Oberitaliens. Verfasser weist nach, dass die ersteren nur von den Ligurern herrühren können, und schliesst aus der gleichen

Beschaffenheit der oberitalienischen mit ihnen, dass auch diese ligurischen Ursprunges seien. Und das erhärtet er weiter dann noch dadurch, dass er nachweist, wie das Verbreitungsgebiet der Pfahlbauten in Oberitalien sich genau mit dem der Ortsnamen auf *-asco* etc. deckt.

Die zweite Folgerung, die er aus den ligurischen Ortsnamen zieht, ist die, dass die Ligurer Indogermanen sind, und zwar die ersten, die den Boden Italiens betreten haben. Er führt den Beweis von der Voraussetzung aus, dass überall an Bergen und Flüssen die ihnen von den ersten Bewohnern des Landes gegebenen Namen zu haften pflegen, ein durchaus unantastbarer Satz, und untersucht nun die Fluss- und Bergnamen des ehemals ligurischen Gebietes nach ihren Wurzelbestandteilen, wie nach ihren Suffixen auf ihr Indogermanentum, wobei dies letztere sofort klar heraustritt. Bei den Suffixen auf *-scus* etc. hätte auch noch auf das verwiesen werden können, was ich über die Verwendung des gleichen Suffixes zur Bildung der Ortsnamen bei den Thrakern gesagt habe. Vielleicht, dass bei weiter durchgeführter Vergleichung sich sogar eine engere Verwandtschaft zwischen Ligurern und Thrakern ergeben möchte, was mir, wenn man die beiderseitigen Ortsnamen vergleicht, schon jetzt fast so scheinen will.

Die Methode des Verfassers ist so exakt und seine Darlegung so zwingend, dass es mir unmöglich scheint, die Richtigkeit seiner Schlüsse anzuzweifeln. Werden sie aber als richtig anerkannt, dann sind zunächst die Ligurer aus dem pelasgischen Völkerkreise auszuscheiden und ihre Verwandtschaft insbesondere mit den Iberern wird hinfällig, denn dass diese keine Indogermanen seien, nimmt auch d'Arbois de Jubainville als sicher an. Weiter aber scheiden dann auch die Iberer selbst aus dem genannten Völkerkreise aus und bilden eine Nation für sich. Hiernach ist dann also das zu berichtigen, was oben pag. 165. 169. über die Ligurer und Iberer gesagt ist.

Weiter aber gewinnt dann auch die prähistorische Periode von Oberitalien ein etwas anderes Gesicht; denn wenn die dortigen Pfahldörfer von den Ligurern und nicht von den Ita-

likern herrühren, dann wird auch jenes zweite Volk, welches die Pfahldörfer veröden machte (cf. Helbig, Ital. i. d. Poebene 99.), schwerlich die Etrusker gewesen sein, sondern eben die Italiker selbst. Bezüglich der Italiker ändert sich nicht viel. Helbig selbst hebt hervor, dass sich zwischen den verschiedenen Schichten der Pfahldörfer kaum ein Unterschied in den Kulturverhältnissen wahrnehmen lasse, und so bleiben alle seine Ergebnisse bezüglich der Italiker unangetastet, lediglich das ändert sich, dass nicht die erste, sondern die zweite Periode die der Italiker ist. Folgenschwerer aber werden die Ergebnisse von d'Arbois de Jubainvilles Untersuchungen für die Etrusker. Denn wenn nicht mehr sie, sondern die Italiker die sind, denen die zweite Pfahlbauperiode zuzuschreiben ist, dann fällt damit ein gewichtiger Grund für ihre Einwanderung von Norden. Diese wird ja dadurch noch keineswegs unmöglich, aber man wird diese veränderte Sachlage bei weiteren Untersuchungen über die Einwanderung der Etrusker doch wenigstens mit in Rechnung stellen müssen.

I. Sachregister.

II. Wortregister.

III. Personenregister.

(Mit Auswahl.)